

Ghost Recon

**Clancy, Tom
Michaels, David**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



TOM CLANCY

PRÉSENTE

GHOST RECON®

ÉCRIT PAR
DAVID MICHAELS

● City

Tom Clancy

présente

Ghost Recon ®

écrit par David Michaels

Traduit de l'anglais (américain)
par Sophie Guyon

City

Copyright © 2012 by Ubisoft Entertainment.

Publié aux Etats-Unis sous le titre Ghost Recon par Berkley Books, une division de Penguin Group.

Publié sous licence de Ubisoft Entertainment. Tom Clancy's Ghost Recon © 2012 Ubisoft Entertainment. Tous droits réservés. Ghost Recon, Ubisoft et le logo Ubisoft sont des marques déposées appartenant à Ubisoft Entertainment aux États-Unis et/ou dans d'autres pays.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux, et incidents sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, avec des entreprises, événements ou lieux est complètement fortuite. Ni l'éditeur ni Ubisoft ne contrôlent l'auteur, ni n'assument de responsabilité pour celui-ci ou des sites web de tiers ou leur contenu.

ISBN : 9782824600840

Code Hachette : 50 9623 5

Rayon : Thriller

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : deuxième trimestre 2012

Imprimé en France

REMERCIEMENTS

L'auteur aimerait remercier les personnes suivantes, dont les conseils techniques et le soutien ont rendu ce roman possible :

M. Tom Clancy

M. David Shanks

M. Tom Colgan

M. Michael Ovitz

M. Chris George

Mlle Sandra Harding

M. Robert Lang

M. James Ide, chief warrant officer, US Navy (à la retraite)

Major Mark Aitken, US Army

M. Randy McElwee, master sergeant, US Army (à la retraite)

Major William R. Reeves, US Army

Major Craig Walter, US Air Force

M. Jean-Louis « Dutch » DeGay, Natick Soldier RDEC, US Army

Mme Carole McDaniel (carole.mcdanielsdesign.com)

William et Belinda Telep

De Blackhawk Products Group :

M. Mike Noel, US Navy Seal (à la retraite)

M. Tom O'Sullivan, US Army (à la retraite)

M. Michael Janich, US Army (à la retraite)

M. Steve Matulewicz, command master chief, US Navy SEAL (à la retraite)

M. Brent Beshara, Forces spéciales canadiennes (à la retraite)

D'Ubisoft :

M. Yves Guillemot

M. Gérard Guillemot

M. Serge Hascoet

M. Alexis Nolent

M. Olivier Henriot

M. Richard Dansky

M. Oliver Green

M. Cedrick Delmas

M. Terence Mosca

M. Éric Moutardier

M. Thomas Leroux-Hugon

M. Joshua Meyer

Le département juridique d'Ubisoft

Je préfère un capitaine à manteau rouge ordinaire qui sait pour quoi il se bat et aime ce qu'il sait à ce qu'on appelle un gentleman et qui n'est rien d'autre.

Oliver Cromwell

Sois subtil, jusqu'à l'invisible ; sois mystérieux, jusqu'à l'inaudible ; alors, tu pourras maîtriser le destin de tes adversaires.

Sun Tzu

Consommation minimale – utiliser le moins de ressources militaires nécessaires pour atteindre l'objectif.

Colonel Qiao Liang et colonel Wang Xiangsui,
La Guerre hors limites

LISTE DU PERSONNEL

Ghost

Opération Spectre de guerre

equipe Alpha

Capitaine Scott Mitchell

Adjudant-chef Jose « Joe » Ramirez

Adjudant Paul Smith

Adjudant Alex Nolan

equipe Bravo

Adjudant-chef Matt Beasley

Adjudant Bo Jenkins

Sergent-chef John Hume

Sergent Marcus Brown

equipe Charlie

Sergent Alicia Diaz

Commandement des Ghosts

Lieutenant-colonel Harold « Buzz » Gordon

Commandant de bataillon Susan Grey, compagnie D, 1er bataillon. 5e
GFS[1]

Général d'armée Joshua Keating, commandant de l'USSOCOM[2]

Dr Gail Gorbatova, Defense Intelligence Agency (DIA)

Tigres du printemps

Opération Dragon bondissant

Général de division Chen Yi (Cible Alpha)

Colonel Xu Dingfa (Cible Bravo)

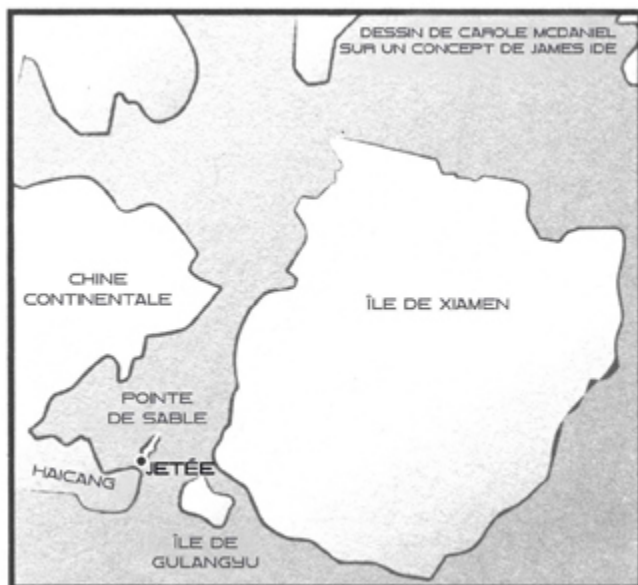
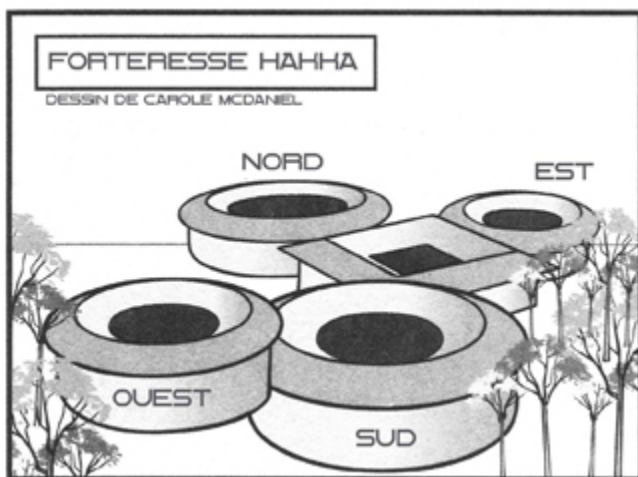
Vice-amiral Cai Ming (Cible Charlie)

Général de division Wu Hui (Cible Delta)

Directeur adjoint Wang Ya, département politique de la CMC[3]

Capitaine Fang Zhi

equipe de contrôle USS Montana
Capitaine de vaisseau Kenneth Gummerson
Capitaine de corvette Sands, commandant en second
Premier maître Suallo, COB[4]
Maître principal Tanner des SEAL
Maître principal Phillips des SEAL
Lieutenant Jeff Moch, appui Predator
Lieutenant Justin Schumaker, appui Predator



Île de Basilan - Archipel de Sulu, Philippines du Sud
Août 2002

L'adjudant-chef Scott Mitchell cligna les yeux sous la sueur et poursuivit son chemin dans les caoutchoucs, leurs feuilles dures frôlant son chapeau de brousse et ses joues. Il aperçut droit devant une petite clairière dans une jungle par ailleurs dense et crépusculaire et, alors qu'il s'accroupissait à la lisière, il souleva une fine branche du canon de son M4A1.

Le capitaine Victor Foyte, commandant de son détachement, avançait près d'une étendue inégale de feuilles de palmier affaissées, dégouttant encore de l'orage qui avait tonné plusieurs heures auparavant.

— Ricochet, ici Road Warrior 06, chuchota le capitaine dans sa radio. Il me semble voir un truc. Et j'entends des bourdonnements, comme des mouches. Allons jeter un œil. À vous.

— J'arrive, chef, répondit Mitchell.

Bien que Foyte fût son supérieur, Mitchell était sergent d'escouade, responsable du combat des douze membres du détachement opérationnel Alpha (ODA) 574. Le capitaine et l'officier technicien assuraient la coordination en compagnie des équipes philippine et taïwanaise de douze hommes, avec qui ils s'étaient entraînés ces deux dernières semaines.

Mitchell se mit en marche alors qu'en haut, à sa droite, un serpent s'enroulait autour d'une branche en surplomb, dardant la langue. Dans les Forces spéciales, les hommes bouffent des méchants au petit-déjeuner et des serpents au dîner ; alors, ni l'un ni l'autre ne les perturbaient. Pour autant, Mitchell fit une grimace et partit rejoindre le capitaine.

Trois pas plus loin, une bouffée d'air moisi, un bruissement de feuilles et le craquement net d'une corde lui envoyèrent des décharges électriques dans l'estomac. Il leva les yeux et eut le souffle coupé.

Le capitaine se dirigeait alors vers un poteau enfoncé dans le sol. Au sommet de ce poteau se trouvait une tête humaine aux longs cheveux bruns flottant tout autour.

Une missionnaire américaine de vingt et un ans avait été récemment capturée par Abu Sayyaf, le groupe terroriste islamiste local affilié à al-Qaida.

Les forces militaires et policières avaient ratissé l'île pour la retrouver et dénicher le bastion d'Abu Sayyaf, caché quelque part dans les profondeurs de l'intérieur montagneux.

Visiblement, le capitaine avait trouvé la disparue. Une corde s'était entortillée autour d'une de ses chevilles, et il était à présent projeté trois mètres dans les airs, hurlant :

— Embuscade !

Mitchell allait prendre sa radio quand le capitaine oscilla vers l'avant,

pendule humain se dirigeant droit sur un arbre hérissé de rangées de pieux *punji* affûtés comme des rasoirs qui apparaissaient à présent que les feuilles suspendues par d'autres cordes tombaient. Tout cela formait partie d'un piège soigneusement conçu.

Le capitaine Victor Foyte n'avait que vingt-quatre ans et, en moins de deux, il s'empala dos en premier dans les *punji*, les pieux de trente centimètres de bois aiguisé s'enfonçant dans ses bras, son cou, son torse.

L'équipe voyageait léger, délaissant le gilet pare-balles dans cette jungle pluvieuse à plus de trente-huit degrés. Foyte beuglait et râlait, les pieux se poissant de son sang.

L'adjudant-chef 02 James Alvarado, positionné à une douzaine de mètres derrière eux, s'élança en aboyant :

— Capitaine !

Il lâcha plusieurs salves sous l'arbre où Foyte était à présent suspendu, tête en bas et se vidant de son sang.

Une fois encore, Mitchell pressa son micro, prêt à donner des ordres, mais les tirs d'Alvarado l'interrompirent.

C'était sa première véritable mission en tant que soldat des Forces spéciales. C'était un soldat d'infanterie et un chef d'escouade expérimenté d'une unité de reconnaissance de l'OPFOR, les forces d'opposition, à Fort Irwin. Il jouissait déjà d'un palmarès impressionnant et espérait se faire un nom dans la communauté des Forces spéciales, mais là, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait déjà perdu son premier commandant.

Un étrange martèlement se fit entendre quand Alvarado cessa de tirer et s'avança dans la clairière. L'adjudant-chef se saisit soudain le cou, à l'endroit où une minuscule fléchette dépassait entre ses doigts. Il hurla en l'arrachant.

Mitchell se laissa tomber sur le ventre quand d'autres martèlements vibrèrent dans leur dos. Alvarado chancela vers l'avant et s'effondra, empoisonné et probablement mort.

L'équipe était, semblait-il, attaquée par des sauvages vêtus de pagnes dont les pièges et les sarbacanes avaient ironiquement eu le dessus sur les hommes aux bâtons de tonnerre.

— Mitchell ? appela le capitaine, l'élocution rendue difficile par la souffrance, le visage à présent baigné de sang. Mitch... ell ?

Incapable de regarder Foyte plus longtemps, Mitchell brancha enfin la radio.

— Ici Ricochet. Embuscade ! Embuscade ! Capitaine et adjudant-chef à terre !

Avant même de pouvoir poursuivre, les terroristes, tapis dans le feuillage humide, prouvèrent qu'ils n'étaient pas les sauvages vêtus de pagnes que Mitchell avait imaginés, mais bien des tueurs impitoyables et modernes.

Il y eut tant de tirs d'automatiques dans la clairière qu'on eut l'impression qu'un millier d'hommes armés de machettes déchiquetaient arbres et feuilles. Des balles d'AK-47 et de mitrailleuses claquèrent et tonnèrent, des troncs se

fendirent, et les oiseaux crièrent et s'envolèrent alors que des trous apparaissaient dans les feuilles, les débris cascading sur Mitchell qui se hissait sur les coudes et voyait ses deux premiers feux de bouche.

Dans le même temps, des voix hurlèrent dans la radio :

— Ricochet, ici Rumblefish ! criait le sergent d'armes de l'escouade, Jim Idaho. On nous tire dessus sur les deux flancs ! Impossible de riposter d'où on est ! On a besoin d'ordres !

— Ricochet, ici Red Cross. Deux hommes à terre, signalait Lance Munson, le médecin-chef de l'escouade. Je dois les évacuer d'urgence !

— Ricochet, je crois que des mortiers...

Cette dernière voix était celle de Rapper, l'un des soldats du génie de l'équipe, qui fut interrompue alors qu'un éclair illuminait la jungle au nord-est à peine de la position de Mitchell. Une seconde plus tard, le sol trembla, une puissante explosion résonna à travers la forêt et une pluie d'éclats d'obus et de débris se mit à tomber sur la zone.

Ces terroristes étaient imprudents, stupides ou fous, voire les trois. Ils envoyaient des obus sur leur propre position. Peu importe le nombre des leurs qui tombaient, pourvu qu'ils tuent des Américains. S'efforçant de ne pas paniquer, se rappelant qui il était et ses innombrables heures d'entraînement, l'adjudant-chef Scott Mitchell, vingt-six ans, prit le commandement de l'ODA.

— Ici Ricochet ! Écoutez ! Rumblefish ? Le reste de l'équipe Bravo et vous, rejoignez les blessés et repliez-vous vers le sud à notre premier point de cheminement. Rutang, Rockstar et Rino, regroupez-vous sur moi. On dégage !

L'équipe opérait en deux unités de six hommes : Alpha et Bravo, tous les indicatifs d'appel radio débutant par la lettre R. Mitchell exploiterait leur séparation pour couvrir l'évacuation des blessés.

Un nouveau sifflement s'éleva dans la nuit, plus proche cette fois-ci, et soudain l'obus de mortier suivant explosa, et de la fumée grise et des éclats fendirent la canopée.

— Ricochet, ici Rutang, appela le médecin en second de l'équipe, le sergent Thomas « Rutang » McDaniel. Rockstar et moi, on est bons pour y aller, mais Rino est mort. Touché par le dernier obus. Pas de pouls !

Le temps manquait pour compter les morts. Si Mitchell savait une chose, c'était qu'il avait besoin d'appui – terrestre, aérien, n'importe quoi – et qu'il le lui fallait d'urgence. Il accusa réception de l'appel de Rutang, puis changea de fréquence, appelant l'équipe taïwanaise du capitaine Fang Zhi. Ils étaient bien plus proches que l'équipe philippine et quadrillaient l'autre côté du ruisseau.

— Wushu 06, ici Ricochet. À vous.

Il attendit, écouta le son de sa propre respiration, les violentes détonations proches, le sifflement perçant d'un autre obus de mortier, qui tombait, tombait...

— Wushu 06, ici Ricochet. À vous.

Mitchell changea à nouveau de fréquence pour appeler l'équipe philippine.

— Black Tiger 06, ici Ricochet. À vous.

Boum ! L'obus distant finit par exploser.

— Ricochet, ici Black Tiger 06. J'ai entendu ce qui se passe. On se dirige vers vous, mais on est encore loin. HPA vingt minutes environ. À vous.

— Message reçu, Black Tiger. J'ai perdu beaucoup d'hommes. J'ai besoin de vous ASAP.

Mitchell donna au capitaine ses coordonnées GPS actuelles, puis ajouta :

— Ne tardez pas.

— On court, sergent.

— Bien ! Ricochet, terminé.

Le capitaine Gilberto Yano, alias Black Tiger 06, était membre du LRB (Light Reaction Battalion), unité d'élite de l'armée philippine, l'équivalent dans leur armée de la Delta Force américaine, et il était spécifiquement entraîné aux activités antiterroristes. Yano était apprécié de ses hommes et du reste de l'équipe de Mitchell. Savoir que Yano et ses gars étaient en route faisait du bien, mais ces vingt minutes seraient les plus longues que Mitchell ait jamais connues.

Voire, les dernières.

Mais, bon sang, où était le capitaine Fang Zhi ? Mitchell rappela. Pas de réponse. Était-il rentré dans une des cabanes en nipa, à fumer un cigare, pendant que des hommes mouraient là, dans la jungle ?

Rutang et Rockstar se magnèrent et tombèrent aux côtés de Mitchell.

Rutang était un toubib au visage poupon, mais un joueur féroce de jeux vidéo. Il avait d'ailleurs déjà participé à plusieurs championnats nationaux et remporté certains, même s'il s'en vantait rarement, mais, bizarrement, il n'avait en général que peu confiance en lui et en ses compétences.

Le sergent-chef Bennet « Rockstar » Williams était soldat du génie en second, un Afro-Américain au visage dur qui, détestant le rock, avait mis le commandant de la compagnie en rogne en insultant sa collection d'AC/DC. L'incident était devenu notoire, et l'indicatif d'appel était resté.

Mitchell les regarda tous deux, trempés de sueur comme lui, yeux exorbités, souffle court.

— On doit isoler ces gars et gagner du temps pour permettre à Bravo d'évacuer. J'ai aperçu des feux de bouche sur nos flancs.

— Moi aussi, dit Rutang. Mais, merde, impossible de dire encore combien.

— Ne t'inquiète pas, répondit Mitchell, insufflant plus de confiance dans sa voix. On va les contourner, arriver par l'ouest et leur botter le cul. Simple comme bonjour. Vous êtes prêts ?

— Tu es sûr de ce que tu fais, sergent ? demanda Rockstar.

— Bien sûr qu'il est sûr, dit Rutang. Ferme-la !

— Je dis juste...

— Rock, je suis sûr, dit Mitchell d'une voix très ferme. On y va !

Mitchell prit la tête, et ils se mirent à se tailler un chemin dans la jungle. Il

serrait un peu trop son fusil, et la lanière de son chapeau de brousse commençait à lui cisailler la peau. Il vira sèchement derrière deux arbres, et le bruit des détonations augmenta, ainsi que le chant d'un ruisseau non loin, au-delà de la ligne d'arbres irrégulière.

Il ordonna une halte au bosquet de palmiers suivant et repoussa son chapeau en arrière. Puis il sortit ses jumelles et étudia la zone.

Malgré l'obscurité croissante, il réussit à repérer plusieurs hommes vêtus de treillis neutres, des bandanas autour de la tête. Ils filaient vers le sud, vers l'équipe Bravo.

Mitchell indiqua des mains à Rutang et Rockstar : *J'en vois trois, là, on y va !*

Ils foncèrent, Mitchell reprenant sa position de tête, Rutang et Rockstar sur ses flancs arrière. Rockstar vérifiait leurs six heures à mesure qu'ils avançaient.

Le sol boueux collait à leurs bottes avec une succion trop sonore tandis qu'ils traversaient les taillis, contournaient plusieurs autres arbres et bouquets d'arbustes sombres, et pénétraient dans un nuage de moustiques vecteurs du paludisme qui les amena tous trois à se donner des claques sur le visage. Il pria pour que les couches de répulsif et les vaccins fassent leur boulot.

Alors que sa vision s'éclaircissait, il remarqua les trois types, à dix, quinze mètres de là, ne se sachant manifestement toujours pas suivis.

Il bondit au pied de l'arbre le plus proche, dont l'écorce brun rouge grouillait de fourmis. Il indiqua aux autres de se baisser et de se préparer à tirer.

— J'en ai un dans ma ligne de mire, dit Rutang.

— Moi aussi, ajouta Rockstar.

— Feu ! cria Mitchell, rompant le silence, mais qu'importe, puisque leurs carabines M4A1 vibrèrent comme des timbales, les balles affamées mordant l'air jusqu'à ce qu'elles perforent la chair.

— Bang, bang, bang, ils sont morts, gronda Rutang.

Effectivement. Ils avaient abattu le trio proprement et efficacement.

— On s'arrache ! cria Mitchell, sachant qu'avant de pouvoir dire ouf, ils attireraient le feu ennemi.

Erreur. Il eut le temps de souffler avant que les arbres et le sol explosent, au moment où ils dépassaient à toute vitesse les hommes qu'ils avaient abattus. Ils grimpèrent une colline raide, puis Mitchell descendit et se retourna. Rutang était sur ses talons.

Trois coups de feu en série éclatèrent dangereusement près, au moment où Rockstar atteignait la crête. L'homme au visage stoïque ouvrit la bouche et tressauta comme d'autres balles lui déchiraient la poitrine, et il s'effondra sur Mitchell.

— Bennet ! hurla Rutang en dégageant Mitchell, à plat dos à présent.

Sa mini-oreillette crachotait une autre voix :

— Ricochet, ici Red Cross. Impossible de se replier. Je répète, impossible

de se replier. Nous sommes coincés. Je compte au moins huit tingos[5] et deux emplacements de DP. Et on dirait qu'ils ne manquent pas de munitions pour ces mitrailleuses. On ne va pas tenir longtemps ici. J'ai besoin de soutien, d'urgence !

— Oh ! merde, Bennet, mec, allez, suppliait Rutang d'une voix entrecoupée.

Mitchell roula sur lui-même, jeta un regard à Rockstar et comprit. Cette tiédeur sur son cou était le sang de Rockstar.

Rutang pivota brutalement son fusil, le visage tordu par l'envie de se venger.

— Non, ne tire pas tout de suite, dit Mitchell dans sa radio. Black Tiger 06, ici Ricochet. À vous.

Pas de réponse. Il rappela.

Enfin, le capitaine Yano répondit, sa voix quasiment noyée par les détonations, ces mêmes détonations qui résonnaient au loin.

— Ricochet, ici Black Tiger 06. Nous avons été attaqués par l'ennemi – au moins vingt tingos. Nous sommes coupés de votre position. Impossible d'arriver jusqu'à vous pour l'instant. À vous.

— Message reçu. Évacuez la zone et amenez-vous. À vous.

— On va essayer, mais ils nous mitraillent dur ! J'ai déjà un mort et deux blessés. À vous.

— Je ne veux rien savoir, capitaine. Ricochet. Terminé.

Mitchell jura dans sa barbe et changea de fréquence.

— Wushu 06, ici Ricochet. À vous.

Il attendit. Répéta l'appel. Jura à nouveau.

— On y va ! ordonna-t-il à Rutang.

Ils jaillirent de leur abri et filèrent, les balles déchiquetant troncs et feuilles derrière eux.

— Ricochet, ici Red Cross. Trop tard, mec. On vient d'en perdre deux de plus. Et j'ai été touché. Je saigne pas mal, sergent. Impossible d'arrêter l'hémorragie. Vous devez...

La transmission s'interrompt alors que Mitchell et Rutang couraient non loin du tir nourri de mitrailleuses martelant les arbres à quelques mètres devant.

Ils s'aplatirent dans la boue tandis que la mitrailleuse légère Degtyarev Pechotnyi (DP) pétaradait et projetait dans un cliquetis ses douilles en laiton dans les flaques.

Pour la première fois de sa vie, Scott Mitchell se demanda si son courage, sa compétence et son audace suffiraient à le tirer de là. Ses yeux le brûlaient, et la voix du médecin-chef revint dans la radio.

— Sergent, je vais crever. Aidez-moi...

Île de Basilan - Archipel de Sulu, Philippines du Sud

Août 2002

Le capitaine Fang Zhi, chef de l'équipe taïwanaise, était appuyé sur ses coudes et observait la vallée en contrebas à travers des lunettes de vision nocturne. Il avait quitté le ruisseau avec ses hommes pour rejoindre les montagnes quand les premiers tirs avaient résonné. Bien que désapprouvant ses ordres, son équipe avait obéi sans un mot, et ce n'était que maintenant que le sergent Sze Ma, trente-trois ans, le plus âgé et expérimenté des soldats présents, exprimait ses préoccupations.

— Mon capitaine, je ne doute pas de vous. Mais je suis perplexe. Pourquoi n'avons-nous pas répondu à leurs appels à l'aide ? Pourquoi sommes-nous montés ici, si ce n'est pour positionner des snipers ?

Fang abaissa ses lunettes et regarda l'homme, dont les yeux profondément enfoncés s'écarquillèrent.

— Vous étiez présent au briefing.

— Oui, capitaine...

— Alors, vous avez entendu ce que j'ai dit au commandant Liang, aux Américains et aux Philippines.

— Oui. Et ils ont dit qu'ils ne pouvaient pas fournir la reconnaissance aérienne que vous demandiez.

— Parce qu'il est moins coûteux pour eux de nous utiliser comme appât.

— Mais, mon capitaine...

— Notre moral est déjà bien trop bas, notre recrutement chute. Je refuse de gaspiller des hommes compétents dans une mission mal conçue. Il nous faut une victoire ici, mais ce n'est pas ce que les Américains ont prévu en ce qui nous concerne. Ils ont prévu de nous sacrifier pour économiser un dollar.

— Mon capitaine, ils nous traiteront de lâches.

Fang éleva la voix.

— Nous ne sommes pas des lâches ! Et nous ne sommes pas des moutons ! Croyez-vous que ça les intéresse de savoir combien d'entre nous meurent ?

— Mais, mon capitaine...

Les veines des tempes saillantes, les dents serrées, Fang roula sur lui-même, se leva brusquement, plongea la main dans son sac par-dessus son épaule. Sa main gantée se referma sur sa canne-épée, une arme unique, héritage familial qui lui avait été légué par son père, décédé l'an passé. La tige en bois de la

canne était à peine plus longue qu'un bâton d'Eskrima et ornée d'un motif de rayures de tigre gravé à la main. La lame qu'elle renfermait était bien plus qu'une simple épée plate, sa section transversale forgée de manière à former le caractère chinois signifiant « carré », « côté », « lieu » ou « moyen », mais, par-dessus tout, le nom de famille « Fang » :



Si la conception de l'épée ne lui permettait pas de couper au sens traditionnel du terme, des coups de bâton produisaient des zébrures caractéristiques. Et une succession de coups répétait le motif rayé de la canne. La signature ultime était la blessure perforante de ses nombreuses pointes aiguës. L'arrière-grand-père de Fang Zhi, concepteur de l'arme, avait voulu que ses ennemis n'oublent jamais le nom de Fang, dont la lignée remontait aux premiers temps de la dynastie Tang.

À mesure qu'il prenait du grade, Fang s'était servi de l'épée canne pour faire rentrer ses hommes dans le rang, les battant avec l'étui de bois pour des délits mineurs, dégainant son épée et les fouettant jusqu'à les marquer pour les transgressions plus importantes.

Il réservait la signature avec la pointe à ceux à qui il voulait donner une leçon suprême. Jusque-là dans sa carrière, il n'avait jamais eu à le faire.

Pourtant, en cet instant, sa colère l'emporta, et l'épée sortit d'un mouvement fluide de la canne. Il agrippa la poignée ronde, le pommeau en acier travaillé gravé du même caractère représentant le nom de Fang. Oui, il pourrait aisément matraquer quelqu'un à mort avec ce globe dur, mais c'était l'épée qu'il leva au-dessus de la tête du sergent Sze Ma.

Le sergent se redressa tant bien que mal, leva les mains pour se protéger.

— Mon capitaine, non !

— Comment osez-vous douter de moi !

Fang prit son élan et frappa le sergent sur le côté du cou, alors même que Sze Ma se dérobait au mouvement de Fang. Fang poursuivit par deux coups massifs sur la tête de Sze Ma, qui s'effondra.

Puis Fang resta là, haletant, furieux, écoutant les gémissements de douleur de son sergent.

Enfin, il ne le supporta plus.

— Debout ! hurla-t-il. Debout !

Frottant ses blessures, le sergent aux yeux larmoyants leva le regard vers Fang et hocha la tête.

— Oui, mon capitaine.

Sze Ma se releva, tint debout un instant avant de s'effondrer.

Fang resta bouche bée. Il tomba à genoux à côté du sergent, tâta son cou à la recherche d'un pouls. Rien.

Sze ma. Je ne voulais pas te tuer !

Puis... là, un pouls faible, mais régulier. Fang ferma les yeux et poussa un soupir alors que le sergent Gao demandait :

— Capitaine ? Le sergent Sze Ma a-t-il été blessé ?

Fang ouvrit les yeux, tourna lentement la tête vers Gao, qui fixait, fasciné et horrifié, l'épée dans sa main.

— Oui. Faites tout de suite venir le sergent Dong.

Du dos de la main, l'adjudant-chef Scott Mitchell enleva la boue qui lui couvrait les yeux et leva le menton vers Rutang.

— Toi, tu retournes vers nos gars blessés. Je me charge d'éliminer cette mitrailleuse. Attends mon signal.

— Et si t'envoies pas de signal ?

Mitchell se contenta de le regarder.

— Je le ferai.

— Sergent, s'ils nous rattrapent, on n'y arrivera pas. Qu'est-il donc arrivé à ces Taïwanais ? Ils étaient juste là, de l'autre côté du ruisseau.

— Je ne sais pas. Peut-être ont-ils été les premiers touchés. Tombés dans un piège, comme le capitaine. Je ne sais pas. Attends mon signal.

Sur ce, Mitchell recula en rampant et bondit d'un coup vers le flanc gauche, se concentrant à nouveau sur la position de ce mitrailleur.

La jungle s'était considérablement assombrie, chaque feuille, tronc et branche se détachant sur le fond du ciel, et seuls les brefs feux de bouche de la mitrailleuse lui indiquaient le chemin.

— Hé ! C'est tout ce que vous pouvez faire ? hurla Rutang. Je suis là !

Il ajouta quelques jurons dans une tentative plutôt pitoyable pour énerver le tireur qui, si cela se trouvait, ne comprenait pas l'anglais.

— Rutang, ici Ricochet ! cria Mitchell dans la radio. Qu'est-ce que tu fous ?

— J'attire ses coups ! Vas-y et zigouille-le.

Quel dingue ! pensa Mitchell tandis qu'il courait comme un dératé à travers la boue, se glissait derrière la position du tireur et sortait une grenade à fragmentation M67 de son brêlage.

Il la dégoupilla, jeta un bref regard pour jauger la distance, et la projeta.

L'espace d'un instant, il observa la grenade décrire un arc dans l'air, roulant sur elle-même comme au ralenti, tandis qu'au-delà, les étoiles commençaient à briller derrière le décor brisé des arbres.

Peut-être était-ce la chaleur ou l'épuisement qui prenait le dessus, il n'en savait rien, mais, pendant quelques secondes, cette pièce de métal traversant le ciel lui sembla... presque belle, comme née d'une sorte d'hallucination.

Le mitrailleur isolé arrêta de tirer, ramenant brutalement Mitchell au présent, au moment où la grenade tombait sur le sol à son côté.

Mitchell jura. Il suffisait au type de tourner la tête, d'attraper la grenade – qui était *juste* là – et de la renvoyer. Deux secondes.

Mais, alléluia, il ne la remarqua pas. Mitchell inspira un coup avant que l'homme et son fusil n'exploient dans un nuage de boue sur fond de feu et d'éclats chauffés à blanc.

— Rutang, *fonce* ! cria Mitchell dans son micro, même si son ordre était assez fort pour que le doc l'entende sans matériel.

Le bruit d'une autre mitrailleuse remit Mitchell sur ses pieds. Il se dirigea vers un passage étroit entre les arbres, accéléra, mais trébucha soudain et chuta, lâchant son M4A1, qui resta bien accroché à sa bretelle.

Il se mit à quatre pattes et jeta un regard derrière lui, se demandant ce qui avait attrapé sa botte et se disant que c'était probablement une racine.

Un des terroristes était là où la « racine » devrait être, son AK-47 pointé sur son visage.

— Tire, laissa échapper Mitchell, surpris.

— Non.

Le type avait la peau sombre, un visage tendu, une barbe fournie et un bandana noir autour du cou. Ses yeux s'exorbitèrent alors qu'il ouvrait une fois encore la bouche, à laquelle manquait une dent, et affichait un sourire mauvais.

— Bouge pas, soldat.

Mitchell comprit que ce type n'était pas juste un gars d'Abu Sayyaf. Son accent indiquait qu'il était le vrai de vrai, un Arabe, un membre d'al-Qaida, sur l'île pour aider à former Abu Sayyaf comme eux le faisaient avec les Philippins et les Taïwanais.

Mitchell imagina soudain sa propre tête plantée sur un poteau, comme celle de la missionnaire. Elle leur servirait à envoyer un autre message.

Son père, ses deux frères et sa sœur chez eux dans l'Ohio verraient tout sur CNN. Sa torture et son meurtre leur briseraient le cœur. Et sa mère, depuis les cieux, pleurerait son fils, le garçon qu'elle avait laissé derrière elle quand il avait quatorze ans.

— Allez..., debout, dit l'Arabe.

— Vous m'avez dit de ne pas bouger.

— Debout.

Mitchell plissa des yeux et montra les dents.

— Non.

L'Arabe gloussa doucement.

— Tu es un dur, hein ? Un dur d'Américain ? Quand je te ramènerai au camp...

Mitchell roula sur lui-même, dégageant son fusil, sachant qu'il serait un poil en retard.

Pas grave. Ils ne l'auraient pas vivant. Et ils ne l'auraient pas sans qu'il vende chèrement sa peau.

Il tira une demi-seconde après l'Arabe.

Mais – et c'était là un gros *mais* – il roulait encore quand l'Arabe fit feu, et seule une des trois balles atteignit sa cible.

Elle lui perfora le biceps gauche, alors qu'il se tendait et levait un peu plus son fusil, dirigeant son guidon sur la poitrine de l'Arabe, lâchant coup sur coup ses troisième et quatrième cartouches.

Le type tomba dans un gémissement, et Mitchell le fit taire d'une nouvelle salve.

Il resta là un moment, reprenant son souffle, la main se levant instinctivement vers son bras blessé. La balle semblait être ressortie proprement. Cela ne saignait pas trop. Mais la blessure commençait à brûler, à brûler salement.

Pestant à voix haute, il se leva, saisit son fusil d'une main et se dirigea au son vers cette deuxième mitrailleuse.

Il chercha à reprendre son souffle tout en courant, l'air se faisant plus dense, plus humide, et pas un endroit de son corps n'était sec. Il approcha d'un long fossé, où la pluie dévalant une petite colline avait érodé le sol de la jungle. Le bruit de la deuxième mitrailleuse provenait du sommet de la colline.

— Ricochet, ici Rutang. À vous.

Mitchell s'accroupit et appuya sur son micro.

— J'écoute.

— Rien de cassé ?

— Nan. Tu es en position ?

La voix de Rutang se brisa.

— Scott, c'est carrément affreux, mec. Je pense que toi et moi on est les seuls qui restent. J'arrive à avoir personne d'autre à la radio. Billy et Carlos sont là, et ils sont méchamment blessés. Je ne peux rien faire de plus pour eux. Et on dirait que ces tingos avancent vers nous. On ne peut pas rester. Il y a une colline à une quinzaine de mètres de là, mais je ne peux pas les transporter – pas avec tout ce qui nous tombe dessus.

— Tang, écoute-moi. Calme-toi. Je m'occupe de l'autre mitrailleuse. Quand tu entendras l'explosion, attrape Billy ou Carlos et replie-toi sur cette colline. Je me chargerai de l'autre gars.

— Scott, je ne sais pas.

— Tang. Tu sais tout ce que tu as besoin de savoir.

— Euh, OK. Message compris.

— OK, gardez l'écoute...

Mitchell retira une autre grenade et remonta furtivement la colline tandis que le mitrailleur ouvrait le feu, le raffut lui faisant l'effet d'un marteau-piqueur sur son cerveau.

Au loin, d'autres tirs résonnaient, et deux obus de plus tombèrent en cascade, vraisemblablement dans la zone de l'équipe philippine. Mitchell voulait interroger Yano, mais il n'avait pas le temps.

Tandis que le bruit de l'explosion de mortier s'estompait, les cris s'élevèrent, plus proches à présent. Mitchell reconnut du tagalog et de l'arabe, et même quelques sarcasmes en mauvais anglais : « Pas de prisonniers ! Que des cadavres ! »

La plupart des membres d'Abu Sayyaf n'étaient que de pauvres gosses philippins, attirés par les Arabes avec la promesse d'argent, de femmes, d'armes et d'amusement – et, en fait, quel autre choix avaient-ils ? Pauvreté, maladie et faux sourires des étrangers prétendant les aider ? Ils ne passaient pas beaucoup de temps à mûrir cette décision.

Et si Mitchell admettait cette hypocrisie dans sa tête (il était humain après tout), il ne laissait jamais au grand jamais ces pensées affecter sa mission ou ses hommes. S'efforcer de rester apolitique était, selon lui, le meilleur moyen de conserver la raison.

Si ces gamins décidaient de rejoindre un groupe terroriste, alors, ils en subiraient les conséquences. Cela seul comptait.

Il grimpa la colline plié en deux, ses bottes pataugeant dans la boue en produisant de plus en plus de bruit. Il jura en entendant le raffut. Ralentir n'y changeait pas grand-chose.

Il abandonna donc le plan « se faufiler derrière le type » pour l'attaque éclair. Il remit la M67 dans sa poche et avança lourdement, des élancements de douleur dans son bras blessé. Son regard fouilla l'obscurité, vers les ombres mouvantes à quelques mètres de là, près de deux arbres à sa droite.

Là. Le mitrailleur était allongé à plat ventre, lâchant une autre salve.

Il se précipita vers lui, et le type cessa de tirer, tourna la tête et aperçut le spectre dérangé couvert de boue qui allait mettre fin à sa jeune vie.

Des balles fusèrent du M4A1 de Mitchell et emportèrent le tireur dans un oubli froid et humide.

Il fallut quelques secondes à Mitchell pour se rappeler que Rutang attendait l'explosion d'une grenade, celle qu'il avait rangée dans sa poche. Il la sortit, la dégoupilla et la projeta vers d'autres bouches de feu ennemies émanant de la ligne d'arbres grenue à l'est.

Trois, deux, un. La grenade explosa, et il hurla dans la radio :

— Rutang ! Fonce !

— Je suis parti !

Mitchell se laissa tomber à plat ventre tout en sortant ses lunettes de vision nocturne.

En contrebas, à travers un labyrinthe de palmiers, de caoutchoucs et de plantes rampantes qui s'entortillaient entre les arbres comme des toiles d'araignée, il aperçut Rutang portant un de leurs potes sur le dos, oscillant dangereusement en grimpant la colline.

Rutang contourna un bosquet d'arbustes, mais, ce faisant, il attira une volée de tirs de quatre tireurs au moins, positionnés dans les arbres denses à une vingtaine de mètres en face de lui.

Mitchell courut vers la mitrailleuse ennemie, s'en saisit et lâcha une salve féroce pour couvrir Rutang.

Mais il avait à peine tiré trente cartouches que la bouche de l'arme se mit à rougir et à fumer, en passe de fondre. Visiblement, le terroriste avait beaucoup trop mitraillé, sans attendre que le canon refroidisse entre les salves, laissant à

Mitchell un fusil bien trop chaud pour servir.

Il abandonna le DP et, retenant sa respiration, appuya les lunettes sur ses yeux.

Rutang était là, toujours à trébucher vers l'avant, à peine capable de soutenir l'homme sur ses épaules.

Soudain, Rutang fut touché au mollet, et il tomba dans la boue avec son camarade blessé.

Les terroristes cessèrent le feu et avancèrent.

Ils venaient achever le boulot.

Mitchell descendit la colline tel un barbare de la Rome antique, brandissant un fusil au lieu d'une hache, mais hurlant un cri de guerre qui faisait aussi froid dans le dos que celui de n'importe quel membre de ces tribus germaniques.

Parce qu'il voulait que les tirs soient tous dirigés sur lui, et non sur Rutang. Parce qu'il allait tous les descendre, s'il n'en tenait qu'à lui.

Et parce qu'il ne savait pas perdre une bataille.

Il regarda à sa gauche, repéra le premier type sortant des arbres et le faucha d'une salve avant que l'imprudent ne comprenne ce qui l'avait frappé.

Mais les trois autres terroristes se hurlèrent un truc, et, en moins de deux, Mitchell se retrouva pris sous une averse de projectiles.

— Scott ! gueula Rutang à la radio. Tire-toi de là !

Île de Basilan - Archipel de Sulu, Philippines du Sud
Août 2002

Les échos du hurlement de Rutang toujours dans son oreillette, Mitchell bondit et s'écrasa dans une longue flaque au pied de la colline. Il fut aveuglé un instant par les éclaboussures jusqu'à ce qu'il se reprenne, roule sur le côté droit et riposte en direction des trois hommes qui émergeaient à présent des arbres.

Il en abattit un, pivota vers le second, mais fut surpris de voir le type partir en arrière, un trou béant dans la poitrine.

À sa droite, Rutang était sur le ventre et canardait le type sans discontinuer, vidant son chargeur.

Mitchell se redressa alors que le troisième et dernier gars, sachant que Rutang rechargeait, fonçait vers sa position. Il se précipita vers l'arbre suivant, se figea, repéra l'homme et tira, la première salve le touchant à la jambe. Le terroriste tourna en clopinant pour lui faire face, ouvrit la bouche pour hurler et engloutit la rafale suivante de Mitchell.

— Rutang ? Ça semble dégagé pour l'instant. Bouge pas d'où tu es. À vous.

— Message reçu.

Mitchell prit une profonde inspiration, quitta l'arbre et fonça le plus vite possible vers la position de Rutang de l'autre côté de la vallée étroite.

Il zigzagua, sentant le feu de tirs imaginaires – jusqu'à ce que ce ne soit plus dans son imagination. Un nouveau groupe de terroristes le visa d'en haut, AK-47 tonnant, les arbres et la boue prenant soudain vie sous les balles.

— Black Tiger 06, ici Ricochet. À vous !

— Parlez, Ricochet, répondit le capitaine Yano d'une voix faible tandis que résonnaient les tirs de mitrailleuses.

— Gardez l'écoute pour recevoir mes nouvelles coordonnées GPS. À vous.

— Donnez-moi une minute, Ricochet ! Nous subissons encore un mitraillage très important !

— Message reçu. Je rappellerai dans quelques minutes. Terminé.

Presque à bout de souffle, Mitchell se tailla un chemin à travers d'épaisses plantes rampantes, puis arriva derrière la position de Rutang et hurla :

— Rutang, j'arrive !

— OK, Scott.

Rutang était couché sur le flanc juste derrière deux petits palmiers. Il utilisait la lame secondaire de son couteau Blackhawk Mark 1 pour découper son bas de pantalon. Il tenait dans son autre main une grande bande qu'il flanqua grossièrement sur la plaie dans un halètement et un gémissement. Puis il jura et dit :

— Ça fait mal.

— Je sais, mon pote.

Mitchell dirigea son regard droit devant.

— Billy, comment ça va ?

Billy Bermudez, le sergent d'armes en second de l'équipe, était étalé sur le dos, la poitrine dénudée, son jeune visage creusé par la douleur, son Beretta M9 agrippé fermement dans sa main. Une petite incision avait été pratiquée entre ses côtes, et un tube, inséré pour soulager la pression. Ce tube pendait à présent de l'orifice ensanglanté.

— Scott, commença Billy après une difficile inspiration. C'est pas terrible.

— Il a un hémopneumothorax, mais le tube l'aidera pour le moment, dit Rutang.

Billy bougea les épaules.

— Ne me déplacez plus. Ça fait trop mal.

— Je sais, répondit Mitchell. Mais tu vas supporter la douleur.

Mitchell plongeait ses yeux dans celui de l'homme.

Billy hésita, puis opina.

— Vas-y, fais-moi mal.

Mitchell eut un faible sourire, puis regarda Rutang.

— Toi d'abord. Avant qu'ils s'approchent davantage.

Rutang hocha la tête. Mitchell glissa le bras de Rutang sur son épaule et mit l'homme debout. Rutang commença à haleter, comme s'il brûlait. Il retint sa respiration, essaya de mettre du poids sur sa jambe blessée, puis lâcha un chapelet de jurons.

— Vas-y, lâche-toi.

Mitchell se débattait avec sa propre blessure, mais se refusait à laisser ses hommes déceler le moindre signe de faiblesse.

— Scott, je ne peux pas me servir de cette jambe.

Rutang avait les yeux injectés de sang, son visage était fermé en un nœud serré.

— Je ne plaisante pas, mec. Je ne plaisante pas.

— Pas de problème. Allez, on y va.

Mitchell hissa l'homme sur ses épaules et se mit en marche. Son bras l'élançait, ses genoux commençaient à céder alors qu'il entamait la colline, marchant à quarante-cinq degrés pour soulager une partie de la pression sur ses jambes. Il se concentra sur son rythme, juste marcher, respirer, rien d'autre.

Des tirs d'armes automatiques criblèrent la colline comme il se dirigeait vers un gros affleurement rocheux en forme de pointe de flèche qui, dans l'obscurité, semblait peint dans un marron foncé.

Mitchell observa les bouffées et les jets sur la colline quand les balles percutaient le sol. Il avait en même temps l'oreille aux aguets, cherchant à localiser les tireurs.

En fait, chacun de ses sens était tendu au maximum de ses capacités, la puanteur de la jungle et sa propre sueur salée le faisant grimacer alors que la

terre s'enfonçait sous ses lourdes bottes.

— On y est presque, dit-il à Rutang.

Une crevasse au fond plane, abritée par une autre paroi rocheuse, se trouvait juste de l'autre côté de l'affleurement. Le lieu constituait une excellente position défensive. Ils seraient en hauteur.

Mais y arriver tous les trois... Mitchell évitait d'y penser.

Une fois dans la crevasse, il se mit doucement à genoux et laissa Rutang glisser de ses épaules.

— C'est bon, je suis par terre ! cria Rutang.

— OK. Rampe en haut jusqu'à proximité du sommet et couvre-moi avec quelques tirs de suppression.

— Je m'en occupe, Scott.

Alors que Rutang se mettait en position, Mitchell inspira un grand coup, se frotta le coin des yeux, puis attrapa son fusil. Il rappela brièvement Black Tiger 06, communiquant leurs nouvelles coordonnées GPS.

Puis, l'espace d'une seconde, il fixa les étoiles. Bien que pas vraiment pratiquant, il se dit que cela ne pouvait pas faire de mal de demander à ce grand commandant là-haut dans le ciel de lui lâcher un peu de lest.

Et, pendant cette seconde, une paix surprenante se répandit sur lui. Il irait chercher Billy et Carlos. Il les ramènerait à la maison. Il y arriverait.

— Scott, je suis paré.

— OK. C'est parti.

Mitchell s'élança, émergea de l'affleurement et traversa la colline à toute vitesse, veillant à bien poser les pieds, à ce qu'aucune balle ne puisse l'atteindre.

Du sang s'égouttait de son bras blessé, mais il l'ignora, décrivit un cercle plus large, tandis qu'un tir ennemi toujours plus nourri pulvérisait la colline boueuse.

Le martèlement des balles, le cliquètement des douilles et les cris en arabe et en tagalog se confondaient tous en un bourdonnement régulier qui ne le gênait plus. En fait, le ronronnement le poussait encore plus fort, plus vite, vers ses compagnons d'armes laissés derrière.

Mitchell trébucha sur les talons dans un petit ravinement, tomba en arrière sur les fesses et se mit à glisser, emportant un torrent de boue et atterrissant dans un bruit sec sur un lit de roches brisées. Il avança en rampant, leva les yeux et se retrouva à quelques mètres d'un petit fossé.

Il cligna les yeux, aperçut trois silhouettes au loin avant que sa vision retrouve sa netteté. Il venait de découvrir trois de ses hommes de plus qui avaient pris position à une vingtaine de mètres à l'ouest de la position initiale de Rutang.

Le médecin-chef, Red Cross, gisait dans une mare de sang entourée de bandages détrempés. Rumblefish avait pris plusieurs balles dans la poitrine et était appuyé contre un arbre, le regard vide. Rapper, semblait-il, avait été tiré à couvert après avoir été touché par cet obus de mortier, les jambes

déchiquetées jusqu'à l'os. Il s'était rapidement vidé de son sang ; son visage avait pris une teinte grise dans la pénombre.

Mitchell voulait lui fermer les yeux et se souvenir de leurs derniers moments partagés, mais, comme le temps lui manquait, il lutta contre la nausée et se précipita à travers les arbres vers Billy et Carlos. Dans sa hâte, il avait oublié de prévenir Billy qu'il arrivait et, alors qu'il contournait le dernier bosquet, un tir fendilla l'arbre à sa gauche.

— Billy ! hurla-t-il.

— Bon sang, Scott !

Il atteignit l'homme et se laissa tomber sur un genou.

— Désolé, c'est ma faute. Merci d'avoir mal visé.

— Oublie-moi. Va vérifier Carlos. Je l'ai appelé plusieurs fois, mais là, il ne répond pas. Il est juste derrière ces palmiers.

Carlos Alejandro, le sergent transmissions en second, était sans conteste le membre le plus éloquent et érudit de l'équipe. Mitchell ne connaissait aucun autre officier capable de discourir avec autant d'aisance sur la politique mondiale, la religion et la philosophie, et de tenir la dragée haute aux commandants, colonels, voire généraux. Voilà pourquoi il ne se taisait jamais.

Mitchell trouva l'homme allongé sur le dos, la tête tournée vers la droite, comme s'il écoutait le sol. Ses yeux étaient grands ouverts.

— Carlos ?

Le sergent tourna la tête, leva les yeux, le regard légèrement trouble.

— Ils se déplacent.

— Tu peux sentir ça ?

— Ouais, je viens de les entendre crier.

— Et tu n'as pas entendu Billy t'appeler ?

— Je me suis dit que, si je me taisais, il finirait par la fermer.

Mitchell secoua la tête et sourit.

— Prêt ? Je te ramène.

— Aucune chance.

Carlos avait été touché de deux balles au moins dans une jambe et avait une blessure grave à l'épaule. Il ne restait pas un coin blanc sur ses bandages.

— Dis pas de conneries. Tu viens.

Se sentant coupable de devoir le lever, mais n'ayant pas d'autre option, Mitchell aida Carlos à se redresser, l'homme cherchant un équilibre sur une jambe et gémissant faiblement.

Derrière eux, Rutang ouvrait le feu sur les gars de l'autre côté de la vallée, les bouches pétaradant de part et d'autre de la jungle à présent.

Et alors même qu'il tirait Carlos et le hissait sur son dos, un lance-roquettes s'illumina, et le projectile fusa dans l'air comme une étoile filante, projetant une lumière blanche crue sur la jungle tandis qu'il se dirigeait vers la position de Rutang.

Il hurla dans la radio, essayant de prévenir son camarade, mais ses paroles furent interrompues par l'explosion.

De la fumée s'éleva en volutes et des roches dégringolèrent, alors que Carlos disait avec un frisson :

— Ils l'ont eu.

— Non, lâcha Mitchell.

Il se mit en route avec Carlos, droit sur la déflagration.

— Ils ont eu Rutang, répéta Carlos.

— Ne crois pas ça.

Pourtant, Mitchell n'était pas loin de perdre lui aussi espoir. Tout cela était-il vain : la mission, sa carrière militaire, toute sa putain de vie ? Parviendrait-il à amener ses hommes sur les hauteurs ou seraient-ils tous massacrés ?

Où était le Scott Mitchell qu'il connaissait ? Le type qui se voyait comme un soldat des Forces spéciales parce qu'il n'était pas destiné à vivre une vie ordinaire ?

Où était le Scott Mitchell qui allait de l'avant, qui ne baissait jamais les bras même si tout se liguait contre lui ?

Le capitaine Fang Zhi avait vu l'éclair du lance-roquettes dans le ciel, avait zoomé avec ses lunettes de vision nocturne et aperçu un des Américains en porter un autre sur son dos, courant droit vers la fumée et les feuilles en flammes.

C'était un acte héroïque, pas de doute, et, pour une fois, Fang apprécia cette équipe. Une fois encore, ce n'étaient pas les soldats qu'il fallait blâmer, mais leurs chefs. Ils ne pouvaient rien contre ce que leurs commandants leur avaient fait. Ils n'étaient que des victimes, et c'était dommage – vraiment dommage – qu'ils paient de leur vie les erreurs de leurs supérieurs.

C'était un homme très courageux là-bas. Fang ne distinguait pas clairement son visage, mais il se disait que ce devait être le sergent d'escouade de l'ODA, un homme du nom de Mitchell, que Fang estimait être un des combattants les plus sérieux et accomplis des Américains.

Quelques cris provenant des collines vers l'est l'amènèrent à porter son regard dans cette direction, où il repéra le terroriste qui avait envoyé la première roquette. Il posait le lanceur en équilibre sur son épaule, prêt à tirer un nouveau projectile droit sur l'Américain.

Ne sachant pas quelle mouche l'avait piqué, peut-être le respect qu'il avait pour le courage de cet Américain, Fang posa ses lunettes de vision nocturne et leva un fusil d'assaut tout neuf qu'il essayait au combat, la carabine T91 à lunette Leupold.

Le fusil ne serait disponible pour les hommes sur le terrain que l'an prochain, mais l'armée de la RPC avait produit plusieurs prototypes pour ses meilleurs tireurs, des hommes comme Fang qui avaient été dans les cinq pour cent supérieurs de toute l'armée de la RPC, ce qui signifiait bien sûr que, si Fang voulait tuer ce terroriste au lance-roquettes, il le ferait avec une unique cartouche.

Il leva le fusil, prit une profonde inspiration, retint son souffle, puis visa le terroriste.

Sa ligne de tir était dégagée.

Et il était parfaitement évident que le terroriste était sur le point de tirer.

Pourtant, Fang savait que, s'il faisait feu, il dévoilerait la position de son équipe.

Il pensa à l'Américain qui essayait de sauver son camarade blessé. Il pensa à ses propres hommes, à l'orgueil démesuré des commandants américains et philippins.

Il tremblait littéralement d'indécision, la cible oscillant vers la gauche et la droite dans le réticule.

Il ferma les yeux, inspira à nouveau et prit sa décision.

Île de Basilan - Archipel de Sulu, Philippines du Sud
Août 2002

Les tirs meurtriers qui se rapprochaient de Mitchell comme une mâchoire aux dents acérées se mirent à décroître, et il n'entendit bientôt plus que sa respiration, ses pas, et les faibles gémissements de Carlos couché sur son dos. Il commença à grimper la colline vers les nuages de poussière qui obscurcissaient encore les rochers.

Un unique coup de feu résonna à travers la vallée, suivi du souffle éloquent d'un autre lance-roquettes.

Mitchell pivota en direction du bruit. On y était. Il prit une dernière inspiration.

Mais la roquette décrivit un large arc dans le ciel, passa au-dessus des arbres et disparut.

Il fronça les sourcils, se retourna et reprit sa marche, atteignant la paroi rocheuse détruite où s'était trouvé l'affleurement. Il arriva de l'autre côté et vit, tout au fond de la crevasse, Rutang recroquevillé, éclairé par une lampe-stylo et inspectant un bras transpercé d'éclats d'obus.

— Oh ! putain, Scott, gémit Rutang.

— Hé ! tu es toujours en vie. Te plains pas. Éteins cette lumière.

— Message compris. Je voulais juste voir l'étendue des dégâts.

— Ce n'est pas si moche.

— Ça fait mal.

Mitchell posa délicatement Carlos.

— Tiens bon, mon frère.

Carlos grimaça et hocha la tête.

— Il faut que quelqu'un retourne chercher Billy.

Mitchell sourit.

— Euh, ouais, moi – et sans tir de couverture cette fois-ci. Bah, au diable...

Il sortit le chargeur presque vide de son M4A1 et le remplaça par un nouveau tandis que son oreillette vibrait :

— Ricochet, ici Black Tiger 06. À vous.

La voix du capitaine Yano était tendue à l'extrême.

Mitchell déglutit.

— Parlez, Black Tiger.

— On est toujours salement coincés. Il y a au moins dix tingos qui se dirigent vers votre position, peut-être plus, et on ne peut pas leur couper la route d'où on est. On a demandé un appui aérien, mais ils disent que la zone est encore trop sensible. Vous devez vous tirer de là. À vous.

— Merci pour l'avertissement. Ricochet, terminé.

Mitchell ne s'était pas embarrassé à demander un appui aérien, car il savait

qu'il ne viendrait que si le commandant du bataillon acceptait le risque d'autoriser à voler à faible altitude au-dessus de la jungle. Le commandant suivait sans nul doute toutes les transmissions et savait parfaitement ce qui se passait.

Néanmoins, il fit lui-même une dernière tentative et, à sa grande surprise, le commandant de la compagnie Vic Zacowsky lui indiqua qu'il avait convaincu le commandant du bataillon d'engager dans la bataille leurs trois hélicos d'évacuation. Les Black Hawks étaient en route : HPA dix minutes.

Rutang et Carlos avaient toujours leur casque sur les oreilles et écoutaient sur le canal.

— Ils arriveront trop tard, dit Rutang. J'en suis sûr.

Mitchell opina, appuya sur son micro.

— Billy ? Je viens te chercher. à vous.

— J'ai entendu. Fais vite. Je perçois du mouvement dans les arbres – ces types dont Black Tiger a parlé.

— Je suis parti.

Mitchell se faufila à travers les rochers, parvint de l'autre côté, puis dévala la colline, la poitrine parcourue d'une montée d'adrénaline.

Une fois encore, il dérapa le long du cours boueux, tomba sur les rochers, puis dépassa les cadavres de ses camarades pour parvenir jusqu'à Billy, qui était pile là où il l'avait laissé, M9 en mains, le tube pendant de sa poitrine. Sa respiration était plus difficile, et du sang gouttait à présent du tube.

Entre deux respirations hachées, Mitchell parvint à articuler :

— Hé ! sergent. C'est l'heure d'y aller.

Le visage de l'homme se tordit sous la douleur.

— OK.

— C'est le moment que tu ne vas pas...

Mitchell s'interrompit au son d'un souffle étouffé qui gagnait en intensité : un obus arrivait.

Il se coucha sur Billy, protégeant la tête et le visage de son camarade alors que l'obus faisait voler en éclats la colline en surplomb, l'explosion lui déchirant les oreilles.

Comme si elles attendaient le signal de la détonation, des balles déchiquetèrent les arbres derrière eux, et Mitchell se colla plus près de Billy.

Il savait que, s'il ripostait, ils finiraient par atteindre sa position, malgré le cache-flamme de son fusil. Si ces Arabes avaient bien formé les gamins, ils auraient appris à estimer les positions de l'ennemi d'après les bruits secs et les craquements éloquents.

Cependant, il avait encore quelques grenades à fragmentation. Il plongea la main dans son brêlage, en sortit une, se tourna et la projeta vers le chapelet de feux de bouche, quatre, peut-être cinq en tout, illuminant les rangées d'arbres comme des lampions de Noël.

— OK, Billy, on y va, dit-il, une seconde avant que la grenade explose.

Il hissa le sergent d'armes sur son dos et se mit en route, laissant derrière les

cris des terroristes restants et plusieurs salves ennemies d'AK-47.

— Ricochet, ici Rutang. Je te vois. Je sais que tu ne peux pas parler, mais ils arrivent à tes six heures. J'entends les hélicos. J'enverrai de la fumée rouge ici. T'arrête pas de courir. T'arrête pas !

Le premier obus avait creusé un cratère entouré de dizaines de mares boueuses, tandis que roches et troncs d'arbres fendus jonchaient à présent le chemin de Mitchell. Il les contournait, mais il devenait de plus en plus difficile de voir à travers les tourbillons de poussière. Sa jambe droite l'élançait, et une sensation de chaleur et de suintement parcourait son mollet.

Ne t'arrête pas. Exact. Quoi qu'il ressent. Quoi qu'il entende ou voie. Mais ses jambes n'en étaient plus capables, le moindre muscle brûlant, les hanches douloureuses sous la charge jusqu'à ce que sa botte se pose à plat sur une roche et que sa cheville se torde. Il hurla et transféra son poids, s'arrêtant à temps avant que la douleur lui vrille la cheville. Il trébucha vers l'avant, manqua tomber, retrouva l'équilibre.

— Ça va, Scott. Pose-moi.

Un nouvel obus explosa à leur droite, à une quarantaine de mètres peut-être, suivi d'une nouvelle rafale de fusil.

— Tiens-toi mieux, ordonna-t-il à Billy, puis, se faisant violence, il mit toute l'énergie qui lui restait dans sa foulée.

Il grimpa la colline en bondissant, s'enfonçant profondément dans la boue, grognant dents serrées à chaque souffle. Le feu dans ses jambes lui était remonté dans la colonne et se répandait dans les épaules. Il se pencha encore plus, lâchant presque Billy.

Il lui restait une douzaine de pas.

Rutang apparut au sommet, se pencha en arrière et jeta sa grenade fumigène M83, qui atterrit loin derrière eux et se mit à siffler...

Plus que dix pas. Six.

Quatre.

Le jour où Mitchell avait annoncé qu'il s'engageait dans l'armée, son père lui avait dit : « Si tu dois être un soldat, Scott, alors, sois le meilleur. »

Un obus s'abattit en sifflant, quelque part directement derrière lui, et, les poils de sa nuque dressés, Mitchell se projeta avec Billy de l'autre côté des rochers et dans la crevasse tandis que l'obus explosait dans leur dos.

Ils dégringolèrent sur les rochers et s'arrêtèrent douloureusement sur la pierre, bras et jambes se fichant dans le visage de l'autre.

Mitchell retint sa respiration un peu plus longtemps, puis se risqua à souffler, la puanteur de l'explosion déclenchant une quinte de toux. Il se dégagea de sous Billy, tourna son regard vers le ciel au ronronnement enivrant des Black Hawks en approche.

Billy se mit à hurler, le tube dans sa poitrine pratiquement arraché. Rutang s'occupait déjà de lui alors que Carlos arrivait à peine à garder les yeux ouverts.

Par-dessus le vrombissement des hélicoptères provenaient des cris en arabe,

incroyablement proches à présent – tout près du pied de la colline.

Mitchell mit son fusil au poing et se releva, sortit de la crevasse, regrettant d'avoir jeté ce dernier regard à ses hommes. Il avait du mal à les reconnaître sous cet amas de sang et de boue.

Il avança et se glissa le long des rochers, les épaules tout contre la pierre jusqu'à ce qu'il soit en mesure de risquer un œil à l'angle.

Deux tireurs chargeaient vers le sommet de la colline.

Mitchell surgit de son abri et fit feu sur l'homme de pointe, brisant son élan.

Le deuxième homme se laissa tomber sur le ventre et roula. Mitchell lui tira dessus, mais le nuage de fumée rouge de Rutang revenait vers la colline, recouvrant toute la zone.

Alors même que Mitchell plissait les yeux pour y voir, des projectiles tambourinèrent sur les roches voisines de son épaule, ricochant et faisant des étincelles. Il fut obligé à se tapir bien bas derrière le rocher. Il jura et retint son souffle.

Un des Black Hawks vira au-dessus, le mitrailleur de porte arc-bouté sur son M134, projectiles et traceuses propulsés dans la jungle comme une langue phosphorescente.

Mitchell ressortit du rocher, soufflé par le vent du rotor et la fumée, mais même à travers ses yeux brûlants il devinait le gars en dessous qui courait droit sur lui pour éviter le tir de minigun qui martelait son chemin.

Les trois balles de Mitchell lui perforèrent la poitrine. Il chancela vers l'arrière, chuta sur le flanc et roula pile dans le feu du mitrailleur de porte.

Avant même que les lèvres de Mitchell ne puissent former un sourire, une leur soudaine éclaira un bosquet de l'autre côté de la vallée.

Et dans cet éclair sortit un vif éclat de lumière, une roquette à coup sûr, dirigée droit sur le Black Hawk.

Dans le laps de temps qu'il fallut à Mitchell pour tordre le cou, la roquette avait frappé l'hélico et explosait dans le compartiment. Captivé par cette vision surréaliste, Mitchell resta figé une seconde alors que l'appareil plongeait et tournait de manière fantasque, libérant une traînée de fumée et piquant droit vers lui.

L'un des mitrailleurs de porte, le corps noyé de flammes, sauta, chutant de quelque dix mètres vers le sol.

Mitchell cligna les yeux et prit conscience de l'atrocité de cet instant. Il plongea à plat ventre alors que le Black Hawk hurlait au-dessus de lui, passant à six mètres, un de ses patins d'atterrissage accrochant les roches derrière lui alors que l'appareil poursuivait son vol, au-dessus de la colline, avant de plonger soudain vers les arbres.

Il ne vit pas l'hélico, mais il entendit les rotors déchiqueter les arbres et le cri strident de son moteur jusqu'à ce qu'une série d'explosions plus petites et un craquement de métal sonore résonnent au loin.

— Scott, ici Rutang. À vous. Scott, ici Rutang ?

— Je suis là, répondit-il, s'extrayant de la boue. On ne sait comment.

— Je me tiens près du bord avec les lunettes de vision nocturne. Je crois voir les gars du capitaine Yano là-bas.

— Dis-lui qu'il doit aider à sécuriser la zone. Je vais jusqu'à l'hélico voir si quelqu'un s'en est sorti.

— Ne perds pas ton temps. Je le vois d'ici. Personne n'a survécu à ça.

— J'y vais quand même. Je reviens tout de suite. Terminé.

Mitchell dévala la colline, puis se faufila à travers les arbres vers la colonne de fumée.

Les deux autres Black Hawk étaient loin à l'ouest, les deux mitrailleurs de porte arrosant les montagnes. Leurs Metal Storm clignotaient dans un spectacle lumineux et sinistre.

Au sommet de la colline suivante, Mitchell s'arrêta pour étudier le site du crash avec ses lunettes de vision nocturne, balayant la forêt à cent quatre-vingts degrés.

Aucun signe d'activité ennemie pour le moment. Il se dirigea vers l'appareil, la puanteur du carburant épaisse flottant dans l'air.

D'accord, aucun soldat sensé ne se rendrait là-bas. Mais il était toujours possible que quelqu'un soit encore en vie, et il ne pourrait jamais se pardonner s'il n'allait pas vérifier. Un coup d'œil rapide, se dit-il.

Donc, il retint sa respiration et se mit à courir.

Le Black Hawk était incliné sur un flanc, mais toujours sur son ventre dans une tranchée fumante.

La queue et les rotors principaux avaient disparu, les patins d'atterrissage étaient déchirés et entassés en morceaux méconnaissables derrière le fuselage. Bizarrement, les panneaux du cockpit étaient toujours éclairés.

Tandis qu'il approchait de l'appareil, des vagues de chaleur lui brûlèrent le visage, et il dut respirer par à-coups. La puanteur le faisait pleurer alors qu'il fonçait dans le compartiment.

Le chef d'équipage carbonisé gisait disloqué sur le plancher, ainsi qu'un autre des mitrailleurs de porte. Mitchell faillit vomir en rejoignant le pilote, à peine conscient, mais en vie. Le copilote avait pris plusieurs gros éclats de ferraille dans la nuque, et Mitchell vérifia son pouls carotidien. Rien.

— Capitaine, je vais vous sortir de là.

— Je leur ai dit que cette putain de zone était trop sensible.

— Ça va pas s'arranger, dit Mitchell en défaisant le harnais de l'homme.

— Je ne peux pas bouger les jambes.

Mitchell sortit une lampe-stylo de son brêlage, la dirigea vers les cuisses du pilote. Ses jambes ne montraient aucun signe de lésion.

Mais ensuite, il vérifia le dos du siège, qui avait été déchiqueté par la roquette. Quand il saisit le pilote par les épaules et l'avança, il remarqua des taches de sang sur le bas du dos de l'homme. Il était blessé à la colonne, aucun doute.

Incapable de réussir une bonne levée du pompier dans cet espace étriqué, Mitchell saisit les sangles d'épaules du pilote et le tira hors du cockpit, à

travers le compartiment enfumé, sur le sol, où il souffla un instant.

Du coin de l'œil, il perçut du mouvement parmi les arbres difformes et sectionnés.

Il dirigea son fusil vers l'avant et s'aplatit au sol.

Le périmètre s'était animé, les silhouettes de tireurs apparaissant et disparaissant derrière les troncs pour aligner leur guidon sur lui.

Il suffisait d'une balle ricochant sur le fuselage de l'hélico pour mettre le feu à tout ce carburant qui s'était répandu dans la boue.

— Scott, ici Rutang. À vous.

— Rutang, gardez l'écoute.

Mitchell poussa un juron et se cuirassa pour un nouveau bras de fer.

Île de Basilan - Archipel de Sulu, Philippines du Sud
Août 2002

— Je ne vais pas rester là et mourir sans combattre, dit le pilote à côté de Mitchell, cherchant à atteindre son arme de poing. J'en emporte un.

— Restez tranquille, dit Mitchell, visant le tireur le plus proche qui dépassait d'un arbre, à peine visible dans l'obscurité granuleuse. C'est étrange. Ils nous voient. Ils auraient déjà dû tirer.

— Ricochet, ici Black Tiger 06. À vous.

Mitchell abaissa la voix.

— Parlez.

— J'ai mon équipe Bravo près du site du crash de l'hélico. Ils vous voient, mais ils attendent pour poursuivre la reco. À vous.

Mitchell poussa un profond soupir.

Il se leva à genoux.

— Ne tirez pas ! hurla-t-il aux hommes du périmètre. Repliez-vous vers moi !

Les tireurs sortirent des arbres et, oui, c'étaient les hommes de Yano !

— Ricochet, le dernier des tingos est en fuite, poursuit le capitaine. Regroupons-nous à la zone de ramassage. À vous.

— Message reçu. J'ai besoin d'aide avec mon blessé.

— Mes toubibs sont en route. Terminé.

Mitchell se tourna vers le pilote.

— Capitaine, faut partir d'ici. Je vais essayer d'y aller mollo.

— Ouais, c'est pas comme si on pouvait voler. En fait, je ne volerai plus jamais. Vous le savez.

Mitchell refusait d'entrer dans le jeu de la pitié, et peut-être pouvait-il redonner un peu d'espoir à cet homme.

— Capitaine, on ne se rend pas – jamais.

— Cette roquette a mis fin à ma carrière. À ma vie. Laissez-moi ici.

— Non, mon capitaine.

— C'est quoi votre problème, soldat ? J'ai dit de foutre le camp. C'est un ordre !

Il leva son pistolet.

Mitchell inspira un grand coup.

— Ben, vous allez devoir me tuer.

Il envoya valdinguer l'arme et souleva l'homme sur ses épaules alors que les Philippins arrivaient.

— Je l'ai, dit-il, chassant leurs propositions d'aide.

— Comment vous appelez-vous, soldat ? demanda le capitaine, du ton le plus menaçant possible.

— Mitchell. Scott Mitchell.

— Je m'en souviendrai.

— J'en suis sûr.

Mitchell s'éloigna tant bien que mal de l'hélico, luttant pour conserver l'équilibre.

Chaque soldat qu'ils parvenaient à localiser était renvoyé vers la zone de ramassage, mais il manquait toujours cinq personnes à l'équipe de Mitchell, vraisemblablement mortes. La recherche de leurs corps commencerait à l'aube. La rangée de cadavres était un spectacle difficile à regarder.

Alors qu'ils s'appuyaient sur leur paquetage, pris en charge par les médecins de Yano dans l'attente que les hélicos atterrissent sur un large champ bordant la jungle, Mitchell essaya d'appeler le capitaine Fang Zhi.

Il alla même jusqu'à demander à n'importe quel membre de l'équipe taïwanaise de répondre, mais aucun ne le fit.

Rutang communiqua la triste nouvelle apprise de l'un des médecins philippins : Carlos était mort. D'après ce que Billy en savait, seuls lui, Rutang et Mitchell avaient survécu à l'embuscade.

Du dos de la main, il essuya la sueur de son front, rejeta la tête en arrière et ferma les yeux.

Bienvenue dans les Forces spéciales...

Il était assez épuisé pour dormir sans jamais se réveiller, et si émotionnellement crevé qu'il ne ressentait qu'un profond vide dans sa poitrine, accompagné d'un bourdonnement grave, comme un chant grégorien, les voix des moines portées par la brise. Ses pensées se mirent à virevolter, des éclairs d'instants lointains jusqu'à des moments plus récents.

Il était adolescent à Youngstown, couché sur le dos sous une vieille Ford Mustang, à apprendre pour la première fois à vidanger l'huile d'une voiture...

Il portait son uniforme fraîchement repassé et faisait ses adieux à son père et à ses frères et sœur avant de partir pour la première fois...

Il serrait la main du capitaine Foyte et affichait un large sourire parce qu'il avait été sélectionné pour faire partie de l'ODA 574...

Il commença à y avoir du remue-ménage en bordure du champ, et Rutang lui tapota l'épaule. Mitchell remua, leva les yeux et vit toute l'équipe taïwanaise émerger des arbres : les douze d'entre eux, aussi frais que quand ils avaient pénétré la jungle, peut-être un peu plus humides.

Sa première pensée fut : *Pourquoi ne sont-ils pas tous morts ?* Les morts ne mentent pas – et ne répondent pas non plus aux appels radio.

Mitchell se débarrassa en vitesse de son paquetage et se précipita vers eux, son bras et sa jambe bandés se remettant à l'élancer. Il repéra le capitaine Fang vers l'arrière du groupe.

Fang se débrouillait bien en anglais, même s'il avait plusieurs fois demandé aux gens de parler plus lentement en sa présence.

Eh bien, Mitchell ne se le fit pas dire deux fois, et sa question, énoncée à bout de souffle, était simple :

— Capitaine, où... étiez-vous ?

Fang se fit le plus grand possible et, bien que plus court de plusieurs centimètres que Mitchell, sa silhouette musclée et son regard pénétrant étaient pour le moins intimidants.

— Sergent, je suis désolé des pertes que vous avez subies.

— Vous écoutiez ?

— Oui.

— Vous avez entendu mes appels à l'aide ?

— J'ai donné l'ordre à mes hommes de se replier.

— Pardon, capitaine ?

L'équipe de Fang s'approchait d'eux ainsi que le capitaine Yano et ses hommes.

— Vous m'avez entendu, sergent Mitchell.

Oui, effectivement, et la nouvelle lui donnait la nausée.

— Nous n'avons pas été amenés ici pour nous entraîner ensemble. Nous avons été amenés ici pour être sacrifiés – et je ne permettrai pas que cela arrive. Pas à mes hommes. Pas pour vous. Pas pour quiconque.

Mitchell se mit à bouillir de rage.

— Capitaine, qu'avez-vous fait ?

— J'ai pris une décision. Et je m'y tiens.

— Le capitaine a perdu quatre hommes. J'en ai perdu neuf.

Mitchell s'approcha d'un pas, arrivant à quelques centimètres de Fang, se plaçant directement devant le visage du capitaine. Il leva la voix.

— Comment avez-vous pu fuir le combat ?

— Reculez, sergent.

— Répondez à ma question !

— *Reculez !*

Mitchell fit un pas de plus, heurtant Fang de sa poitrine nue et repoussant l'officier en arrière.

— Je ne reculerai *pas* ! Vous auriez dû intervenir ! Vous êtes un lâche ! Vous êtes un traître ! Vous nous avez abandonnés ! Vous nous avez laissés mourir !

L'un des hommes de Fang hurla quelque chose, et Mitchell tourna la tête vers le capitaine Yano, qui traduisit rapidement :

— Il dit que l'Américain a raison. Nous sommes des lâches. Nous voulions combattre. Mais vous nous l'avez interdit.

Alors que Yano achevait la traduction, Fang pivota, plongea la main dans son sac et dégaina une étrange canne-épée à plusieurs tranchants.

Il se dirigea vers son soldat avec l'arme, mais Mitchell lui agrippa le poignet d'une main et donna un coup sur le manche de l'épée de l'autre.

Soudain, Fang fit tomber Mitchell d'un balayage de jambe, libéra sa main tenant l'épée et le frappa sur la tempe avec la lame.

Le coup envoya la tête de Mitchell d'un côté, et il vit vraiment des étoiles avant de s'asseoir, de cligner les yeux, de toucher sa tête en quête de sang. Il

aurait dû être profondément entaillé, mais non.

Entre-temps, Fang se retourna vers son homme, levant l'épée au-dessus de sa tête.

Yano se précipita pour tenter de l'arrêter, mais les autres gars de l'équipe taïwanaise se ruèrent pour l'intercepter, s'emparant de lui et commençant à l'écarter.

C'est alors qu'éclata une bagarre générale, hurlements de gars, volées de poings pendant qu'au-dessus les hélicos piquaient du nez, pivotaient et achevaient leur descente.

Mitchell se leva, se rua sur Fang, hurlant son nom.

Fang se retourna, abaissant l'épée vers la poitrine de Mitchell.

Encore étourdi du coup qu'il avait reçu à la tête, Mitchell essaya de saisir l'épée avant qu'elle plonge dans son abdomen, mais le métal glissa entre ses doigts moites, et les pointes acérées pénétrèrent sa chair. Il suffoqua et gémit. Yano, qui s'était libéré, repoussa Fang, le flanqua au sol et le chevaucha.

Mitchell ne bougeait pas, du sang suintant de sa poitrine, la plaie formant un étrange motif de lignes.

— Capitaine Fang ! hurla-t-il. Vous êtes un lâche !

Les hommes de l'hélico se précipitèrent, armes dégainées, au moment où un troisième appareil atterrissait.

Entre le rugissement des moteurs et les braillements des hommes, Mitchell n'entendait rien, hormis une unique voix dans sa tête répétant trois mots tout simples : *Oh ! mon Dieu.*

Un des médecins philippins s'approcha de lui, leva la voix par-dessus le brouhaha.

— Laissez-moi voir cette blessure, sergent.

— Quoi ?

— Votre blessure.

— Oh ! elle n'a pas l'air profonde.

— Mais suffisamment pour laisser une belle cicatrice.

Mitchell haussa les épaules et repoussa le toubib, observant les commandants des trois équipes qui hurlaient et mettaient fin à l'émeute. C'était une scène comme jamais il n'en avait vu de toute sa carrière militaire. Mais, bon, aucun d'eux ne s'était jamais baladé dans ce petit coin d'enfer.

Le supérieur de Fang, un commandant trapu aux traits durs du nom de Liang, commença à le réprimander, leva la voix d'un ton et le frappa au visage – devant tous les hommes. Puis Liang saisit Fang par le cou et le mena manu militari vers l'hélico.

Le regard de Fang accrocha celui de Mitchell l'espace d'une seconde à peine, et Mitchell se contenta de secouer la tête, dégoûté.

Après avoir été ramenés en hélico dans les environs d'Isabela, où se situait Camp Iron Horse, Mitchell, Rutang et Billy furent transférés à l'hôpital de campagne. Le lendemain matin, couchés dans des lits, tous trois étaient recousus et sous sédation, programmés pour un rapatriement aux États-Unis

dans les quarante-huit heures.

— J'arrive pas à croire à ce que ce gars a fait, dit Rutang.

Mitchell soupira et frotta sa tête encore enflée.

— Tu l'as dit trois fois déjà. De trois manières différentes.

— Tu n'es pas surpris ?

— C'est certainement moins simple qu'il n'y paraît.

— Tu as raison. Ça ne leur ressemble pas. Ce n'est pas dans leur culture d'agir ainsi. Je me trompe ? Ce serait plutôt le contraire. Pendant qu'on s'entraînait, on avait l'impression qu'il pouvait envoyer ses gars se faire tuer sans y penser à deux fois.

— Mais il se souciait de ses hommes. Peut-être trop. Qui sait ? Il n'était pas circonspect pendant le briefing. Il a des valeurs – et elles ont interféré avec sa capacité à diriger. C'est étrange.

— Étrange ? Merde, je suis toujours en état de choc.

— Je n'arrête pas de me demander ce qui se serait passé s'il avait répondu à notre appel. Qui serait encore en vie ? Et qui est mort à cause de lui ?

— Si seulement j'avais mes mains autour de son cou, là...

— Je pense que son commandant s'en chargera à notre place.

— Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ?

— On ne le saura jamais. Alors, n'en fais pas une fixation.

À dire vrai, Mitchell ne parvenait pas à suivre son propre conseil. Du moins, pas pour le moment. Il savait déjà qu'il se jouerait un millier de scénarios différents dans ses cauchemars et que, nuit après nuit, sa vengeance serait brutale, efficace et terriblement traumatique.

Par une chaude après-midi ensoleillée, l'armée tint à Fort Campbell, dans le Kentucky, une cérémonie en l'honneur de Scott Mitchell. La déclaration suivante fut lue à voix haute :

Le Président des États-Unis, habilité par la loi du Congrès du 9 juillet 1918, a décerné la Silver Star à :

L'ADJUDANT-CHEF SCOTT MITCHELL,

Armée de terre des États-Unis

Pour sa bravoure en opération :

La Silver Star est remise à l'adjudant-chef Scott Mitchell, sergent d'escouade, détachement opérationnel Alpha 574, pour sa bravoure en opération le 18 août 2002 près de l'île de Basilan, dans les Philippines du Sud. Ce jour-là, son détachement tomba dans une embuscade tendue par des rebelles d'Abu Sayyaf qui tuèrent le commandant et le commandant en second de l'ODA 574 dans les premières heures du combat. En dépit d'un tir nourri d'obus, d'automatiques et d'armes légères, l'adjudant-chef Mitchell, faisant preuve d'un commandement énergique, réorganisa ses hommes et empêcha l'ennemi de s'emparer des membres rescapés de l'équipe. Inspiré par sa conduite héroïque et son total mépris du danger, le détachement réussit à tenir en échec des ennemis supérieurs en nombre jusqu'au moment de leur sauvetage. L'adjudant-chef Mitchell fut blessé

lors de cette attaque. La bravoure et le commandement inspirant de l'adjudant-chef Mitchell font un grand honneur à cet homme ainsi qu'aux forces militaires.

Les appareils photo numériques crépitèrent quand la médaille fut accrochée à l'uniforme de Mitchell. Dans son dos brillait un immense écran projetant les diapos PowerPoint du champ de bataille de l'île de Basilan.

Tout comme Rutang, qui avait également reçu la Silver Star, Mitchell dit à l'assistance qu'il ne faisait que son travail. Il n'était pas faussement modeste. Il avait fait ce qu'il avait été entraîné à faire.

Mitchell découvrit bien plus tard que, assis au fond de la salle, se trouvaient deux officiers qui avaient beaucoup à dire sur son potentiel en tant que soldat des Forces spéciales.

Ils appartenaient à une organisation d'élite ultrasecrète : les Ghosts.

Kaohsiung - Sud de Taïwan - Mai 2007

Cinq ans après l'embuscade sur l'île de Basilan, Fang Zhi se tenait à un coin de rue, à fumer une cigarette et lire un journal dans l'éclat d'une fin d'après-midi. Des taxis jaunes flanquaient le trottoir et, de l'autre côté de la rue, près du concessionnaire Toyota, l'homme de Fang, Yeh Chun-chang, attendait garé dans sa berline grise que celui-ci l'appelle de son portable.

Dans moins de trente minutes, un homme mourrait.

Et pas n'importe quel homme.

Cet homme constituait l'obstacle principal entre Fang et son avenir. Il n'y était pour rien. Seuls ses talents faisaient de lui une victime.

Entouré par les bruits des klaxons dans la rue et cahoté par le souffle d'un bus qui passait, Fang tenta de se calmer. Rien ne pouvait mal tourner. Il avait passé trop d'heures à tout planifier, à attendre, observer, déterminer exactement ce qu'il devait faire.

Non loin, un petit groupe d'Américains d'âge moyen manifestement en vacances s'émerveillait sur les cannettes de Coca-Cola qu'ils venaient d'acheter, des boîtes imprimées de caractères chinois. Fang aurait voulu effacer le sourire de leur visage. Leur pays était le modèle même d'un style de vie arrogant, riche et jouisseur, qui avait empoisonné le gouvernement taïwanais. Les autorités exploitaient quotidiennement leurs citoyens dans le but d'en tirer un profit et d'obtenir le soutien américain. Ce faisant, ils avaient créé une culture des nantis et des laissés-pour-compte, tout comme l'Amérique.

L'armée de la République populaire de Chine (RPC) à Taïwan, emboîtant le pas au gouvernement, se comportait pareillement. Elle envoyait des troupes taïwanaises se battre si cela seyait aux États-Unis.

Plus Fang y pensait, plus sa respiration devenait courte.

Il jeta un regard mauvais aux touristes quand ils le dépassèrent, avant de se tourner vers un homme qui se tenait à l'angle.

Fang n'en crut pas ses yeux. C'était Sze Ma ! Ce vieux sergent Sze Ma de sa dernière mission comme officier de l'armée. Il était en civil, mais portait toujours la coupe de cheveux réglementaire, suggérant qu'il était peut-être encore dans l'armée. Fang coinça son journal sous son bras, jeta son mégot et s'approcha de l'homme.

Sze Ma, qui attendait de pouvoir traverser, leva les yeux. Sa bouche se contracta en reconnaissant Fang. Probablement par réflexe, il aboya :

— Mon capitaine !

Fang parla d'une voix glaciale.

— Sergent. Que faites-vous ici ?

— Je suis venu voir une voiture de l'autre côté de la rue.

— Que devenez-vous ?

Sze Ma fronça les sourcils.

— Capitaine, les années ont passé, mais je n'oublierai jamais cette nuit-là. Cette nuit terrible. Et là, vous revoir ici... Je ne sais pas quoi dire.

Fang fit un sourire carnassier, tapota l'épaule de Sze Ma, surpris, et dit :

— Vous pensez que j'ai mérité ce qui m'est arrivé ?

— Peu importe ce que je pense.

— Je veux savoir.

— Je suis désolé, capitaine.

Fang saisit le bras de Sze Ma et serra.

— Êtes-vous marié ? Avez-vous des enfants ?

— Oui, une petite fille.

— Et sait-elle qu'elle n'existerait pas si je n'avais été là et fait ce que j'ai fait pour vous sauver la vie ?

— Vous m'avez frappé avec votre épée. Vous avez refusé que je me batte. Je n'ai pas changé d'avis là-dessus.

— Vous pourriez être mort. Et pour quoi ? Faire plaisir aux Américains ?

— Lâchez-moi. Sinon...

— Que pouvez-vous me faire de plus que ce qu'ils m'ont déjà fait ? Me dépouiller de mon rang, de mon devoir, de tout ce pour quoi j'ai travaillé si dur ? Des années passées à l'académie de Fengshan ? Tout ça pour rien !

— Capitaine, je suis désolé. Je dois partir.

— Moi aussi, dit Fang. Moi aussi.

Sur ce, il lâcha l'homme qui se hâta de traverser avant que le feu passe au rouge.

Sze Ma atteignit le coin d'en face et jeta un regard inquiet à Fang, puis se dirigea vers la concession.

Tout à coup, Fang se rappela ce qu'il était censé faire. Son regard sonda la rue. Il regarda l'heure et jura.

Alors qu'il le prenait, son portable se mit à sonner : Yeh Chun-chang appelait.

— Je l'ai vu, dit Yeh. Il a traversé la rue comme vous avez dit qu'il le ferait. Il portait la veste. Je vous ai vu parler à cet autre homme. J'aurais pu faire le boulot, mais vous m'avez dit de ne pas y aller avant votre appel.

— Je vous recontacte.

Fang se mit à courir, atteignit l'angle, tourna à gauche, puis fila sur le trottoir, devant des rangées d'immeubles, cherchant l'homme vêtu d'une veste de survêtement blanche à manches rouges. La veste portait le logo des Jeux olympiques 2008 avec un motif de dragon sur le côté.

Ce vêtement appartenait à Kao Ku-ching, l'homme censé mourir, l'homme qui avait à présent disparu.

Fang atteignit l'angle, regarda des deux côtés des ruelles, puis vers un vieil immeuble d'habitation où Kao y avait un modeste studio au troisième étage.

À travers une fenêtre ouverte, il vit une télévision s'allumer et sut que Kao

était rentré chez lui sans problème. Il appela Yeh et dit :

— Il faudra attendre demain.

— Vous devrez me payer ma journée.

Fang poussa un soupir de dégoût et dit :

— Oui. Même heure demain.

— Très bien. Vous devriez faire attention, sinon ça pourrait vous revenir très cher.

— J'y veillerai. Et vous ne recevrez votre paiement final qu'une fois le travail fait. N'oubliez pas.

Cette nuit-là, Fang était allongé dans son lit, à fixer le plafond de son appartement délabré.

Il était un soldat, né pour combattre. Il continuerait à se battre, quoi qu'ils en disent. Quand ils l'avaient remercié de l'armée, ils avaient jugé qu'il n'avait aucun courage, aucune volonté de combattre.

Il se raidit à cette pensée, se détendit, puis tourna la tête vers sa table de nuit contre laquelle sa canne-épée était appuyée, ses motifs tigrés s'animant dans l'obscurité. Des années passées à s'excuser auprès de ses ancêtres n'avaient servi à rien. À présent, il pestait même contre eux, les jugeant victimes du poison américain, et seul lui, Fang Zhi, était à même de donner une impulsion nouvelle et plus honorable à sa famille.

Le lendemain après-midi, Fang se posta à nouveau au même coin de rue, à fumer sa cigarette et à lire son journal. Un front s'était avancé, et les nuages noirs ne tarderaient pas à se déchirer. Le temps lui fournissait une excuse parfaite pour mettre son imperméable et sa capuche qui aideraient bien sûr à masquer son identité.

La berline grise était de l'autre côté de la rue.

D'un moment à l'autre maintenant, Kao atteindrait l'angle et s'engagerait sur le passage piéton comme il l'avait fait chaque jour ce dernier mois.

Sans exception.

Fang transféra son poids d'une jambe à l'autre, essuya la sueur de son front du dos de la main et respira l'air chaud et humide. Il fut pris d'un frisson à la perspective de ce qui allait se passer.

Puis il tira une dernière bouffée de sa cigarette, jeta le mégot sur la route et regarda de l'autre côté du carrefour comme il se mettait à pleuvoir.

Kao était bien là, mais aujourd'hui il ne portait pas la veste olympique, juste un sweat bleu.

Fang avait dit à Yeh Chun-chang dans la berline de se charger du boulot dès qu'il verrait Kao, mais Yeh cherchait la veste olympique !

Où était son portable ? Il farfouilla dans sa poche, composa le numéro.

De l'autre côté, Yeh leva le téléphone à son oreille.

— Yeh, c'est moi ! hurla Fang. Il est en sweat bleu ! Foncez.

Au carrefour, Kao tenait un sac à dos au-dessus de sa tête et attendait de pouvoir traverser. La pluie devenait plus forte.

Yeh fit tourner le moteur de la berline.

Fang se rappela les nombreuses heures passées avec Kao. Ils étaient devenus amis. Kao l'avait même consolé quand les derniers résultats avaient été annoncés.

Son cœur se mit à battre à tout rompre.

Et, l'espace de quelques secondes, il envisagea de se ruer à l'angle et de tout annuler. Mais c'était impossible. Quels que soient ses doutes, il avait déjà pris la décision et dépassé le point de non-retour.

Le feu passa au vert.

Kao ainsi qu'une demi-douzaine de piétons se précipitèrent sur le passage clouté, certains se débattant avec leurs parapluies.

Un formidable coup de tonnerre résonna sur les bâtiments.

Yeh, toujours garé à l'angle, attendit la toute dernière seconde, puis fonça dans la rue, droit sur les piétons qui tournèrent la tête.

Fang tressaillit quand des cris s'élevèrent de la rue.

Et puis, fait plutôt étrange, tout se déroula comme au ralenti devant ses yeux.

Deux femmes s'écartèrent de la trajectoire de la berline.

Un homme fut frappé à la jambe et valsa sur l'asphalte, son parapluie emporté par le vent.

Yeh tourna le volant et, dans un crissement de pneus, se dirigea vers Kao qui leva les yeux et n'eut pas le temps de bouger.

Un autre jeune homme, plus ou moins du même âge que Kao, qui se trouvait à moins d'un mètre de la voiture, tendit le bras pour attraper Kao et le sauver, mais la berline s'interposa entre eux.

C'était presque trop difficile à regarder, mais Fang ne pouvait s'en empêcher. Ses yeux étaient rivés et, avec une fascination morbide, il resta là tandis que Yeh heurtait Kao bille en tête avant que le jeune homme ait pu l'atteindre.

Le pare-chocs avant de la berline percuta les jambes et les hanches de Kao, l'envoyant valdinguer sur le capot, sur le pare-brise qui explosa quand il roula dessus, puis sur le toit, avant de culbuter, jambes et bras ballants, tête pendante et raclant la chaussée.

L'autre homme avait été frappé par le côté de la berline et gisait à présent dans la rue, tandis que Yeh déguerpissait sous la pluie, dans un couinement de pneus.

D'autres piétons qui s'étaient agglutinés à l'angle se mirent à courir, appelant à l'aide.

Fang, toujours sous le choc, s'attarda encore à fixer la scène, voyant que Kao ne bougeait pas, bras et jambes effroyablement contorsionnés.

Soudain, comme un froid intense se répandait en lui, il frissonna et prit conscience qu'il devait s'en aller, qu'il ne devait pas être identifié sur les lieux.

Il se mit à courir, mais, se rappelant que cela attirerait trop l'attention, il ralentit et marcha d'un bon pas, et c'est alors que son portable sonna.

Yeh appelait pour parler de son paiement.

Deux semaines plus tard, Fang Zhi reçut l'appel qu'il attendait. Il prit un taxi jusqu'au Centre d'entraînement sportif national de Tsoying, où Tsao Chin-hui, l'entraîneur de Fang, avait son bureau.

Tsao, qui avait lui-même décroché plusieurs médailles olympiques, accueillit Fang avec un large sourire.

— Je suis sûr que vous savez pourquoi vous êtes là.

— Je me sens à la fois terriblement mal et excité.

— Je comprends. Kao était un jeune homme bien et un excellent tireur.

— J'étais occupé ailleurs, dit Fang. Et je n'ai pas suivi ce qui s'est passé. Ont-ils arrêté le chauffeur de cette voiture ?

— Non, mais ils ont trouvé le véhicule. J'ai entendu dire que le chauffeur aurait pu fuir en Chine.

— Quelle tragédie ! C'était probablement un chauffard ivre, comme ils disent.

— Probablement, répondit Tsao, plissant les yeux. Kao avait de nombreux amis, et pas d'ennemis.

— C'est vrai. La police m'a posé beaucoup de questions.

— Kao ne vous a battu que de quelques points pour intégrer l'équipe. Ils se devaient de vous soupçonner, mais je leur ai dit que vous aviez l'esprit sportif et que vous seriez la dernière personne à pouvoir agir ainsi.

— Merci.

— Eh bien, vous prendrez la place de Kao. Je suis désolé que vous rejoigniez ainsi l'équipe, mais bienvenue.

— J'en suis honoré.

Fang quitta le bureau et héla un autre taxi. De retour vers son appartement, alors que le chauffeur naviguait dans les rues embouteillées, il prit soudain conscience de l'événement.

Il allait à Pékin. Il participerait aux Jeux olympiques en qualité de tireur.

Oui, la compétition serait passionnante. Mais plus encore était l'idée qu'après les jeux, il ne rentrerait pas chez lui.

Il tournerait enfin le dos à ce pays qui l'avait abandonné.

Fang Zhi passerait en Chine, et cette chance valait bien plus qu'un titre d'athlète olympique.

Elle valait la vie de Kao.

Fort Bragg - Environs de Fayetteville, Caroline du Nord - Juin 2007

Scott Mitchell prit une profonde inspiration et sourit de satisfaction à l'odeur de pin fraîchement coupé. Il était à l'entrepôt qu'il louait, à quinze minutes de la base, où il avait installé son atelier. Bien qu'il ne fût que dix heures du matin, il était déjà en sueur. Il ôta son tee-shirt avec lequel il essuya la transpiration qui coulait sur sa poitrine et sur la cicatrice de son ventre. Cette marque de forme étrange suscitait souvent des questions qu'il évitait, car il cherchait à enterrer le passé. Il se remit au travail à l'établi, sciant sa pièce suivante.

Certains agents opérationnels des Forces spéciales allaient chasser ou pêcher pendant leur temps libre, et il tâtait un peu des deux. Il avait tué quelques beaux cerfs autrefois et il pouvait rivaliser avec les meilleurs pêcheurs de bars au Texas rig, mais c'était l'ébénisterie qui lui apportait à la fois une détente totale et un sentiment de plénitude quand il avait terminé une pièce.

Sans être aussi talentueux que ces présentateurs de travail du bois à la télé, il avait conçu et fabriqué des meubles très complexes et ornements : bureaux, vitrines et râteliers, et même un grand meuble hi-fi qu'il avait vendu au commandant du bataillon, à la demande de son épouse. Son projet actuel était un peu différent. Un des adjudants d'un ODA de sa compagnie élevait des tortues africaines et sud-américaines : sulcatas, léopards et redfoots, et avait demandé à Mitchell de lui construire plusieurs tables pour tortues sur lesquelles les créatures pourraient se déplacer et vivre à l'abri quand la météo ne leur permettait pas d'être dehors.

Il avait donc dessiné des plans assez simples mais esthétiques pour ces enclos et espérait achever la première table, prête à être vernie, avant la fin de la journée, vu qu'il serait très occupé dans la soirée.

Oui, l'odeur du pin fraîchement coupé le matin... Plus agréable que le napalm, quelle que soit l'heure[6].

La fête était censée être une surprise, mais Mitchell était parfaitement au courant. Ainsi, quand il entra dans la salle de banquet, il forma un *waouh* silencieux, puis produisit le large sourire qu'ils attendaient.

Ils avaient même accroché une banderole sur le mur :

FÉLICITATIONS
CAPITAINE SCOTT MITCHELL

Être promu capitaine était un événement assez important. Quand on parlerait du « commandant du détachement », ce serait de lui qu'on parlerait. Cela lui ferait un peu bizarre. De plus, on racontait en plaisantant que les capitaines n'étaient que des officiers symboliques des ODA, venant passer six, neuf, voire douze mois, après quoi ils étaient rappelés et allaient diriger compagnies et bataillons. Ils étaient parfois traités froidement par les sous-officiers subalternes, notamment les capitaines plus jeunes frais émoulus de l'école, à qui il manquait l'expérience du terrain. Les sergents d'escouade disaient souvent que les meilleurs capitaines étaient ceux qui savaient recevoir des ordres – émanant d'eux.

Quelques camarades de Mitchell le menèrent vers une estrade et hurlèrent : « Un discours, un discours ! »

Ils avaient bu en attendant et étaient déjà bien éméchés.

Les joues brûlantes, Mitchell regarda la soixantaine d'hommes avec leurs épouses et petites amies assis aux tables. Ils avaient même engagé un DJ. Oui, c'étaient là ses amis, sa famille, et il éprouvait un sentiment de fierté inégalé.

— Euh, c'est une vraie surprise.

Quelques rires fusèrent.

— On pourrait croire qu'en tant que membres des Forces spéciales, vous seriez capables de planifier un truc pareil à mon insu. Bon, les gars, vous êtes les as des as, vous le savez. Des guerriers non conventionnels. Mais pour ce qui est de planifier une soirée, vous valez pas un clou !

Toute la salle éclata de rire.

— Sérieusement, merci beaucoup. Je suis vraiment touché.

Du coin de l'œil, Mitchell repéra un visage familier et s'étrangla aussitôt. C'était Rutang, adjudant et médecin-chef maintenant, qui revenait à peine d'une virée en Irak. Mitchell était resté en contact avec lui, mais il ne savait pas qu'il serait là. Ils se serrèrent la main, se tapèrent les poings, puis Mitchell s'assit près de lui, et on lui servit une bière alors que le DJ annonçait que la soirée était lancée et mettait à fond un remake violent de *Gimme Danger* d'Iggy Pop.

— Tu as fait tout ce trajet pour venir ? demanda Mitchell.

— Je n'aurais raté ça pour rien au monde, mon pote.

— Comment va Mandy ?

Rutang roula les yeux.

— Encore enceinte. Et elle est désolée de ne pas pouvoir être là.

— Waouh ! gloussa Mitchell. Félicitations.

— Je n'arrête pas de lui dire de ne pas s'approcher de ce type de la FedEx.

— Alors, ça va te faire deux enfants, et tu as une femme magnifique... C'est une bonne raison de rentrer chez soi. Moi, j'ai un atelier.

Rutang prit une gorgée de sa bière et sourit à peine.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu viens à ma soirée de promotion et tu fais une tête d'enterrement.

— Je ne sais pas...

Rutang s'interrompt alors que Chris Hobbs, l'adjudant qui élevait les tortues, s'approchait et s'excusait de les déranger.

— On aimerait prendre quelques photos avant d'être trop bourrés.

Pendant les quinze minutes suivantes, Mitchell fut soumis aux flashes des appareils, aux claques dans le dos et aux verres servis de force avant de réussir à revenir tant bien que mal à la table où Rutang était encore assis, à se soûler seul.

— Désolé, mon pote.

Rutang haussa les épaules.

— C'est ta fête. Ne t'excuse pas.

— L'Irak ? C'est ça qui te préoccupe ?

— Si seulement.

— Je peux faire quelque chose ?

— Scott, je n'arrive toujours pas à dormir.

Lui non plus.

— Le sommeil, c'est dépassé.

— Je vais voir une nouvelle psy. Tu sais ce qu'elle m'a dit ? Elle m'a dit de couper les vieux liens et de repartir à zéro.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elle dit que je ne devrais plus te parler. Tu crois ça ?

Mitchell poussa un grognement.

— On dirait que tu dois te chercher un nouveau psy.

— Peut-être que si toi et moi on parlait.

— Tang, c'est juste que... Ce qui est arrivé n'était pas notre faute. On a fait notre travail. On passe à autre chose.

— Et c'est aussi simple que ça ?

Rutang leva la main.

— Attends. Ne réponds pas. Je suis un salaud d'égoïste. Je viens ici et je te parle de mes problèmes. Allez, bourrons-nous la gueule !

Mitchell se pencha vers lui et plissa les yeux.

— Tu vois, Rutang ? Aucun problème ne résiste à des bonnes doses de poudre à canon et d'alcool.

Ils trinquèrent et prirent de grandes lampées de bière. Mais sous le sourire de Mitchell se cachait une culpabilité et un chagrin immenses qu'il ne partagerait avec personne. L'auteur Tim O'Brien avait écrit cette histoire célèbre, *À propos de courage*, que Mitchell avait relue plus d'une douzaine de fois. En tant que soldat, Mitchell savait qu'il devait porter bien plus que son simple paquetage. À mesure que la charge devenait plus lourde, il lui fallait devenir plus fort. Un exemple vivant de cette volonté de triompher venait à présent droit sur lui, main tendue. Marc Entwhiler était le pilote du Black Hawk qui avait été abattu et paralysé sur l'île de Basilan.

Dans les mois qui avaient suivi l'accident, Entwhiler avait envoyé plusieurs e-mails à Mitchell pour le remercier de lui avoir donné l'espoir, l'inspiration et le courage de continuer à vivre. Mitchell ne s'attribuait aucun mérite là-

dedans. C'était l'esprit indomptable d'Entwhiler – un esprit qui lui avait permis de supporter le poids de son accident – qui lui avait donné l'espoir et avait inspiré de nombreux autres, Mitchell inclus. Entwhiler travaillait à présent comme consultant civil, enseignant aux autres pilotes et mécaniciens de Black Hawk les compétences qu'il avait apprises, par le biais d'un partenariat entre l'armée et le centre Rockwell Collins de solutions de simulation et de formation à Huntsville, dans l'Alabama.

— Scott, félicitations, mon vieux !

— Merci, Marc.

— Désolé d'être en retard. J'arrivais pas à faire tourner ces foutues roues plus vite.

— Vous vous souvenez du sergent McDaniel ?

— Tout à fait.

Ils se serrèrent la main.

Après quelques blagues d'usage, Entwhiler informa Mitchell des nouveautés concernant sa vie privée et professionnelle. Ce n'était pas tant ce qu'il disait que sa manière de le dire qui était important. Ce type était une vraie pile nucléaire, et quand il poussa ses roues pour aller saluer quelques autres camarades, Mitchell regarda Rutang, qui se contenta de lui renvoyer son regard et de hocher la tête. Alors que la soirée se poursuivait et que Mitchell était traîné par deux fois sur la piste de danse pour sauter et hurler en rythme avec *Shook Me All Night Long* d'AC/DC, il remarqua une femme grande et mince à courts cheveux blonds assise seule au fond de la pièce. Il ne l'avait jamais vue. Sa robe noire lui collait comme un gant, et son simple collier de perles semblait surgir des plans parfaitement lisses de son cou. Se sentant léger et effronté, il alla vers elle comme sur un nuage.

— Bonsoir, vous.

Elle darda son regard sur lui.

— Bonsoir.

— Bonsoir, répéta-t-il avant de se rendre compte de sa bétise.

— Vous êtes plutôt amical.

— Ben, heu, c'est ma soirée. Vous êtes seule ?

— Oui. Et j'attendais de pouvoir vous parler.

Mitchell sourit et se retourna vers ses amis toujours sur la piste de danse.

— Oh ! bon sang, bon sang. Ces types vous ont poussée à faire ça ?

— Je ne suis *pas* une prostituée – si c'est ce que vous pensez.

— Non, non, ce que je voulais dire...

— Que vouliez-vous dire ?

Il soupira.

— Écoutez, je suis désolé de vous avoir dérangée.

Elle pouffa.

— J'ai dit que je voulais vous parler. Asseyez-vous.

— Euh, d'accord.

Il s'assit et essaya de ne pas fixer son décolleté. Raté.

— Je suis ici à la demande du général d'armée Keating.

— Pardon ?

Elle lui tendit la main.

— Capitaine Susan Grey.

Il la lui prit.

— Lieutenant, euh, je veux dire, *capitaine* Scott Mitchell.

Elle fit une moue.

— Je sais.

— J'ai un peu trop bu. Désolé.

— Nous vous observons depuis un moment et ce que nous voyons nous plaît.

Il voulait répondre « Pareil pour moi », au lieu de quoi, il répliqua :

— Qui êtes-vous ? Et pourquoi vous êtes-vous invitée à ma soirée de promotion ?

— Je m'en excuse. J'ai un agenda extrêmement chargé et c'était la seule occasion que j'avais avant de partir demain.

— Où allez-vous ?

— Top secret.

— Ça m'a l'air... très secret.

— Vous êtes mignon, capitaine, mais moitié moins spirituel. J'irai droit au but avant que vos paroles ne vous mettent encore plus dans l'embarras. Vous êtes capitaine à présent, et vous vous apprêtez à diriger un ODA. Eh bien, nous avons autre chose en tête.

— Je vous repose la question, qui êtes-vous ?

— Je suis sûre que vous n'avez jamais entendu parler de nous, et nous préférons que cela reste le cas. Nous sommes la compagnie D, premier bataillon, cinquième unité des Forces spéciales.

— Vous n'êtes qu'une simple compagnie de plus.

— Mitchell, je pense que vous seriez surpris des différences qui existent entre nous et un ODA type.

— Vraiment ? Alors, vous dites que vous valez mieux que nous ?

— C'est ce que je viens de dire.

Mitchell eut un sourire malicieux.

— Prouvez-le.

Grey se leva, plongea la main dans son sac et en retira une enveloppe.

— Nous le ferons. Vous trouverez là-dedans tout ce qu'il vous faut.

— Vous me faites une proposition ?

— Profitez du reste de votre fête. À bientôt.

Elle remua ses sourcils, puis fila.

— Qui c'était ? demanda Rutang qui rejoignit Mitchell.

— La femme la plus suffisante que je connaisse.

— Tu as pris son numéro ?

Mitchell jeta un regard à l'enveloppe.

— En quelque sorte.

Village Olympique - Pékin, Chine - Juillet 2008

Le capitaine Xu Dingfa, de l'Armée populaire de libération, lâcha son sac marin dans l'entrée de l'appartement, ne s'embêta pas à refermer la porte et s'affala sur un des lits. Il se frotta les yeux et passa ses doigts dans ses cheveux coupés en brosse.

L'ascenseur était si bondé que Xu avait préféré grimper les six volées de marches jusqu'au dernier étage du bâtiment.

En tant que gymnaste olympique et spécialiste des anneaux et du cheval d'arçon, il avait le haut du corps considérablement développé, mais il avait également travaillé dur pour améliorer ses jambes, qu'il avait transformées de bâtons sinueux en poteaux durs comme le roc. Toutes ces marches n'auraient pas dû poser problème. Pourtant, il était épuisé, en partie à cause de l'adrénaline et de l'attente.

Xu était logé dans l'un de ces vingt appartements construits dans la partie occidentale du village appelée Quartier résidentiel, où vingt autres bâtiments s'élevaient sur neuf étages. Plus de six mille athlètes et représentants officiels séjournaient là, et Xu avait entendu au moins une demi-douzaine de langues différentes dans les dix premières minutes de son arrivée.

Dans deux semaines, les cérémonies d'ouverture débuteraient, et, jusqu'alors, tous les athlètes pouvaient s'entraîner et se familiariser avec leurs nouveaux quartiers – et leurs nouveaux coturnes.

Son camarade de chambre n'était pas encore arrivé. L'homme venait de Taïwan et concourait dans l'équipe de tir, mais Xu n'en savait pas plus sur lui.

Taïwan... De tous les pays dont son coturne aurait pu être issu...

Sa première idée avait été de chercher une autre chambre ou au moins d'échanger avec un de ses compagnons, mais, dans l'esprit des Jeux olympiques, il s'était dit qu'il lui laisserait une chance. Peut-être pourraient-ils partager d'intéressantes discussions politiques.

Cependant, au seul nom de Taïwan, sa respiration se faisait superficielle et sa poitrine se serrait. Il n'oublierait jamais l'amertume de son père et les lamentations de sa mère quand ils parlaient du pays qu'ils se refusaient à appeler autrement que Formose.

Il se leva du lit, alla à la fenêtre et regarda en contrebas la forêt qui s'étirait entre les bâtiments. Des centaines de personnes s'y amassaient, avec des noyaux d'athlètes et de reporters réalisant des interviews à presque tous les coins.

— Bonjour, fit une voix sur le seuil.

— Oh ! bonjour.

Un homme musculeux, les cheveux noirs coupés court et le regard intense se tenait dans l'entrée. Sans ces yeux, il aurait ressemblé à n'importe quel

autre Taïwanais.

Xu se dirigea vers l'homme et lui tendit une poignée molle.

— Vous êtes Fang Zhi ?

— Oui, et vous, Xu Dingfa.

Il hocha la tête.

— Voici notre appartement.

— Oui.

Leur échange était froid, formel, et Xu espéra que cela demeurerait ainsi. Peut-être était-il préférable qu'ils se parlent le moins possible.

Fang entra, remarqua les plis sur le lit que Xu avait choisi, et alla lentement vers l'autre lit.

— Je dors là ?

— Oui.

— Vous êtes dans l'armée, hein ? Moi aussi, avant.

Xu fronça les sourcils. Pourquoi Fang parlait-il à présent d'un ton léger ? D'abord ces yeux, qui laissaient penser qu'il serait tout sauf amical, et maintenant une tentative d'engager une conversation désinvolte ?

— Fang, je serai franc : je n'ai pas été heureux d'apprendre que j'allais partager une chambre avec quelqu'un de...

— Je comprends. Moi, au contraire, j'ai été heureux d'apprendre que je serai avec vous.

— Vraiment ?

— Oui, vous êtes un officier militaire pour qui j'ai le plus grand respect.

Xu releva la tête, incrédule.

— Je ne vous connais que depuis cinq minutes, et voilà que vous êtes déjà un homme intéressant, plein de surprises.

Fang écarquilla les yeux.

— Oui.

Pendant les deux semaines suivantes, Xu s'entraîna dur avec les membres de son équipe et passa le plus clair de son temps libre avec eux.

Cependant, tard dans la soirée, quand il regagnait sa chambre, il trouvait Fang assis sur son lit, à lire *L'Art de la guerre* de Sun Tzu ou une biographie de Confucius. Fang passait visiblement peu de temps en compagnie de ses coéquipiers.

La veille des cérémonies d'ouverture, quand Xu rentra après une nuit un peu trop arrosée, il trouva Fang, une fois encore, assis à lire.

— Les jeux commencent demain, et vous n'avez rien fait pour fêter ça ?

Fang leva les yeux de son livre.

— Je ferai la fête après.

— Vous êtes si sûr d'obtenir une médaille ? L'équipe taïwanaise n'a pas la réputation de gagner. Mais les Chinois, eh bien, nous nous débrouillons pas mal dans les concours de tir.

— Je ne parlais pas des jeux.

Fang posa le livre sur ses genoux.

— Dites-moi, Xu. Vous me tolérez. Mais je perçois plus que ça. De la haine. Pour quelle raison ?

Xu s'assit sur son lit.

— Savez-vous pourquoi je me suis engagé dans l'armée ? La vraie raison ? Pour libérer votre pays.

— Pourquoi est-ce si important pour vous ?

— Ça l'est, c'est tout.

— Seriez-vous choqué d'entendre que je pense comme vous ?

— Je me répète, vous êtes surprenant. Mais je suis confus d'entendre ça d'un ancien officier de l'armée comme vous.

— Je n'ai pas démissionné de l'armée.

— Je vois. Et à présent, vous êtes en colère contre votre pays.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point.

— Eh bien, moi aussi, je suis en colère contre votre pays.

Les effets de l'alcool, que ses entraîneurs lui avaient interdit de boire, se faisaient sentir. Xu n'arrivait plus à tenir sa langue et il décida de raconter son histoire.

— Vous voyez, Fang, mes parents vivaient autrefois à Taipei avec mes deux sœurs et mon frère. C'étaient de véhéments sympathisants chinois et, une nuit, pendant une gigantesque rafle des militaires, ils furent arrêtés et déportés en Chine sans être autorisés à emmener mes sœurs et mon frère.

— Et que s'est-il passé ?

— Mes sœurs et mon frère ont dû vivre avec mes oncles et tantes. Mes parents ont dû trouver du travail et vivre ici en Chine, où je suis né. Pendant toute ma vie, j'ai entendu cette histoire, et je n'ai jamais rencontré mes sœurs et mon frère. Mais ce n'est pas aussi important que de permettre à mes parents de les retrouver. Ils sont vieux à présent et, avant de mourir, ils veulent plus que tout être avec leurs enfants.

— Et vous avez cru que vous engager dans l'armée vous aiderait ? Vous rêvez ! Vous êtes fou !

Xu bondit du lit et saisit Fang par la gorge, serrant les mains.

— Ça se fera !

— Non, ça ne se fera jamais. Les Américains se mettront toujours en travers du chemin.

Se rendant compte de ce qu'il faisait, Xu libéra Fang et essaya de retrouver son souffle.

— Un jour viendra. Je vous le promets.

Fang se frotta le cou un instant, puis dit :

— Je me trompe peut-être, Xu. Peut-être vos parents verront-ils à nouveau leurs enfants. Et peut-être... puis-je vous aider.

Xu leva un sourcil.

— Pourquoi ?

— En remerciement de l'aide que vous allez m'apporter.

— Quelle aide ?

Fang se pencha un peu plus et baissa la voix, comme s'ils étaient surveillés.

— Après les jeux, je ne rentre pas à Taïwan.

Xu en resta bouche bée.

— Je vois.

— Si vous m'aidez, je ferai tout pour vous aider, vous et vos parents. Vous avez ma parole.

Xu inspira un grand coup. Peut-être n'était-ce pas si difficile d'aider Fang. Peut-être qu'en le faisant, Fang deviendrait un allié pour la vie, un ami féroce ment loyal qui l'aiderait effectivement à atteindre son objectif. Comment il y parviendrait, il ne le savait pas encore, mais, en exploitant l'énergie de Fang, Xu se sentait moins victime que guerrier.

— Fang, je dois y réfléchir.

— Je comprends. Mais il semble que nous avons un objectif commun.

— Peut-être. Mais je n'ai toujours pas confiance en vous. Dites-moi ce qui vous est arrivé dans l'armée.

Fang ferma les yeux et fit un sourire carnassier.

— On travaillait avec les Philippins et les équipes des Forces spéciales américaines. Les Américains ont élaboré un plan et nous ont envoyé nous faire massacrer dans la jungle. J'ai refusé cet état de fait. Et, pour avoir sauvé mes hommes, pour avoir agi de manière honorable en dédaignant un ordre inadmissible, j'ai été récompensé par la honte et le renvoi. Mon nom de famille a été sali. Ma mère en est devenue malade. Elle est moribonde. Et maintenant, il ne me reste plus qu'une chose à faire.

— Oui, répondit lentement Xu. Je comprends à présent. Nous avons un objectif commun.

Au-delà d'une simple connaissance de première main, Fang avait une expérience directe des opérations et des tactiques des Forces spéciales américaines et alliées. Cette information enthousiasmait Xu. Fang serait facile à faire admettre de ses supérieurs, et l'aide et le soutien apportés par Xu à la défection de Fang seraient considérés comme une affaire importante, un atout pour la cause. Xu pourrait peut-être même aider Fang à être engagé dans l'armée.

L'audacieuse habilité militaire de Fang, nourrie par une haine effrénée et une soif de vengeance inextinguible, serait accueillie par le cercle intime d'amis de Xu, des hommes qui croyaient comme lui qu'ils devaient « inspirer » le gouvernement et les militaires à agir plus promptement et plus agressivement.

— Oui, admit Xu. Un petit groupe de mes pairs a besoin d'un homme ayant vos connaissances et vos compétences. Vous ne quitterez pas la Chine.

*Nord-Ouest du Waziristan - Frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan -
Janvier 2009*

Le capitaine Scott Mitchell, chef d'une équipe de Ghosts, était allongé sur une crête à une cinquantaine de mètres au sud de trois maisons en briques de boue se détachant nettement sur un sommet gelé. De la fumée flottait hors de cheminées de pierre et faseyait tels des fanions avant de se dissoudre dans l'air nocturne.

Quelque part dans la vallée en contrebas, dans les allées enneigées entre des douzaines d'autres maisons, un chien hurlait et des feux de cheminée vacillaient à travers d'autres fenêtres. Puis... un silence lugubre s'installa.

Droit devant, le sergent-chef Joe Ramirez et le sergent Marcus Brown avançaient à pas feutrés vers les maisons, suivant une ravine qui rejoignait un arbre nu isolé.

Le sergent Alicia Diaz, le tireur de précision de l'équipe, avait filé vers l'ouest et la colline opposée surplombant les maisons afin de choisir son perchoir.

Mitchell se racla la gorge et pressa un bouton sur son casque à caméra intégrée et microphone.

— Cross-Com activé.

Fixé à ce même casque se trouvait un monocle incurvé vers l'avant où brillaient des écrans affichant entre autres ses canaux ascendants et descendants, des icônes représentant ses éléments de soutien et le réticule de visée de son fusil. Si les images tridimensionnelles semblaient s'afficher dans son collimateur tête haute (CTH), elles étaient en fait produites par un laser de basse intensité qui les projetait à travers sa pupille et sur sa rétine. Le laser procédait à un balayage rapide vertical et horizontal en utilisant un faisceau cohérent de lumière, et les données étaient intégralement rafraîchies toutes les secondes pour l'informer en continu.

Pour cela, le système Cross-Com était relié par satellite à l'ensemble des réseaux militaires locaux et étendus (LAN/WAN), de sorte qu'en fait, le commandant en chef pouvait voir exactement ce qu'il faisait et lui parler directement sur le terrain. Ce niveau de guerre en réseau – partie intégrante de l'Integrated Warfighter System (IWS Beta Version) de Mitchell – était aussi crucial que perturbant. Aucune erreur n'échappait jamais à l'attention de son supérieur.

Il appuya sur un bouton de la commande sans fil dans sa main et passa son CTH à une vue prise par le drone UAV3 Cypher quelque soixante mètres au-dessus des maisons. Le drone annulaire à rotor central et multiples caméras et systèmes d'imagerie était petit, à peine deux mètres, et appareillé récemment pour fonctionner bien plus silencieusement que les modèles antérieurs.

De son doigt ganté, Mitchell bougea le joystick de la commande, dirigeant le drone vers la cible tout en commutant entre les modes infrarouge et thermique pour identifier le nombre d'occupants de chaque maison.

Il sourit, admiratif.

Au cours des dix-huit derniers mois, il avait essayé sur le terrain des équipements époustouffants quand il opérait en Géorgie et en Érythrée, et il ne manquait jamais d'être impressionné. À présent, non seulement il participait à une mission de la plus haute importance, mais il avait été choisi pour tester sur le terrain une première version bêta du système Cross-Com, un programme dont le financement était déjà menacé. Malgré tout, il avait âprement défendu le fait que chaque soldat de son groupe devrait être équipé de ce dispositif, peu importe le coût. Que tous ses Ghosts soient dotés de la meilleure technologie leur donnant une vision totale de la situation, et pas juste le chef de groupe, était pour lui sans prix. Il avait gagné la bataille.

Effectivement, Susan Grey ne s'était pas trompée sur les Ghosts. Ils recevaient ce qu'ils voulaient parce qu'ils obtenaient des résultats.

Formés à l'origine en 1994, les Ghosts recevaient un meilleur financement, une meilleure formation et un meilleur équipement que toutes les autres unités des Forces spéciales parce qu'il le fallait. Ils étaient le fer de lance des Forces spéciales américaines, une équipe d'intervention rapide, la première à arriver, la dernière à partir. Si le cliché « les meilleurs des meilleurs » faisait grimacer Mitchell, il était indéniablement vrai.

Chaque agent opérationnel avait été sélectionné individuellement, et l'existence de l'organisation était top secret, compartimentée. Et puis l'armée faisait du sacré bon boulot pour préserver le secret, les présentant comme une simple autre unité. Mitchell était dans l'armée depuis longtemps, et il n'avait jamais entendu parler des Ghosts avant que Grey s'invite à sa soirée.

Ces dix-huit derniers mois avaient été instructifs et riches en événements ; pourtant, de toutes les missions qu'il avait effectuées jusqu'alors, celle-ci, pour de multiples raisons, était sans conteste la plus ardue.

Plus tôt dans la soirée, le vent s'était intensifié, approchant de la limite, et ils n'auraient pas dû sauter, mais Mitchell refusait que la météo les arrête. Hors de question.

Donc, ils s'étaient précipités d'un C-130 en parfait état et avaient réalisé une insertion dans les montagnes par un saut opérationnel à grande hauteur (SOGH) à faire froid dans le dos, juste à l'ouest d'une ville appelée Miranshah, où, pendant les trois dernières années, les talibans avaient établi plusieurs bases opérationnelles, dont des bâtiments publics – un acte qui ne laissait pas d'indigner les locaux.

L'équipe avait reçu un soutien total par drone ; cela mis à part, ils seraient livrés à eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils reviennent au point de ramassage à un kilomètre plein ouest de leur position actuelle.

Ils étaient vêtus et armés comme des insurgés talibans, si ce n'étaient les silencieux sur leurs fusils d'assaut AK-47. Même Diaz ne transportait qu'un

fusil de sniper Dragunov au lieu d'un SR-25 à silencieux ou de certains autres fusils qu'elle affectionnait.

Usant du sarcasme d'usage, Mitchell avait souhaité à ses hommes la bienvenue dans les terres tribales du Waziristan, la région la plus hostile du pays, un ouest sauvage dirigé par des chefs locaux ou *maliks* (rois), qui avaient passé de plein gré des accords permettant aux talibans de vivre et de s'entraîner sur leur territoire, ou y avaient été contraints par la force. Au fil des ans, plus de deux cents *maliks* avaient été massacrés en tentant de résister aux talibans.

En dépit de ce passé morbide, Mitchell avait accepté la mission sans réserve, surtout quand il avait été informé des implications.

Il manœuvra le drone vers la maison la plus éloignée, descendit de quelques mètres, centra le réticule et son calque quadrillé, et murmura in petto :

— Allez. Faites que vous soyez là.

Le drone bourdonna doucement. La respiration de Mitchell formait de la buée. Il renifla, se raidit et attendit.

Soudain, trois losanges verts brillants clignotèrent dans son CTH, avec trois noms familiers et leurs groupes sanguins. Les losanges se concentrèrent sur l'emplacement de chaque homme dans la maison.

Il les avait trouvés ! Il réprima le désir de lever un poing en l'air.

Chaque puce de localisation (ou GFTC pour « Green » Force Tracker Chip) spécialement modifiée, implantée sous la peau de chaque homme, émettait des signaux qui permettaient à l'ordinateur de savoir qu'ils étaient « amis ».

Les GFTC faisaient partie d'un système d'identification, ami ou ennemi (IFF ou Friend or Foe) complexe et précis qui fonctionnait bien plus vite et plus précisément que leurs prédécesseurs laser. Les puces implantées étaient moins encombrantes et plus sûres que les identificateurs externes de type radio. De plus, les GFTC étaient équipées de deux systèmes de sécurité. Il y avait d'abord un identificateur d'ADN, de sorte que, même si les puces fonctionnaient encore, il était impossible aux ennemis de les utiliser. Et il y avait des signaux cryptés tournants pour éviter toute interception par l'ennemi. Mitchell disposait également de l'autorité de commandement pour mettre à jour ces codes tournants à sa discrétion.

Comme le drone commençait à être trop près de la maison, soulevant la neige du toit, Mitchell jura et lui fit reprendre de l'altitude.

Les autres personnes à l'intérieur, quatre en tout, étaient localisées par les imageurs infrarouges thermiques et désignées comme « soldats » par des losanges rouges numérotés qui clignotaient également et se concentraient sur leurs positions. Mitchell pouvait changer ces désignations par une prise de contrôle à commande vocale, si un ennemi s'avérait être un ami ou un civil. Il pourrait dire : « Cible trois verte. »

Se calmant à présent, il amena le drone encore plus haut, la totalité des données de l'appareil transmises en temps réel sur tout le réseau.

Le drone repéra huit autres cibles, dont un homme chaudement emmitoufflé

posté devant chaque porte.

Ils n'étaient que trois fois plus nombreux. Il aimait ces ratios.

— Ghost Lead, ici Brown, appela le mitrailleur. Je suis en position.

— Ghost Lead, ici Ramirez. J'avance. J'y suis presque.

Le tireur et expert en transmissions, alias « radio man », avait prononcé ces mots d'une voix chevrotante alors qu'il cherchait à récupérer son souffle.

Les mesures de sécurité de Cross-Com offraient à Mitchell et à ses hommes le luxe d'utiliser leur véritable nom à la radio, bien que Mitchell fût dans la plupart des cas identifié comme Ghost Lead. Il regrettait parfois les vieux indicatifs d'appel, débutant tous par la même lettre dans un ODA : Rockstar, Rapper, Rutang...

Il prit une profonde inspiration.

— À tous les Ghosts, ici Ghost Lead. Vérifiez vos CTH. Vous voyez que notre trio est dans la dernière maison. Il me semble qu'on a douze talibans ici. Notez leurs positions. Je vois le premier garde. Je t'écoute, Diaz.

Appartenir au club fermé de tireurs, mieux connu sous le nom de Forces opérationnelles spéciales de l'armée, était interdit aux femmes désireuses de participer à des missions de combat.

En conséquence, le sergent Alicia Diaz ne pouvait absolument pas être un soldat des Forces spéciales.

Elle ne pouvait pas être accroupie sur un flanc de montagne du Pakistan, fixant son regard à travers la lunette de son fusil, sur le point de répondre à son chef de groupe.

Et pourtant, c'était le cas.

Il avait fallu l'ouverture d'esprit des huiles de la direction des Ghosts pour admettre qu'une femme, qui avait remporté deux années de suite, fait inédit, la catégorie fusil militaire du Championnat de tir longue distance à Camp Perry, dans l'Ohio, avait sa place dans une équipe des Forces spéciales, quelle que soit la doctrine de l'armée de terre américaine.

Et, de plus, Diaz n'était pas la seule Ghost de sexe féminin. Elle avait croisé le chemin de Susan Grey, commandant à présent, de Lindy Cohen, Jennifer Burke et de quelques autres. Toutefois, elle était l'unique femme tireur de précision de la compagnie, une distinction qui lui avait valu un immense respect.

Elle s'était engagée dans l'armée pour prouver qu'elle était capable de faire aussi bien, si ce n'est mieux, que tout homme dans n'importe quelle situation. C'étaient là des paroles fortes, et elle avait tout fait pour confirmer ses dires. Il est vrai qu'elle avait été mise à rude épreuve pendant sa formation au combat, et il y avait eu cet incident à Kaboul en 2005, quand un coup de couteau avait failli la tuer, mais elle avait appris à compenser sa taille par son habileté.

Le fait est que, lorsque le sergent Alicia Diaz était allongée à plat ventre, fusil en main, elle était la reine du champ de bataille, et tous s'inclinaient de bon – ou mauvais – gré, comme ces hommes s'apprêtaient à le faire.

— Ghost Lead, ici Diaz. Je suis en position. J'ai votre première cible.

Le réticule du capitaine était sur la garde de la dernière maison, et son IWS envoya une requête automatique au CTH de Diaz d'éliminer cette cible.

Elle retint sa respiration, parée à tirer.

Le sniper parfait est sûr à cent pour cent qu'il touchera sa cible avant même de presser la détente. Il est convaincu au-delà de tout doute.

Pourtant, dans toutes ses années de pratique, Diaz ne parvenait toujours pas à atteindre ce degré de certitude. Il y avait toujours un pour cent de doute. Juste un, mais il était là, lui rappelant qu'elle n'était qu'un garçon manqué de vingt-huit ans d'un ranch de Lubbock, Texas. Elle n'était qu'une fille qui aimait jouer avec des armes. Bon sang, elle avait l'impression qu'hier encore elle visait des boîtes de conserve sur des poteaux, exaspérant ses frères parce qu'elle faisait mieux qu'eux chaque fois.

Et, bizarrement, elle ne s'en lassait jamais. La même émotion qu'elle avait ressentie adolescente lui gonflait encore le cœur chaque fois qu'elle se mettait derrière une arme et visait une cible.

Cependant, cette émotion était à présent tempérée par une dose de peur salutaire ; parce que, si elle foirait son coup, toute l'opération irait à vau-l'eau en moins de deux.

Elle observa sa cible. Le type était assis et s'était endormi en faction. Éveillé ou endormi, il ne saurait jamais ce qui lui était arrivé. Son AK était posé en travers de ses genoux, et il avait la tête baissée. L'angle de tir était parfait, de sorte que la balle ne pénétrerait pas la maison après avoir transpercé le crâne de l'homme.

Diaz avait étudié la vitesse et la direction du vent, automatiquement affichés dans son CTH. Elle avait sa portée, diminuée par la munition subsonique 7,62 mm spécialement modifiée qu'elle utilisait pour amortir la détonation de son fusil. Elle avait déjà pris en compte la force de la gravité, la chute de la balle.

C'étaient là les calculs que tout bon sniper connaissait, guère différents de ceux que les profs essayaient d'enseigner au lycée : « Hé ! les enfants, si jamais vous devenez un sniper des Forces spéciales de l'armée, vous en aurez besoin. » Peut-être réussiraient-ils mieux à attirer l'attention des élèves s'ils présentaient les maths ainsi.

Et c'étaient ces calculs qui avaient mis fin à la plupart des relations intimes de Diaz avec les hommes. Elle ne pouvait jamais leur révéler ce qu'elle faisait réellement dans l'armée, et ses mensonges n'étaient jamais tout à fait cohérents.

Et puis, quel homme sensé voudrait d'une folle comme elle, qui s'envolait en Europe sur un coup de tête pour aller apprendre des langues étrangères quand elle ne tuait pas des méchants ? La plupart des types avec qui elle était sortie voulaient d'une femme qui aime la pizza, la bière et le sport, pas d'une femme qui regarde la chaîne PBS.

Mais telle était l'équation. Et tous ses calculs étaient, pour le moment, terminés.

Son réticule vint se placer sur la cible et se figea. Tir parfait à la tête.

Le doigt sur la détente s'abaissa doucement, gracieusement, suivi d'un bruit étouffé et d'un nuage de fumée.

La balle frappa la tête du garde, l'emporta presque totalement, et le coucha sur le côté. Nul fragment de sa personne n'avait touché la porte. Même Diaz n'arrivait pas à croire qu'elle l'ait tué si proprement.

— Joli, dit le capitaine. Et d'un.

— Gardez l'écoute, dit-elle, entendant les voix de ses frères comme elle le faisait toujours quand elle essayait de viser :

« *Allez, gamine, tire ! Je parie que tu vas rater !*

— *J'en doute, Carlos.*

Elle ne va pas le toucher.

— *Regarde, Tomas. Regarde. »*

Le deuxième garde avait bougé et levait les yeux. Diaz n'avait pas beaucoup de temps. Elle vérifia les mesures dans son CTH, ajusta son tir, et trouva la tête du garde.

Ses frères hurlaient à présent.

Et la balle partit de son fusil.

Le garde, mourant en silence, rejoignit son camarade, son sang s'égouttant sur la neige.

— Le dernier, dit le capitaine.

— Je l'ai, répondit Diaz.

— Brown, Ramirez, préparez-vous à y aller, prévint le capitaine.

« *Celui-ci, elle ne l'aura pas, dit Carlos.*

— *Peut-être, fit Tomas. Elle n'en a pas encore raté un ! »*

Une bourrasque déferla sur la montagne, soufflant de la neige dans le champ de vision de Diaz. Elle jura et réajusta sa position.

Des particules de glace s'étaient amoncelées sur sa lunette. Elle tira son tissu en microfibre d'une poche et nettoya rapidement l'objectif, puis se remit en position.

— Diaz, qu'attends-tu ? demanda le capitaine. Tire.

— Une bourrasque. Gardez l'écoute.

Elle avait du mal à empêcher son fusil de bouger. La neige lui déchirait la joue, et ses lèvres gercées lui faisaient mal.

Il y eut une nouvelle rafale, et le garde fut réveillé en sursaut. Il se leva, bâilla, tendit les bras en l'air, puis se pencha en avant et, tournant les yeux vers la maison voisine, il aperçut son camarade mort dans la neige.

Diaz le mit en joue, serra les dents, se força à devenir une créature d'acier pur, figée, immobile dans le vent, puis elle appuya sur la détente.

*Nord-Ouest du Waziristan - Frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan -
Janvier 2009*

Le sergent-chef Jose « Joe » Ramirez avait l'œil rivé sur le dernier garde, dont la tête partit en arrière comme il chutait dans la neige. L'ultime chose qui avait traversé l'esprit du garde mesurait 7,62 mm de long et pesait 21,8 grammes, et Ramirez resta béat devant le tir parfait de Diaz.

Le capitaine Mitchell hurla l'ordre d'avancer. Ramirez et le sergent Marcus Brown surgirent de la neige comme des zombies décongelés et s'élancèrent vers les maisons.

Qu'il était bon de courir ! Ramirez avait eu un instant l'impression que ses jambes et quelques autres parties importantes de son anatomie allaient geler et se détacher.

Ils atteignirent la porte de la maison la plus éloignée, et Ramirez ôta du chemin ce qui restait du corps du garde pour que Brown et lui puissent se positionner de part et d'autre de la porte en bois gauchie.

Le capitaine Mitchell les rejoindrait dans une minute, pendant que Diaz se frayait un chemin dans la neige lourde vers sa deuxième position. Les maisons n'étaient séparées que de quelques mètres et, s'ils faisaient trop de bruit, les talibans à côté ne manqueraient pas de sortir – ou au moins de se mettre à écrire des lettres au syndic de propriétaires pour se plaindre de leurs voisins bruyants qui tiraient tous ces coups de feu.

C'était ce qui le frustrait dans le fait d'être un Ghost. S'ils pouvaient faire sauter les deux autres maisons tout en assaillant la dernière, ils n'auraient que quatre types à affronter.

Cependant, les explosifs vraiment sympas tendaient à être un peu bruyants, et l'équipe était censée entrer et sortir sans attirer l'attention. S'ils pouvaient changer leur nom en Gros Vachards Tapageurs, ils pourraient éveiller le pyromane en chaque soldat. Il avait même lancé cette idée à quelques camarades qui avaient souri, dit qu'ils aimaient le nom tout en le traitant de taré.

Quand il était enfant et vivait dans les rues du quartier de North Hollywood, en Californie, il avait largement eu l'occasion de s'attirer des ennuis et de développer un penchant pour les explosifs.

Mais cela ne s'était pas déroulé ainsi. Pas du tout. Ses parents avaient immigré du Mexique et s'en étaient tenus dur comme fer à leurs coutumes. Il ne se sentait proche ni d'eux ni des gamins qui couraient dans les rues. Il se renferma donc sur lui-même, devint radioamateur et communiqua avec des gens partout dans le monde.

Pendant ses années de lycée, s'il développa son réseau sur cet Internet tentaculaire, il n'avait pas d'amis proches faute de savoir se lier aisément. À

la sortie du lycée, il appartenait à une communauté de hackers, ce qui, eh bien, lui attira quelques ennuis.

Des trucs insignifiants, au départ, mais ses « divines » compétences l'impliquèrent bientôt dans une affaire de vol d'identité qui le mit nez à nez avec un inspecteur de North Hollywood, Mrs. Roberta Perez, laquelle le prit sous son aile, lui évita une partie des accusations graves et suggéra qu'il s'engage dans l'armée avant de faire quelque chose d'encore plus stupide.

Enrique, le frère de Perez, était dans l'armée, et il prit Ramirez entre quatre yeux pour lui expliquer que l'armée n'était pas uniquement destinée, comme il le pensait, aux gens qui en avaient marre de la société.

Ramirez n'allait pas mentir en disant que l'armée n'avait pas son lot d'imbéciles et de criminels (comme toute organisation gouvernementale). Il avait rencontré quelques-uns de ces cas exceptionnels au camp d'entraînement. Mais le temps qu'il passa là changea sa vie du tout au tout. Son sergent instructeur, Paul « Papa » Montgomery, s'était pris d'affection pour lui et, après lui avoir fait frôler la mort, il lui avait pratiquement ordonné de déposer sa candidature à l'école des rangers.

Pour faire court, il fut admis et envoyé deux fois ici, près de la frontière, et avait déjà décroché la Purple Heart et une Silver Star – tout cela en continuant à bosser sa licence d'histoire.

Et puis, des administrateurs de l'Officer Candidate School, l'école pour les candidats officiers, eurent la brillante idée de lui proposer un travail de bureau.

C'était une plaisanterie ? Ils le lui avaient présenté comme une promotion, laissant même entendre qu'il se faisait un peu vieux pour le terrain. Il avait alors à peine trente et un ans.

Il avait essayé de rester poli, disant que c'était un honneur que de se voir proposer un travail de bureau après avoir participé à certaines des opérations les plus excitantes et bourrées d'adrénaline que l'humanité ait pu connaître. Oui, quel honneur ce serait de remplacer des cartouches à jet d'encre et de plisser les yeux sur des dossiers de demandes stockés par des logiciels antédiluviens au lieu de déjouer les efforts de ceux qui voulaient terroriser et contrôler d'autres êtres.

Bon, d'accord, peut-être n'avait-il pas été tout à fait poli. Son attitude crâneuse et son vif sens de l'humour étaient le résultat d'années de terrain et d'ironie du sort. L'étudiant introverti avait enfin mûri.

Ce fut le lieutenant-colonel Harold « Buzz » Gordon en personne, membre des premières équipes Ghosts et devenu une grande légende, qui le sauva de l'univers de l'imitation bois et des balles antistress. Si certains surnommaient Gordon « le vieux », Ramirez préférait « P-G », non pas pour « Premier Gangster », mais pour « Premier Ghost ». Le lieutenant-colonel Gordon, le P-G, était un homme d'un goût sûr et d'une perspicacité inégalée, de l'humble avis de Ramirez.

Et Ramirez était sûr que le capitaine Mitchell l'avait choisi pour cette mission à cause de la recommandation de Gordon et de ses expériences en

tant que ranger dans la région. Il connaissait intimement les hommes et le terrain. Si son dari et son pachtounne n'étaient pas mauvais – en tout cas pas aussi bons que ceux de Diaz –, son arabe était très impressionnant. Il connaissait même quelques mots d'argot qui pourraient mettre certains gars en pétard.

Il regarda Marcus Brown, qui, bien qu'Afro-Américain baraqué d'un mètre quatre-vingt-quinze, paraissait mince et blanc, le visage à moitié obscurci par son souffle.

À voir le sérieux de Brown, il aurait voulu poser son arme et baisser sa braguette, mais il se dit qu'il valait mieux ne pas essayer de faire le mariole maintenant. Il lui arrivait d'aller trop loin avec ses farces.

Le capitaine se fraya un chemin jusqu'à Ramirez, s'accroupit derrière lui alors que Diaz, de son léger accent texan, intervenait à la radio :

— Ghost Lead. Deuxième position atteinte. Parée à tirer. J'attends vos ordres.

Ils n'étaient qu'à quelques secondes de lancer l'assaut, et Ramirez repassa dans sa tête l'intérieur de la maison.

C'était une structure rectangulaire de plain-pied, d'à peine quatre-vingt-dix mètres carrés, et encore.

La porte était placée sur le côté gauche, les obligeant à pénétrer profondément dans la maison, de l'autre côté de la cloison de séparation, pour atteindre leur colis.

Deux des quatre talibans étaient couchés dans la pièce de devant, près de la cheminée, tandis que les deux autres étaient au fond, dans la partie la plus froide de la maison avec les otages.

Cela compliquait l'affaire. Ils ne pouvaient pas enfoncer la porte, tirer sur les deux premiers types et espérer que les gars du fond ne tueraient pas leurs amis.

Ils devaient entrer en silence dans la maison en se dématérialisant et en traversant les murs avant de reprendre leur forme normale à l'intérieur.

Qu'est-ce que ce serait bien d'avoir ce pouvoir.

Au lieu de quoi, il appartenait à Ramirez de s'agenouiller, de sortir sa pochette d'outils et de se mettre à crocheter la serrure.

Non, la porte n'était pas ouverte. Il commençait toujours par le vérifier.

— Ghost Lead, ici Diaz. J'en ai un qui vient de l'arrière de la maison. Il s'arrête, allume une cigarette.

En cinq secondes, ce type pouvait tourner à l'angle et les voir. Ramirez en avait presque terminé avec la serrure.

— Diaz, tu peux l'éliminer ? demanda le capitaine.

— Ligne de tir non dégagée. Il est mal placé. Et il a une attitude un peu bizarre maintenant. Peut-être qu'il va se mettre à chercher son pote. Je ne peux pas tirer. Impossible de tirer.

— Brown, va t'occuper de lui, ordonna le capitaine.

Bien que le sergent Marcus Brown fût natif de la ville venteuse de Chicago

où il avait grandi, le froid et lui entretenaient depuis toujours une relation haineuse. Son sang ne s'était jamais figé, aimait-il à dire. C'était un rebelle jusqu'à la moelle, en lutte contre ses parents, la nature et l'univers tout entier. Il refusait qu'il en soit autrement.

Pestant par-dessus le vent qui frôlait les moins vingt degrés, il alla furtivement vers l'arrière de la maison et dégaina son Tula Tokarev (TT-33) à silencieux de facture russe.

Brown n'aimait pas trop ce vieux pistolet, autrefois symbole de statut parmi les talibans du Waziristan. Il préférait le Px4 Storm SD, plus précis, plus fiable, plus tout, en fait. Toujours est-il que connaître le plus d'armes possible, notamment celles de vos ennemis, faisait partie de l'entraînement de tout Ghost.

Brown sortit de son étui son Nightwing Blackhawk Masters of Defense et le passa dans sa main gauche en prise inversée. Il ne comptait pas l'utiliser, mais on ne savait jamais. La lame fixe avait un manche en fibre de nylon et des inserts antidérapants, une finition noire en tungstène DLC (Diamondlike carbon), et un dos dentelé lui fournissant un deuxième tranchant pour les coups de contre-taille et directs. La lame représentait quinze centimètres de mort à l'état pur, et il considérait cette arme comme la carte American Express des couteaux – parce qu'il ne partait jamais en mission sans elle.

Certains Ghosts le raillaient sur son affection pour son couteau. Tout le monde se baladait avec une lame pliante ou fixe à des fins utilitaires ; impossible de trouver un seul soldat qui n'en avait pas. Mais, chose étrange, Brown avait gagné sa réputation non pas comme artiste des arts martiaux spécialiste des couteaux, mais comme porteur de mitrailleuse lourde SAW (Squad Automatic Weapon) et ses variantes à travers les déserts d'Afrique pendant ses premières missions dans les Forces spéciales.

Avant cela, il avait servi dans la deuxième brigade d'infanterie en Irak, et il racontait rarement l'histoire de cette nuit à Fallujah, quand son escouade avait été prise en embuscade pendant une patrouille à pied, et que son couteau lui avait sauvé la vie.

Ils évoluaient dans une ruelle vers plusieurs résidences où un rebelle suspect et son frère habitaient. Ils n'y parvinrent jamais. Des tirs acharnés fusèrent de partout, semblait-il.

Brown tira à l'abri trois camarades d'escouade blessés et continua à résister pendant quinze minutes à une demi-douzaine d'insurgés au moins, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de munitions et ne puisse plus atteindre les paquetages de ses frères tombés. Puis, avant que les renforts arrivent, les méchants s'étaient avancés.

Il aurait pu paniquer. Faire quelque chose d'irréfléchi comme essayer d'évacuer les autres, un par un, mais il savait que le seul résultat aurait été qu'on le tue.

Alors, il avait fait une chose désespérée, une chose qu'il n'avait vue que dans les films. Il n'avait pas eu le choix.

Il dit aux autres de faire le mort, et il fit de même.

Le premier type arriva près de lui dans le noir, se pencha. Brown se redressa et lui perfora le cœur de son Nightwing.

Alors que le type tombait, il lui prit son arme, l'acheva et engagea à nouveau le combat avec les autres. La fusillade qui suivit dura cinq autres minutes avant que les renforts arrivent, et Brown fut blessé par deux fois.

Depuis ce jour, le Nightwing ne quittait jamais son côté gauche. Même dans un monde de guerre high-tech, l'acier froid et dur ne pourrait jamais être remplacé, ni d'ailleurs la volonté de survivre d'un guerrier.

Il se renfrognait toujours à la pensée d'être proposé pour la Silver Star pour ses actions de cette nuit-là, non parce que cela le mettait mal à l'aise, mais parce que ses parents avaient réagi plutôt fraîchement.

Brown se les imaginait assis dans leur maison cossue de Lake Forest, pestant parce qu'il avait tout envoyé balader, abandonné ses études à l'Université d'Illinois, son poste défensif dans l'équipe des Fighting Illini pour quoi ? « T'engager dans l'armée ? Tu as perdu l'esprit ? » avait dit sa mère.

Son père avait poussé des hurlements : « J'étais le premier homme de ma famille à obtenir un diplôme universitaire ! Un diplôme de troisième cycle ! Nous créons un nouvel héritage pour notre famille, pour notre peuple ! Dans quelques années, tu seras en lice pour la mairie de cette ville ! Tu as un bel avenir devant toi dans l'administration... et tu veux faire marche arrière ! »

Mais Brown voulait tellement plus dans la vie que ce que pourrait lui apporter un diplôme de commerce ou d'avocat. Il n'arrivait pas à s'imaginer assis à des réunions avec des membres du conseil municipal, à débattre des problèmes de la communauté. Ses méthodes pour parvenir au changement étaient bien plus agressives.

C'est pourquoi le garde sorti fumer de la maison en briques de boue n'avait absolument aucune chance de s'en sortir.

Brown tira une balle atténuée par son silencieux dans le front de l'homme et l'attrapa avant qu'il tombe dans la neige et fasse trop de bruit. Après l'avoir couché au sol, il remit son couteau dans son étui et passa les mains sous les bras du type pour le tirer de l'autre côté du bâtiment, hors de vue. Puis il se tapit près de l'angle pour reprendre son souffle, le soulagement se répandant en lui comme une tasse de café chaud. Il fit son rapport au capitaine Mitchell.

Aussi sûr de lui qu'il l'était, il y avait plus d'un million de façons de foirer une mission, et il aimait à plaisanter qu'il en avait déjà découvert au moins soixante-douze.

Mitchell fit un signe du menton à Ramirez, qui opina et rangea son attirail d'outils. La porte était ouverte.

— Diaz, que vois-tu ?

— Tout est dégagé à présent, capitaine.

Après avoir jeté encore un œil à travers les yeux du drone et reconfirmé les positions de chaque combattant, Mitchell attendit que Brown revienne et

reprenne sa place.

Ramirez prendrait à gauche, Brown à droite, et lui entrerait en position basse, sur le ventre – choix original pour sûr, mais c'était son mode de fonctionnement. Ramirez et Brown attireraient l'attention les premiers si les types de la pièce de devant s'éveillaient, et cela lui laisserait la possibilité de tirer de sa position allongée.

L'action se déroulerait dans une suite de sursauts et de cris étouffés, de doigts de brume appuyant sur des détentes et de cœurs cessant de battre. Ils entreraient et sortiraient tels des fantômes avec leur colis, ne laissant dans leur sillage que la mort froide.

Ce chien dans la vallée se remit à hurler.

Mitchell s'arma de courage.

— À tous les Ghosts, à l'attaque !

*Nord-Ouest du Waziristan - Frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan -
Janvier 2009*

C'était une chose de crocheter la serrure. C'en était une autre que d'ouvrir la porte en silence, et Mitchell tressaillit quand Brown posa sa main gantée sur le bois glacé et poussa la porte.

Ramirez arborait un sourire confiant, parfaitement convaincu que leur entrée se ferait sans heurt et sans bruit. Après avoir croché la serrure, il avait aspergé les angles de la porte de son mélange de lubrifiants fait maison, dont il disait avec insistance qu'il pénétrerait, s'infiltrerait dans le métal, et supprimerait ce qu'il appelait ces grincements de porte de type « maison-hantée-à-la-Michael-Jackson-dans-*Thriller* ».

Bien entendu, les charnières étaient situées sur l'intérieur de la porte, de sorte que Mitchell avait des doutes sur la quantité de lubrifiant qui les touchait réellement depuis l'extérieur. Pourtant, la porte s'ouvrit sans bruit. Cependant, le vent froid s'engouffra à l'intérieur, un vent sur lequel il n'avait aucune maîtrise. Les deux hommes allongés dans de petits lits en bois de l'autre côté de la cheminée remuèrent, et l'un d'eux leva la tête.

Avant que Mitchell ait eu le temps de tirer, Ramirez et Brown s'étaient servis de leurs pistolets, envoyant les deux hommes dans un repos éternel, une mare de sang se formant sur leurs oreillers.

Mitchell bondit sur ses pieds et entra, refermant la porte derrière lui.

Une voix parvint de l'autre pièce : un type se plaignant en pachtoune du fait que la porte était ouverte.

Mitchell fit le tour de la cloison vers la voix et apprécia la situation d'un coup d'œil : deux autres lits, deux types, les otages dans le coin. Un type se retournant.

Il pointa son propre pistolet muni d'un silencieux sur le premier type et lâcha une balle, le frappant à la poitrine.

D'un même mouvement fluide, il se tourna sur sa droite et visa le deuxième homme, qui cherchait à atteindre son fusil appuyé à ses côtés. La tête du type se tordit quand il le descendit.

Mais voilà que le premier type remua à nouveau. Mitchell se précipita sur le lit et l'acheva de deux balles supplémentaires. Une aurait suffi, mais sa frustration l'emporta.

— RAS, grogna-t-il dans la radio.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix.

Mitchell contourna une commode déginguée, des tas de couvertures de laine et une demi-douzaine de caisses de munitions pour parvenir jusqu'à l'homme qui lui avait parlé. L'agent Thomas Saenz, nom de code Mangouste, était depuis longtemps un homme de terrain de la CIA qui avait passé huit ans

en Afghanistan. Le teint rouge, la barbe longue et broussailleuse, les cheveux aux épaules, on avait peine à le différencier de ses geôliers talibans. Ses mains étaient liées dans le dos par une solide paire de menottes de la police.

À ses côtés se tenait l'agent Erik Vick, nom de code Viking, un homme trapu, large d'épaules, à l'épaisse chevelure châtain et la barbe rêche. Lui aussi aurait facilement pu être pris pour un rebelle. Il avait passé les trois dernières années à travailler sur la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan, et la zone tri-frontalière à l'ouest. Et le troisième homme, eh bien... Mitchell eut du mal à respirer, et une douleur sourde lui monta aux yeux. C'était Rutang, oui, son vieil ami qui était remonté en selle, avait été déployé en Afghanistan et s'était fait une nouvelle réputation ces deux dernières années comme toubib de premier ordre des Forces spéciales. La dernière fois que Mitchell l'avait vu, c'était à la soirée en l'honneur de sa promotion.

Le visage de Rutang était presque pourpre, son œil gauche, gonflé. Visiblement, on les avait tous drogués pour les tenir tranquilles. La lampe-stylo de Mitchell révéla des pupilles dilatées.

— Ici Diaz, capitaine. J'ai un autre type qui sort de la maison du centre. Mieux vaut se dépêcher.

— Message reçu. Ramirez, continue à couvrir la porte. Brown ? Amène-toi tout de suite.

Mitchell regarda par-dessus son épaule alors que le mitrailleur entra.

— Ils sont menottés. Il me faut les clés.

— Je m'y mets.

— Tang, tu m'entends ?

— Qui êtes-vous ? demanda Saenz.

Mitchell regarda l'homme avec un petit sourire.

— On est les types qui vont vous tirer de là.

Il se retourna vers Rutang.

— Allez, mon pote, tu es avec moi ?

— Scott, c'est toi ?

— Ouais.

Mitchell déglutit et s'arma de courage alors que Rutang se mettait à pleurer.

— Ça va, Tang. Arrête.

Ils l'avaient tellement battu que Mitchell avait peur de le soulever.

— Les clés, dit Brown, après les avoir arrachées de la poche de l'insurgé le plus proche.

Il alla vers le lit et se mit à ouvrir les menottes de Saenz. Puis il passa à celles de Vick.

— Capitaine, appela Diaz. Le type dehors fait le tour par-derrière. Il va voir les corps. Je l'ai dans ma ligne de mire.

— Tire !

Rutang s'éclaircit la gorge.

— Scott, j'ai encore déçu tout le monde.

— Non. La cache a sauté. Tu es resté en vie.

Trois jours plus tôt, l'équipe de l'ODA de Rutang avait reçu pour mission d'entrer au Waziristan sur la base de renseignements fournis par Saenz et Vick. Deux trafiquants d'armes ayant des connexions en Chine étaient arrivés avec un gros chargement d'armes de petit calibre de fabrication chinoise, et la mission de l'équipe avait été de tuer les trafiquants et de détruire la cache avant que le chargement soit remis aux insurgés talibans. Il ne faisait pas de doute que ces armes de poing devaient passer clandestinement la frontière pour entrer en Afghanistan, voire atteindre l'Iran et l'Irak. Elles seraient de toute évidence utilisées contre les Américains et les forces de la coalition dans la région.

Composante d'une opération en deux équipes, Rutang et les autres soldats de son groupe de six hommes, ainsi que les deux agents de la CIA, avaient servi de cordon externe, assurant sécurité et surveillance pendant que les six autres avançaient dans un petit village pour éliminer les trafiquants et faire sauter la cache.

Ce qui se passa ensuite, seuls Rutang et les agents pouvaient le dire. Les renseignements d'origine électromagnétique avaient repéré une balise dans un col enneigé à un quart de kilomètre environ à l'est des maisons, et une étude plus poussée de l'endroit par satellite et radio-identification avait indiqué qu'au moins cinq membres de l'équipe se trouvaient là, même si les GFTC ne montraient aucun pouls.

La cache d'armes avait été détruite, et le commandement avait supposé que Rutang, Saenz et Vick avaient essayé de camoufler les corps, puis de franchir la frontière pour atteindre l'Afghanistan. Ils avaient été capturés à un moment donné.

— C'est ma faute s'ils nous ont attrapés, Scott, dit Rutang en gémissant. À cause de moi.

— Pas le temps de s'inquiéter de ça.

— Écoute. La première équipe a été emportée dans l'explosion. Mais les autres... On pouvait pas les laisser là.

— Tang, oublie ça.

— On a planté une balise sur le site pour que le commandement puisse les ramener à la maison.

— Le commandement est au courant de la balise. On va envoyer une équipe de récupération. Ne t'inquiète pas, mon pote. On ne laissera personne derrière.

Brown finit d'ôter les menottes de Rutang au moment où la voix de Diaz intervenait à nouveau à la radio.

— Capitaine, je l'ai eu. Mais les corps s'entassent là-bas ; il vaudrait mieux bouger !

— Message reçu. On est en train de les tirer de là. Ramirez, ils sont drogués. Il me faut de l'aide.

Ramirez revint dare-dare dans la pièce, aida Saenz à se lever, plaça le bras du type sur son épaule. Brown aida Vick, pendant que Mitchell mettait Rutang sur ses pieds. Il apparaissait à présent encore plus nettement que c'était lui qui

avait été le plus sévèrement battu du groupe.

— Attrapez des vestes, des chapeaux, des gants, tout ce que vous pouvez trouver. Habillez-les et préparez-les à avancer, ordonna Mitchell.

Ramirez et Brown se mirent au boulot et, en quelques minutes, ils étaient tous trois vêtus et prêts à affronter la météo.

— Il faut que je te mette debout, mon grand, dit Mitchell à Rutang.

— Je sais.

Mitchell chargea Rutang sur ses épaules.

— Comme au bon vieux temps, hein ?

— Ouais.

— Au moins, tu es plus léger que la dernière fois que je t'ai porté.

— J'ai suivi le régime taliban. Perdez cinq kilos en trois jours, garanti.

— Super. Maintenant, ferme-la et laisse-moi te tirer de là. Diaz, on peut y aller ?

— Affirmatif... Attendez... Négatif, négatif ! Encore un type de la maison du milieu, qui va droit vers votre porte ! Il ne semble pas armé, mais il va trop vite pour moi.

— Capitaine, il est à moi, dit Brown, qui accompagna soigneusement Vick jusqu'au lit, puis se rua sur la porte d'entrée, tirant son Nightwing.

Mitchell plaça un doigt sur ses lèvres, prévenant Brown.

Le mitrailleur opina, ses yeux écarquillés par une intensité si forte qu'elle en illuminait presque la pièce. La porte s'ouvrit violemment sur le gars, bien plus petit que les autres. Il portait un *shemagh* beige et noir lui couvrant la tête et le visage. Sa voix leur parvint étouffée :

— Qui a piqué mes cigarettes ? Je veux le savoir tout de suite !

Brown s'écarta de la porte dans une roulade. Et ce qui arriva ensuite fut si rapide et si efficace que Mitchell ne put que jurer dans un silence admiratif.

Vif comme l'éclair, Brown passa derrière l'insurgé, glissa son bras sous son menton, lui claquant la mâchoire tout en lui plongeant la lame dans le cœur. Le couteau saillant toujours de la poitrine de l'homme, Brown ôta sa main, relâcha sa prise sur le cou du type et lui fourra son *shemagh* dans la bouche.

L'insurgé était encore en vie, se vidant de son sang, et cela pouvait prendre encore une minute avant qu'il perde conscience. Les blessures par couteau ne provoquaient pas la mort instantanée, comme on le voyait au cinéma ou à la télé, et Brown savait exactement ce qu'il faisait en bâillonnant l'homme jusqu'à ce que l'hémorragie fasse son œuvre.

— Très bien, allons-y, ordonna Mitchell.

Brown retira son couteau, puis revint vers Vick, qui passa son bras par-dessus son épaule, et ils se mirent derrière Mitchell.

Ramirez et Saenz sortirent les premiers dans le froid vif et un vent plus fort encore qui leur piquait les joues.

Ils entamèrent la descente de la colline, retournant vers la position de Diaz, mais Mitchell trouva une petite portion de la colline où deux rochers enneigés fournissaient une couverture exceptionnelle.

— Posez-les là.

— Scott, c'qu'on fait 'tenant ? demanda Rutang sans parvenir à articuler.

— On vérifie qu'on n'est pas suivis. Brown reste avec vous. Tout ira bien. Diaz, tu as rechargé ? Parée ?

— Oui, capitaine.

Mitchell prit un instant pour obtenir des renseignements de l'UAV3 Cypher. Il ramena le drone au-dessus des maisons pour confirmer que, sur les douze rebelles, il n'en restait que trois. Deux types étaient dans la maison du centre, puis un dans la première.

— Le drone a confirmé leurs positions. Tu le vois ?

— Message reçu, dit Diaz.

— Je l'ai, capitaine, ajouta Ramirez.

— OK. Ramirez et moi, on s'occupe de la maison du centre. Diaz, couvre la porte de la première. Si ce type sort, il est à toi.

— Je garde l'écoute.

Mitchell mit un nouveau chargeur dans son pistolet, puis dit :

— Ramirez ? On fonce !

Les bottes s'enfonçant profondément dans la neige, ils grimpèrent la colline et atteignirent la maison du milieu, à bout de souffle. Ils ne s'embarrassèrent plus à crocheter la serrure.

Ramirez prit son élan et envoya son pied dans la porte. Mitchell se précipita à l'intérieur, sachant que leurs cibles étaient du côté gauche, près de la cheminée. Les deux hommes s'étaient retournés, assis et mis à hurler après Mitchell, qui abattit le premier alors même que Ramirez criait « La ferme ! » et réduisait le deuxième au silence.

Diaz pouvait soit viser via le réticule de son CTH, soit choisir la méthode traditionnelle, à savoir mettre sa cible en joue via la lunette fixée sur son fusil.

Le choix se posait à présent parce que le système IWS lui permettait de zoomer sur la cible et de le voir réellement derrière la porte.

Une silhouette rouge clignotante apparut, indiquant la position exacte du rebelle malgré le bois qui les séparait. Elle avait la portée, la vitesse et la direction du vent, et, par-dessus tout, le talent et le désir de refroidir le dernier homme qui se tenait entre eux et la réussite de la mission.

Elle ne lui laisserait pas le loisir d'ouvrir la porte et d'inspirer une dernière bouffée d'air froid. Retenant sa respiration, elle appuya sur la détente. Le Dragunov émit un bruit étouffé auquel répondit le craquement distant de la porte quand le projectile pénétra le bois et transperça l'homme qui se tenait derrière.

La silhouette rouge devint blanche.

— Ghost Lead, ici Diaz. Troisième type au sol.

— Message reçu. On fout le camp d'ici. Suivez-moi.

Diaz se leva et essaya de réprimer ses frissons. Elle avait le sang glacé et mal aux articulations. Elle commençait à perdre toute sensation dans les orteils.

— Le froid est mon ami, murmura-t-elle en appelant aux mantras de survie qu'on enfonce dans le crâne de tous les soldats à l'école.

Fusil à l'épaule, elle descendit la colline vers les autres, leur position indiquée en surbrillance sur son CTH. Elle sourit en son for intérieur tandis que Carlos et Tomas secouaient la tête, incrédules, devant ce qu'elle venait d'accomplir.

Aujourd'hui, Carlos aidait à diriger le ranch avec papa, et Tomas était devenu un brillant professeur d'agriculture à l'Université d'Iowa. Cependant, chaque fois qu'ils se retrouvaient, Diaz plongeait ses yeux dans les leurs et y lisait, toujours tapie, la jalousie des gamins de douze ans.

Elle atteignit le pied de la colline, alors que le capitaine Mitchell appelait leur hélico :

— Black Hawk deux neuf, ici Ghost Lead. En route vers la zone de ramassage. Terrain difficile. HPA vingt, trente minutes. À vous.

— Ghost Lead, ici Black Hawk deux neuf. Message reçu. On est en chemin.

Transporter un homme de quelque quatre-vingt-dix kilos sur une centaine de mètres jusqu'à la colline suivante était dans les capacités de Mitchell. Transporter le même homme sur un bon kilomètre sur un terrain rocheux et enneigé à moins vingt degrés, dans le vent, était irréaliste, mais il essaya néanmoins. Parce que c'était Rutang, son ami. Il réussit à parcourir trois cents mètres environ avant de devoir s'arrêter. Diaz et lui déroulèrent une de leurs civières portables, y fixèrent Rutang au moyen de velcros, puis cherchèrent les endroits le plus lisses possible tout en le tirant à travers des passes étroites à l'aide des harnais intégrés de la civière.

Saenz et Vick appréciaient d'aller moins vite, même si cela ne durait que quelques minutes.

Quand ils atteignirent un gros rocher à leur gauche, marquant le haut de la passe, ils s'arrêtèrent pour reconnaître la vallée désolée en contrebas, où leur Black Hawk atterrissait. Mitchell fit une courte halte pour rappeler l'UAV3. Alors que le drone vrombissait en surplomb, Mitchell zooma avec les caméras, et, soudain, des losanges rouges se mirent à apparaître dans les collines. Il y en eut tout d'abord deux, puis trois, quatre, une douzaine – peut-être plus à présent –, tous se déplaçant le long d'une piste qui menait droit sur eux.

— Ghost Lead, ici Black Hawk deux neuf, appela le pilote, qui apercevait certainement ce que Mitchell voyait par le réseau. Maintenez position. Ça chauffe dans la zone.

Mais il était déjà trop tard pour que le pilote et son équipage s'échappent en douce.

Ils amorçaient leur descente et attirèrent aussitôt un tonnerre de détonations d'armes de poing des insurgés au sol.

— Ramenez-les en arrière, ordonna Mitchell aux autres. Derrière les rochers.

Puis il appela le pilote.

— Black Hawk deux neuf. C'est trop chaud ! Dégagez. Plus d'appui nécessaire. Terminé.

— Désolé, capitaine. Aucun appui disponible. Vous n'avez que nous. Et on n'a pas fait tout ce chemin pour vous laisser là.

*Nord-Ouest du Waziristan - Frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan -
Janvier 2009*

Le Black Hawk MH-60K était la version Forces spéciales de l'hélicoptère utilitaire de front de l'armée, conçu pour amener les équipes ODA et Ghosts sur des missions longue distance, loin en territoire ennemi. Pour ce faire, deux réservoirs extérieurs de neuf cents litres avaient été installés de part et d'autre du fuselage, sous le rotor, et, en cet instant, Mitchell voyait les rebelles en dessous qui prenaient ces réservoirs pour cible.

Le pilote poussa les deux moteurs General Electric et vira sec pour s'écarter de la ligne de tir, avec la grâce admirable du faucon noir d'après lequel le coucou avait été nommé. Il décrivit un cercle complet, puis piqua, amenant son appareil vers les cibles en dessous. Les deux miniguns M134 7,62 mm montés dans les portes coulissantes gémirent et mitraillèrent la neige, les traceuses dessinant des chemins de feu alors que les combattants talibans plongeaient à couvert.

Les mitrailleurs continuèrent à arroser copieusement la cible, mais il suffisait d'une roquette ennemie bien lancée pour mettre fin à tout cela, comme cela avait été le cas sur l'île de Basilan. Leur pilote prenait un sacré risque pour Mitchell et son équipe.

— J'y crois pas ! hurla Ramirez. Ça peut pas être aussi chaud ici !

— Mauvais renseignements, dit Brown. Après tout ça. Mauvais renseignements.

— Ghost Lead, ici Black Hawk deux neuf. Je me dirige vers une crête à l'ouest de votre position, vingt mètres. Je me mettrai en survol.

— Message reçu, deux neuf.

Le Black Hawk sortit de son piqué et amorça une montée en virant vers le sud pendant que les mitrailleurs faisaient cracher le feu. Tout le long de la piste montagneuse devant eux, des bouches étincelaient par intermittence, comme si un long cordon de fils court-circuités avait été étiré sur les roches et la glace.

— Écoutez-moi, vous tous, dit brusquement Mitchell. Ces types ne nous attendaient pas. Ils sont sur un chemin de muletiers. Ils étaient probablement dans les grottes jusqu'alors. On est arrivés au mauvais moment, voilà. Diaz, toi et moi, on va aider ces mitrailleurs de porte. Brown ? Ramirez et toi vous les amenez à bord. Parés, les gars ? C'est parti !

Alors que le Black Hawk vrombissait près d'eux et qu'une nouvelle décharge lui martelait le fuselage, Mitchell tendit le cou et s'aperçut que Ramirez et Brown prenaient les agents de la CIA.

— Non ! hurla-t-il, désignant Rutang toujours attaché à la civière. Lui d'abord.

— Message reçu ! beugla Ramirez.

— C'est comme ça que ça marche, capitaine ? cria l'agent Saenz. Vous décidez qui vit et qui meurt ?

Mitchell se contenta de regarder l'homme avant de se tourner vers Diaz.

— On y va.

Il sortit de l'abri et vira à gauche, Diaz sur les talons. Ils se frayèrent un chemin le long d'une étendue de roches brisées et de neige, puis se laissèrent tomber derrière une étroite crête de roche marbrée, où ils pouvaient se dresser sur leurs avant-bras.

Le CTH de Mitchell se mit à s'illuminer de tant de cibles qu'il pensa que l'IWS avait planté. Il en comptait près de trente maintenant, et qui sait combien d'autres viendraient.

— Je m'occupe des lance-roquettes, annonça Diaz, prête à tirer tout combattant taliban qui viserait l'hélico. J'en ai un. Je tire !

S'il n'avait eu son CTH, le sergent Marcus Brown n'aurait rien vu à travers tous ces tourbillons de glace et de neige. Superposé par-dessus ces rideaux de grisaille se découpait le contour vert brillant de l'hélico, son ID clignotant : Black Hawk 29. Ramirez et lui portèrent Rutang par-dessus quelques rochers, puis avancèrent en luttant contre les bourrasques qui leur tiraillaient les épaules, manquant de les renverser.

L'hélico n'était plus qu'à dix mètres à peine, son train flottant en équilibre précaire un mètre au-dessus de la crête épineuse. Il n'y avait aucun replat où atterrir, et le pilote était descendu le plus bas possible, nez vers le haut, son rotor principal découpant l'air à quelques mètres du flanc de la montagne. La scène rappelait à Brown cette vidéo sur YouTube d'un Black Hawk qui s'écrasait sur Mount Hood, et à présent ces rotors vrombissants commençaient à lui taper sérieusement sur les nerfs.

Quand ils atteignirent l'appareil, le mitrailleur de porte, qui avait déjà cessé de tirer, abaissa un harnais, et Brown et Ramirez se précipitèrent pour installer Rutang. Si le pilote avait pu descendre juste un peu plus, ils auraient pu éviter cette lenteur, mais on faisait avec ce qu'on avait, et, une fois que Rutang fut harnaché, ils firent un signal au mitrailleur. Rutang fut treuillé vers la porte ouverte.

Brown et Ramirez repartirent vers les agents de la CIA. Un de fait, plus que deux. Le temps leur manquait pour en débattre maintenant, mais Brown aurait voulu parler à Ramirez de la décision du capitaine d'évacuer d'abord Rutang. Ils auraient pu évacuer les deux agents d'un coup, puis revenir chercher le toubib. Ce n'était pas grand-chose, mais si un truc survenait entre-temps, c'était mieux d'en sauver deux qu'un seul.

Ou bien était-il plus important de sauver son ami que deux agents de la CIA qui, ils le savaient tous, pouvaient se retourner contre vous en moins de deux si cela servait leurs intérêts.

Brown avait déjà travaillé avec Mitchell. Pourtant, c'était la première fois que le capitaine affichait un parti pris personnel pendant une mission. Avec

Mitchell, c'était toujours clair et net : la mission et l'équipe passaient d'abord. Brown appelait ça un parti pris professionnel. Toujours est-il que Mitchell aurait pu donner l'ordre à Brown de s'occuper de Rutang et à Ramirez de prendre l'un des agents. Brown aurait pu tirer le toubib, bien que plus lentement que ne le feraient deux hommes. Mais Mitchell insistait pour qu'ils accompagnent son pote à deux. Même le gars de la CIA lui en avait fait la remarque. Intéressant.

La balle de Diaz frappa l'insurgé taliban en pleine poitrine, et c'est comme s'il avait avalé une grenade. Le lance-roquettes qu'il épaulait s'envola comme un boomerang, traîné par ce qui restait de l'homme.

Les gens demandaient souvent s'il arrivait que la nature macabre de son boulot lui pèse. Ils demandaient comment l'armée vous préparait à tuer des personnes. Elle n'en parlait pas. Elle faisait juste son travail comme on le lui avait appris. Elle supprimait des cibles et faisait tout ce qu'elle pouvait pour se dissocier de toute émotion. Elle pensait aux soldats à sa droite et à sa gauche, ses amis. Elle ignorait le fait que les hommes qu'elle tuait pouvaient avoir des familles qu'ils laisseraient derrière eux. Mais était-il possible de tuer sans culpabilité, sans remords ? Pour certains, peut-être.

Chez Diaz, le subconscient prenait le dessus. Des démons sanguinolents émergeaient des marécages nocturnes et pénétraient ses quartiers, annonçant dans un grondement qu'ils étaient venus se venger.

Elle se réveillait alors en sursaut, glacée et trempée de sueur. Mais elle savait que cela allait avec le boulot. S'adapter et aller de l'avant, disait-elle toujours.

Elle sonda une fois de plus la montagne, repéra un deuxième type levant son lance-roquettes.

Entre-temps, Ramirez indiqua que Brown et lui étaient presque arrivés à l'hélico avec les deux gars de la CIA. C'était une bonne chose, mais si Diaz ne zigouillait pas l'autre...

Alors qu'elle ajustait son tir, le chahut des rafales et des moteurs de l'hélico s'unirent à sa respiration, uniquement sa respiration, comme si elle était équipée pour la plongée et était à nouveau dans les récifs de Cozumel.

À l'instant même, en ce qui la concernait, il n'y avait que deux personnes au monde, et elle réduirait ce nombre à précisément une.

Le réticule plana sur le type. Il portait un gros *pakol* de laine tiré sur ses oreilles. Il se tournait vers le Black Hawk quand Diaz fit feu.

Elle s'attendait à voir pour le moins un souffle de fumée s'élever de sa poitrine, peut-être un peu de sang.

Rien. Elle avait raté son coup.

Bon sang !

Carlos et Tomas hurlaient de joie dans ses oreilles.

Une panique froide remonta le long de sa colonne vertébrale pendant qu'elle remettait l'homme en joue et tirait, mais c'était déjà trop tard. Oui, il mourut, mais sa roquette était déjà partie dans les airs.

Ramirez détourna le regard et fit une moue alors que l'agent Vick, assis dans la neige à côté de son partenaire Saenz, terminait de tousser et de vomir.

— Content que vous soyez revenus, dit Saenz. On sait où on se situe vis-à-vis de votre capitaine.

— On évacue les blessés les plus graves d'abord, répondit Ramirez, les dents serrées.

Saenz eut un rictus.

— Si vous le dites, soldat.

Il regarda Vick.

— Regardez-le. Toute cette course et les drogues... On est malades.

— Et on vous tire de là, dit Brown, mettant Saenz sur ses pieds.

Ramirez se plaça derrière Vick et se battit avec la corpulence considérable de l'homme.

— Promettez-moi un truc, dit-il à l'oreille de l'agent. Vous n'allez pas me dégueuler dessus, hein ?

Vick se remit à tousser.

— Oh ! merde, gémit Ramirez, guidant l'homme vers l'avant. C'est parti.

Le capitaine et Diaz, ainsi que l'un des mitrailleurs de porte de l'hélico, faisaient du super boulot en tenant occupés les rebelles dans les montagnes pendant que Ramirez et Brown tiraient les agents de là. Le pilote s'était écarté de son emplacement et tournait à présent au-dessus pour engager le combat avec l'ennemi. Mais quand il les vit approcher de la crête, ce que Ramirez confirma d'un hurlement, il fit demi-tour et descendit. Le Black Hawk en survol assourdissant, ils saisirent le harnais et le câble. Vick fut harnaché et treuillé en premier. Saenz suivit, et, alors qu'il était à mi-chemin et ne manquait qu'un petit mètre pour être amené à l'intérieur, il prit une balle dans l'épaule, suscitant chez Ramirez un juron et un cri pour que les types en haut s'activent.

Puis, du coin de l'œil, il entrevit un éclair : un des talibans avait lancé une roquette.

Ramirez hurla dans sa radio pour dire au pilote de décoller. Tandis que les moteurs vrombissaient, Brown et lui plongèrent du petit rebord où ils étaient et chutèrent d'au moins deux mètres dans une énorme congère en dessous. Au moment où Ramirez était englouti dans tout ce blanc, la roquette percuta le flanc montagneux, soulevant des fontaines de roches et d'éclats.

La neige n'en finissait pas, le protégeant au moins un peu, de grands fragments de neige et de glace similaires à de l'écume se précipitant au-dessus de sa tête alors qu'il glissait encore sur quelques mètres avant de s'arrêter brutalement.

Brown s'immobilisa à ses côtés dans une gerbe de neige.

Ramirez agita les bras, soulagé de n'être enfoui que de vingt-cinq centimètres. Il se relevait comme l'hélico décrivait une courbe dans la nuit étoilée, et il vit que Saenz venait d'être hissé dans le compartiment.

Brown rampa près de lui, le visage à peine visible derrière son nouveau

camouflage de neige.

— On devrait être morts.

— Ghost Lead, ici Black Hawk deux neuf. J'ai votre colis à bord, je reviens vous prendre.

— Négatif, négatif, répondit Mitchell. C'est de plus en plus dangereux ici.

— Message reçu. J'ai une autre vallée à l'est de votre position. Je l'ai marquée sur votre carte tactique.

— Gardez l'écoute.

Mitchell se tapit derrière le rocher et, d'une commande vocale, amena sa carte tactique pour qu'elle remplisse tout son CTH. Il repéra cette deuxième vallée indiquée par le témoin vert clignotant du pilote.

Il zooma, vit que le terrain plus plat constituait une bonne ZA et qu'il y avait une colline entre eux et les rebelles talibans qui arrivaient.

— Black Hawk deux neuf, atterrissez dans cette vallée. On vous rejoint.

— On est partis, Ghost Lead.

— Bon, les gars, on se tire, dit Mitchell à la radio. Suivez-moi.

Il jeta un regard vers Diaz, qui se relevait du rocher, se préparant à bouger.

Dans son dos, une silhouette, cernée d'un losange et d'un contour rouges, se dressa de la crête à une trentaine de mètres, épaulant son fusil vers Diaz.

Mitchell lâcha un tir de son fusil à silencieux droit au-dessus de l'épaule de Diaz, dégommant l'homme alors qu'elle se retournait, souffle coupé.

— Waouh ! Je vous en dois une sacrée, mon capitaine.

— Je me contenterai d'une bière.

— Pas de souci.

Ils foncèrent sur la colline, rejoignant Ramirez et Brown, puis ils se mirent tous les quatre à escalader les rochers, se faufilant jusqu'au sommet. Des tirs sporadiques déchiraient le sol devant eux.

Un carré jaune brillant s'illumina dans le CTH de Mitchell, indiquant la nouvelle position de l'hélico dans la zone d'atterrissage. Il tourna à gauche, ce qui les conduisit le long d'un talus beaucoup plus pentu. La neige cédait sous ses pas.

Ramirez, fermant la file, ouvrit le feu et cria :

— Ils se rapprochent !

Mitchell accéléra. La colline les mena vers deux arbres isolés, avant de chuter à nouveau et de couler vers la vallée et l'hélicoptère au-delà.

Mitchell se dirigea vers les arbres, faisant attention à chacun de ses pas.

Soudain, Brown hurla :

— Diaz !

Mitchell se dévissa le cou au moment où Diaz, qui avait perdu l'équilibre, chutait au bas de la colline. Elle avait eu la présence d'esprit de plaquer ses bras sur sa poitrine, mais, si cela lui permettait d'amortir la chute, elle devenait une sorte de tonneau lisse. Elle parcourut ainsi plus d'une douzaine de mètres avant de s'arrêter enfin, visage plaqué au sol, immobile.

D'instinct, Mitchell alla vers elle, ordonnant à Ramirez et Brown de rester

en position et de le couvrir. Par deux fois, il faillit lui-même tomber sur des plaques de glace cachées sous la neige.

Il l'atteignit, prêt au pire. Doucement, il la prit par les épaules, la retourna délicatement sur le dos.

Elle cligna les yeux, se mit à tousser.

Mitchell poussa un soupir de soulagement.

— Tu me dois deux bières maintenant, lui dit-il avant de lui saisir la main et de l'aider à se relever.

Ils remontèrent la colline ensemble, Ramirez et Brown au-dessus d'eux.

Ils foncèrent vers les arbres, la neige recouverte d'une épaisse couche de glace leur parvenant aux tibias.

Bientôt, Mitchell eut les mollets et les jarrets en feu. Il remercia tous les instructeurs d'entraînement physique qui l'avaient obligé à toujours dépasser ce qu'il estimait être sa limite. Ce type d'entraînement payait au centuple pendant le combat.

Ils prenaient de la vitesse et approchaient des arbres, mais Brown signala alors un contact ennemi :

— J'en vois six en haut de la colline. Non, sept ! Ils suivent !

— Alicia, je suis sérieux, dit Mitchell. On doit *s'activer* !

— Oui, mon capitaine !

Ils foncèrent vers les arbres. Parvenus là, ils firent une pause pour récupérer.

— On a besoin de toi, là, dit-il, levant un sourcil.

Elle prit son fusil et vérifia qu'il n'avait pas été endommagé pendant sa chute.

— C'est bon.

— Élimine le premier, ça les fera réfléchir.

— Vous allez voir.

Se trouver du mauvais côté d'une attaque de sniper parfaitement coordonnée était le pire cauchemar de tout soldat. Des hommes mouraient, comme s'ils étaient cueillis sur cette terre par la main de Dieu. Alors qu'ils chutaient, le moral en faisait autant, et la paranoïa était à son comble.

Mitchell visa, mais ne tira pas, regardant à travers son réticule Diaz faire feu.

Le combattant de tête taliban s'effondra sur la neige, poussant les autres à se mettre ventre à terre et regretter de ne pas avoir de piolets pour se creuser un abri. Ils hurlèrent pour annoncer le sniper. L'un d'eux leur ordonna de se lever, mais plusieurs autres protestèrent.

— Ramirez ? Brown ? Filez à l'hélico ! indiqua Mitchell.

— Capitaine, même avec le cache-flamme, si je tire à nouveau...

— Je sais, ils nous repéreront. Quand ils auront reculé, il faudra tirer encore une balle.

— Message reçu.

Mitchell prit quelques secondes pour consulter une dernière fois les infos du drone avant de le renvoyer vers la frontière, où il serait récupéré par les

hommes du soutien.

— Oh ! merde, s'écria-t-il.

L'ignorance était une bénédiction. Il ne dirait pas à Diaz combien d'insurgés étaient en passe d'atteindre le sommet de la colline.

— On dirait qu'ils sont prêts à se montrer, dit Diaz.

Mitchell s'accroupit à ses côtés.

— Dès que tu as tiré, on file. Prête ?

— Ouais, attendez. Je l'ai presque. Presque...

Une détonation étouffée émana du fusil de Diaz, et le projectile subsonique traversa la colline avant que le rebelle sur sa trajectoire puisse cligner les yeux.

Il s'effondra. En moins de deux, Mitchell et Diaz quittaient les arbres.

— C'est tout ce dont vous êtes capable ? demanda Diaz, courant à côté de lui. On se dépêche !

Mitchell sourit en son for intérieur.

— Ça fait trois bières. La dernière pour l'insulte.

Il accéléra, les bottes ripant sur les roches et les plaques de glace dissimulées.

À proximité du pied de la colline, la pente se fit plus raide, les obligeant à marcher de travers pour atteindre le bas.

Mitchell regarda par-dessus son épaule.

Ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Enfin, ils arrivèrent sur du terrain plat dans un pierrier, les roches brisées et érodées créant un nouveau défi. Mitchell ralentit pour éviter plusieurs grosses pierres à leur gauche.

— Allez, capitaine, on y est presque ! beugla Diaz.

— Je sais, répondit Mitchell. Mais ne regarde pas en arrière.

*Nord-Ouest du Waziristan - Frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan -
Janvier 2009*

— Mon Dieu ! dit Diaz.

— Je t'avais dit de ne pas regarder en arrière.

— C'est parce que vous l'avez dit que j'ai regardé.

— Moi et ma grande gueule.

Mitchell serra son poignet plus fort.

Le Black Hawk, entouré de vert sur le CTH de Mitchell, créait une tornade qui les enveloppa rapidement, des particules de glace lui perçant le nez, les oreilles et les joues.

Il supporterait la douleur, parce que ces tourbillons aidaient à les masquer. Les insurgés talibans à leurs trousses, qui s'étaient présentés comme une armée romaine en un long ruban en haut de la colline, venaient de perdre leurs cibles de vue.

Mais, luttant jusqu'au bout, ils tirèrent néanmoins, les fusils crachant le feu et résonnant dans le dos de Mitchell et Diaz alors qu'ils viraient à gauche, autour du réservoir externe, et atteignaient la porte latérale ouverte. Brown s'y tenait pour attraper Diaz, et Mitchell se retourna et riposta jusqu'à ce que Brown crie :

— Capitaine !

Un des opérateurs des miniguns tomba sur son arme, du sang gouttant de son visage et de son cou.

— Mitrailleur de porte touché ! hurla Mitchell.

— Capitaine, prenez la mitrailleuse, aboya le pilote.

Pendant qu'il montait à bord, les balles explosaient et ricochaient sur l'appareil. Il cria :

— On décolle ! Allez !

Brown et Ramirez s'étaient déjà détachés et soulevaient le mitrailleur blessé de son siège. Mitchell se glissa immédiatement à sa place, saisissant à deux mains le Gatling et se servant du viseur laser AIM-1 en pointant le six-canon sur la colline. Il changea à nouveau de cible, dirigeant l'arme vers la gauche alors que l'hélico piquait vers l'avant et gagnait de l'altitude.

Que le spectacle commence ! Il se mit à arroser les rebelles qui avançaient par bonds et plongeaient à plat ventre pour éviter ses projectiles. Les traceuses quittaient les canons rotatifs comme des flèches brillantes tirées par des centaines d'archers jusqu'à ce qu'elles s'éteignent neuf cents mètres plus loin.

Dans le même temps, toutes les douilles chaudes étaient extraites de l'arme à travers un tube installé sur le fuselage, et, alors que le pilote virait, ils laissaient dans leur sillage de longues traînées de laiton qui s'écrasaient dans un tintement.

L'écho de l'arme envoyait des frissons dans le dos de Mitchell. Il était dur d'imaginer qu'il tirait près de cinquante cartouches à la seconde. De plus, il devait soigneusement choisir ses cibles, vu qu'il n'avait que quatre mille cartouches alimentées par bande dans le caisson avant de devoir recharger.

Pour autant, le pilote ne semblait pas s'en soucier.

— Allez, capitaine, continuez à tirer !

Mitchell obéit, perforant la colline d'une ligne sinueuse, son CTH et l'AIM-1 lui indiquant ces losanges rouges qui viraient vite au blanc alors que son averse de projectiles laissait derrière elle des murs de poussière, de neige et de mort.

Pendant que le deuxième mitrailleur et lui continuaient à canarder, Ramirez et Brown s'occupaient de Saenz et du blessé, même s'ils devaient parler avec les mains vu que le raffut dans l'hélicoptère rendait toute communication orale impossible.

Se rappelant tous les gens bien qui étaient tombés au Waziristan, Mitchell maintint le minigun sur ses cibles, dessinant d'autres lignes dans les hordes de combattants avant que le Black Hawk vire à droite et descende au-dessus de la colline, selon un cap plein est vers la frontière.

Il relâcha son poing aux articulations blanches de l'arme et se tassa dans son siège. Tous ses muscles lui faisaient mal. Il se sentait capable de dormir une année entière.

Une main se posa sur son épaule. C'était Ramirez, qui désignait le mitrailleur blessé, puis Saenz, et levait ses pouces vers le haut : ils s'en sortiraient tous les deux.

Mitchell opina et, alors que Ramirez retournait à son siège, dirigea son attention vers Rutang, toujours à peine reconnaissable sous son visage enflé.

Le médecin avait eu plus que sa part de combats, et Mitchell était fier qu'il soit revenu après sa lutte contre la dépression et le stress.

Il avait arrêté le propranolol et arrivait à être un bon père. Mandy avait eu ce deuxième bébé, un garçon, dont Rutang avait dit qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau au type de la FedEx.

Alors que Mitchell était assis là, engourdi par le froid et l'épuisement, il se demandait ce qui arriverait à son ami. Rutang pourrait-il à nouveau rebondir ?

Le Black Hawk se posa sur un petit héliport dégivré aux environs de la base aérienne de Bagram à Kaboul, Afghanistan. Mitchell demanda à Diaz si elle pouvait rester avec Rutang, et ils furent transférés avec Saenz, Vick et le mitrailleur de porte dans des Hummer pour être conduits à l'hôpital de l'armée. Mitchell emmena Brown et Ramirez pour se faire débriefer par le commandant de bataillon Susan Grey et le commandant de la compagnie, le lieutenant-colonel Harold « Buzz » Gordon.

Ils se retrouvèrent dans une baraque venteuse et mal éclairée utilisée pour stocker des pièces aéronautiques et prêtée aux Ghosts par l'armée de l'air. Grey, emmitoufflée et le nez rouge, les accueillit d'un sourire anormalement chaleureux et les accompagna jusqu'à plusieurs bureaux placés dans la lueur

orange foncé des radiateurs portables installés sur le sol.

Le lieutenant-colonel Gordon était adossé dans une chaise, un ordinateur portable posé sur les genoux. Il était pensif et parlait doucement dans un micro-casque. Il était avec le *grand homme* en personne, le général d'armée Joshua Keating, dont la voix incisive, suffisamment forte pour que même Mitchell puisse l'entendre, grésillait depuis l'USSOCOM, le haut commandement américain des opérations spéciales situé à Tampa, Floride. Gordon usait d'un ton poli avec le général, qui était en passe de commander la totalité de l'USSOCOM, mais, vers la fin de la conversation, son ton se fit un peu sombre quand il dit :

— Nous vous sommes reconnaissants de votre patience, *mon général*.

Mitchell appréciait Gordon, qui rafraîchissait chaque semaine la coupe réglementaire de ses cheveux blancs parce que, disait-il, Dieu avait voulu que chez lui tout soit en ordre. Mitchell aimait ses tactiques de vieille école et sa conviction que c'étaient les hommes qui faisaient toute la différence. La technologie ne permettait que d'améliorer leurs compétences.

Certaines voix s'élevaient dans la communauté des Forces spéciales pour dire qu'envoyer des hommes sur le terrain était devenu trop risqué, trop dommageable et trop dispendieux.

Quand il parlait de ces gens, Gordon usait de noms d'oiseaux et chassait leurs assertions ultérieures comme une poussière sur sa manche. Il avait cinquante-quatre ans et aimait à dire : « J'étais trop vieux pour ces conneries il y a vingt ans. Je vous laisse imaginer combien je m'amuse aujourd'hui. »

Le colonel dit au revoir, bondit soudain de sa chaise et serra la main de chacun.

— Messieurs, dit-il, de l'excellent boulot là-bas. Excellent. Asseyez-vous, je vous prie.

— Colonel, sans vous manquer de respect, je préfère rester debout, dit Mitchell alors que Brown et Ramirez se laissaient choir sur leurs chaises.

Gordon grimaça.

— Je sais, Scott, vous êtes en rogne à cause de ces insurgés près de la zone de ramassage.

Mitchell haussa les épaules.

— J'ai supposé qu'ils étaient sur un chemin de muletiers, tapis dans les grottes.

— On y travaille encore, mais vous avez probablement raison. On ne les a pas repérés avant que vous soyez déjà sur zone. Si on avait envoyé plus d'appui aérien, ça aurait tourné au fiasco.

— Qu'en est-il de la mission de récupération ? Toujours d'actualité ?

Le colonel se crispa.

— Elle est repoussée jusqu'à ce que ces insurgés se tirent de là. Et puis, en plus, un nouveau front s'amène. Les vitesses du vent sont trop élevées. On va devoir attendre que ça passe... Dix-huit heures au moins, peut-être vingt.

— J'aimerais être dans l'équipe.

— Je m'en doute, mais ce maniaque de Wolde en Éthiopie a jeté son dévolu sur l'Érythrée, et je pense que le haut commandement vous voudra là-bas. Moi, je vous veux là-bas.

— Je suppose qu'on va dormir dans l'avion – encore.

— Capitaine, nous apprécions votre aide à tester le nouveau Cross-Com sur le terrain, intervint le commandant Grey. Nous avons besoin de vos évaluations ASAP, même si j'ai entendu dire qu'il faudrait encore trois ou quatre ans pour un déploiement total.

— C'est honteux, parce que c'est un sacré bon système et un bel équipement.

— Effectivement, il l'est – et pour plusieurs raisons. Bon, capitaine, j'ai une question. Je repassais vos enregistrements du CTH et j'ai remarqué que vous avez repris les sergents quand ils évacuaient les agents Vick et Saenz.

— C'était notre faute, lâcha Ramirez. Le toubib était le plus gravement blessé. On aurait dû l'évacuer en premier.

Grey se tourna à peine vers Ramirez, qui déglutissait et baissait la tête.

— Désolé, mon commandant. Je pensais que vous vouliez savoir.

— Je le sais déjà.

— Euh, pour répondre à votre question, commandant, oui, je les ai repris, dit Mitchell.

— Pourquoi ?

Mitchell prit une minute pour réfléchir. Il pouvait répondre avec prudence ou vider son sac.

— Revenons un peu en arrière. Je me suis battu pour être affecté à cette mission. Tout le monde savait qu'un de mes meilleurs amis était là-bas. Vous saviez que je le ramènerai au bercail et, pour être franc, je voulais veiller à ce qu'il monte dans cet hélico – en premier. Il était le plus sérieusement blessé, et je ne voyais pas de problème avec cette décision.

— Même si les agents Vick et Saenz pouvaient avoir des renseignements bien plus utiles que tout ce que le sergent McDaniel aurait pu collecter ? Ils opèrent à la frontière depuis longtemps – bien plus longtemps que votre... *ami*.

— C'est de la spéculation. Ces barbouzes pourraient ne rien tenir. Et même si c'était le cas...

— Quand ils auront été soignés, ils seront interrogés.

— Oui, mais ils ne vous donneront que ce qu'ils veulent. On salue tous le même drapeau, mais n'oubliez pas que leurs salaires – et leurs bonus – émanent de Langley.

Le lieutenant-colonel Gordon poussa un soupir dégoûté.

— Commandant Grey, pour être honnête, je me fous comme d'une guigne de connaître l'ordre que le capitaine a utilisé pour son plan d'évac. À mes yeux, c'est sans intérêt. Le fait est qu'ils s'en sont tous tirés. Point barre. Et, en toute franchise, j'aurais fait pareil.

— Merci, mon colonel.

Mitchell porta son regard sur Grey et jura en son for intérieur.

Grey sourcilla.

— Je trouve juste ça étrange.

Hors de la baraque, de retour vers l'hôpital de campagne, Mitchell s'arrêta et se tourna vers Ramirez et Brown.

— Et vous, les gars, vous pensez que j'ai fait une erreur ?

— Absolument pas, affirma Ramirez. Et ne vous laissez pas démonter par cet obusier, mon capitaine. Elle est née en rogne.

— Et toi, Marcus ? Tu n'as pas l'air convaincu.

— Je ne crois pas que c'était une erreur, mais...

— Mais...

— Vous savez qu'ils respirent en même temps que nous, voient tout ce qu'on fait. Si vous montrez quelque parti pris que ce soit, ils le savent. Je ne dis rien d'autre. Nous avons toujours été clairs dans notre position par rapport à vous, mon capitaine.

Mitchell opina.

— C'est la vieille rengaine : ne pas permettre que ça devienne personnel. Je sais. Et si c'était n'importe qui d'autre...

— Vous avez fait ce qu'il fallait, mon capitaine, dit Ramirez. Vous avez entendu le colonel. Et à quoi s'attendaient-ils ? S'ils avaient tellement peur que vous montriez un parti pris, ils vous auraient refusé votre demande de prendre la tête de cette mission. Allez.

— Ouais. Bon, on s'apprécie pas tellement, nous et la CIA, et ça n'a pas aidé. Je pense que c'est ça le problème de Grey. Je l'ai placée dans une position délicate.

— Comme vous dites, on est tous dans la même équipe, dit Brown. Ces barbouzes le comprendront. Et ils s'en remettront.

Il leur fallut encore quinze minutes pour atteindre l'hôpital, et, une fois à destination, Brown et Ramirez partirent avec Diaz boire quelque chose de chaud pendant que Mitchell passait voir Rutang.

Surpris, il vit que Rutang était assis dans son lit, éveillé, une perf déjà en place. Une infirmière l'informa qu'ils avaient déjà prélevé du sang et qu'ils avaient prévu des radios à cause du traumatisme à sa tête et à son visage.

— Hé ! Tang, quoi de neuf ? demanda Mitchell de son ton le plus enjoué.

— Scott, je suis fini. Achève-moi.

— La drogue qu'ils t'ont donnée semble se dissiper. Tes yeux paraissent normaux.

— Ne change pas de sujet. Je te répète, je suis fini.

— T'as fini quoi ? De remplir ton pot de chambre ?

— Entre ça et les Philippines...

— Euh, voyons voir, tu as eu deux missions qui ont déconné sur, quoi, une centaine ? C'est comme les voyages en avion. On n'entend parler que des accidents.

— C'est ce que mon cousin n'arrête pas de me dire. Ce salaud vient de

passer colonel, en plus.

— Grand bien lui fasse. Mais on parle de toi.

Il ferma les yeux.

— Quand ils me tabassaient, je n'arrêtais pas de penser à Mandy et aux enfants, à combien je suis égoïste de vouloir faire ça et au fait qu'ils allaient me perdre, alors que c'est maintenant qu'ils ont le plus besoin de moi. Tout le monde vous dit qu'il ne faut pas avoir de famille.

— C'est une façon de se défiler.

Il ouvrit les yeux d'un coup.

— Alors, pourquoi tout le monde est soit célibataire, soit divorcé ? Regarde-toi, par exemple.

Mitchell fit la grimace.

— Rutang, ce n'est pas le moment de prendre des décisions sur ta carrière. Concentre-toi sur ta guérison.

— Ouais, si tu le dis, répondit-il en détournant le regard.

— Écoute-moi, mon grand. Ils vont venir ici demain et ils vont te poser un million de questions. Tu peux me rendre un service ?

— Quoi ?

— Ne joue pas au plus malin. Réponds aux questions. Les gens avec qui je bosse ne sont pas très patients.

— Pour qui travailles-tu ?

— Ces gens très impatients.

Rutang roula les yeux.

— Je ne veux pas te mettre dans l'embarras. Et il y a un truc que je dois leur dire. C'est pas grand-chose, mais on ne sait jamais. Quand l'équipe du capitaine s'est approchée des trafiquants d'armes, ils ont sorti l'oreille géante et écouté une conversation. Ils les ont entendus dire « Dragon bondissant » plusieurs fois.

— C'est bon à savoir, ça. Probablement le nom de code de leur opération. Peut-être que les gars du renseignement peuvent remonter la trace.

— Je l'espère. On est morts là-bas en essayant d'arrêter ces salauds.

— Tes gars ne sont pas morts en vain, grâce à toi.

— Je suis pas un héros, Scott.

— Bon sang, j'espère bien que non. Tu nous donnerais mauvaise réputation à tous.

Rutang secoua la tête.

— Pour ce qui est de remonter le moral, tu devrais travailler ton numéro.

Mitchell sourit.

— Et toi, occupe-toi d'aller mieux.

Résidence Mitchell - Fifth Avenue - Youngstown, Ohio - Octobre 2011

Mitchell gara la voiture de location devant la vieille maison, veillant à se trouver à au moins deux mètres devant la boîte aux lettres. Puis il descendit et ouvrit le coffre pour prendre son sac.

La tension artérielle de son père ferait un bond parce qu'il avait loué une voiture étrangère au lieu d'une GM. Son père avait passé trente années de sa vie à l'usine de montage de General Motors à Lordstown, grimpant les échelons jusqu'au poste de contremaître. Il avait transmis à Mitchell son sens farouche de fidélité aux gens, aux produits et aux idées.

Mais Mitchell avait un bon de réduction, et il était résolument plus loyal envers son portefeuille. Si les Ghosts recevaient des primes et des indemnités spéciales pour les vêtements et la nourriture, le salaire pour préserver le monde de la terreur et de la destruction s'élevait à moins de soixante mille dollars par an.

D'accord, il avait peu de frais, un joli pécule en banque et la retraite, mais être frugal dans une économie instable était tout simplement sage.

Cependant, aucun de ces arguments ne marcherait sur son père.

Il referma le coffre et regarda sa montre : seize heures trente. Il était en retard de trente minutes. La faute à la compagnie aérienne. Il inspira longuement par le nez. Un air non pollué. Qu'il était bon de rentrer chez soi.

Il avait fait un saut rapide en 2009 pour les vacances, heureux de voir tout le monde et du travail accompli en Érythrée, et puis il y avait eu Cuba l'année suivante, avec des missions contre ces narcoterroristes colombiens. Il avait décroché une autre Silver Star et avait choisi de rester chef d'équipe des Ghosts, bien qu'on lui eût proposé une promotion et promît un meilleur salaire. Il avait renoncé à l'argent et était resté derrière une arme au lieu d'un ordinateur. Quand il serait temps de quitter le terrain, il reviendrait à Fort Bragg pour être instructeur. Il s'y était déjà essayé quelques fois, il était prévu qu'il le refasse, et il aimait transmettre aux autres ce qu'il avait reçu.

Plus tôt dans l'année, ses missions en Corée du Nord et au Kazakhstan s'étaient parfaitement déroulées. Alors qu'il tenait ses distances avec les considérations politiques qui menaçaient la sécurité et la réussite de presque tous les déploiements, il n'en était pas moins frustré quand les Ghosts réussissaient un coup qu'ils ne pouvaient jamais partager avec le public.

Il remonta la longue allée vers la maison, une demeure à un étage dans un style colonial renaissance construite en 1920, avec des bardeaux blancs et un grand drapeau américain flottant près de la porte du garage. C'était la maison où il avait grandi, et, plus il grandissait, plus la maison paraissait petite. Il y avait bien quatre chambres, avec cette deuxième salle de bain que son père avait ajoutée une vingtaine d'années plus tôt. Plus récemment, son père avait

érigé une clôture de piquets blancs tout autour de la propriété. Son père était un provincial avec des sensibilités de provincial, qui ne changerait jamais. « Je vis maintenant mon rêve », avait-il dit, s'émerveillant devant cette clôture. Mitchell grimpa les marches jusqu'au porche et, son attention concentrée sur les bruits de la télé à l'intérieur, il faillit tomber sur les fesses en trébuchant sur une voiture télécommandée qui devait certainement appartenir à son neveu Brandon qui, à sept ans, n'était pas conscient de la politique stricte de son père en matière de parking des hôtes.

Il chassa doucement la voiture du pied, tira sur la porte-moustiquaire, puis poussa la lourde porte en bois et cria :

— C'est l'armée des États-Unis ! Posez votre alcool et sortez mains au-dessus de la tête !

Il avança dans l'entrée, immédiatement accueilli par le tic-tac incessant de la grande comtoise de son père et cette odeur, un croisement entre copeaux de bois et laine, qui imprégnait toujours la maison.

Sa sœur Jennifer – mais il préférait Jenn – sortit en courant de la cuisine, bras tendus, criant :

— Scott !

C'était la plus jeune des quatre enfants, à peine vingt-neuf ans, et Mitchell tressaillit en voyant combien elle avait maigri. La dernière fois qu'il l'avait vue, juste après la naissance de la petite Lisa, elle faisait au moins quinze kilos de plus. Adolescente, elle avait toujours été un peu effacée, évitant au maximum de regarder les gens dans les yeux et, comme elle ne mesurait qu'un mètre cinquante-deux à peine, il était facile de ne pas la remarquer. Pourtant, une fois le bébé né, ce fut comme si une nouvelle femme avait vu le jour, qui parlait fort et était démonstrative.

Elle était maintenant plus mince qu'avant d'être enceinte, et il eut à peine le temps de la regarder avant que son étreinte menace d'expulser de son estomac les cacahuètes de l'avion.

Quand elle le relâcha, elle recula et lui passa un doigt sur sa patte.

— Ce serait pas des cheveux gris ?

— Ah ! j'ai dû me mettre de la peinture, un truc comme ça, marmonna-t-il.

— Tu vieillis, Scott.

— Merci du tuyau. Hé ! Euh, j'ai failli me tuer sur la voiture de Brandon.

— Oh ! ce n'est pas celle de Brandon, mais de Gerry.

Mitchell ricana.

Gerry était le mari de Jenn, concepteur de logiciels qui se faisait pas mal de fric. Ils vivaient en Californie du Nord dans une maison de huit cents mètres carrés qui leur avait coûté plusieurs millions. En dépit de son sens aigu des affaires et de sa remarquable éthique professionnelle, Gerry aimait manifestement toujours ses jouets, grand garçon, petit garçon.

— Alors, où est le génie ? demanda Mitchell. Je le ferai arrêter pour tentative de meurtre.

— Tais-toi, idiot. Hé ! tout le monde ! Scott est là !

Il la suivit dans la cuisine où, comme il s'y attendait, Tommy et Nicholas étaient assis au long bar à têter des bières tout en regardant un match des Buckeyes[7] sur la petite télé de leur père, parce que la nouvelle télé à écran plasma était installée dans sa chambre.

Nicholas, qui arborait à présent une paire de lunettes tendance à monture plastique, avait eu ses diplômes de deuxième et troisième cycles en génie mécanique et décroché un poste d'enseignant avec possibilité de titularisation à l'Université de Central Florida.

Tommy était nul avec les livres et s'était toujours servi de ses mains. Pendant un temps, Mitchell et lui avaient tous deux travaillé comme aides dans le même garage de Youngstown, qui s'appelait maintenant « Mitchell's Auto Body and Repair » et dont Tommy était le propriétaire.

— Garde à vous ! hurla Nicholas, qui était le plus âgé après Mitchell. Andouille sur le pont !

Mitchell contourna le bar et échangea une poignée de main ferme avec son frère et ce qu'ils aimaient appeler « une étreinte masculine » : pas trop près, mon pote.

— Et le voilà, dit Mitchell alors que Tommy, tout juste trente et un ans, se levait et lui tendait la main. Le dernier mécano célibataire des États-Unis.

— C'est pas moi, ça, répondit Tommy avec une tape dans le dos. Mais toi.

— J'ai épousé l'armée.

— Eh bien, je dois dire, Scott, que ma future femme est bien plus belle que la tienne.

— Ouai, attiré dans le monde des couches et des monospaces, et il a suffi pour ça qu'une femme accepte de coucher avec toi !

Mitchell donna une claque dans le nouveau ventre mou de Tommy. Ce qui fit bien rire Nicholas et Jenn quand Tommy fronça les sourcils et secoua la tête. « Va chez le coiffeur » fut la seule chose qu'il trouva à dire, et il revint au match.

Mitchell avait les cheveux rasés sur les tempes et courts sur le dessus, comme toujours.

— Où est papa ? demanda-t-il à Jenn.

— Derrière dans l'atelier.

— Hé ! à quelle heure il faut être là demain ?

Tommy renifla, interrompant Jenn.

— Pourquoi tu veux savoir ? Tu as des projets ? Tu es trop occupé pour assister au mariage de ton frère ?

— Si tu veux savoir, j'ai eu du mal à te caser dans mon emploi du temps...

Le ton de Mitchell s'adoucit.

— Mais je ne raterais ça pour rien au monde.

— Alors, cher témoin, tu dois être à l'église à huit heures trente.

— Zéro, huit, trois, zéro. J'y serai. Tu ne m'as pas dit où était Gerry. Et où est Angela ? demanda-t-il, cette dernière étant la femme de Nicholas depuis cinq ans, également universitaire qui refusait de répondre quand on lui

demandait quand ils auraient des enfants.

— Angela fait la cuisine. Alors, ils sont partis acheter des trucs pour le dîner pendant qu'on t'attendait. On a du rôti en cocotte.

— Je croyais que tu étais végétarienne.

— C'est le cas... trois cent soixante-quatre jours par an.

— Tu es impayable.

Il sourit et se retourna quand Nicholas lui mit une bière dans la main.

— C'est super de te voir, Scott.

Nicholas était gagné par l'émotion.

— Je suis content, moi aussi. Je vais dire salut à papa.

Nicholas ricana.

— Bonne chance. Il est plutôt grognon aujourd'hui.

— Aujourd'hui seulement ?

Mitchell fit un clin d'œil et dépassa les portes vitrées coulissantes. Il traversa le jardin de derrière tout en longueur, les feuilles marron, dorées et orange craquant sous ses pieds.

L'établi de son père était en fait un garage deux voitures qu'il avait bâti environ un an après la mort de sa mère. Il y passait de nombreux week-ends à couper, détourer, scier et poncer, et tout le monde disait que c'était une bonne thérapie pour lui. Mitchell n'avait que quatorze ans quand sa mère était morte, et sa perte avait été un coup terrible pour chacun d'eux. Elle était née en Lettonie, dans le district de Saldus, et Mitchell pouvait encore entendre son lourd accent : « Tu dois faire tes devoirs. Tu dois étudier. Tu ne dois pas gâcher les opportunités de ta vie ! »

Elle avait travaillé dur pour devenir pharmacienne, et, quand elle était décédée, Mitchell s'était chargé d'élever ses frères et sa sœur parce que son père faisait des heures supplémentaires pour subvenir à leurs besoins. Mais son père réussit néanmoins à lui inculquer un fort sens du leadership qu'il transmet à ses frères et à sa sœur.

Mitchell fit le tour jusqu'à la porte latérale, entrouverte.

— Papa ?

Il poussa la porte.

Son père, William David Mitchell, avait enfilé une salopette en jean, et son ventre considérable faisait saillir les poches centrales. Il avait un stylo plat de menuisier derrière l'oreille et fixait le bord d'un long morceau de pin qu'il avait posé en équilibre sur un de ses établis. Il leva les yeux, une fine couche de poils blancs marquant sa mâchoire.

— Tiens, tiens, le fils prodigue rentre à la maison dans sa voiture de location étrangère.

— Tu n'es pas resté là tout le temps ?

— Non. Je t'ai vu arriver.

— Et quoi ? Tu es sorti en courant ? Tu essayais de m'éviter ?

— Toi ?

Il gloussa.

— Tu sais combien je déteste les salamalecs. Cette satanée maison est si bruyante avec tout ce monde qui est là.

— Je suis content de te voir, moi aussi. Qu'est-ce que tu fais ?

— Une table pour tortues.

Mitchell en fut bouche bée.

— Une quoi ?

Il sourit.

— Je plaisante. Ta sœur m'a fait suivre certains de tes e-mails il y a un bail. Tous ces week-ends-là avec moi, et tu ne fais plus de meubles ? Des niches et des maisons pour tortues ?

— Je viens de terminer une assez belle pièce pour le commandant de ma compagnie. C'est une cantine personnalisée pour ranger des mementos militaires. Je l'ai gravée.

— Ouais, eh bien, je travaille sur une belle caisse, moi aussi. Je me suis dit que ça vous ferait économiser pas mal de billets quand je passerai l'arme à gauche.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu ne..., tu ne fabriques pas ton propre cercueil, dis ?

Ses yeux s'agrandirent.

— Exactement.

— Papa, tu as un truc à me dire ? Je croyais que l'épreuve d'effort s'était bien passée.

— C'est le cas.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ? Tommy se marie demain. C'est le mariage qui te fait penser à... ?

— Non. Ça me fait penser à ta mère. Au fait qu'elle me manque. C'est tout. Je suis heureux pour ton frère.

— Tu ne trouves pas ça étrange ?

— C'est morbide, ouais. Mais étrange ? Nan. C'est intelligent. On va économiser pas mal de fric, et je tirerai ma révérence avec style, dans un cercueil que j'aurai fait. On ne peut pas faire mieux.

— Si tu le dis.

Mitchell avança vers son père et l'étreignit maladroitement.

— Ils préparent un rôti en cocotte.

— Je sais. Moi, je dis, mangeons, saoulons-nous, et tu pourras tout nous raconter sur tes missions. Tu as des trucs sympas ? Tu as rencontré de belles Fräulein agents doubles ?

Mitchell gloussa.

— Papa, tu sais, c'est plutôt barbant.

— C'est ça. Et, à propos de Fräulein, tu sais que la fiancée de Tommy vient d'engager une comptable ? Elle l'a invitée au mariage.

— Et je devrais m'y intéresser parce que...

— C'est Kristen.

Mitchell s'affaissa.

— Oh non !

— Tu ne l'as pas vue depuis longtemps.

— Et je suis sûr qu'elle n'aurait rien contre attendre quelques siècles de plus.

— Ce qu'il y a eu entre vous est du passé. Elle est toujours célibataire et puis elle donne des cours de kick-step, ou un truc dans le genre, au club.

— Comment le sais-tu ? Tu lui as parlé ?

— Elle s'est occupée de mes impôts cette année. M'a fait un bon prix.

— Mais, papa, tu sais bien comment c'est. Ça ne marche jamais.

— Ça finira par marcher. Je suis juste égoïste, je crois, Scott. Que te dire ? Peut-être pourrais-tu tomber amoureux d'elle, quitter l'armée et revenir à la maison pour que ton vieux père profite encore quelques années de son aîné.

— C'est ça ton plan ?

Son père leva et abaissa les sourcils avant de les froncer quand ses yeux se posèrent sur la bouteille de Mitchell.

— Tu as fait tout ce chemin juste pour une bière ?

— Fais une pause, papa. Allez. Tu pourras construire ton cercueil un autre jour.

— OK, mais au mariage, n'ignore pas Kristen. Danse avec elle. Parle-lui.

Mitchell opina à contrecœur.

— J'essaierai. Avec un peu de chance, elle ne mordra pas.

Résidence Mitchell - Fifth Avenue - Youngstown, Ohio - Octobre 2011

Au dîner, la conversation tourna surtout autour de Tommy, qui avait eu la présence d'esprit de faire son enterrement de vie de garçon le week-end avant son mariage. Il lui avait fallu trois jours pour s'en remettre, avait-on dit à Mitchell. Au moins, il n'était pas rentré chez lui avec de nouveaux tatouages, juste une gueule de bois mémorable.

Après, ils avaient bu le café et mangé un énorme gâteau fourré au chocolat qui, selon Jenn, pesait plus de deux kilos et demi. Mitchell avait éludé leurs questions sur son travail, disant que ce n'était pas aussi prestigieux que ce qu'ils pensaient.

Enfin, ils s'étaient couchés tôt. Mitchell dormirait dans son ancienne chambre et, comme prévu, son père n'avait toujours touché à rien. Les posters cornés et vieillis de Metallica et de Michael Jordan étaient encore accrochés au mur du fond ; la console de jeux Atari 2600 se trouvait encore sur son vieux Zenith poussiéreux ; et le poster de l'oncle Sam – *I Want You for US Army* – était toujours punaisé au mur au-dessus de son lit.

En fait, son père n'avait changé aucune des chambres des enfants. Mitchell pensait que tous ces souvenirs lui permettaient de se sentir moins seul. Jenn se disputait avec lui depuis des années pour qu'il bazarde tout, vende la vieille demeure et s'achète une jolie petite maison dans les Villages, en Floride. Son père refusait d'en entendre parler. Il lui restait encore quelques années avant la retraite, et, entre son travail et son atelier, il était « trop occupé pour y penser ».

Même la collection de bandes dessinées de Mitchell était encore dans des caisses en plastique de bouteilles de lait dans son placard. Il passa la pile en revue, sortant un numéro de *Sgt. Rock* de DC Comics et un autre, *The 'Nam* de Marvel Comics, tous deux parmi ses préférés. Il les rapporta à sa table de nuit.

Après s'être déshabillé en ne gardant que son tee-shirt et son caleçon, il s'assit sur le lit et jeta un regard alentour. Il n'aurait jamais pu imaginer que le garçonnet qui dormait dans cette petite chambre parcourrait, des années plus tard, le monde entier.

Il n'était qu'un gamin d'une petite ville qui s'était engagé dans l'armée parce qu'il ne pouvait pas se payer l'université et prévoyait d'utiliser l'allocation à l'éducation du GI Bill pour aider à payer ses études une fois sorti de l'armée. Lui et des milliers d'autres types avaient la même idée.

Mais la vie militaire lui convint. La camaraderie, la loyauté et la fierté qu'il éprouvait ne trouvaient pas d'égal dans ce qu'il avait connu dans le civil.

Un soir à l'hôpital, quelques jours à peine avant que le cancer l'emporte, sa mère lui avait tenu les mains et dit : « Scott, n'oublie pas, tu es un garçon très

spécial. Tu n'es pas né pour vivre une vie ordinaire. Fais tout ce que tu peux pour en tirer le meilleur parti. Je sais que ton père et moi serons très fiers de toi. »

Il n'oublia jamais ces paroles, et il se disait souvent que sa mère savait ce qui lui arriverait.

Mitchell éteignit la grande lumière, alluma la petite lampe de lecture sur la table de chevet et s'installa pour lire avant de s'endormir.

Il y avait deux choses à propos du mariage que Mitchell redoutait, et il était en passe de franchir la première.

Il se tenait en uniforme bleu aux côtés de Tommy et de sa nouvelle épouse, Rebecca, ainsi que plus d'une centaine d'invités dans la salle de banquet. Une flûte de champagne à la main, un micro dans l'autre, le témoin Mitchell s'éclaircit la gorge.

— OK, tout le monde. Je suis Scott, le frère aîné de Tommy, et pour ceux d'entre vous qui me connaissent, je ne suis pas très doué pour les discours. Nous autres, soldats, nous laissons ça aux politiciens. Je voulais néanmoins vous raconter une petite histoire.

Mitchell sortit quelques fiches de sa poche de poitrine et jeta un regard à ses notes.

— Quand Tommy était au CE2, il avait beaucoup de devoirs. Et il s'asseyait à la table de la cuisine et se mettait à pleurer.

Les femmes poussèrent des ah, et Tommy roula les yeux.

Mitchell poursuivit :

— On se moquait de lui, Nick et moi, et puis on s'est mis à parler, à lui faire comprendre qu'il passait tant de temps à pleurer sur ses devoirs qu'il aurait eu le temps de les finir. En fait, ce que j'essaie de dire, c'est que Tommy a toujours été le plus émotif. Papa aime dire de lui qu'il est très nerveux. Et peut-être qu'il laisse voir ses sentiments, mais, quoi qu'il fasse, il y met toujours tout son cœur. C'est pourquoi je sais que Rebecca et lui seront un couple heureux. Nous autres, les Mitchell, on fait tout du mieux qu'on peut, et, Rebecca, je suis sûr que tu le sais déjà, sinon tu n'épouserais pas cette andouille. Et s'il est vrai que Tommy n'a toujours pas arrêté de pleurer – mais aujourd'hui, c'est à cause des factures et non des devoirs –, il est devenu un homme bien qui fera un mari super. Tommy ? Rebecca ? Nous vous souhaitons tout l'amour et tout le bonheur du monde.

Mitchell avait à peine fini son champagne que la musique revint soudain, et une main lui attrapa le poignet.

— Mon salaud, c'est *moi* que tu as fait pleurer.

Il leva les yeux et rencontra le regard humide de Kristen Fitzgerald. Un devoir redouté de moins, une rencontre redoutée à venir.

— Danse avec moi, ordonna-t-elle, le tirant sur la piste avant qu'il puisse poser sa flûte vide.

Elle l'entoura de ses bras.

Heureusement, le DJ avait mis une ballade. Il lui suffisait de se balancer

tout en se laissant enivrer par le champagne et le parfum de Kristen.

Il l'avait évitée toute la soirée, malgré les asticotages de son père, et elle avait fait de même.

Mais une défaillance était, bien sûr, inévitable.

Parce que, de l'avis d'expert de Mitchell, elle était aussi magnifique qu'avant. Ses cheveux blond vénitien étaient tirés en arrière en un chignon élégant, et ses clous d'oreilles en diamant brillaient avec éclat. La robe bordeaux et le châle mettaient en valeur la moindre facette de son corps d'athlète.

— Tu sens bon, dit-elle.

— J'ai pris une douche.

— Je te déteste, lâcha-t-elle soudain.

— Je sais.

— Ne marche pas sur ces chaussures. Elles m'ont coûté plus de cent billets.

— OK. Tu trembles.

— Tais-toi.

Son regard s'abaissa sur ses médailles.

— Qu'est-ce que tu regardes ? Ce ne sont que quelques médailles.

— C'est ça.

Elle se rapprocha, posa sa tête sur sa poitrine.

— C'est comme si on était à nouveau au bal de fin d'année.

— Ouais, j'ai dormi dans mon ancienne chambre hier. Et, euh, je peux te demander un truc ? Pourquoi es-tu si gentille avec moi ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, ça me plaît.

— Vraiment ? Ne t'y habitue pas.

— Regarde mon père là-bas. Il nous épie comme un faucon.

— C'est un chic type.

— Je m'inquiète pour lui. Il est en train de se construire son cercueil.

— C'est un excentrique.

Mitchell hocha la tête.

— Tu sais, si on reste plus longtemps ici, ça va jaser.

— Je sais. Quand repars-tu ?

— Demain matin.

Elle leva la tête et plongeait ses yeux dans les siens.

— Quand la fête sera finie, tu rentres avec moi à la maison.

— Ah bon ?

— Tu discutes mes ordres ?

— Non, madame.

— Alors, tais-toi et écoute-moi me plaindre. Je n'arrive pas à croire qu'après toutes ces années, tu ne saches toujours pas danser.

Ils étaient un peu pompettes mais pas ivres quand ils quittèrent la salle de banquet. Kristen le conduisit dans sa petite voiture de sport blanche jusqu'à son appartement, un trois-pièces qui accueillait également ses deux chats.

Elle avait beaucoup de gros meubles de style campagnard et un attrait pour les plaid. Le lieu était chaleureux et tranchait avec sa robe et sa coiffure sophistiquées.

— Je dois être de retour à la maison à zéro, sept, trois, zéro, dit-il. Je dois aller jusqu'à l'aéroport, rendre ma voiture de location et attraper mon avion.

— C'est dimanche demain. Ne t'inquiète pas. Tu y seras.

— Kristen, je ne devrais pas être ici. On se fait du mal, c'est tout.

Elle défit son chignon et relâcha ses longues boucles.

— Non. Ce n'est pas ça du tout.

Une heure plus tard, ils étaient allongés, silencieux, observant les ombres se mouvoir sur le plafond quand les phares filtraient à travers les longues fenêtres.

Elle se pencha sur lui et se mit à dessiner du doigt la cicatrice sur son ventre.

— Que t'est-il arrivé là ?

— Un accident stupide dans mon atelier.

— C'est une cicatrice étrange, comme un de ces tatouages asiatiques.

— Pourquoi n'es-tu pas mariée ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour la même raison que toi.

— Ton boulot te fait voyager à travers le monde des années de suite ?

Elle siffla.

— Tu sais de quoi je parle.

— Désolé.

— Ne t'excuse pas. C'est notre chance.

— Mon père pense que je vais retomber amoureux de toi, quitter l'armée et rester ici.

— Je ne crois pas que c'est ce qu'il désire pour toi.

— Oh ! si, ça l'est.

Elle secoua la tête.

— En avril, quand je suis allée chez lui déposer sa déclaration de revenus, je l'ai aperçu en train de fixer une photo de toi. Il l'a accrochée au-dessus de son atelier.

— Il n'y a aucune photo là-bas.

— Elle y était. Ton père m'a montré un ruban rouge, blanc et bleu sur ton uniforme. Il m'a dit que c'était la Silver Star. Il a dit que tu avais fait quelque chose de très spécial pour la mériter.

— Alors, c'est pour ça que tu regardais mes médailles ?

Elle opina.

— On a un dicton au bureau. Sais-tu pourquoi J. Edgar Hoover n'a engagé que des avocats et des experts-comptables quand il a créé le FBI ? À cause de notre attention méticuleuse au détail, notre curiosité et notre ténacité.

— Qu'essaies-tu de me dire ?

— Je dis qu'après avoir parlé à ton père, j'ai été sur le registre de la Silver Star sur Internet, et j'ai vu deux fois ton nom.

— Et ?

— Puis j'ai cliqué sur le texte de la citation.

— Vraiment ?

Mitchell commençait à se tendre. L'armée avait-elle laissé cette porte ouverte ? Impossible.

— Ouais, et la seule chose écrite, c'était « Secret Défense ».

Il se détendit.

— Tout est Secret Défense.

— Tu devrais recevoir plus que des médailles en reconnaissance.

— Ce n'est pas une question de reconnaissance. Ça ne l'a jamais été.

Elle se pencha et passa ses doigts sur le côté de son visage.

— Scott, j'ai eu beaucoup de temps pour penser à ce qui nous était arrivé.

— Moi aussi. Plus que tu ne peux l'imaginer.

— Je me suis toujours demandé pourquoi, et puis, en avril dernier, quand j'ai parlé à ton père, j'ai enfin eu ma réponse.

— Vraiment ?

— Oui, c'est pour ça que je t'ai amené ici. Pas pour qu'on se fasse du mal.

Elle prit ses mains dans les siennes.

— Ah ! non, ne pleure pas.

Il y eut une cassure dans sa voix.

— Je veux que tu saches que je comprends. Je croyais que tu étais égoïste. Tu aimais l'armée plus que moi. Mais il ne s'agit pas de ça, je me trompe ?

Les yeux bruns de Mitchell brûlaient.

— Je me demande parfois : si je ne le fais pas, qui le fera ?

— Je sais. Ceux qui peuvent... font.

— Ouais.

— La plupart des gens n'ont aucune idée de ce que le mot devoir signifie réellement. Je n'en avais aucune.

Il hocha la tête.

— Parfois, c'est si difficile.

— Je ne peux même pas imaginer.

Elle lui serra les mains.

— Mais écoute-moi. Tu ne peux pas t'arrêter. Parce qu'on a besoin de toi.

Elle le déposa à la maison à sept heures dix, et, avant qu'il entre et réveille tout le monde pour dire au revoir, il se glissa jusqu'à l'atelier, façon Forces spéciales, et y entra.

Il alla jusqu'au grand établi de son père, vit un clou dans le mur marron et un rectangle là où la peinture semblait plus sombre et libre de toute poussière.

Oui, une photo avait été accrochée là. Il ouvrit l'un des tiroirs sur le côté de l'établi et la trouva.

Son père s'était donc rappelé la photo à la dernière minute et s'était précipité dans l'atelier pour l'enlever. Il était fier de son fils, mais trop gêné pour le montrer.

Mitchell remit la photo dans le tiroir et sourit. Kristen ne s'imaginait pas le

cadeau qu'elle lui avait fait.

C'était un retour au foyer qu'il n'oublierait jamais.

Quartier Général du trente et unième groupe d'armées (RMN) - Bureaux des forces opérationnelles spéciales - Xiamen, Chine - Février 2012

Les Forces opérationnelles spéciales de la région militaire de Nanjing, en Chine, avaient pour nom de code les Dragons volants, d'où, en 2008, la suggestion du colonel Xu Dingfa de l'Armée populaire de libération d'appeler l'opération « Dragon bondissant », puisque ses camarades de l'ancien groupe des Forces spéciales joueraient un rôle clé dans l'attaque de Taïpei. Le nom était resté inchangé depuis.

Ce matin-là, il était assis dans son bureau, partageant une tasse de thé avec son très estimé collègue, le général de division Chen Yi, commandant de toute la région. Seuls quelques rares individus triés sur le volet étaient au fait de la visite de Chen, et Xu comprenait pourquoi le général ne voulait pas discuter de ces affaires par voie électronique ou au téléphone.

— Comme vous l'avez prévu, l'heure approche, dit Xu, désignant du menton un numéro du *Beijing Daily* posé sur son bureau. Ils ont achevé leurs négociations hier matin.

Chen sourit d'un air entendu, la paupière de son œil gauche atteint d'amblyopie bougeant à peine.

— Le printemps est précoce cette année.

Des officiels taïwanais avaient annoncé qu'ils étaient parvenus à un accord avec les États-Unis visant à renoncer à trois sous-marins à propulsion diesel pour un sous-marin Ohio converti en SSGN. L'Ohio SSGN était capable de lancer en cascade cent cinquante-quatre missiles de croisière Tomahawk. Il ne serait pas nécessaire d'apporter des modifications au Chingshan, l'abri de sous-marins secrets taïwanais, récemment achevé dans un flanc de montagne sur la côte est.

C'était le premier sous-marin nucléaire que les États-Unis avaient jamais envisagé de vendre à un gouvernement étranger, même si Xu savait que la transaction était soumise à ratification par le Congrès.

Si tout se passait bien, leur gouvernement considérerait la vente comme une provocation et déploierait des troupes au sol supplémentaires dans ses bases militaires de Shanghai à Xiamen. Les exercices à balles réelles, de concentration de forces et d'opérations amphibies agressives débuteraient immédiatement.

De plus, la Révolution dans les affaires militaires du pays – phrase née de l'imagination de l'armée pour souligner son désir d'édifier une force réduite mais technologiquement supérieure – avait abouti à la création de bien d'autres unités high-tech, dont la mission était de cibler les communications et les systèmes informatiques ennemis et de brouiller les systèmes de guidage des munitions. Ces unités plus petites et mieux outillées, jointes aux équipes

des Forces spéciales de Xu, étaient exactement ce dont le groupe des Tigres du printemps avait besoin pour lancer la première phase de son plan.

Les tigres nés au printemps étaient autonomes après leur deuxième année, au troisième printemps, mais Xu et son groupe avaient attendu bien plus que cela pour imposer leur volonté, quand d'autres à Pékin étaient trop lâches pour le faire. L'heure approchait pour que l'Est et l'Ouest se disputent la suprématie dans le Pacifique.

— Général, nous continuerons à suivre la situation de très près. Je suppose que vous m'informerez quand il sera temps de se préparer pour la phase ultime.

— Je vous enverrai le messenger habituel.

Chen tourna son attention vers la photographie sur le bureau de Xu.

— Et vous pouvez dire à vos parents que ce ne sera plus très long.

Xu opina. Après une longue nuit de beuverie, il avait, plutôt malencontreusement, raconté cette histoire si intime au général, lui-même poussé à agir par sa propre frustration de longue date vis-à-vis du gouvernement. Chen se leva.

— J'ai une journée très chargée et je dois prendre l'avion cet après-midi. Je rencontre le directeur adjoint demain.

Le directeur adjoint Wang Ya du Département de politique générale de la Commission militaire centrale, était le conseiller de l'un des membres les plus haut placés de l'APL. Wang était un *zhengzhi junguan*[8], diplômé de l'Académie chinoise des sciences militaires, membre du Conseil d'État nommé par le Congrès national du peuple (CNP) lors du XIII^e Congrès national. Chen parlerait avec l'allié le plus puissant du groupe dans le complexe situé dans l'ouest de Pékin. Dès le départ, Wang avait donné son appui solide, mais muet, aux activités des Tigres. Quand l'heure viendrait, son influence n'aurait pas de prix.

— Général, merci d'être venu. J'attends votre message.

— Excellent. Et n'oubliez pas : quand l'heure viendra, il nous faudra agir très vite.

— Je comprends, mon général.

Alors qu'il le raccompagnait, le capitaine Fang Zhi l'attendait à la réception. Fang entra d'un pas vif et dit :

— Vous avez entendu la nouvelle ?

Xu sourit.

— Il y a plusieurs heures, mon ami.

— Vous croyez que le moment est arrivé ?

Xu hésita.

Au cours des quatre dernières années, Fang et lui étaient devenus des amis proches. Ni l'un ni l'autre n'avait eu de bons résultats aux Jeux olympiques, mais c'est là qu'ils avaient scellé leur amitié.

Une fois que Xu eut réussi à faire nommer Fang dans l'APL, il l'avait présenté à ses camarades très progressivement et avec beaucoup de

précautions. Fang avait, effectivement, communiqué ses connaissances intimes des opérations et des tactiques des Forces spéciales américaines et alliées. Mais il venait de Taïwan, et Chen et d'autres avaient prévenu Xu qu'on ne pourrait jamais lui faire pleinement confiance.

Si Fang connaissait donc l'existence de ce groupe et les membres qui le composaient, il ne faisait pas partie du cercle intime et ignorait la nature exacte de ses plans. Sa tâche, comme toujours, serait de diriger les équipes de sécurité chaque fois que le groupe se réunirait.

Xu finit par répondre :

— Si le moment est arrivé ? Je ne sais pas. Il est vrai que nous attendons depuis longtemps, mais les conditions doivent être parfaites. N'oubliez pas les autres occasions qui se sont présentées et n'ont pu être saisies. Nous devons être patients.

— Je comprends.

— Cependant, j'aimerais que vous alliez dans les montagnes, que vous rencontriez ces anciens et voyiez si nous pouvons sécuriser ce lieu de rendez-vous dont on a parlé.

— Vous avez un jour et une heure exacts ?

— Pas encore. Mais voyez quel temps il leur faut pour nous recevoir.

— Je m'en occupe immédiatement.

Le cœur battant, Fang Zhi quitta le bureau de Xu et grimpa dans son Brave Warrior, un nouveau 4 x 4 qui ressemblait à une version plus petite du Hummer américain et était peint en vert olive terne. Il s'éloigna du quartier général du groupe d'armées, vers l'est dans les montagnes de l'intérieur.

L'asphalte céda bientôt le pas à la terre, et il roula près de ruisseaux glacés et de forêts marron qui retrouveraient sous peu chaleur et exubérante verdure. Dans certains endroits où les maisons étaient complètement à l'ombre des arbres, les seuls signes de civilisation étaient les poteaux électriques et téléphoniques bordant la chaussée.

La route se fit plus raide, plus tortueuse, avec de grosses branches en surplomb du véhicule. Fang n'était venu que de nuit, et il prit le temps de s'émerveiller devant ce paysage magnifique. Il était chez lui. Son unique souhait était que Xu lui fasse enfin confiance. Il détectait les secrets dans la voix de son ami, et, ces quatre dernières années, Fang attendait son heure, espérant qu'il serait enfin autorisé à rejoindre les Tigres du printemps en qualité d'égal. Il n'avait peut-être pas le haut rang des autres, mais il était et continuerait à être un conseiller précieux sur les tactiques, les techniques et les procédures de l'ennemi.

Il savait qu'il ne devait pas en vouloir à Xu si cela ne se faisait jamais. Son ami subissait la pression de ses camarades, et il n'en tenait qu'à Fang de continuer à prouver sa valeur et sa loyauté.

Il continua encore pendant deux heures environ, descendant dans une vallée isolée où une forteresse hakka solitaire, entourée de montagnes abruptes et d'épaisses forêts, sortait de terre comme quatre silos de missiles nucléaires :

des anneaux avec des centres vides.

Le peuple hakka avait, au fil des siècles, migré de la Chine du Nord et s'était installé au sud. Il avait un passé long et riche, et, surtout, une forme d'architecture unique : des forteresses rondes, faites d'argile, de cendre et de grains. Ces structures s'élevaient sur une hauteur de trois à quatre étages, et certaines étaient en place depuis plus d'un millier d'années.

Alors que Fang approchait de la forteresse, les quatre bâtiments circulaires au toit en forme de champignon se firent plus distincts, ainsi que l'édifice central carré qui abritait également une cour. Près d'une centaine de personnes vivaient et travaillaient autour de la forteresse. Le rez-de-chaussée servait à stocker les aliments, à cuisiner, à manger et à rencontrer les autres, alors que les étages supérieurs étaient réservés aux habitations. Les plus jeunes résidaient aux étages du haut.

L'entrée principale se faisait par un grand portail central, semblable à celui des châteaux d'Europe. Ce que Fang aimait le plus dans cette forteresse-ci, c'étaient les hautes portes en fer forgé qui offraient une sécurité supplémentaire.

C'était Fang qui avait suggéré de trouver un arrangement avec les Hakkas pour emprunter leur forteresse pour les réunions. Le lieu était isolé, facile à sécuriser et, si le pire devait se produire, le groupe serait entouré de boucliers humains, ce qui pousserait tout ennemi à réfléchir.

De plus, les Hakkas, grassement payés en échange de l'utilisation de leur complexe, traitaient chaque membre du groupe comme des rois. Par-dessus tout, ils étaient discrets, ce qui avait été un défi majeur dans d'autres endroits.

Tandis que Fang avançait sur le long chemin, puis tournait sur la route, des enfants qui jouaient sur le bord s'arrêtèrent et coururent après son 4 x 4.

Quand il atteignit le portail, il avait attiré une petite foule de gamins, et l'un des quatorze anciens du village, Huang, un homme sec grisonnant dont le pantalon était remonté haut sur son nombril, chassa les enfants et vint vers Fang qui descendait de la voiture.

— C'est nouveau ? demanda Huang, les yeux écarquillés alors qu'il passait ses doigts sur le capot du Brave Warrior.

— Vous l'aimez ?

— Beaucoup.

— Je pourrais peut-être vous en obtenir une.

— Non. Je ne crois pas.

— Croyez-y.

— Très bien. Entrez prendre le thé. Vous n'avez pas le choix.

Huang avait un sourire crispé.

Fang le suivit à travers les portes ouvertes, dans la cour centrale. Il leva les yeux vers les femmes qui étendaient du linge à des lignes pendues entre les balcons courbes.

— Je suppose que vous êtes venu organiser une nouvelle réunion ? demanda Huang alors qu'ils traversaient la cour.

— Oui.

— Eh bien, les autres anciens commencent à avoir des réserves. Et les hélicoptères font trop de bruit.

— Donc, votre prix a augmenté ?

Huang marqua une pause, se retourna.

— Oui, effectivement. Et il me faudra un de ces 4 x 4.

Fang se raidit.

— Je suis sûr de pouvoir arriver à un arrangement.

Ils tournèrent dans une allée étroite qui les amena dans un coin-repas de taille modeste avec des tables en bois et une cheminée.

Mais avant que Huang puisse prendre le thé, Fang regarda derrière lui, s'assurant qu'ils étaient seuls.

D'un geste abrupt, il tira la canne-épée fixée à sa ceinture, leva le bras et frappa d'un grand coup l'épaule de Huang, mettant l'homme à genoux.

Le souffle coupé, Huang porta une main à la plaie.

— Fang ! Que faites-vous ?

Fang leva l'épée, la faisant osciller à un cheveu du nez de Huang.

— Je vous rappelle, vieil homme, que vous ne pouvez pas nous menacer. Nous vous avons fait une offre généreuse. Et je vous obtiendrai ce 4 x 4, mais notre prix ne bouge pas.

— Très bien. Très bien.

— Dites aux anciens de garder leurs réserves, parce que, s'ils changeaient d'avis, il pourrait se passer des choses terribles ici.

— Fang, vous n'avez pas besoin de faire ça.

— Il semble pourtant que si. Bon, je ne resterai pas pour le thé. Dites aux autres que nous viendrons bientôt.

Fang tira un mobile de sa poche revolver et le posa sur le sol à ses côtés.

— Laissez-le allumé. Gardez-le en permanence avec vous. J'appellerai. Soyez prêts. Vous avez compris ?

— Oui.

L'épée de Fang siffla quand il la remit dans la canne, puis Fang tendit la main à Huang, qui la regarda et finit par l'accepter.

— Vous voyez ? dit Fang avec un grand sourire. Tout va mieux maintenant.

Commission Militaire Centrale (CMC) - Enceinte du Ministère de la Défense Nationale - Pékin, Chine - Avril 2012

Le capitaine Zuo Junping, l'attaché militaire de vingt-huit ans du directeur adjoint Wang Ya, émergea de sous sa pile de rapports du renseignement et accueillit le lion général de division Chen Yi. Le général était venu de Xiamen trois fois au cours du dernier mois et avait passé une semaine à Pékin, rencontrant chaque jour le directeur adjoint.

Qu'un unique commandant d'une unique région militaire puisse obtenir autant d'attention du directeur adjoint aurait pu sembler étrange à toute personne externe s'il n'y avait eu les événements récents.

Depuis que les États-Unis avaient annoncé la vente de ce sous-marin à Taïwan près de trente jours auparavant, l'intégralité de la région de Nanjing était en état d'alerte militaire maximale, et le bureau avait été envahi de renseignements. Les exercices « d'entraînement » de l'APL dans le détroit de Taïwan, ainsi que le redéploiement des troupes, avaient poussé les États-Unis à déployer une deuxième force opérationnelle de porte-avions dans la zone alors que le président américain poursuivait ses tentatives d'intimidation et ses avertissements contre toute action du gouvernement chinois à l'encontre de Taïwan.

En réaction, l'armée de l'air chinoise avait redéployé des escadrilles d'avions de combat et de bombardiers et, sur la recommandation du directeur adjoint Wang, commandant de la marine de l'APL, avait ordonné que deux sous-marins nucléaires d'attaque de classe Shang de sa flotte de la mer du Nord à Qingdao rejoignent la flotte de la mer de Chine orientale.

Cette action doubla le nombre de sous-marins de classe Shang sous contrôle opérationnel du vice-amiral de la mer de l'Est, Cai Ming, fait rapidement mis en ligne par le *PLA Daily English News*.

Et aujourd'hui justement, après un long mois de malaise, le président, le vice-président et le Premier ministre de Taïwan, manifestement menacés par la démonstration de force de la Chine, s'étaient entendus pour déclarer la loi martiale. Les agents et sympathisants chinois étaient regroupés et emprisonnés pendant que le gouvernement et la Coalition pan-verte – composée du Parti démocratique progressiste, de l'Union pour la solidarité de Taïwan et le Parti pour l'indépendance de Taïwan – menaçaient à présent de déclarer l'indépendance de Taïwan vis-à-vis de la Chine continentale.

Les Américains avaient une métaphore pour une telle situation : ils l'appelaient une poudrière.

Zuo fit entrer le général dans le cabinet du ministre adjoint, ferma la porte et revint à sa chaise. Il se tordit les mains et pensa à ralentir son pouls. Ce n'était qu'une journée comme une autre. Pas de quoi s'inquiéter. Quand elle serait

terminée, il rentrerait chez lui dans son petit appartement et se détendrait avec une bouteille de Tsingtao et un paquet de cigarettes.

La vie était bien plus facile aux États-Unis. Zuo avait passé ses années de second cycle à l'Université de Jiao Tong à Shanghai, où il avait décroché un diplôme d'ingénieur. L'année suivante, il avait participé à un programme conjoint avec l'université Drexel, à Philadelphie, pour obtenir son diplôme de troisième cycle.

Pendant son séjour aux États-Unis, il avait logé dans une famille dont le fils était capitaine dans l'armée, et ils avaient noué une solide amitié. De plus, la vision que Zuo avait de l'Amérique et de la culture américaine avait été transformée pendant ses quatre années d'études. Une nation qu'il avait autrefois décrite dans un devoir d'école comme le pays des corrompus et des égoïstes était devenue quelque chose de très différent.

Son pays.

Sachant que Zuo devait rentrer en Chine faire son « devoir sacré » comme citoyen et servir dans l'armée, des représentants de la DIA, l'agence américaine du renseignement pour la Défense, l'avaient recruté comme agent avec la promesse que, s'il travaillait pour eux pendant pas moins de six ans, ils l'aideraient à venir aux États-Unis et à devenir citoyen américain.

Zuo avait passé des mois difficiles avant de prendre sa décision, mais il avait fini par accepter.

Après être rentré en Chine, il avait rempli ses obligations militaires et également enseigné à l'Académie chinoise des sciences militaires, où le directeur adjoint Wang l'avait remarqué quand il donnait le cours sur le citoyen-soldat dans la société américaine.

Wang avait été impressionné par son érudition, ses capacités à parler en public et son subtil sens de l'humour. En dépit de la jeunesse de Zuo et de son manque d'expérience, Wang l'avait pris sous son aile et était devenu son mentor. Chacun des succès de Zuo relevait un peu plus l'ego de Wang.

De fait, l'ascension remarquable de Zuo au sein de l'APL dépassait les rêves les plus fous de ses employeurs américains, et ils lui proposèrent de prolonger son contrat de quatre à six années de plus (il en avait déjà fait cinq). Manifestement, plus Zuo progressait, moins il aurait de chances de quitter vraiment le pays.

Il avait donc refusé leur offre et répondu par sa contre-offre : préparer les plans pour le faire sortir du pays immédiatement. S'ils le faisaient, il leur donnerait les renseignements qu'il avait collectés ces deux dernières années sur une opération appelée « Dragon bondissant », opération sur laquelle la DIA l'avait interrogé en 2009 quand on avait entendu cette expression pour la première fois au Waziristan.

Zuo leur dit qu'il avait des noms, des dates ainsi que le jour et l'heure d'une réunion à venir, mais qu'il ne les leur communiquerait que s'ils le faisaient sortir de Chine. Il attendait leur réponse.

Quelle que soit sa difficulté à abandonner son poste et à laisser sa mère et

son frère malade derrière, Zuo savait que c'était aux États-Unis qu'il était chez lui.

Et il savait que, s'il restait à ce poste plus longtemps, le directeur adjoint finirait par découvrir ses activités et, par une nuit froide et sombre, pendant que Zuo dormirait, un homme pénétrerait dans son appartement. Ils diraient que c'était un cambriolage.

Le directeur adjoint avait de toute évidence beaucoup à cacher, et la surveillance discrète de Zuo avait révélé des vides étranges dans ses habitudes, qui l'amenaient à se poser des questions déconcertantes sur les relations et l'influence de son patron.

Le troisième mardi de chaque mois, à treize heures exactement, Wang passait un appel à un numéro à Genève. Et, au moins deux fois par mois, il avait un déjeuner-réunion clandestin en dehors du bureau.

Zuo se demandait si le directeur adjoint, tout comme lui, avait son propre ordre du jour. Il avait envisagé de demander à la DIA si Wang travaillait en fait pour eux. Quelle ironie ce serait ! Mais, non, cela ne pouvait pas être le cas.

Avec un soupir qui le fit frissonner, il se remit à trier et compiler ses rapports. Dans deux heures, il devrait briefer le ministre adjoint sur la situation en cours dans le détroit de Taïwan. Cependant, Wang n'écouterait qu'à moitié puisqu'il regarderait CNN par satellite et interromprait Zuo pour décrier les inexactitudes de la chaîne américaine.

Cette nuit-là, alors que Zuo rentrait à son appartement sous une pluie torrentielle, il remarqua un homme en imperméable bleu foncé tapi dans un recoin de l'autre côté de la rue, en face de son bâtiment.

Il hésita un instant, essaya de voir à travers la pluie et se rendit compte que c'était son contact à la DIA qui l'attendait.

Lo Kuo-hui avait plus ou moins le même âge que Zuo et, lui aussi, avait étudié aux États-Unis et été recruté par la DIA.

Zuo traversa et atteignit le recoin, où il abaissa son parapluie pour les protéger tous deux du vent.

— Je pensais que ça prendrait plus de temps.

— Pas avec ce qui se passe en ce moment, dit Lo.

— Alors ?

Lo eut un faible sourire.

— Ils ont accepté votre offre. Mais il leur faut d'abord vos renseignements.

— Quelles garanties ai-je ?

— Aucune, à moins que les infos soient bonnes.

Zuo mit la main dans sa poche, en sortit son portefeuille et tira une petite clé flash de la taille d'un ongle de pouce. Il la tendit à Lo.

— Dites-leur d'analyser ça. Ils peuvent vérifier les coordonnées GPS par satellite. Les données sont fraîches d'aujourd'hui. Tout changement qui survient n'est pas de mon ressort, mais je les tiendrai informés si j'en apprends plus.

— Parfait. J'espère que ça marchera pour vous comme vous le voulez.

— Et vous ?

— Je pars ce soir. Mon travail pour eux est terminé.

— Et ils vous font sortir ?

— Oui.

Zuo soupira. Peut-être pouvait-il faire confiance à la DIA après tout. Il avait toujours eu des doutes.

— Qui vais-je rencontrer ensuite ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr qu'ils enverront quelqu'un. Au revoir, Zuo.

Lo remonta le col de son imper et se précipita sous la pluie.

Robin Sage - « Pineland » - Environs de Fort Bragg, Caroline du Nord - Avril 2012

Le capitaine Scott Mitchell se tapit plus profondément dans le sous-bois alors que le gémissement hoquetant d'un moteur diesel déchirait le silence matinal. Droit devant, la route de boue sinuait comme une tache de rouille rouge à travers la forêt.

Un moment plus tard, le vieux camion au plateau couvert d'une bâche abîmée contourna un bosquet de pins et avança en bringuebalant, projetant des gerbes de boue dans son sillage.

Mitchell, habillé de vêtements civils noirs et d'un *shemagh* noir sur la tête, saisit le lanceur de billes de peinture, copie exacte du Beretta Cx4 Storm.

Aujourd'hui, il avait pour nom Jawaad et était un chef local de la guérilla, ou chef-G, dans son rôle de « la République populaire de Pineland », un pays fictif dont le modeste nom suggérait un pays de parcs de mobile homes plutôt qu'une nation déchirée par la guerre.

Ces six derniers mois, des rebelles d'OpForland, un pays connaissant des troubles politiques et religieux, se faufilaient en douce à travers la frontière et terrorisaient le village de Jawaad. Ils avaient tué son père et deux de ses frères.

Jawaad était là pour rendre coup pour coup aux rebelles, libérer son pays de l'oppression et envoyer un message à l'ennemi. Il était là pour se venger.

À cette fin, lui et ses guérilleros, ou G, avaient rejoint le détachement opérationnel Alpha 927, une équipe de douze soldats des Forces spéciales américaines, et s'entraînaient depuis deux semaines.

En fait, tout ce scénario faisait partie de Robin Sage, exercice d'entraînement sur le terrain de dix-neuf jours, phase ultime du stage de qualification aux Forces spéciales SFQC d'une durée de dix-huit à vingt-six mois, qui se déroulait au John F. Kennedy Special Warfare Center de Fort Bragg. Le nom Robin Sage venait de Robbins, une ville voisine, et de l'homme qui avait élaboré l'exercice, le colonel Jerry Sage, l'un des premiers commandants de l'école.

L'exercice était réalisé à travers quatorze pays et soumettait les agents opérationnels à une éprouvante série de situations de guerre non conventionnelle où ils devaient s'appuyer sur tous les aspects de leur formation, de la planification de la mission à son exécution. Robin Sage était le dernier exercice avant l'obtention du diplôme et l'affectation à l'un des groupes des Forces spéciales opérationnelles. Pour les hommes qui suivaient ce stage, réussir l'exercice était plus important que tout.

Mais ils devaient d'abord passer l'obstacle Scott Mitchell.

En sa qualité de chef-G, Mitchell avait déjà indiqué clairement au

commandant du détachement, le capitaine Fred Warris, et à l'adjudant-chef classe 2, Baron Williams, que c'était lui qui décidait ici, et ces types s'étaient déjà disputés à ce propos. Là-bas, dans le vrai monde, il fallait parfois faire confiance au chef local qu'on ne connaissait que depuis un mois, parce que, dans le cas contraire, le boulot ne serait jamais fait. De plus, il fallait parfois le laisser diriger parce que c'était son combat et que c'était son honneur qui était en jeu. C'était difficile à admettre pour de nombreux soldats, des hommes qui adoraient tout maîtriser.

L'entraînement Robin Sage intégrait aussi les expériences de soldats réels, comme Mitchell, qui avait conçu ce scénario particulier d'après ce qu'il avait vécu en Érythrée. Le jeune capitaine Warris serait dépassé.

La respiration de Mitchell se fit plus superficielle. Le camion était à une vingtaine de mètres de la ligne de démarcation à présent.

Suffisamment près.

Il bondit de sa cache, courut sur la route et se mit à canarder le véhicule, hurlant comme un fou : « Pour mon père ! Pour mes frères ! »

Derrière lui, Warris se mit à beugler :

— Jawaad, qu'est-ce que tu fous, bon sang ? Reviens !

Mitchell continua à tirer, ses billes de peinture explosant sur le pare-brise du camion.

Warris beugla encore plus fort :

— Jawaad, reviens ici !

Le chauffeur du camion mit au point mort, sortit d'un bond, et le passager aussi : deux soldats d'OpForland armés de fusils. Ils se jetèrent au sol et se mirent à riposter, des billes sifflant aux oreilles de Mitchell, qui souriait en lui-même.

Le chef-G Jawaad avait fait foirer toute l'embuscade.

L'équipe de l'ODA et les guérilleros étaient censés attendre, tapis, que le camion arrive à la ligne de démarcation, et alors les hommes de Jawaad jetteraient une grenade fumigène pendant qu'une fausse mine claymore exploserait, déchiquetant l'avant du véhicule. Mitchell avait, à sa manière bien à lui, juste accueilli ses étudiants au cours de base de la guerre non conventionnelle, où aucun plan de bataille ne survivait au premier contact ennemi – ou ami.

Il continua à courir vers le camion, sous le feu des soldats ennemis, billes frappant ses cuisses et sa poitrine. Il éjecta quelques projectiles de plus, hurlant encore vengeance jusqu'à ce qu'il se mette à genoux dans la boue, fasse feu, puis chute et roule sur le flanc, criant :

— À l'aide ! J'ai été touché ! Je suis touché !

C'était à présent à Warris et à Williams de contrôler le chaos.

Mitchell resta là et observa, alors que, de l'autre côté du chemin, un des évaluateurs de l'équipe, le capitaine Simon Harruck, se levait des broussailles pour regarder le sergent qui l'assistait soulever sa petite caméra faisant un enregistrement numérique de l'événement.

Warris donna l'ordre à ses soldats du génie qui se tenait sur la mine de faire le tour vers l'arrière du véhicule, pendant que tous les autres ouvraient le feu sur le camion, billes de peinture martelant le métal, rebondissant sur la tôle.

En cinq secondes, les deux soldats ennemis étaient « morts », et Warris ordonnait un cessez-le-feu. Ses soldats du génie furent les premiers au véhicule et entreprirent de décharger et d'ouvrir brutalement les caisses contenant repas, plats tout faits et caches d'armes.

Mitchell se releva.

— Équipe ODA ? Équipe de guérilleros ? L'exercice est fini. Vers moi maintenant !

Il fallut encore plusieurs minutes pour que les hommes, près de trente en tout, se regroupent autour de Mitchell au milieu de la route. Il secoua la tête en regardant Warris.

— Vous avez deux toubibs. Vous ne pouviez pas en envoyer un me sauver la vie ?

Le capitaine fronça les sourcils, confus.

— Vous avez couru sur le camion, fait foirer toute l'embuscade. C'était comme si vous vouliez vous suicider.

— Et maintenant, tous les G sont en rogne après vous pour m'avoir laissé mourir.

— Mais vous vous êtes tué tout seul.

— Non, je me vengeais. Et ça, c'était peut-être plus important pour moi que ma propre vie. Ou peut-être que j'essayais de montrer à mes hommes combien leur cause est importante. J'essayais de leur apprendre à se battre jusqu'à la mort.

— En plongeant dans le feu.

— Peut-être me suis-je sacrifié.

Mitchell soupira et adopta à présent un ton moins formel.

— Vous voyez, vous ne savez pas ce que ces types feront quand le moment sera arrivé. Il y a toujours un plan B, qui implique qu'ils vous trahissent ou font un truc débile, comme courir sur la route.

Warris opina.

— Mais nous avons quand même atteint l'objectif. Le camion est arrêté, la marchandise, saisie.

— Peut-être pas. Vous avez tellement arrosé ce camion qu'il a explosé. Personne n'aurait dû tirer. Vous envoyez vos toubibs et faites bosser vos snipers pour abattre les méchants.

Warris déglutit, et Mitchell sut que chaque décision que le capitaine venait de prendre pèserait lourd dans son esprit. Il se demandait déjà si sa carrière était compromise.

Mitchell le laissa donc tranquille et ajouta :

— Je sais qu'il suffit d'une seconde pour faire la différence entre vivre et mourir, mais vous devez utiliser cette seconde pour réfléchir. Bon, j'ai un type qui fonce sur le camion. Il a arrêté le camion – ce que la mine claymore était

censée faire. On n'a pas de fumée, mais le chef-G les occupe. Je vais positionner mes tireurs sur la cible. Oui, je sais que vous devez faire cette analyse en une seconde. Mais on n'est pas ici parce qu'on a peur des défis. Et pour ce que ça vaut, j'ai fait pareil que vous, balancer des tonnes d'acier sur la cible. Je n'ai pas envoyé le toubib. Les guérilleros ont renversé la situation et m'ont rendu responsable de sa mort. Il m'a fallu longtemps pour regagner leur confiance.

Warris y réfléchit, murmura un « Waouh ! », puis ajouta :

— Capitaine, j'apprécie votre franchise.

Mitchell lui tendit la main.

— Leçon apprise. Donc, maintenant que je suis mort, j'aimerais que vous voyiez si vous pouvez toujours négocier avec mes G et la personne responsable – et parfois, même ça, ça peut être un sacré problème. Et – oh ! oui – les G vont piller ces corps, et après, ils pourraient vouloir leur couper la tête et les mettre sur des poteaux. Quel effet ça vous fait ?

Warris écarquilla les yeux.

Mitchell fit un bref signe de tête au capitaine Harruck, qui se mit à aboyer de nouvelles instructions au groupe alors que, devant, un Hummer approchait et s'arrêtait.

— Bonjour, je cherche le capitaine Mitchell, dit le jeune soldat première classe au volant.

Mitchell releva la tête.

— Vraiment, parce que je vous cherchais, soldat – il lut la plaque de la femme – Morgan.

— Mon capitaine ?

— Ouais, ça fait deux semaines que je n'ai pas eu de douche chaude. Pouvez-vous me conduire à l'hôtel le plus proche ?

Le soldat grimaça.

— Je suis désolée, mon capitaine.

— Ouais, je pue. Vous vous y ferez. Amenez-moi juste à une douche.

— Pardon, mon capitaine, mais ils m'ont envoyée ici pour vous ramener. J'ai attendu toute la matinée à votre BOA. Je viens d'être autorisée à passer. J'ai des ordres pour vous ramener à Bragg – sans détour.

Mitchell se renfroga.

— Super.

Il grimpa dans le Hummer et s'affala dans le siège, boue et peinture éclaboussant le tableau de bord.

— Désolé pour toute cette saleté.

— Pas de problème, mon capitaine.

Il ferma les yeux, ne supportant pas que son chauffeur, la jeune et jolie soldat Morgan, soit le portrait craché de Kristen.

Quand ils arrivèrent à Bragg, le lieutenant-colonel Gordon et le commandant Grey attendaient. Gordon annonça que le général d'armée était sur leur dos. Apparemment, la misère aimait la compagnie. Ils firent entrer

Mitchell directement dans les bureaux quelconques des Ghosts et le poussèrent pratiquement devant l'écran vidéo.

Le général d'armée Joshua Keating était à l'écran, appelant de l'USSOCOM. La coupe de cheveux classique du général et ses lunettes aux verres teintés démentaient son passé de soldat des Forces spéciales au Vietnam et pendant la première guerre du Golfe, où il avait décroché un plein tiroir de médailles. Il avait des diplômes d'histoire et avait écrit un livre qui s'était bien vendu sur l'histoire des opérations des Forces spéciales. Il était même diplômé du programme de formation pour dirigeants sur la sécurité nationale et internationale de Harvard, et il avait ces dix dernières années occupé tant de postes de commandement qu'il lui était difficile de se les rappeler. Plus tôt dans l'année, il avait finalement pris le commandement de l'USSOCOM, le poste qu'il convoitait, Mitchell le savait.

Si certains détestaient et craignaient Keating, Mitchell s'entendait bien avec lui, en partie parce que le général était un officier qui mettait la main dans le cambouis, comprenait la nature unique des opérations des Forces spéciales et estimait qu'il était de son devoir de rester en contact étroit avec ses hommes sur le terrain.

Bien sûr, c'était un tyran impatient, mais également un homme direct qui ne retenait jamais un coup. Mitchell trouvait cela plutôt rafraîchissant.

Keating se pencha vers l'avant, sa poitrine bardée de rubans qui se détachaient nettement sur son uniforme de classe A amidonné et repassé, le nouvel uniforme bleu de l'armée ayant remplacé le vieux vert en 2011.

— Mitchell, vous avez une sale gueule.

Il tripota gauchement la boue sur son visage.

— Merci, mon général. J'avais un autre mot à l'esprit.

À la droite de Keating se trouvaient des douzaines d'écrans affichant des cartes, des comptes rendus du renseignement, des images satellites et des vidéos en direct d'agents opérationnels sur le terrain. Tout cela se rassemblait en une mosaïque pixélisée fluctuant avec une vie propre. Par-dessus l'épaule gauche du général se dressait une carte tridimensionnelle de quatre mètres de haut de la côte chinoise et de Taïwan, avec des calques verts et des grilles de coordonnées dont le clignotement attirait l'attention de Mitchell vers plusieurs emplacements.

— Ne faites pas le malin, Mitchell. Je vous ai entraîné de Robin Sage parce qu'on a une crise.

— Général, j'ai été hors circuit pendant deux semaines. Je n'ai pas été en ligne et n'ai pas lu un journal..., mais mon petit doigt me dit que ça a quelque chose à voir avec cette vente de sous-marin à Taïwan.

— Et comment !

— Je vois que vous avez affiché la Chine sur la grande carte.

Keating jeta un œil par-dessus son épaule.

— Je veux, mon neveu, parce que notre épreuve de force dans le Pacifique va vite tourner au vinaigre.

Le général changea de position pour permettre à une femme élégamment vêtue de bleu foncé d'apparaître à l'écran. Elle avait la quarantaine passée, les cheveux bruns commençant à grisonner et des lunettes cerclées de vert posées sur le bout de son nez.

Keating poursuivit :

— Mitchell, je vous présente le docteur Gail Gorbatova de la DIA.

— Bonjour, capitaine.

— Madame.

— Le général voulait que je vous fasse un topo sur un compte rendu du renseignement que nous venons de recevoir de l'un de nos agents au sein du gouvernement chinois. Cela concerne une opération appelée « Dragon bondissant ».

— Ça faisait longtemps que je n'avais pas entendu ce nom.

— Pas depuis le Waziristan, je suppose ?

— Exact.

— Nous remontons cette piste depuis plus de trois ans maintenant, et cela vient enfin de porter ses fruits.

Le général Keating, sa patience déjà à bout, intervint :

— Mitchell, la taupe de la DIA a découvert un groupe de commandants chinois se faisant appeler les Tigres du printemps. Ils ont les mains qui les démangent et les yeux braqués sur Taïwan. Notre agent indique qu'ils utiliseront ce bras de fer pour lancer leur propre attaque.

Mitchell haussa les épaules.

— Appelez la Chine. Renseignez leur président.

— On ne peut pas leur faire confiance pour gérer cette affaire, dit Gorbatova.

— Le directeur adjoint du département politique est un commanditaire. Et les Chinois pourraient laisser faire, puis rejeter la faute sur cette association de renégats. Nous ne pouvons pas laisser cette occasion aux Chinois.

— Laissez-moi vous poser une question, docteur. Quel est le degré de fiabilité de vos renseignements ?

— Notre agent a été recruté il y a des années. C'est l'un des meilleurs dont nous disposons sur place.

— Eh bien, parfait, parce que je suppose que, quand cette conversation sera terminée, ma vie dépendra de l'exactitude des informations qu'il vous a données.

— Nous n'avons aucune raison de penser qu'elles ne le sont pas.

Le général s'en mêla.

— Mitchell, nous avons une liste de chaque Tigre du printemps. Nous savons également qu'ils ont prévu une dernière réunion dans exactement neuf jours, et nous avons l'heure et le lieu de cette réunion.

Mitchell connaissait déjà l'issue de la conversation.

— Comment faut-il s'habiller ? Décontracté ? Ou dois-je mettre une cravate ?

— Oh ! c'est une affaire officielle, mon garçon. Cravate noire exclusivement. Vous allez vous inviter à cette fête... Et, Mitchell, on a besoin d'une frappe propre et chirurgicale. Pas de prisonniers. Vous m'avez compris, soldat ?

— Oui, mon général.

— Très bien, faites une équipe, préparez un manifeste de chargement, et rendez-vous ASAP dans la baie de Subic. Une ISOFAC sera mise en place, et, d'ici là, votre enveloppe de renseignements devrait être mise à jour et prête.

Quand le général avait indiqué « cravate noire », cela signifiait opération clandestine, sans trace papier ni électronique. Ils seraient littéralement vêtus de noir et ne transporterait rien qui puisse les identifier comme soldats américains. Personne n'assumerait la responsabilité de leurs actions. Qui le pourrait ? Les Ghosts n'existaient pas.

Leur ISOFAC, ou installation d'isolement, leur permettrait de se mettre à la phase de planification de leur mission sans être interrompus.

Enfin, leur TIP, ou enveloppe de renseignements sur les objectifs, contiendrait des informations fusionnées actuelles, détaillées et adaptées émanant de plusieurs sources et décrivant une myriade d'éléments liés à la mission. Cependant, Mitchell n'avait pas besoin d'étudier leur TIP pour la phase d'infiltration. Les pilotes de leur Black Hawk ne seraient pas de la partie cette fois-ci. Mitchell et ses hommes se rendaient dans la baie de Subic pour embarquer sur un sous-marin, parce que c'était l'unique moyen d'infiltrer la côte chinoise, qui plus est armés contre les tigres.

Le ton de Gorbatova se fit grave.

— Capitaine Mitchell, j'aimerais vous rappeler que notre agent a pris un énorme risque pour collecter ces données.

— Que reçoit-il en échange ? Vous l'aidez à passer aux États-Unis ?

— Dans le cas présent, oui. J'espère simplement que vous et vos hommes veillerez à ce que tout cela ne soit pas vain.

Mitchell hocha la tête, puis regarda Keating.

— Général, je me demande pourquoi vous ne voulez pas de SEAL pour cette mission. Avec une infiltration par sous-marin, ça me paraît un boulot pour eux.

— Vous plaisantez, mon garçon ? Vous ne voulez pas du boulot ?

Mitchell se raidit.

— Je n'ai pas dit ça, mon général.

— Vous laissez entendre que je pourrais afficher une préférence ? Que j'ai choisi une unité de l'armée de terre pour prévenir la troisième guerre mondiale parce que je suis moi-même un soldat des FS ?

— Mon général...

— Ben, vous avez foutrement raison. Il y aura deux SEAL pour vous aider pour l'infiltrer et l'exfiltrer, et deux agents de la CIA pour vous rapprocher de l'objectif ; sinon, c'est votre mission, Mitchell. Et rendez-moi un service : ne vous faites pas tuer pendant mon tour de garde. On s'est compris ?

— Oui, mon général.

— Alors, que faites-vous encore ici ? Prenez une douche et sautez dans un avion ! Je vous tiendrai informé des derniers développements quand vous serez aux Philippines.

Mitchell bondit de sa chaise et salua le général.

— Je suis parti, mon général !

L'écran de l'ordinateur afficha le bureau, et Mitchell jeta un regard las à Gordon et Grey.

— Appelez le président. Dites-lui de ne pas déclencher la troisième guerre mondiale tant que je n'ai pas pris ma douche.

Grey sourit.

— À propos d'appel, dès que vous aurez votre liste, envoyez-la. Pas mal d'agents sont en R & R[9], et il nous faudra du temps pour les rappeler.

Mitchell opina.

— Vous avez un stylo ? Je sais déjà qui je veux.

Ville De Big Valley - Comté de Modoc, Californie - Avril 2012

L'adjudant Paul Smith, tireur de précision de l'équipe des Ghosts, était rentré depuis quelques semaines dans sa campagne de Californie du Nord, et deux jours de repos ne s'étaient pas écoulés que son ami d'enfance Hernando Alameda l'appelait pour lui demander de l'aider à charger quelque deux cents balles de foin de luzerne sur des camions à plateau. Hernando avait repris l'exploitation de son père décédé depuis peu. Comme Smith savait qu'il manquait de main-d'œuvre, il ne pouvait pas dire non à son pote de toujours.

Hernando avait vingt-sept ans, quelques années de plus que lui, et il s'était plaint toute la matinée des difficultés à trouver des ouvriers compétents. Chargeant deux fois plus vite que Smith, il passait sa frustration sur les balles de foin.

La conversation en vint aux femmes, comme toujours, et Smith demanda des nouvelles de la petite amie de longue date d'Hernando, Vicki, qui, à force de cajolerie, l'avait amené à lui financer une paire de seins toute neuve.

— Elle m'a largué la semaine dernière, dit Hernando entre deux respirations.

— Ça fait combien de fois ?

— Trois.

— Tu n'as pas besoin d'elle.

— Non.

— Mais tu l'appelleras plus tard.

— Ouai. Je demande le remboursement du prêt.

Tous deux transpiraient abondamment. Smith sourit.

— Qu'elle aille au diable !

— Hé ! ton père m'a dit qu'il prenait sa retraite l'an prochain.

— Ouais, j'arrive pas à y croire. Il a été shérif du comté de Podunk pendant trente ans.

— Tu devrais prendre la relève.

Smith éclata de rire.

— Je me suis engagé dans l'armée pour fuir tout ce crottin de cheval.

— Tu nous détestes tant que ça ?

— Mais non, allez, mon pote, tu connais mes parents. Papa voulait que je devienne spécialiste des fusées. Et ils m'en veulent toujours tous les deux à propos de ce truc de la fac. Mais j'ai ma vie maintenant.

— Et l'armée, c'est vraiment mieux que ça ? Tu n'as jamais pensé à partir ?

Smith haussa les épaules. Il y avait bien eu un moment, vers la fin de sa quatrième année dans l'infanterie. Le service n'était ni aussi prestigieux ni aussi ambitieux qu'il se l'était imaginé. Il avait passé le plus clair de sa vie dans la nature, à chasser et à pêcher. Il était un broussard dans l'âme, et pas

mal de gars de la ville le disaient doué d'un sixième sens. Ils le mettaient toujours en tête de file, comme un limier. Et c'était super, mais il avait fini par s'ennuyer.

— J'ai bien pensé à ne pas résigner à un moment, dit-il à Hernando. Mais c'est alors que j'ai rencontré cet officier des Forces spéciales, et tout a changé.

— Il t'a fait son boniment.

— Non, il est juste venu faire un entraînement au combat et aux arts martiaux. Ce type était incroyable. Il disait les choses telles qu'elles étaient, et, à ce jour, je me souviens encore de sa philosophie d'entraînement.

— À savoir ?

— Eh bien, il pensait que la force mentale était tout aussi importante que la puissance de feu. Il nous a dit que l'entraînement devait toujours être adapté à la mission. Il devait être de courte durée, et on n'avait pas besoin d'être aussi souples que des gymnastes. Et il avait beau être plus petit et plus léger que moi, chaque fois il me renversait comme un fétu de paille. Je n'ai jamais rencontré de soldat aussi professionnel.

— Tu rigoles ? Tu ne m'as jamais raconté cette histoire. Je pensais que tu avais juste franchi le pas. Mais j'avais raison. Il t'a convaincu de résigner.

Smith opina.

— Après avoir travaillé avec moi, il m'a dit que j'étais de la graine de Forces spéciales. Ce qu'il ne m'a pas dit, c'est que je me ferais secouer le paletot pendant le stage de qualification, surtout à la fin de Robin Sage. J'ai bien cru que j'allais y rester.

— Comment il s'appelait, ce type ?

— Le capitaine Scott Mitchell.

Le portable de Smith se mit à sonner. Il posa sa balle de foin suivante et regarda l'écran.

— Désolé, mon pote, je dois répondre.

Magasin 7- Eleven - Detroit, Michigan - Avril 2012

Décidant de s'arrêter prendre un journal et une tasse de café, l'adjudant-chef Matt Beasley, arborant fièrement sa veste bleu foncé de l'équipe des Pistons[10], descendit de sa Sportster Harley et commença à traverser la chaussée rendue glissante par la pluie.

Cela faisait deux ans qu'il n'était pas revenu dans son ancien quartier, et il se souvenait d'avoir traîné dans ce même magasin, gardant l'œil sur la foule bigarrée de types aux surnoms comme Vieux Freddy, Bob le Cinglé et Wayne la Mauviette.

Beasley était autrefois un gosse laissé à lui-même par des parents absents, qui cependant avait des notes correctes, même s'il passait le plus clair de son temps dans les rues, à regarder les gens, tuyautant à l'occasion la police quand il était témoin d'un truc qui n'aurait pas dû arriver dans son quartier. Les occasions de toucher à la drogue ou d'intégrer un gang n'avaient pas manqué, mais Beasley avait éludé les appels de ces sirènes. Il avait vu trop de ces délinquants se faire balancer le visage contre le capot de voitures de police.

Ces mêmes délinquants parlaient souvent de lui comme du type bizarre qui ne pipait mot. Cela ne le gênait pas. Il étudiait la nature humaine.

Il sourit quand il croisa le regard d'un gamin au visage couvert de taches de rousseur de seize ou dix-sept ans, assis sur le rebord de la fenêtre, les mains enfoncées dans les poches de son pull sale, bonnet de ski noir baissé sur les oreilles. Ses longs cheveux brun roux dépassaient du bonnet, et il essayait constamment sa goutte au nez du dos de la main.

C'était Beasley, une demi-vie plus tôt.

Le gamin le regarda, puis détourna les yeux. Beasley entra dans le magasin, annoncé par le ding-dong familier, et se rendit à la machine à café.

Un couple afro-américain âgé était au comptoir, se disputant avec le gros vendeur à propos de leur réduction expirée pour du lait ; hormis eux, la boutique était vide.

Beasley termina de préparer son café, prit un journal et, quand il atteignit le comptoir, les vieux étaient partis. Le vendeur l'encaissa, et il quitta le magasin.

Le gamin était toujours là, à observer. Beasley envisagea de lui demander pourquoi il n'était pas à l'école, mais décida de ne pas l'embêter. On lui avait posé cette question bien trop souvent par le passé. Manquant tomber sur la route mouillée, il traversa pour rejoindre sa moto.

Au moment où il mettait le journal sous son aisselle et allait attraper ses clés, quelque chose heurta l'arrière de sa tête. Il jeta un bref regard par-dessus son épaule, vit le gamin qui se tenait là, bras tendu.

— C'est pas un jouet. Tes clés ! Vite !

Le jeune plaqua le pistolet plus rudement contre son crâne.

— Du calme, mon pote. J'allais les sortir.

— Donne-les-moi. Et te retourne pas.

— D'accord.

Beasley prit une lente et profonde inspiration pour se calmer. Il plongea la main dans sa poche, sentit les clés, mais ne les prit pas. Il visualisa son geste..., puis l'exécuta.

Retirant brusquement de sa veste sa main tournée, il frappa de son avant-bras celui du gamin, puis abaissa sa main et arracha l'arme de la poigne du gosse.

Abasourdi, le garçon resta muet et recula, fit demi-tour, prêt à courir, avant de glisser dans une flaque.

Beasley secoua la tête, dégoûté.

— Reste comme ça, toi.

À court de souffle, le jeune homme roula sur lui-même pour lui faire face, des larmes lui montant aux yeux.

Beasley serra les dents.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu fais de ta vie ? Tu la fous en l'air en essayant de me

carotter ?

Il voulait dire à ce voyou qu'il était capable de tellement plus. Il voulait dire qu'il s'était tenu sur ce même rebord de fenêtre, et, pourtant, il était devenu un ranger, et même un sergent d'escouade avec les Ghosts. Il voulait lui foutre une sacrée pétoche.

Mais il avait déjà compris que son petit discours tomberait dans l'oreille d'un sourd.

Soudain, son portable bipa pour signaler l'arrivée d'un texto, et le gamin tira profit de la diversion pour bondir sur ses pieds et filer. Beasley allait se mettre à lui courir après, mais quelque chose lui dit de regarder son téléphone. Il jeta un oeil à l'écran et murmura :

— Waouh !

Club De Gym Gold - Anchorage, Alaska - Avril 2012

L'adjudant Bo Jenkins venait de finir ses exercices de lever de poids et avait décidé de suivre un cours collectif de vélo en salle. Avec son mètre quatre-vingt-dix-huit et ses cent vingt-cinq kilos, il savait qu'il faisait un peu ridicule sur l'engin, mais cela ne l'avait jamais détourné d'une partie de rigolade.

En fait, il transformait toujours ce cours en fiesta, sifflant et hurlant alors que la prof, Marcy, passait ses musiques rock classiques et que ses cocyclistes, pour la plupart des femmes au foyer d'âge moyen, évacuaient leur stress et leur colère à vivre dans un lieu obscur pendant bien trop de mois par an.

Marcy avait la trentaine passée et aimait toucher la coupe militaire de Jenkins. Il lui avait dit une fois que, s'il mettait assez de mousse, il pourrait faire tenir une bouteille d'eau pleine sur ses cheveux, sans que la bouteille touche un instant son cuir chevelu.

Elle avait souri.

— Tu es bon à marier avec un talent comme ça, c'est sûr.

— Hé ! tu sais quoi ? Le talent, c'est ça que cherchent les femmes.

Aujourd'hui, alors qu'il allait entrer dans la salle, son téléphone sonna. C'était tante Judy.

— Bo, tu devrais me rejoindre à l'hôpital. Ils viennent d'admettre à nouveau ton père.

Son cœur se serra.

— J'arrive.

Il se précipita vers le vestiaire pour attraper son sac.

Il avait quatorze ans quand ses parents avaient divorcé, et il était allé vivre à Anchorage avec son père, devenu pêcheur professionnel. Jenkins père avait passé le gros de sa vie sur des bateaux, et la somme de ce dur labeur et des beuveries avait laissé ses traces.

Il avait des problèmes de foie et tout un tas d'autres soucis qui empiraient régulièrement. Et si tante Judy, qui avait aidé à élever Jenkins, n'avait pas été là, il se demandait comment il pourrait surmonter cette épreuve aujourd'hui.

Assister au lent dépérissement de son père était bien plus dur que toutes ces

missions aux Philippines, en Indonésie, en Érythrée et à Cuba. Rien n'était aussi ardu qu'être dans une chambre de cet hôpital, à tenir la main de son père, en se rappelant que c'était lui qui lui disait : « Bo, je pense que tu devrais t'engager dans l'armée. Il te faut un centre d'intérêt. Ils t'en donneront un. »

Jenkins était, physiquement, le plus imposant des Ghosts, disant pour blaguer qu'il remplaçait les myrtilles de ses cornflakes par des douilles, mais il n'était pas assez solide pour gérer cela. Pas cela.

Il arrivait à peine à respirer quand il quitta le club de gym et se dirigea vers sa voiture. Le téléphone sonna à nouveau. Ce n'était pas tante Judy. Et Jenkins sentit son cœur se serrer un peu plus.

— Non, non, non. Pas maintenant. Allez, pas maintenant !

Massachusetts Institute Of Technology - Cambridge, Massachusetts - Avril 2012

— Alex, ça me fait vraiment plaisir. J'ai pensé que ça pouvait être sympa d'avoir un aperçu d'une autre vie.

L'adjudant Alex Nolan sourit et leva un pouce pour remonter ses lunettes sur son nez. C'était un tic qu'il avait chaque fois que quelqu'un l'embarrassait ou le mettait mal à l'aise. Même un merci sincère comme celui que lui faisait Hume pouvait déclencher cette réaction.

— Pas de problème, mon pote. Et te sens pas mal. Moi non plus, j'y suis pas entré.

L'ami de Nolan, le sergent-chef John Hume, était tireur antichar et expert en démolitions. Il avait été dans la cinquième brigade d'infanterie en Irak et sergent du génie de différentes équipes des Forces spéciales ; il avait combattu aux Philippines, il parlait couramment le tagalog et il avait été l'un des premiers à se lier d'amitié avec Nolan quand il avait été sélectionné pour les Ghosts comme sergent et médecin-chef.

Ils étaient tous deux bien plus jeunes que le Ghost moyen et étaient devenus très amis. Hume avait choisi de passer les premiers jours de sa période de R & R avec Nolan à Boston, la ville natale de son pote.

Hume avait proposé d'aller au MIT. Ils s'étaient promenés sur le campus, puis étaient entrés dans le musée pour voir l'Exposition sur les robots et au-delà, qui présentait les travaux réalisés au laboratoire d'intelligence artificielle du MIT.

En dépit de tous les fascinants objets exposés, Hume n'arrivait pas à s'y intéresser longtemps. Son frère Billy avait appelé de San Francisco pour lui reprocher de ne pas être revenu directement à la maison voir leur mère. C'était manifestement le frère de Hume qui prenait soin de leur mère vieillissante. Hume avait fait un faux pas plutôt malvenu en passant d'abord quelques jours avec son pote. Nolan voyait bien que son ami était perturbé et il lui avait même ôté la pression en lui disant qu'il pouvait partir, pas de souci.

Toutefois, Hume avait besoin de voir le MIT. Après le lycée, il avait été

accepté et ne s'était jamais senti aussi fier, mais son père avait eu une crise cardiaque. Hume avait dû reprendre l'exploitation familiale à Salt Lake City, et il avait abandonné son rêve. Puis, son père était mort et, après quelques années, Hume avait rencontré un vieil ami du lycée qui s'était engagé dans l'armée et lui avait fait envisager une voie totalement différente.

Hume montra du menton la foule qui regardait la démonstration d'une interface haptique permettant à des robots de simuler le sens du toucher.

— Hé ! Alex, ces robots vont prendre le contrôle de la planète. S'ils me remplacent par un robot, tu peux oublier ton diplôme et ton internat, tu peux mettre aux orties le fait que tu es un super toubib de guerre et que tu sauves des gars comme moi. Tu devras être réparateur de robots.

— Non, ils inventeront des médecins pour robots. Tu sais, on s'est entraînés avec ces engins téléguidés il y a quelques années. Ils appellent ça des SUVG. C'est petit mais dangereux.

— Ouais, j'en ai vu. J'aimerais en faire sauter un – juste pour dire que je l'ai fait.

Nolan gloussa.

— Tu fourrais des pétards dans la gueule des grenouilles quand tu étais gamin, toi.

— Non, en fait, papa et moi, on préparait de très beaux spectacles de feux d'artifice. Les gens venaient de partout pour les voir.

La voix de Hume s'étrangla.

— Papa aussi aurait adoré voir cet endroit.

Le téléphone de Nolan se mit à vibrer au moment où celui de Hume sonnait. Ils regardèrent leurs écrans.

Hume soupira.

— Mon frère va être complètement dingue maintenant.

— On doit être à la baie de Subic, et ils nous chronomètrent, dit Nolan, se mettant déjà à courir. Allez !

USS Montana (SSN-823) - Mer de Chine Méridionale - Trois Cents Milles Nautiques au Sud-Ouest de la Baie de Subic, Philippines - Avril 2012

L'équipage de l'*USS Montana*, un sous-marin nucléaire d'attaque de classe Virginia, faisait route sur Sasebo, au Japon, après une semaine de surveillance du trafic des supertankers dans le détroit de Malacca reliant les océans Indien et Pacifique. Le passage par ce détroit était la voie maritime la plus courte pour rejoindre l'Inde, la Chine et l'Indonésie, et le point de passage obligé vers l'Asie. Tout navire qui contournait le détroit devait parcourir neuf cent quarante-quatre milles marins de plus.

— Immersion rapide, ordonna le capitaine de vaisseau Kenneth Gummerson.

L'équipe du PC navigation opérations du *Montana* lança aussitôt une plongée à pleine puissance vers une profondeur de quarante-cinq mètres – assez loin pour éviter une collision avec la coque de tout supertanker moderne, mais encore assez en surface pour remonter en cas d'inondation s'il devait y avoir collision.

— Tout s'est bien déroulé, commandant, indiqua le copilote premier maître. Contrôle par écran tactile de bout en bout, inutile de passer en mode électronique minimum et contrôle par joystick.

Ce quatrième exercice des vingt-quatre dernières heures rassura Gummerson qu'un basculement de module informatique avait effectivement légèrement modifié l'interface numérique entre les actionneurs du plan de poupe et l'ordinateur à commande électrique du sous-marin. Gummerson, quarante-sept ans, deux fois divorcé, victime des séparations longues et des retrouvailles courtes, avait gagné des aigles d'argent pendant cette opération, mais cette promotion signifiait abandonner son commandement. Tous les hommes à bord savaient que leur nouveau commandant attendrait sur la jetée de Sasebo. Le changement de commandement était un événement doux-amer pour toutes les personnes concernées.

— Trafic flash descendant, commandant, confidentiel, indiqua l'opérateur radio de permanence.

Gummerson hocha la tête.

— Transférez-le-moi dans ma cabine quand je serai connecté.

Quelques minutes plus tard, dans l'intimité de sa cabine, Gummerson étudia minutieusement ses nouveaux ordres :

100938ZAPR2012

FLASH

DE : COMSUBPAC

À : USS MONTANA SSN-823

INFO : COMPACFLT USSOC

TOP SECRET

//Début transmission//

1. À réception, mettre fin aux opérations en cours, cap baie de Subic. Arrivée au plus tard 1000 local, 120408.
2. À l'arrivée à Subic, charger denrées sèches, provisions fraîches, déploiement trente (30) jours.
3. Décharger Advanced Seal Delivery System (ASDS) et DET SEAL EMBARQUÉ moins deux (2) instructeurs/opérateurs sas qualifiés.
4. Inventaire/mise à jour de toutes les cartes maritimes, aides à la navigation, insister littoral côte est Chine, détroit de Taïwan et environs.
5. Embarquer équipe SPECOPS US Army, prévoir un (1) passager de sexe féminin.
6. Priorité tout trafic FLASH action COMSUBPAC, info COMPACFLT, USSOC.
7. Informer expéditeur ASAP si soucis dégradation équipement/personnel.
8. Paré à lever ancre au plus tard 0001 local, 150408.
9. Détails mission à suivre.
10. Accusez réception de ce msg via SLOT.
11. Envoyé Amiral Hendricks.

//Fin transmission//

Gummerson relut le message, en accusa réception, puis fit un grand sourire. Il espérait que sa relève avait un bon logement à Sasebo, parce que le mataf allait encore attendre avant de lui piquer son navire.

Isfac Équipe Ghost - Zone franche de la Baie de Subic, Philippines - Avril 2012

Lorsque la base navale américaine de la baie de Subic fut fermée en 1992, l'endroit fut progressivement converti en une zone franche assez similaire à celles de Hong Kong et Singapour. En dépit de la fermeture de la base, les navires de guerre américains continuaient à profiter de ce port profond et naturel pour réapprovisionner et octroyer à leurs équipages une permission bien méritée.

La zone franche était exploitée par la Subic Bay Metropolitan Authority, et c'était avec cet organisme que l'USSOCOM avait négocié pour emprunter un vieux bâtiment de la marine en cours de rénovation en boutique de souvenirs.

Le capitaine Scott Mitchell se tenait près de la porte de ce qui avait été l'une des salles de conférences. À ses côtés se trouvaient des tas de planches, des scies circulaires à table et des plaques de cloison sèche. Il observa dans la poussière les huit autres agents opérationnels qui, comme lui, avaient chaud et étaient fatigués, mais étaient impatients d'en savoir plus sur l'opération Spectre de guerre, la riposte des Ghosts au Dragon bondissant.

Hormis le décalage horaire, les muscles endoloris, les yeux injectés de sang

et la migraine lancinante, Mitchell se sentait en pleine forme. Idem pour ses hommes qui mentaient là-dessus aussi bien que lui.

Ramirez (adjudant-chef à présent) et lui avaient déjà installé l'ordinateur et le projecteur pour qu'ils puissent commencer à parler de l'enveloppe de renseignements sur les objectifs qu'ils avaient téléchargés quelques heures plus tôt. Il commença par le compte rendu de situation (SITREP).

SITREP : complot chinois en passe d'intensifier guerre dans le Pacifique.

Tâche : mener mission d'action directe pour s'infiltrer en Chine et éliminer groupe des Tigres du printemps au site de la forteresse hakka.

But : contrecarrer plan d'attaque Dragon bondissant du groupe Tigres du printemps.

Méthode : infiltration en Chine par sous-marin, liaison avec agents CIA d'origine chinoise participant à la reco, et positionnement dans et autour de la forteresse où les membres du complot doivent se réunir le 22 avril à 08:00.

— Capitaine, une fois qu'on sera à terre, commença Diaz, à quelle distance se situe l'objectif à l'intérieur ?

Mitchell appela une série de photos satellites de la forteresse hakka, avec ses quatre bâtiments à l'aspect de silos et une unique structure rectangulaire.

— On couvrira tous les détails de notre infiltre. Mais, pour l'instant, jetez un œil. Ces forteresses sont éparpillées dans la région. Au moins, les Tigres en ont choisi une qui n'est qu'à trois heures de route dans les montagnes. Nous avons une bonne couverture dans le cordon externe. Montagnes élevées à l'ouest, et quelques crêtes et cols sympas à l'est. Les forêts ont l'air assez denses, aussi.

Brown leva la main.

— Capitaine, les photos montrent un grand nombre de civils.

Mitchell soupira.

— Oui, effectivement. Le TIP confirme qu'au moins une centaine d'individus ou plus travaillent et vivent dans la forteresse.

Cette information suscita un chœur de grognements.

— Il est possible que les Tigres fassent sortir les civils pour leur réunion, peut-être pour des raisons de sécurité, mais, franchement, j'en doute.

— Nous avons au moins un atout pour nous aider à gérer les dommages collatéraux, dit Ramirez.

Il bougea la souris de l'ordinateur et appela la photographie de surveillance d'un homme grisonnant, maigre, au pantalon remonté jusqu'au nombril.

— C'est Huang. C'est l'un des anciens du village dans la forteresse. Nos deux gars de la CIA l'ont déjà contacté et il sera nos yeux à l'intérieur.

— C'est exact, ajouta Mitchell. On pense que la plupart des Tigres arriveront par les airs, probablement la nuit avant la réunion. Ils seront installés dans différentes chambres. Mon problème avec l'OPORDER initial était que notre mission était de trouver ces types, qui pourraient être dans cinq bâtiments différents. Cela nous ferait perdre du temps et nous laisserait trop

vulnérables. Si Huang tient parole, il nous indiquera exactement où chaque commandant dort avant qu'on arrive sur place.

— Et s'il manque à sa parole ? demanda Beasley.

Mitchell poussa un grognement.

— Eh bien, ce sera une longue nuit. Quoi qu'il en soit, étudions les cibles.

Ramirez appela une autre photographie montrant le visage poupon d'un Chinois de cinquante ans à verres épais et en complet sombre.

— Le TIP sous-entend que ce type ne sera pas à la forteresse, mais que c'est le chef de meute. Le ministre adjoint Wang Ya du département politique de la Commission militaire centrale. Son attaché militaire est l'agent de la DIA qui nous a eu ces renseignements.

— J'aime bien sa coupe de cheveux, dit Nolan, se référant au crâne chauve luisant de Wang.

Le toubib avait toujours le mot pour rire, et Mitchell le laissait s'amuser – jusqu'à un certain point.

— Le suivant, c'est ce gars, le général de division Chen Yi. Il est diplômé de l'Académie de commandement de l'armée et commandant de toute la région militaire de Nanjing.

Chen avait quelques années de moins que Wang et un œil gauche amblyope. Son regard était empreint de gravité sur cette photographie manifestement mise en scène avec le drapeau chinois dans le fond.

— Quand les Tigres se réuniront, poursuivit Mitchell, Chen sera aux commandes. Et puis il y a ce type...

Ramirez appela la photo d'un jeune homme à cheveux noirs, nez épaté, cou allongé et regard grave qui se tenait près d'un des nouveaux 4 x 4 de l'armée chinoise.

— C'est le colonel Xu Dingfa, diplômé de l'Académie de commandement des transmissions de Wuhan. Xu a fait partie de l'équipe de gymnastique aux Jeux olympiques de 2008. Il n'a pas remporté de médaille, mais assurons-nous qu'il ne s'échappera pas d'une pirouette.

Cela déclencha quelques gloussements. Mitchell regarda Nolan, qui leva son pouce et hocha la tête.

La photographie suivante présentait un homme trapu et musclé en robe de chambre et chaussons, tenant un petit chien en laisse. Derrière lui se dessinait un jardin luxuriant.

— Dites bonjour au vice-amiral Cai Ming. C'est le commandant de la flotte de la mer de l'Est dans la RMN. Ici, il sort son chien faire sa commission près du QG de Ningbo.

— Ce chien me plaît, dit Nolan. C'est un pékinois. C'est délicieux avec un bon cabernet.

— Je préfère un pinot noir, dit Diaz avec un petit sourire en direction de Nolan.

— Et enfin, nous avons le général de division Wu Hui. Il est diplômé de l'Académie de commandement de la défense aérienne de Zhengzhi.

Wu venait de descendre d'un avion de combat et retirait son casque. Il affichait une mine renfrognée rendue célèbre par des maîtres d'arts martiaux comme Bruce Lee. De tous les Tigres, il avait la gueule du vrai méchant, de l'humble avis de Mitchell.

— Donc reprenons, nous avons quatre cibles principales : Chen, le commandant de la RMN ; Xu, notre type des transmissions de l'armée ; Cai, notre amiral ; et Wu, notre as des as. À des fins de simplicité et de communications, on désignera ces types comme cibles Alpha, Bravo, Charlie et Delta respectivement.

Ramirez appela une diapo montrant les quatre hommes, leurs noms de cible en surimposition :

Chen : cible Alpha Cai : cible Charlie

Xu : cible Bravo Wu : cible Delta

— Capitaine, vous dites que ces quatre types peuvent déclencher la troisième guerre mondiale ? demanda Paul Smith en se grattant la tête.

— Ces quatre types ? Il en suffit d'un avec son doigt sur la détente, dit Nolan.

— Paul, ces types travaillent sur ce plan Dragon bondissant depuis des années, et ils ont des antennes partout dans l'armée, dit Mitchell. Le Politburo prend la décision finale sur la guerre en Chine, et leur gars Wang est plutôt bien implanté là-bas. Quand l'opération aura commencé, le gouvernement chinois ne pourra plus l'arrêter.

— Quel est leur plan de frappe ? demanda Diaz.

— Ça ne fait pas partie de notre TIP, et peut-être que le haut commandement ne sait pas. Mais, pour en revenir à ta question, Paul, oui, ces quatre commandants peuvent allumer la mèche.

— Capitaine, nous avons évoqué les civils, intervint Beasley. Mais qu'en est-il de la composition et de la disposition des forces ?

— Tu parles des méchants qui gardent l'endroit ? demanda Brown, s'amusant de la formalité de Beasley.

Le sergent d'escouade ne s'exprimait pas beaucoup, mais, quand il le faisait, c'était toujours conforme au manuel.

Mitchell s'éclaircit la gorge et mit promptement fin aux gloussements. Il fit un signe de tête vers Beasley.

— Matt, on peut supposer que les Tigres viendront avec leur propre force de sécurité. Plus cette force est importante, plus ils attireront l'attention sur eux ; donc, on peut s'attendre à ce qu'ils limitent cette équipe à deux ou trois escouades, pas plus de vingt avec un peu de chance. J'ai demandé une vidéo en streaming de la forteresse pour pouvoir évaluer précisément la menace, en supposant que l'équipe de sécurité arrivera avant les Tigres. Si tout va bien là-bas, on divisera l'équipe pour cette opération.

Mitchell fit un signe de tête à Ramirez, qui appela la liste du personnel :

Équipe Alpha

Mitchell (chef d'escouade et tireur de précision)

Ramirez (chef d'escouade en sec., transm. et tireur de précision)

Smith (sergent des opérations en sec. et grenadier)

Nolan (sergent, médecin et tireur SAW)

Équipe Bravo

Beasley (sergent d'escouade opérations et tireur de précision)

Jenkins (sergent du génie et grenadier)

Hume (sergent du génie, démo, appui lourd)

Brown (transm. et tireur SAW)

Équipe Charlie

Diaz (tireur d'élite/sniper)

— L'équipe Alpha sera le cordon interne chargé d'infiltrer la forteresse et d'éliminer les cibles. Matt ? Tu formeras le cordon externe, assumant la sécurité, supprimant toute possibilité de fuite de la ZA. Alicia, tu es livrée à toi-même pour dégager un point d'entrée à l'équipe Alpha.

Jenkins leva la main, une expression dubitative sur le visage.

— Oui, Bo ?

— Capitaine, je ne doute pas que Bravo puisse sécuriser le cordon externe. Mais même avec notre gars à l'intérieur pour aider à localiser les cibles, il y aura plusieurs étages, probablement des animaux en vadrouille faisant du bruit, des vieux types qui se lèvent en pleine nuit pour aller pisser et un millier d'autres choses qui pourraient aller de travers et exploser votre couverture.

— Un jour de boulot comme un autre, quoi.

— En fait, mon capitaine, si on reconnaît la place, et que ça paraît trop risqué, pourquoi ne nous laissez-vous pas, Johnny et moi, balancer quelques roquettes. On sera à distance de sécurité et on prendra toute la forteresse.

— Ça me paraît un bon plan, dit John Hume, toujours prêt à utiliser des explosifs.

— Je suis d'accord, c'est plus sûr, dit Beasley. Mais si le général voulait un truc bruyant et voyant, il ne nous aurait pas appelés.

— C'est exact, dit Mitchell. Mais je comprends tes réserves, Bo. Et j'espère que tu ne m'en voudras pas de te remercier pour le sacrifice que tu fais en étant là. Le père de Bo a été admis à l'hôpital juste avant qu'il reçoive l'appel. L'état de son père est stable, mais il n'a pas eu la possibilité de lui dire au revoir. Bo, je parle au nom de tous en te remerciant de ta présence.

Jenkins détourna le regard et hocha la tête.

Ramirez leva les yeux de l'écran.

— Capitaine, nous avons un appel du général Keating.

Mitchell poussa un soupir de frustration.

— Je croyais qu'il appellerait plus tard. Passe-le.

Sur ce, tout le monde se leva.

— Mitchell, heureux de voir que vos soldats sont arrivés à l'heure.

— Merci, mon général. Et nous serons heureux d'arrêter de respirer l'amiante et de partir ASAP.

— Message reçu, soldat. On vient d'apprendre par vos contacts de la CIA

qu'ils ont mis à notre disposition leurs camions et un navire.

— On était en train de se préparer à couvrir l'infiltré en détail.

— Très bien. Aucun autre changement à signaler. Votre demande de streaming live de la cible a été remontée. J'ai aussi transmis une demande à la DIA pour qu'ils fassent appel à leur agent une dernière fois, au cas où on aurait besoin de lui pour l'exfiltrer. J'ai le sentiment que, quand tout pétera, on aura besoin du moindre atout à notre disposition.

— Général, mon intention est d'infiltrer cette forteresse, d'éliminer ces cibles et de rentrer à la maison avant qu'ils sachent ce qui leur est arrivé.

— J'aime votre style, mon garçon.

— Merci, mon général.

Keating leva son index.

— Bon, équipe Ghost, je compte sur vous pour réussir ce coup. Ces maniaques prévoient d'envahir Taïwan, et, s'ils y parviennent, les États-Unis entreront en guerre avec la Chine. Des millions de personnes mourront, l'économie américaine sera anéantie et, Dieu nous en préserve, ils dresseront un drapeau chinois au-dessus de la Maison-Blanche.

— Général, nous comprenons l'enjeu, dit Mitchell d'une voix ferme.

— Bien. Bon, je veux une opération sans bavure. Pas de piste sanglante. J'ai veillé à ce que toutes vos munitions proviennent de nos amis au Texas ; donc, vous aurez vos meilleures armes. Les douilles ne portent aucune marque et ne peuvent être identifiées – et c'est une bonne chose, parce que je ne veux pas que vous partiez pour cette opération avec des pistolets à eau chinois. Oh ! et, au fait, si l'un de vous meurt sans ma permission, vous allez me foutre en rogne. Pire encore, vous foutez vos potes en rogne, parce qu'ils devront vous ramener à la maison. Personne – mort ou vif – ne doit être laissé derrière. Vous m'avez compris ?

— Oui, mon général, répondirent-ils tous en chœur.

— Très bien. Le CSD du *Montana* vous contactera quand ils seront à la jetée. Transmettez-moi toute demande de renseignement supplémentaire. C'est tout pour l'instant. Rendez-vous fiers, les gars.

Mitchell répondit en leur nom à tous :

— Comptez sur nous, mon général. Merci, mon général.

Ramirez coupa la transmission. Toutes les épaules s'affaissèrent.

— Eh ben, y a pas de pression, dit Smith. Il était pire que mon vieux.

— Mais il ne nous harcèle pas pour aller à l'université ou reprendre le poste de shérif, dit Mitchell, levant les sourcils.

Smith opina à contrecœur.

— Très bien, faisons une pause pour prendre un verre. À notre retour, je vous présenterai l'infiltration en détail. Et si je loupe quelque chose, les SEAL le couvriront par la suite.

Alors que le groupe se dirigeait vers la porte, Ramirez traîna en arrière, l'air plus qu'inquiet.

— Capitaine, ce n'est pas l'Europe. Ce n'est pas le 'stan. C'est la Chine ici.

Mitchell réprima un frisson.

— Je comprends ce que tu veux dire, Joey.

Quartier Général du trente et unième groupe d'armées (RMN) - Bureaux des Forces Opérationnelles Spéciales - Xiamen, Chine - Avril 2012

Le colonel Xu Dingfa venait de passer quelques jours avec ses parents, et il lui avait été extrêmement difficile de ne pas leur annoncer qu'ils seraient bientôt réunis avec leurs enfants. Il avait juste dit qu'il avait une grande surprise et qu'ils seraient plus heureux qu'ils ne l'avaient été depuis très, très longtemps.

Son père, parfaitement conscient de l'escalade actuelle des forces entre les États-Unis, Taïwan et la Chine, avait prévenu Xu : « J'espère, mon cher fils, que tu ne parles pas de guerre. »

Xu n'avait pas répondu.

Il aurait aimé pouvoir partager le magnifique plan des Tigres du printemps. Ses camarades et lui avaient bien trop attendu pour libérer le dragon.

Dans les jours à venir, les troisième et sixième flottilles de contre-torpilleurs/frégates formeraient un blocus naval de toutes les villes principales de Taïwan, perturbant la circulation des denrées et du pétrole. Les Tigres supposaient que Washington n'approuverait pas l'attaque d'un navire de guerre chinois patrouillant dans les eaux internationales.

Qui plus est, il était impossible aux commandants de ces porte-avions de réaffecter leurs moyens de protection à la filature des navires de guerre chinois, parce qu'il y aurait alors des trous dans leurs écrans de protection anti-sous-marins, antiaériens et antisurface. Les représentants officiels américains écumaient de rage, mais leurs propres règles d'engagement interdisaient toute riposte militaire comme option viable.

Une fois les éléments de surface de la troisième et de la sixième en position, des unités aériennes des quatrième et sixième divisions aéronavales effectueraient des frappes chirurgicales des terrains d'aviation, centres de commande et de contrôle taïwanais, et de ces sites récemment érigés pour recevoir les missiles Patriot. Ce coup double empêcherait toute communication entre Taipei et ses protecteurs américains et annihilerait le nouveau système de défense antimissile de l'île.

Dans le même temps, les Forces spéciales de Xu déjà au sol à Taipei, près du district de Datong, rejoindraient deux autres compagnies de cellules dormantes chinoises et entreprendraient des missions d'action directe pour détruire les installations radar et désorganiser davantage le commandement et le contrôle tout en faisant mouvement vers le sud pour s'emparer du bâtiment présidentiel.

C'est alors que la balance pouvait pencher d'un côté comme de l'autre. Les Américains pouvaient intervenir, ou Taipei, capituler. Xu s'imaginait les habitants du bassin du Pacifique à regarder, à attendre. Seule la diplomatie

pouvait maintenir l'équilibre, mais Xu avait même prévu ce cas de figure.

Les quatre sous-marins nucléaires d'attaque de classe Shang des vingt-deuxième et quarante-deuxième flottilles de sous-marins iraient occuper, sous le commandement du vice-amiral Cai, des positions clés dans le détroit de Taïwan, et ils auraient pour objectif principal les deux porte-avions américains.

Le général de division Chen avait indiqué que, si ces sous-marins endommageaient ou coulaient ne serait-ce qu'un seul de ces bâtiments, la perte serait catastrophique, et la marine américaine devrait riposter en faisant usage de la force létale pour sauver la face. Les Américains partiraient en chasse des quatre sous-marins Shang, pendant que le général de division Wu donnerait l'ordre de lancer des DongHai-10, ces missiles de croisière d'attaque terrestre (LACM[11]) avec des portées de mille cinq cents kilomètres, de la RMN vers Taïwan, ciblant les ports principaux.

Les LACM renforceraient la pression sur Taipei pour obtenir sa capitulation et, face à l'enjeu croissant, obligeraient les États-Unis à prendre position et agir. L'Amérique devrait lancer une attaque directe de la Chine continentale pour neutraliser les missiles de Wu, rapprochant encore les deux pays d'une confrontation nucléaire. Dans son esprit, Xu voyait le monde entier retenir son souffle.

Et si les Tigres voulaient que leur dragon bondisse plus haut encore, ils pouvaient lancer d'autres missiles sur les bases aériennes américaines de Yokota, Kadena et Misawa, au Japon, ainsi que celles de Kunsan et Osan, en Corée du Sud – toutes cinq se situant dans ce qu'un rapport de la Rand Corporation vieux de plusieurs années avait appelé la « tanière du dragon ». Un exemplaire traduit de ce rapport se trouvait sur le bureau de Xu.

Oui, les États-Unis devraient s'engager dans une guerre totale contre la Chine ou abandonner Taïwan à son sort.

Mais le personnel militaire et le budget de la défense américains avaient été sollicités jusqu'à la limite de la rupture dans la guerre constante contre le terrorisme. Qui plus est, le peuple américain continuait à réclamer haut et fort le retrait total du Moyen-Orient et à être anormalement sensible aux pertes militaires. Aucun politicien se voulant réélu ne voterait la guerre.

Ainsi, les Tigres du printemps avaient conclu que les États-Unis ne pouvaient se permettre d'être mis face à leur engagement à défendre Taïwan.

Et, une fois le plan Dragon bondissant pleinement lancé, le gouvernement chinois ne pourrait se permettre de l'arrêter, qu'ils s'en attribuent le mérite ou non.

Enfin, le plan évitait intelligemment le recours aux forces de débarquement amphibie à grande échelle, dont tous les Tigres avaient convenu qu'elles étaient par trop prévisibles et encombrantes et qu'il était bien trop compliqué de communiquer avec elles et de leur apporter un appui.

Quand il eut fini son thé, Xu quitta son bureau et se rendit à un centre d'entraînement derrière la base pour voir où Fang en était avec leur force de

sécurité, deux escouades de huit hommes qui partiraient demain après-midi pour la forteresse hakka.

Le camp d'entraînement abritait un parcours d'obstacles avec ponts et barbelés, murs d'escalade et quelques autres difficultés. Tout au bout se dressaient plusieurs bâtiments utilisés pour l'entraînement au combat rapproché, et c'est là que Xu repéra un cercle d'hommes.

Tandis qu'il approchait, il vit que Fang était au centre du groupe et qu'un autre homme, un des soldats, était allongé sur le sol, la tête roulée contre sa poitrine alors que Fang lui frappait plusieurs fois le dos de sa canne-épée libérée de son étui. Xu se gara, descendit de son Brave Warrior privé et vint vers le groupe. Les soldats se mirent immédiatement au garde-à-vous, et Fang, qui s'apprêtait à frapper, leva les yeux, puis abaissa son épée.

— Que se passe-t-il ici, capitaine ? demanda Xu, jetant un bref coup d'œil au soldat couché, lequel regarda Xu, le visage ensanglanté.

— Nous avons un problème de discipline, mon colonel, répondit Fang, essoufflé. Ce soldat semble avoir des difficultés avec mon commandement.

— Que voulez-vous dire ?

— Apparemment, et je ne sais comment, quelques-uns d'entre eux ont appris que j'étais né à Taïwan. Le sergent Chung ici m'a déjà traité d'espion.

Xu se pencha et plongea son regard dans le visage ensanglanté de l'homme.

— Est-ce exact, soldat ?

— Je suis désolé, mon colonel.

La mine renfrognée, Xu se tourna vers les hommes.

— La loyauté du capitaine Fang ne fait aucun doute. En est-il un parmi vous qui la conteste ?

Les hommes ne bougèrent pas, statues en tenue de camouflage.

— Excellent. Poursuivez, capitaine. Vous avez moins de vingt-quatre heures pour être prêt.

— Oui, mon colonel !

Alors que Xu remontait dans son 4 x 4, ses reins furent parcourus d'un frisson. La colère de Fang Zhi ne connaissait aucune limite, mais il obtiendrait le respect de son nouveau contingent. Pourtant, cette fureur pouvait devenir incontrôlable. Xu continuerait à le surveiller.

Tandis qu'il quittait le camp, son portable sonna. Un de ses trafiquants au Pakistan était en ligne. Une nouvelle cargaison d'armes avait été vendue avec succès aux talibans. Xu félicita l'homme. Les Tigres avaient transformé leur opération de contrebande en une affaire particulièrement rentable. Ils utilisaient l'argent pour acheter le silence et la loyauté à toute épreuve de maints autres commandants militaires de la région, des hommes qui, bien que ne faisant pas partie du groupe, feraient ce qu'on leur dirait le moment venu.

Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Buddha était sur la crête surplombant la forteresse, regardant Huang grimper la piste de terre qui sinuait comme un serpent ou, mieux encore, une nouille, ce qui déclencha des gargouillis dans son estomac distendu.

Buddha s'appelait de son vrai nom Hsieh Chia-hsien, mais, au fil des ans, il en était venu à préférer le surnom que lui avait donné la CIA. Recruté à l'âge bien mûr de quarante et un ans, il travaillait pour l'agence depuis plus de vingt ans. Il avait une bonne tignasse quand les Américains l'avaient approché, et Bill Clinton était à la Maison-Blanche.

Les temps avaient changé. Aujourd'hui, l'agence l'avait associé à un petit jeunot. La CIA et la DIA recrutait bien trop de ces boy-scouts, comme les Américains les appelaient, et, par deux fois, ils avaient failli faire sauter sa couverture.

En témoignage de son mépris, il avait baptisé son nouveau partenaire, le poupon Chan Chi-yao, Boy Scout, et tel serait son nom de code, que cela lui plaise ou non.

Boy Scout affichait en permanence une mine renfrognée qui masquait, croyait-il, son inexpérience. À vingt-quatre ans, ce qu'il connaissait du monde tenait dans une tasse à thé. Mais, oh ! il ne craignait pas de vous dire combien il était intelligent, si jamais vous oubliez. Pauvre garçon. Cela pourrait lui prendre cinquante ans, mais il finirait par comprendre quel jeune fou il avait été et qu'il aurait dû montrer plus de respect envers ses aînés. Cette nouvelle génération avait été élevée par des loups.

Buddha sortit son mouchoir, épongea la sueur de son front, puis remonta ses lunettes. Il faisait doux, mais qu'importe. Il transpirait, quoi qu'il fasse.

Boy Scout lui jeta un regard, secoua la tête.

— As-tu pensé à faire un régime ?

Ils parlaient en mandarin, mais, de temps à autre, Buddha lui lançait une phrase en anglais pour le tester :

— *You wanna play, you pay. That's the way it is, kid. And I'm way too old for a diet[12].*

Le gamin fronça les sourcils. Non, celle-là, il ne la comprenait pas. N'avait-il pas dit pourtant qu'il était expert en argot américain ? Ben, tiens...

Huang, leurs yeux sur les lieux, avait enfin atteint la crête, et Boy Scout siffla doucement. L'ancien pénétra le bosquet dense et leur fit un signe de tête.

— Comment ça s'est passé ? demanda Buddha.

Après un petit haussement d'épaules, Huang répondit :

— Pas mal, je pense.

— Qu'est-ce que tu veux dire, vieil homme ? aboya Boy Scout. Tu leur as dit, oui ou non ?

— Je leur ai dit, mais ils veulent quand même vous rencontrer. Ils ne me font pas confiance.

— Tais-toi un instant, ordonna Buddha au gamin. Huang, il leur suffit de rester hors du chemin. Continuez à leur dire que ces hommes qui viendront demain soir sont des trafiquants de drogue de mèche avec l'armée. Dites-leur que la police secrète viendra les arrêter et que personne ne doit sortir de sa chambre. Et quand on aura fini, je vous promets que ces hommes ne viendront plus jamais vous embêter, vous ou votre famille.

— J'aimerais vous croire.

— Faites juste ce qu'on vous dit. Et quand vous saurez exactement où chacun des hommes dormira, appelez-nous pour nous communiquer cette information.

— Et si je ne le fais pas ?

— Alors, on...

Buddha donna une tape de sa paume sur la bouche de Boy Scout.

— Alors, on pensera que vous êtes mort. Si vous voulez sauver votre village, aidez-nous.

— Mais vous ne travaillez pas avec la police secrète, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Huang jeta un œil à Boy Scout.

— Il est trop jeune et trop stupide.

Buddha sourit.

— Je suis d'accord. Mais la police est désespérée ces jours-ci, et on prend tout ce qu'on trouve.

— C'est bon, mais n'oubliez pas notre marché. L'homme dont je vous ai parlé ?

— Oui, Fang Zhi ? demanda Buddha.

Huang opina.

— Vous le tuerez.

— Bien sûr. Mieux vaut partir maintenant. Fang vous appellera bientôt. Et nous aussi.

L'espace d'un instant, Huang resta là, à les regarder, et Buddha eut pitié de cet homme. Ce n'était qu'un paysan pris dans quelque chose de bien plus dangereux que ce que son esprit pouvait imaginer.

Fang Zhi était certainement un des potes du groupe des Tigres du printemps, un garde ou un chef de la sécurité qui ne jouait aucun rôle dans le grand complot. Son nom ne valait même pas la peine de le mentionner à l'équipe des Forces spéciales qui débarquait, et, si Buddha avait promis de le tuer, ce n'était que pour contenter Huang.

Buddha regarda son partenaire, puis désigna le chemin de la tête.

— On rentre à la voiture, gamin.

Boy Scout écarquilla les yeux.

— Je t'interdis de répéter ça.

— Je vois que tes parents ont été négligents et que les Américains ont perverti ce qui te restait de respect. Mais ce n'est pas grave. Tu feras ce que je te dirai, ou je t'étranglerai jusqu'à ce que tu sois bleu, puis blanc, puis mort. Et alors, je transmettrai le malheureux accident à Langley.

Buddha plissa ses yeux perçants, et Boy Scout se ratatina sur place.

Puis, soudain, Buddha passa son bras autour du jeunot et gloussa.

— On va bien s'amuser ces quelques prochains jours. Laisse-moi te demander un truc. À part pendant l'entraînement, t'a-t-on déjà tiré dessus ?

— Non.

— C'est pas bon, ça.

— Pourquoi devrais-je m'inquiéter ? Il s'agit d'un assassinat, en douceur et en silence.

Buddha gloussa à nouveau.

— Mon cher enfant, quand les Américains sont impliqués, rien ne se fait jamais en silence.

Jetée 3E - Zone franche de la Baie De Subic - Philippines - Avril 2012

À bord d'un des véhicules tout-terrain de l'équipe, le capitaine Scott Mitchell contourna des palettes de fret, puis lui et Ramirez, au volant de l'autre 4 x 4, passèrent sous une rangée d'aussières de quinze centimètres d'épaisseur fixées aux bollards d'un supertanker de l'autre côté de la jetée.

Ils continuèrent à avancer, puis se garèrent le long du sous-marin, dont la coque luisait comme la peau noire d'une orque sous la lune.

Leurs armes et autres équipements étaient emballés dans plus d'une douzaine de sacs de transport gros volumes rangés dans le coffre de chaque 4 x 4. Jenkins et Smith commencèrent à décharger, mais Mitchell leur dit d'attendre qu'ils aient parlé à l'équipage.

— Capitaine Mitchell, appela un homme grand et large d'épaules qui s'approchait.

— C'est moi, commandant.

— Je suis le capitaine de corvette Sands, le commandant en second, et voici le premier maître Suallo, mais on l'appelle COB.

Après avoir serré la main du CSD, Mitchell se tourna vers l'homme plus petit et plus trapu au sourire forcé, et fit de même.

— Premier maître.

— Capitaine.

— Heureux de vous avoir à bord, capitaine, ajouta Sands.

Mitchell eut un petit grognement.

— J'apprécie, commandant, mais vous serez encore plus heureux quand on aura quitté votre bâtiment.

L'officier gloussa, puis s'adressa à toute l'équipe d'une voix plus forte.

— Bon, écoutez. Bienvenue à bord du *Montana*. Le premier maître Suallo vous remettra à chacun un dosimètre thermoluminescent, comme ceux que lui et moi portons.

Il abaissa sa main à sa ceinture et désigna un appareil à peine plus petit qu'un jeu de cartes.

— Le dosimètre enregistre votre dose totale de rayonnements pendant que vous êtes à bord, et vous devez le porter en permanence. Quand le COB vous en aura donné un, nous vous ferons descendre cette écoutille arrière, traverser le sas jusqu'à la coquerie du pont supérieur.

— Mince, on nous file d'abord à manger ? murmura Ramirez à l'oreille de Mitchell.

— J'en doute.

— Des questions, capitaine Mitchell ? demanda Sands.

— Non, commandant.

— Bien. Vous serez informés des espaces hors limite, de certaines routines

dites *manœuvres courantes*, et on vous expliquera surtout comment tirer la chasse.

Mitchell et ses Ghosts gloussèrent.

Mais Sands ne plaisantait pas.

— Pendant ce temps, une équipe de travail finira de décharger votre matériel et de le descendre. Il vous attendra dans la salle des torpilles.

Se tournant vers Mitchell, Sands ajouta :

— Le capitaine de vaisseau Gummerson aimerait vous voir à votre convenance dans sa cabine.

— Je suis à la disposition du commandant. Montrez-moi le chemin. Mais je pense que je vais d’abord attraper un de ces compteurs Geiger.

Après avoir crié « Échelle bas », comme indiqué, la tireuse de précision Alicia Diaz étudia le trou noir de soixante-cinq centimètres de large, agrippa le bord tranchant de l’écoutille et descendit, degré par degré, juste derrière le premier maître Suallo.

Smith, Hume, Suallo et elle attendirent les autres en bas de l’écoutille.

— C’est quoi cette odeur ? demanda Hume.

— C’est Smith, dit Diaz en riant. Il essaie de masquer son odeur corporelle par de l’eau de Cologne, mais c’est encore pire.

Smith rapprocha ses sourcils avec une fausse gravité.

— Tu plaisantes ? C’est mon odeur musquée naturelle, et toutes les femmes en sont folles. Tu dois avoir un rhume, Alicia.

Le COB roula les yeux et récita une explication qu’il avait visiblement déjà donnée par le passé.

— Ce que vous sentez est un mélange d’ozone haute tension, de diesel, d’huile de graissage et d’un dérivé d’ammoniaque, appelé « amines », issu de notre système atmosphérique. Vous vous y ferez.

— C’est quoi, ce tintement dans mes oreilles ? demanda Smith.

Le premier maître sourit.

— C’est le bourdonnement électronique de quatre cents hertz qui fait qu’on est une merveille de sous-marin. Tous nos systèmes informatiques utilisent un processeur cadencé à quatre cents cycles et non soixante. Grâce à cette fréquence supérieure, tout est plus petit, plus léger et plus précis, et ça dégage beaucoup moins de chaleur. Ne vous inquiétez pas. Il partira, lui aussi.

Il jeta un œil sur les tables du mess.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas pendant qu’on attend les autres.

Diaz s’exécuta, et Hume, qui se laissa tomber à ses côtés, se pencha et dit :

— Tu es la seule femme de tout ce rafiot. Tu es au courant, hein ?

— Et ?

— C’est juste... On gardera un œil sur toi.

— Mince, merci, Johnny.

Elle lui fit sa pire grimace.

— Tout ce que je dis, c’est...

— Trop, finit-elle.

Mitchell entra dans la cabine du commandant, bien plus petite qu'il ne se l'était imaginée. Il y avait dans un angle un tout petit bureau pliant, mais les cloisons étaient nues, tout comme le reste de la cabine.

Le capitaine de vaisseau Gummerson s'avança, visage rayonnant, ses cheveux grisonnants aussi marbrés que du granit, sa voix profonde et sonore.

— Bonsoir, capitaine. Ken Gummerson, bienvenue à bord.

— Merci, commandant. Appelez-moi Scott.

Mitchell offrit une poignée de main ferme.

— Pardonnez la pièce vide. J'ai tout emballé. On était en route vers le Japon pour récupérer ma relève quand on a eu l'appel. Ceci pourrait être ma dernière opération sur le *Montana*.

— Eh bien, j'espère sincèrement que vous partirez tête haute et non quille en l'air, commandant.

— Moi aussi.

— Et je dois avouer, commandant : j'ai déjà bourlingué, mais c'est ma toute première fois à bord d'un sous-marin de classe Virginia. Plutôt impressionnant.

Gummerson sourit et hocha la tête.

— Je commande des bâtiments depuis trente ans, mais le *Montana* m'en met toujours plein la vue.

Le commandant désigna un siège près de son lit.

— Détendez-vous un instant. Je dois passer certaines choses en revue et demander à la radio d'apporter votre tableau de messages. Vous avez un nouveau message de votre patron. Quand on sera en immersion, le messenger radio viendra vous voir avec ce tableau de messages dès que vous aurez du trafic entrant.

— Parfait, commandant.

— Scott, là, nous sommes sur le pont intermédiaire. Je l'appelle la rue principale. Vers l'avant de ma cabine, il y a le poste central. Vers l'arrière de cet espace, une poulaine que je partage avec le CSD, la cabine du CSD, et, encore après, la cabine des VIP. Puis une cloison avec une écoutille qui permet d'accéder au tunnel du compartiment réacteurs. Tout ce qui est compris entre cette écoutille et l'arrière est hors limite pour quiconque hormis le personnel technique.

Gummerson s'arrêta.

— Euh, entendu, commandant.

Gummerson sourit.

— Ne mentez pas. Même moi, je ne me rappelle pas ce que je viens de dire. Mais on vous fera visiter.

Mitchell retourna le sourire.

— Bonne idée.

— J'ai viré l'officier des opé de la cabine VIP pour la laisser au sergent Diaz.

— C'était inutile, lui assura Mitchell. Le sergent Diaz creuse ses propres

latrines tout comme nous autres. Elle n'a droit à aucun traitement de faveur.

— J'apprécie, mais le *Montana* est une machine du vingt et unième siècle qui a à son bord un équipage de types têtus respectant les vieilles traditions navales. Bon sang ! Jusqu'à ce que ces gars entrent à l'école des sous-mariniers de New London, ils n'avaient jamais entendu parler de Rickover[13]. Ils croyaient que Jules Verne était le père du sous-marin atomique. Dites, vous ne croyez pas ça ?

Un sourire sur le visage, Mitchell secoua la tête.

— Ouf ! Bon, une fois en route, on ne respecte pas de code vestimentaire spécifique, ce qui veut dire qu'on est assez cool sur ce qu'on met – ou ne met pas –, surtout dans le compartiment des couchettes. Diaz partagera la poulaine avec le commandant en second et moi. On mettra au point un planning pour nous trois.

— Je comprends, commandant. Si nous pouvions régler cette question le plus subtilement possible, je vous en serais reconnaissant.

— Aucun problème.

Gummerson jeta un œil à son calepin avant de poursuivre.

— Le sas a une capacité de neuf hommes, ce qui signifie que vous et votre équipe pouvez vous y enfermer en une manœuvre, mais vous aurez besoin d'une formation et de l'aide de mes SEAL, comme je l'ai indiqué au général Keating.

— Rien à redire à ce propos, commandant.

— Vous rencontrerez les maîtres principaux Tanner et Phillips des SEAL entre ici et la Chine. Nous ferons deux exercices, une fois avec des lumières, une fois dans le noir total.

Gummerson allait poursuivre quand le radio frappa et entra avec deux tableaux de messages.

— Bon choix pour s'arrêter, dit-il. Allons au carré des officiers prendre un café que je vous présente aux autres officiers et qu'on étudie ce dernier message.

— Ça me va, dit Mitchell en se levant. Et, commandant, est-ce vrai que vous autres avez la meilleure cuisine de toute la marine ?

— Vous inquiétez pas, capitaine, vous le découvrirez par vous-même.

Satané Ramirez. Il lui avait mis la bouffe dans le crâne.

Quand il eut rencontré les autres officiers, Mitchell se retira dans l'intimité vers un terminal informatique. Il accéda à un message vidéo préenregistré du général Keating, qui confirmait que leur surveillance satellite de la forteresse hakka était en place et que leurs deux agents de la CIA avaient déjà été aperçus avec leur homme infiltré plus tôt dans la journée.

Le général indiquait aussi qu'il y avait une forte activité dans et autour des sites de missiles situés dans la région militaire de Nanjing et que la situation à Taïwan empirait. La déclaration de la loi martiale avait entraîné de nombreux cas de violation des droits de l'homme par l'armée et la police taïwanaises, et des manifestants continuaient à organiser des piquets de grève et à être arrêtés

devant le bâtiment présidentiel. Des images de civils matraqués et ensanglantés défilèrent à l'écran.

Évidemment, Mitchell aurait pu parier sa paie annuelle que le général allait redire que tout dépendait de lui, qu'il appartenait aux Ghosts d'empêcher les Tigres du printemps de mettre leur plan à exécution. Il finit de regarder la transmission et grogna :

— Ouais, je sais. Ça ne tient qu'à moi.

Il ne s'attendait pas au second message, qui émanait de Red Cross. Le père de Bo Jenkins était mort. Le dernier rapport avait indiqué que son état était stable, mais il avait brutalement empiré.

Une partie de Mitchell voulait attendre avant d'informer Bo pour que l'homme soit concentré sur la mission. L'autre partie disait que ce n'était pas juste et que Bo méritait qu'on le lui dise tout de suite.

Mais, bon, vu l'enjeu, Mitchell avait besoin que chaque Ghost soit au summum de ses performances.

Il resta là encore un peu, se mettant à la place de Bo.

Et cela l'amena à penser à son propre père qui, au pays, devait probablement utiliser sa détoureuse pour arrondir les angles de son cercueil.

Un jeune lieutenant avec une coupe que le sergent Alicia Diaz appelait « plage et cocotier » – blond décoloré avec des mèches – la regarda quitter la cabine VIP en face du carré des officiers. Elle fit un sourire indifférent, remarquant les ailes dorées au-dessus de la poche de poitrine gauche du lieutenant. Comme il était mignon, elle lui demanda :

— Vous êtes pilote ?

— Aviateur dans la marine. Il y a une différence.

Il lui tendit la main.

— Jeff Moch.

Elle la saisit.

— Mach, comme dans Mach cinq ?

— Non, ça s'écrit avec un O.

— Ce serait mieux avec un A, comme dans mon nom : Alicia Diaz.

— Pas mal. J'ai entendu dire que vous autres vouliez passer à la marine.

— De vilaines rumeurs.

Elle hésita, ne sachant quoi ajouter, puis lâcha soudain :

— Alors, lieutenant, quelle est la différence entre un pilote et un aviateur de la marine ?

Il eut un ricanement.

— Les aviateurs de la marine sont éjectés par l'avant des porte-avions. On utilise des crochets d'appontage et des câbles d'arrêt pour atterrir. Quant aux pilotes, ils arrivent en flottant.

— Je vois...

— Les aviateurs doivent comprendre où est passé leur terrain d'atterrissage une fois qu'ils ont décollé. Ou, pire, s'il a coulé. Les pilotes savent que leur piste est exactement là où ils l'ont laissée.

— On dirait bien que vous n'appréciez pas beaucoup l'armée de l'air, hein ?
— Je n'ai pas dit ça. Je n'ai jamais rencontré de pilote de l'armée de l'air capable d'arrêter un train sans se servir de ses mitrailleuses ou de bombes.

— Arrêter un train ? Que voulez-vous dire ?

— Vous avez le temps que je vous raconte une histoire ?

Diaz jeta un regard alentour.

— Je suis coincée là pour vingt et quelques heures avant qu'on atteigne le détroit.

— C'est vrai. Bon, donc, quand vous volez en solo à Pensacola, la règle implicite est que vous avez trois jours pour arrêter un train. Vous ne pouvez pas le faire avant d'être en solo, parce que c'est pas légal, et, jusque-là, il y a toujours un vachard d'instructeur qui vole avec vous.

— Alors, comment faites-vous ?

— Eh bien, au cas où vous n'auriez pas remarqué, la Floride est plate, alors, c'est pas dur de trouver une étendue de trente à quarante kilomètres de voie ferrée à surveiller. Et le voilà qui arrive, le Seaboard Coast Line de dix-neuf heures dix, en retard.

— Mais vous, vous êtes à l'heure, dit-elle avec un petit sourire.

— Je veux. Je dois arriver haut pour ne pas me prendre les pins. Au dernier moment, je pique, dérive opposée vers aileron – mon coucou tombe comme une pierre – et j'éteins mes feux de position, réduis la vitesse à cent vingt nœuds – vitesse volets – et fonds de six mètres au-dessus de la voie.

— Et c'est là que je dois dire « Waouh... » ?

— Laissez-moi terminer. Alors, et seulement alors, j'allume mon phare d'atterrissage. Il ne reste plus que moi et ce train, deux phares qui se dirigent l'un vers l'autre.

— Vous avez vraiment fait ça ?

Il hocha la tête.

— Le mécano voit cette lumière seule qui vient vers lui et il se demande : *Le chef de la coordination s'est-il planté ? Erreur d'aiguilleur ? Encore un de ces tarés de Pensacola ?* Il enfonce les freins, ne peut pas prendre de risque. Alors qu'il entend tout son train gronder et crisser, je passe en trombe au-dessus de sa tête, envolé, style OVNI, téléportation, Scotty.

Moch n'était plus aussi mignon à présent. Difficile de voir ses yeux avec une tête aussi grosse.

— Impossible que vous vous en tiriez avec un truc comme ça.

— Exact. J'ai eu une lettre de réprimande, qui a été retirée quand j'ai obtenu mon diplôme, parce que la marine a vu que j'étais assez fou pour être éjecté d'un porte-avions.

— Donc, en récompense, ils vous envoient sur un sous-marin. Ça, ils vous aiment, dit-elle en levant les sourcils.

— Non, je suis ici à cause de *vous*. Le lieutenant Schumaker et moi pilotons le Predator. Croyez-moi, en voilà un coucou vicieux.

Diaz avait travaillé avec toute sorte d'avions téléguidés (UAV) au cours de

sa carrière, mais elle n'en aurait qualifié aucun de vicieux. C'était un mot qu'elle réservait aux êtres, pas aux machines. Elle haussa les épaules et dit :

— Euh, on a embarqué nos propres UAV. D'ailleurs, le capitaine va essayer un tout nouveau drone pendant cette mission.

— J'en ai entendu parler, mais notre Predator va plus vite que vos drones, avec un rayon d'action plus important. On les lance direct du tube vertical. Les sous-marins équipés ainsi ont des périscopes de trois mille mètres, si on veut. Croyez-moi, vous serez heureux qu'on soit là-haut. Et vous, c'est quoi votre histoire ?

Diaz prit un ton chantant, décidant qu'elle allait s'amuser un peu avec ce gars.

— Eh bien, lieutenant, je n'ai certainement pas le talent pour être aviateur de la marine, mais j'aime jouer avec les portées, calculer dans ma tête la chute du projectile et la compensation du vent. J'aime abaisser ma fréquence cardiaque, prendre une profonde inspiration, relâcher un demi-bol d'air et appuyer sur la détente entre mes battements de cœur. J'aime écouter les vieux tubes des Bee Gees et regarder la cervelle de certains de ces méchants exploser sur quinze mètres à cause de l'énergie cinétique transmise à l'impact. J'appelle ça une touche féminine.

Moch cilla plusieurs fois.

— Alicia, pourquoi n'entrerions-nous pas dans le carré des officiers nous asseoir, et je vous offre une tasse de notre excellent café de la marine ?

Elle gloussa doucement.

— Vous n'auriez pas du bourbon ?

Mitchell trouva Jenkins dans la salle des torpilles, avec Beasley, Hume et Smith. Les hommes faisaient un nouvel inventaire du matériel et vérifiaient les batteries.

— Bo, puis-je te parler ?

— Oui, mon capitaine.

Ils allèrent dans un angle opposé de la pièce, où Mitchell s'adossa contre la cloison et dit :

— On est dans l'avenir, et tu es capitaine de ta propre équipe de Ghosts.

Au départ, Jenkins fut perdu, mais son cerveau finit par saisir.

— D'accord, mon capitaine, mais, euh, je suis allé à l'université ?

— Oui.

— Pfiou, ça, c'est bien.

— Joue le jeu. Donc, tu es capitaine, et c'est la veille d'une opération majeure. Tu sais que tu as besoin que tous tes gars aient l'esprit clair. Tu sais que tu ne peux te permettre aucune distraction. Mais tu sais aussi que des nouvelles du pays vont affecter plusieurs des membres de ton équipe. Que fais-tu ? Tu leur donnes ces nouvelles ? Ou tu attends que la mission soit terminée ?

Jenkins déglutit, inspira profondément et fut incapable de continuer à regarder Mitchell dans les yeux.

— Je ne dis rien, mon capitaine, parce que la mission est plus importante. Les nouvelles peuvent attendre.

Mitchell réfléchit un instant, puis opina lentement.

— Bo, je n’essaie pas de m’en sortir d’une pirouette.

— Je sais. J’ai rêvé de lui la nuit dernière. Vous croyez à la vie après la vie ?

— Je n’ai pas encore décidé. Mais, pour l’instant, nous sommes les seuls fantômes auxquels je crois.

— Et le destin là-dedans ?

— Bo, on doit croire que ce qu’on fait, *nous*, est important. Je ne pense pas que tout a été écrit à l’avance en ce qui nous concerne. J’aurais pu rester chez moi, à bosser sur des bagnoles, à faire des meubles, mais j’ai décidé de changer les choses. Je l’ai fait. Pas le destin.

— Ouais, mais peut-être qu’il y a toutes ces portes dans notre vie, et qu’on les franchit. Certaines se referment derrière nous, d’autres, non. Parfois, on peut les contrôler. D’autres fois, non.

— Qui sait, Bo ?

— Quand j’ai quitté l’Alaska, la porte s’est totalement refermée, et je savais que mon père allait mourir. Il était malade depuis longtemps... Je vais bien.

— Tu en es sûr.

— Au contraire, mon capitaine, quand j’irai là-bas, ce sera pour lui. Je ne serais pas un Ghost s’il n’avait été là.

Mitchell donna une tape de sa main sur l’épaule massive de Bo.

— Tu es un type bien, Bo. Je te présente toutes mes condoléances.

— Merci, mon capitaine.

Il hocha la tête et se retourna, rejoignant le groupe.

Mitchell ferma les yeux et soupira, se demandant encore s’il avait pris la bonne décision.

USS Montana (SSN-823) - *En route vers le Détroit de Taïwan - Mer de Chine Méridionale - Avril 2012*

Le système électrique du *Montana* plaça le sous-marin de cent quatorze mètres en plongée statique à exactement trente mètres tandis que Mitchell et son équipe immergeaient le sas, en sortaient, y retournaient, le purgeaient, lumières allumées et dans le noir total.

Les exercices avaient été réalisés dans les six heures du départ de la baie de Subic, alors qu'ils étaient encore dans les mers chaudes.

C'était, il fallait l'avouer, impressionnant de rester dans ce sas dans le noir total pendant que l'eau montait. Dans ces quelques dernières secondes, la pensée de Mitchell tournait autour d'un accident et des avertissements des deux SEAL.

Sinon, il ne se passa rien pendant le trajet de vingt et une heures jusqu'au port de Xiamen. Mitchell et ses Ghosts écoutèrent des histoires, en racontèrent certaines de leur cru, et les mensonges par mille nautique prirent des proportions astronomiques.

Tandis qu'ils approchaient du port et de la fin de leur voyage, le *Montana* se mit en « situation super silence », l'intérieur du sous-marin uniquement baigné de lumière rouge. Tous les hommes qui n'étaient pas de quart restaient sur leurs couchettes, et télévision ou toute autre activité de loisir était interdite. Même la coquerie était fermée.

Le commandant dit à Mitchell qu'ils ratissaient l'intégralité du port, leur fathomètre et leur sonar de repérage de mines fouillant activement en dessous et autour du sous-marin avec une totale impunité, vu le niveau sonore effroyable causé nuit et jour par les nombreux petits appareils et l'activité de construction navale.

Le soleil venait de se coucher, et, sous le couvert de la pénombre, le commandant étendit un mât photonique pour photographier et mesurer des portées IR de sites de largage potentiels.

Mitchell et Gummerson se réunirent avec ces photographies pour décider d'un emplacement, choisissant un endroit près de la pointe sud-est d'une langue de sable sans nom et déserte.

— Ça me paraît bien, dit Mitchell.

— Oui, et ne vous en faites pas. Je nous amènerai à moins de trois cents mètres. Comme ça, vous n'aurez pas beaucoup à nager, et il me restera encore environ quatre-vingts mètres d'eau autour de moi.

Le commandant en vint à dire que flotter avec leur quille à trente mètres mettait quand même le sommet du kiosque du *Montana* à quinze mètres sous la surface. Il dit qu'il n'avait vu aucun bateau dans le port avec un tel tirant d'eau, à pleine charge.

— Il faut saisir l'occasion, Scott, finit-il par ajouter. Nous sommes à marée haute et c'est une grande marée.

— Et c'est bon ?

— C'est excellent. Les grandes marées sont soit très hautes, soit très basses quand le soleil et la lune sont alignés, et on bénéficie de leur double attraction gravitationnelle. Vous pourrez nager plus près de la plage, et j'aurai quelques mètres de plus sous la quille.

— Super.

— Encore une chose. Le soleil se lève à zéro, cinq, deux, quatre. Si vous n'êtes pas dans l'eau avant ça, on reviendra chaque soir à la même heure jusqu'à ce que l'Autorité de commandement nationale me donne l'ordre direct de mettre fin à l'opération. Je n'ai pas l'habitude de laisser des hommes derrière moi.

— Ni moi, commandant. Et je vous en remercie. Mais, si vous devez vous tirer sans nous, on détournera un rickshaw et on partira vers l'ouest.

Le commandant sourit.

— J'en suis certain. Bon, je vais transmettre votre point de largage à votre commandement, et ils le communiqueront à vos agents de liaison à terre.

— Merci, commandant.

Moins de quinze minutes plus tard, Mitchell et les huit autres membres de son équipe se tenaient dans les confins métalliques froids du sas.

— Tout le monde est paré ? demanda-t-il.

Huit pouces se levèrent.

Ils avaient enfilé des combinaisons de plongée et des masques, et avaient harnaché leurs Dräger LAR-V, portés sur la poitrine.

Le LAR-V était un respirateur autonome spécifiquement conçu pour les opérations clandestines en eaux peu profondes. Mitchell et ses Ghosts respireraient de l'oxygène pur, et l'air qu'ils expireraient serait renvoyé dans le système à circuit fermé par un filtre qui éliminait le dioxyde de carbone. Ainsi, les Dräger leur permettaient de nager sans les bulles produites par du matériel de plongée classique. Chaque agent opérationnel transportait également un paquetage, un pistolet Px4 Storm SD et un fusil ou deux de son choix.

Le maître principal Tanner des SEAL, un être tout en muscles aux yeux bleus, se tenait à l'extérieur de l'écouille et leva le pouce.

— N'oubliez pas, capitaine : glissez cette balise dans l'un de vos respirateurs sur la plage. Le maître principal Phillips et moi, on sera une dizaine de minutes derrière vous pour récupérer votre matériel.

— Message reçu, maître.

Tanner ferma hermétiquement l'écouille et fit un signe pour inonder le sas.

L'eau monta, guère froide avec ses vingt-quatre degrés Celsius. Ils placèrent les respirateurs dans leur bouche. Quand ils furent immergés, l'écouille s'ouvrit, et ils sortirent dans les rideaux ondulants des ténèbres.

Pendant la brève traversée jusqu'à la plage, Mitchell se rappela les

instructions du maître Phillips : s'étaler en s'espaçant d'une vingtaine de mètres, afin de ne pas refaire surface en groupe mais séparément. Il avait également dit d'essayer d'échelonner leurs sprints hors de l'eau.

Ils s'étaient donc attribué un numéro à chacun, en commençant par Jenkins et en terminant par Mitchell. Mitchell leva lentement la tête quand ses genoux raclèrent le fond et observa les membres de son équipe parvenir un par un à la rive déserte, conformément au scénario prévu.

Derrière eux, au sud-est, se trouvait l'île de Gulangyu, lieu de villégiature, ses lumières multicolores clignotant dans la brume. Mitchell remonta son masque sur son front et grimaça à l'odeur désagréable de l'eau. Il se hissa plus près et retira ses palmes, sans enlever ses chaussons, et se précipita sur la plage. Là, ils ôtèrent tous leur matériel, l'entassèrent pour les SEAL, puis Mitchell plaça la balise et fit le signal du départ.

Ils se hâtèrent de partir, vers l'ouest à travers une forêt assez dense et l'extrémité opposée de la pointe, où une longue jetée saillait dans le chenal entre eux et le continent.

Un unique bateau de pêche en bois, feux éteints, était arrimé au bout de la jetée et tournait bruyamment au ralenti, son moteur rejetant des nuages de fumée noire. Le bateau était à peine assez grand pour six personnes, alors, pour neuf ou dix...

Mitchell fit un autre signal, et l'équipe sortit d'un bond de la forêt, sur la jetée, le plus bas possible sur les jambes.

Une fois au bateau, un Chinois chauve à lunettes et à la panse bien rebondie s'avança pesamment jusqu'au plat-bord. Il éleva la voix au-dessus des toussotements provenant de l'intérieur de la coque et leur dit, dans un anglais étonnamment bon :

— Montez tous à bord. Vite, allez, vite ! Qui est le capitaine Mitchell ?

— C'est moi, répondit Mitchell en enjambant le garde-corps et en se tassant sur le pont.

— Bonjour. On m'appelle Buddha. Je vous fais traverser le chenal jusqu'à une petite jetée uniquement utilisée par les pêcheurs. Deux camions attendent. Vous vous changerez dans les camions.

— Parfait. Et j'aime bien votre nom.

— Moi aussi.

Buddha alla au gouvernail, cria à Nolan et Hume de ramener les amarres, puis monta en régime et se détacha de la jetée.

Ils s'assirent sous le plat-bord, hors de vue, et Mitchell sortit son oreillette/monocle Cross-Com de son paquetage. Il glissa l'appareil sur son oreille gauche, appuya sur le bouton d'allumage et exécuta la commande vocale : « Cross-Com activé. » En trois secondes, il était connecté au réseau.

L'écran s'illumina, et il donna plusieurs autres commandes vocales, appelant son premier moyen d'appui, cette vidéo satellite en streaming de la forteresse même, et, pendant que l'image passait d'un plan fixe à une vue d'en haut augmentée par la vision nocturne des quatre silos et du bâtiment

rectangulaire, il vit un unique hélicoptère atterrir dans un champ voisin.

— Pile à l'heure, murmura-t-il.

La traversée du chenal prit à peine un quart d'heure et, alors qu'ils approchaient de la jetée des pêcheurs, Buddha décéléra bien trop tard. Ils percutèrent tellement fort les pylônes que le garde-corps se fendilla.

— Désolé, s'excusa Buddha. Je suis un marin amateur, pas un pro.

— Vous auriez bien besoin de leçons, dit Nolan en aidant à amarrer le bateau.

Un jeune homme, vingt-cinq ans probablement, les attendait près des camions. Il jeta sa cigarette et désigna du doigt les plateaux recouverts d'une bâche.

— Oh ! vous rigolez, dit Brown.

— Grimpez ! aboya Mitchell.

Les moteurs des camions n'avaient pas l'air plus en forme que celui du bateau et, à en juger par les ailes surdimensionnées des véhicules et leurs gros phares ronds, ils avaient dû être construits dans les années 1950 ou 1960.

— Ils ne pouvaient rien trouver de mieux que ça ? demanda Ramirez en passant devant Mitchell.

— Je ne sais pas. Je vais demander.

Alors que les autres s'entassaient, Mitchell prit Buddha à part et posa sa question.

— Capitaine, ces vieux Jiefang sont fréquents sur les routes de montagne et les régions plus rurales. L'APL en a vendu beaucoup aux fermiers. Un 4 x 4 flambant neuf attirerait beaucoup plus l'attention.

— Mais ils tiendront jusqu'en haut des collines ?

— Je crois.

— On ne peut pas être en retard.

Buddha écarquilla les yeux.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait là à parler ?

Mitchell opina et se retourna vers le camion, mais Buddha le rappela :

— Capitaine, si nous sommes arrêtés, veillez à ce que tout le monde porte son masque et que personne ne parle. Nous sommes la police secrète. J'ai tous les papiers. Et, ah ! oui, le nom de mon partenaire, c'est Boy Scout.

— D'accord.

Mitchell atteignit l'abattant et se hissa à bord, où il retrouva Diaz, Nolan, Smith et Ramirez en train d'enfiler des uniformes noirs quelconques sur leur tenue de plongée et des passe-montagnes noirs qui leur couvraient tout le visage hormis leurs yeux.

— Comment ça va ? demanda-t-il.

— Bien, mon capitaine, répondit Diaz. En plus, mon uniforme me va.

— Excellent. Bienvenue en Chine, tout le monde.

USS Montana (SSN-823) - En route vers le Détroit de Taïwan - Mer de Chine Méridionale - Avril 2012

À cinq milles nautiques du bord, le commandant Gummerson se connecta à une communication tactique sécurisée par satellite et regarda les neuf points verts se déplacer sur son écran.

Et à douze fuseaux horaires de là, Gummerson s'imaginait l'homme le plus puissant du monde libre assis seul, à observer ces mêmes points verts.

— Commandant, le Predator est prêt à être lancé, dit le CSD avec un soupçon de résignation dans sa voix.

— Très bien. Il faut programmer ça parfaitement pour offrir à Mitchell et à ses hommes la moindre seconde de ce joujou.

— Oui, commandant. Et, commandant, je reste préoccupé par la détection pendant le lancement.

— Et c'est normal, second. Nous avons le temps de parcourir encore trente milles. On ne peut pas faire grand-chose pour minimiser l'éclat du propergol du Predator, mais on n'a pas besoin de réveiller les voisins.

— Vous lisez dans mon esprit, commandant.

— On dormira mieux tous les deux sachant qu'il y a beaucoup d'eau autour de nous. On n'a vraiment pas besoin que deux yeux de lynx dans le poste d'observation d'un navire marchand repèrent notre grande oreille.

— À vos ordres. Et, commandant, pour ce que ça vaut, le capitaine Mitchell s'est conduit en vrai professionnel.

— On est d'accord. Il aurait fait un excellent sous-marinier. On ne peut pas se permettre de perdre un type de cette trempe.

— Oui, commandant. S'ils peuvent remplir leur mission, on remplira la nôtre. Il a une équipe très capable.

Gummerson plissa les yeux sur l'écran. Parfois, être capable ne suffisait pas.

Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Le capitaine Fang Zhi venait de recevoir des rapports radio de ses équipes de trois hommes postés à l'extérieur des bâtiments nord, sud, est et ouest de la forteresse. Ils étaient en position. Pas de problème en vue, si ce n'était qu'un homme avait été mordu par un chien en tentant de prendre son poste.

Fang attendait toujours d'avoir des nouvelles de l'équipe de deux hommes à l'intérieur du bâtiment central, où les Tigres du printemps se rassemblaient à l'instant pour accueillir le vice-amiral Cai, le dernier à arriver.

Fang lui-même était au quatrième étage du même bâtiment, d'où il pouvait accéder promptement au toit pour voir toute la forteresse, et il n'était pas le seul garde sur un point élevé.

Deux snipers avaient été positionnés sur les collines, un le long de la crête orientale, l'autre le long des pentes plus abruptes au nord. Ils avaient été les premiers à communiquer avec lui et feraient un rapport toutes les quinze minutes pendant la nuit.

Fang avait dit à tous les membres de son équipe de dormir autant qu'ils le pouvaient la journée précédente, mais même lui avait eu du mal à suivre son propre conseil.

Il avait passé la plus grande partie de la journée à revivre l'incident sur Basilan, son déshonneur, ces moments où ils lui avaient signifié son renvoi, dit qu'ils n'avaient que faire d'un lâche comme lui. Et toutes les vieilles blessures s'étaient rouvertes et infectées de sa fureur.

À présent, à la veille d'obtenir justice, il bâilla tout son saoul, puis écouta un rapport émanant du sergent Chung, l'imbécile qui l'avait accusé d'être un espion.

— Ici Tigre douze. RAS ici.

Fang allait parler dans le micro placé sur sa bouche quand il se retourna, manquant heurter quelqu'un.

— Pardon, mon capitaine, mais je suis venu vous dire qu'ils étaient tous partis dans la salle à manger. Le repas a été préparé exactement comme vous l'aviez demandé.

Huang resta là, homme abattu et brisé. Son jour viendrait peut-être. Mais aujourd'hui..., aujourd'hui, c'était le jour de Fang.

— Merci, Huang.

— Et, mon capitaine, sans vouloir vous inquiéter, ces deux dernières semaines, la compagnie d'électricité a rénové les transformateurs. Ils couperont le courant dans les prochaines heures, mais on restera dans le noir moins de trente minutes.

Fang fronça les sourcils.

— Pourquoi ne nous en avez-vous pas informés plus tôt ?

— Je n'ai pas pensé que c'était très important.

Fang soupira, dents serrées.

— Tout est important. Quoi qu'il en soit, vous nous avez bien servis. Après la réunion, demain, je laisserai ma voiture ici. Elle sera à vous.

Huang baissa la tête et s'éloigna à petits pas.

Fang aurait voulu que l'homme se batte un peu plus, car ce n'était qu'à cette condition qu'il le respecterait réellement.

En l'état actuel des choses, Fang n'avait aucune intention de laisser son 4 x 4 derrière – ni Huang en vie.

En route vers la Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Le vieux camion fit un bruit de gouttière, puis commença à ralentir. Mitchell appela la carte tactique dans son CTH, étudiant la tortueuse route de montagne en vert brillant qui menait à la forteresse, marquée du carré jaune requis et des mots *Objectif principal*.

Ils étaient parvenus à une fourche, et le camion qui véhiculait l'équipe Bravo, conduit par le type appelé Boy Scout, tournait à droite pour le dur trajet de près de deux kilomètres jusqu'au poste de transformation.

— Ghost Lead, ici Beasley. On monte à présent. Je vous contacterai quand on sera en place à l'objectif secondaire.

— Message reçu.

— Capitaine ?

Mitchell attrapa le portable à fonction talkie-walkie que Buddha lui avait donné.

— J'écoute.

— De bonnes nouvelles vous attendent plus loin sur la route.

— Vous devenez philosophe ou vous savez quelque chose qu'on ne sait pas ?

— J'ai une petite surprise.

— Vraiment ? Dites. J'espère juste qu'elle est bonne.

— Je crois qu'elle vous plaira.

— Vous entendez ça ? cria Mitchell aux autres. Il a une surprise.

Diaz secoua la tête.

— Je déteste les surprises.

— Moi aussi, renchérit Ramirez.

Mitchell hocha la tête.

— Quand on s'arrêtera, gardez bien les yeux ouverts.

L'adjudant Bo Jenkins n'avait pas informé les autres de la mort de son père, pas plus que le capitaine. Cela lui convenait. Pas la peine que l'un d'eux doute de ses capacités ou se sente mal à l'aise en sa présence. C'était un pro et il comprenait parfaitement l'importance de contrôler toutes sortes d'émotions.

Mais rester assis dans le camion et attendre était dangereux. À tout moment, il glissait dans le passé, une journée d'extérieur avec son père à couper du bois pour la cheminée, une nuit où son père avait essayé d'expliquer pourquoi sa mère et lui divorçaient.

Jenkins frissonna et regarda toutes les charges qu'ils avaient préparées. C-4 pour toi, C-4 pour moi, C-4 pour tout le monde – plus de vingt-deux kilos en tout. Buddha et son petit camarade avaient fourni le matériel ; il appartenait maintenant à Jenkins et Hume d'utiliser leur passé dans le génie pour produire une magnifique diversion si cela s'avérait utile.

Le poste de transformation était situé au pied d'un cirque de collines dans une région fortement boisée à deux cent cinquante mètres au moins de la maison la plus proche. Leur chauffeur de la CIA, qui avançait phares éteints et portait des lunettes de vision nocturne, se gara à une centaine de mètres au sud.

Le pouls de Jenkins s'accéléra. C'était l'heure d'aller au turbin.

Beasley et Brown sautèrent les premiers du camion et foncèrent sécuriser la zone. Jenkins et Hume chargèrent les sacs de C-4, les épaulèrent et attendirent.

— Disjoncteurs à gauche. N'oubliez pas, dit Hume.

— Pas de problème.

Moins de trois minutes plus tard, Beasley donnait le signal. Jenkins fit sortir Hume du camion, et ils foncèrent sur une piste de terre jusqu'à la clôture à mailles couronnée de barbelés. Le poste de transformation se situait au-delà, s'élevant du sol comme les entrailles exposées d'une bête électronique massacrée, poteaux en lieu et place d'intestins, câbles et fils formant des artères et des veines qui remplissaient les espaces entre les grands organes de métal.

Comme Brown avait déjà sectionné le cadenas de la clôture, Jenkins suivit Hume à l'intérieur.

Un plan d'ensemble du poste et de ses équipements de commutation, connexion et contrôle était déjà affiché dans leurs CTH, et ils se mirent tous deux au travail. Ils placèrent d'abord soigneusement la petite charge qui ferait basculer les disjoncteurs et couperait le courant alimentant la forteresse et ses environs, puis plantèrent les charges plus grosses qui détruiraient toute la station et plongeraient dans le noir une zone plus vaste encore de la province.

Pendant ce temps, Jenkins savait que Beasley et Hume étaient soulagés d'alléger leurs paquetages. Ils transportaient le SUGV, ou petit engin terrestre téléguidé, de l'équipe, un robot de reconnaissance à chenilles équipé de caméras thermiques infrarouges et numériques, ainsi que d'un système de haut-parleurs. Après avoir ouvert l'emballage étanche du robot, ils se mirent à l'assembler. Le SUGV était à peine plus grand qu'un tank téléguidé de gamin, des rails en caoutchouc soutenant le bras flexible de la caméra. Bien qu'armé uniquement de grenades fumigènes pour retarder un adversaire en approche, le SUGV resterait pour surveiller la station et veillerait à ce que personne ne touche aux charges. Beasley commandait le robot et il serait automatiquement averti si l'appareil détectait un mouvement, des sources de chaleur ou tout autre signe d'entrée dans l'hémisphère de discrimination de la cible, réglable par l'opérateur.

Quand Jenkins et Hume en eurent fini avec leurs charges, le SUGV était déjà alimenté et en ligne, et n'importe quel membre de l'équipe pouvait appeler les images de sa caméra dans son CTH. C'est ce que fit Jenkins, qui aperçut un panoramique de la clôture, tel que le robot le voyait.

Brown mit un tout nouveau cadenas sur la clôture, quasi identique à

l'original, pendant que Beasley utilisait la commande manuelle sans fil pour positionner le robot à couvert entre deux grands poteaux d'où il pourrait néanmoins assurer une bonne surveillance. Quand ils seraient sortis de son rayon d'action, les commandes envoyées au robot passeraient par le réseau, même si le retard dû au satellite ralentirait la réaction du SUGV.

Toute l'opération prit dix-neuf minutes quarante-cinq secondes du début à la fin, et Beasley fit signe au capitaine qu'ils quittaient la zone et se dirigeaient vers la forteresse.

— On attend vos ordres pour couper le courant, capitaine, ajouta-t-il.

De retour dans le camion, Jenkins retira son oreillette/monocle du Cross-Com et remonta son passe-montagne pour essuyer la sueur de son visage et masser ses yeux fatigués.

— Tu vas bien, Bo ? demanda Hume.

— Ouais, pourquoi ?

— Tu sembles fatigué, c'est tout.

— Non. Grimpons là-haut et finissons-en avec ce travail.

Mitchell prit une profonde inspiration.

— C'est parti.

Le camion avait quitté la route pour un chemin étroit entre les arbres. C'est alors que Buddha s'arrêta et dit :

— Nous y sommes. Tout le monde descend.

Il les mena plus loin dans la forêt voisine, où ils trouvèrent deux véhicules : des 4 x 4 dernier modèle, tous deux noirs et garés sous un filet de camouflage.

— On roule dans des guimbardes pour s'assurer une bonne couverture. Mais on se tire en vitesse et avec style, dit Buddha.

Mitchell sourit.

— Belle surprise.

Buddha fit un clin d'œil.

— On ne prend aucun risque pour notre fuite. Bon, regardez votre carte. La forteresse se trouve juste après la colline suivante. Je cacherai le camion et je resterai là, à vous attendre, avec Boy Scout une fois qu'il aura déposé l'autre équipe. Si vous avez besoin qu'on vienne, pas de problème, mais je préférerais pas. Et je vous préviens : mon partenaire est un bleu.

— Alors, la bonne surprise est accompagnée d'une mauvaise, dit Mitchell avec un grognement. Avez-vous autre chose à me dire ?

— Non, capitaine. Je suis juste un gros bonhomme avec deux voitures.

Après un sourire de guingois, Buddha s'éloigna.

— Très bien, allons-y, rejoignons notre œil céleste, dit Mitchell qui fit le signe du départ, puis se dirigea vers la route, main levée à son oreillette. Cross-Com activé.

La vidéo en streaming direct de la forteresse montrait des douzaines de lueurs aux fenêtres des cinq bâtiments, et Mitchell zooma sur chaque structure, notant les hommes postés dehors. Ce n'étaient que des silhouettes, et il était difficile de les distinguer clairement des douzaines de civils qui se

promenaient autour. Il apercevait de temps à autre le bout d'un canon de fusil. Le lieu était comme plusieurs fourmilières, leurs cibles cachées profondément en leur sein.

Quand ils atteignirent la lisière de la ligne d'arbres, Mitchell prit la tête vers le sommet de la colline et, près de la crête, ils se tapirent profondément dans le sous-bois et dirigèrent leur regard vers la vallée, un tapis vert foncé, ondoyant, avec une grappe de losanges jaunes.

— Ça paraît bien plus grand en vrai, dit Diaz.

— Tu crois ça ? ajouta Smith. Et d'où on est, ces bâtiments ressemblent vraiment à des silos de missiles.

— Paul, prépare le drone pour déploiement, ordonna Mitchell, mettant fin aux bavardages.

— Compris, patron.

Paul Smith plongea la main dans le paquetage de Mitchell et en retira le MAV4mp Cypher, un nouveau drone portable guère plus grand en diamètre qu'un frisbee et encore plus silencieux qu'un UAV3.

Pendant que Mitchell continuait à étudier les images satellites, Smith activait le drone via sa commande, puis il annonça qu'il était paré au lancement.

— Bravo Lead, ici Ghost Lead, appela Mitchell à la radio. Gardez l'écoute pour couper le courant.

— Message reçu, répondit Beasley, dont le camion venait de s'arrêter pour débarquer son équipe. Et nous arrivons aux hélicos et aux véhicules.

Mitchell passa les images de son écran tactique en mode Situational Awareness pour avoir une connaissance entière de la situation, et il vit les quatre losanges verts – l'équipe Bravo – se diriger vers le côté nord de la forteresse, où les deux hélicos étaient parqués dans le champ, près de deux autres véhicules. La carte était codée en couleur : le terrain hostile d'un éclat orange, le terrain sécurisé en bleu, et les zones inaccessibles en gris. L'équipe Bravo s'assurerait en silence qu'aucun de ces engins ne resterait opérationnel. Si un Tigre essayait de s'échapper, il devrait le faire à pied.

Brusquement, la fenêtre du canal de liaison ascendante crépita, et l'image d'un jeune homme aux cheveux blonds décolorés ceints d'un casque à écouteurs s'afficha.

— Capitaine Mitchell, ici le lieutenant Moch.

Ah ! oui, Mitchell l'avait rencontré brièvement, et Diaz lui en avait parlé un peu plus.

— Je vous écoute, lieutenant.

— Capitaine, nous avons réussi un lancement sans embûche, et vous aurez l'appui du Predator dans quatre-vingt-dix secondes.

— Message reçu. Et n'oubliez pas de laisser cette tondeuse à gazon volante sur le périmètre. Cherchez les menaces externes et secondez le satellite. Nous avons la ZA couverte d'ici.

— Euh, message reçu, capitaine.

Mitchell sourit en son for intérieur. « L'aviateur » n'était pas content, mais il avait reconnu sur le sous-marin que les moteurs du Predator pouvaient leur faire sauter leur couverture à tous. Quoi qu'il en soit, la surveillance supplémentaire des montagnes apportée par le drone n'était certainement pas de trop.

— Ghost Lead, ici Bravo Lead. Nous avons des chauffeurs et des pilotes postés près de leurs véhicules, et nous sommes en position. On vous attend, patron.

— Message reçu.

Mitchell regarda l'heure dans son CTH.

— Encore un peu tôt.

Il laissa ensuite ses yeux glisser sur les images satellites, attendit encore, puis passa aux capteurs thermiques infrarouges du Predator au moment même où le drone venait en ligne.

Il repéra immédiatement les deux snipers positionnés dans les collines, losanges rouges clignotants.

— Diaz, regarde ton CTH. Le Predator en a deux là-bas.

— Je les vois. Très bien, capitaine, ils sont à moi.

— Alicia, quand le courant se coupera et que je donnerai le signal, tu devras faire encore plus vite que d'habitude. Snipers, puis sentinelles du portail principal. Puis à nouveau en mouvement.

— Je comprends, capitaine.

Elle sortit des arbustes en reculant et fila dans les bois de l'autre côté du chemin.

Mitchell détacha le portable de sa ceinture et appela Buddha.

— OK, où sont mes cibles ?

— Désolé, capitaine. Il n'a pas encore appelé.

— Pourquoi ce retard ?

— Je ne sais pas.

— Alors, appelez-le !

— Trop risqué. On doit attendre. Il appellera.

— Et s'il hésite ?

— J'ai bien cerné cet homme. Il a peur, mais il aidera. Il veut ce qu'il y a de mieux pour son village.

— Buddha, j'ai des moyens aériens, j'ai des gens qui attendent.

— Capitaine, vous pouvez lancer votre attaque maintenant, mais on dirait qu'il reste des gens debout dans la forteresse, et je ne peux m'engager sur le moment où on aura l'info.

Mitchell jura en silence.

— Compris.

— Capitaine, voulez-vous lancer le drone ? demanda Smith.

— Non, on attendra que le courant soit coupé – mais j'espérais avoir nos cibles marquées avant ça, merde.

Bien entendu, si ce n'était pas le cas, ils devraient chercher quatre aiguilles

dans cinq bottes de foin. Pourtant, les risques qu'on les remarque augmentaient avec chaque seconde qu'ils passaient à attendre.

En contrebas, quelques autres fenêtres s'éteignirent dans la forteresse.

La liaison ascendante du CTH de Mitchell passa à une vue provenant de la minicaméra montée sur le casque de Diaz.

— Capitaine, j'ai mon premier sniper dans ma ligne de mire. Il faudra que je bouge pour avoir l'autre type.

— Attends.

— J'attends.

— Capitaine, on attend toujours ici, dit Beasley de sa position dans la forêt près des hélicos et des véhicules.

— Je sais, je sais. Ne bougez pas.

Dans la forteresse, Huang tenait la laisse de son chien et se dirigeait vers la porte principale.

— Où allez-vous ? demanda l'un des hommes de Fang posté là.

— Me promener ! aboya Huang.

Le garde se renfrogna.

— Promenez-le ici.

— Il ne veut pas ici. Je l'emmène au champ.

— Non.

— Vous voulez que j'appelle le capitaine Fang ?

Le soldat déglutit.

— Vous le connaissez ?

— Je sors mon chien.

Huang le contourna, alla à la porte, l'ouvrit, puis avança, la laissant délibérément ouverte.

Quand il parvint en bas du chemin et tourna vers le champ, il sortit le téléphone de sa poche et passa nerveusement l'appel.

Quarante-trois minutes plus tard, le colonel Xu Dingfa était allongé dans sa chambre à l'intérieur du bâtiment rectangulaire central. Des fleurs fraîches avaient été disposées dans des vases, et les lits avaient été tendus de draps propres et parfumés. Le capitaine Fang avait pris toutes les dispositions pour les filles de joie qui étaient récemment arrivées, et l'une d'elles faisait déjà un massage profond et érotique à Xu. Les trois autres Tigres profitaient, certainement, de leur propre nuit de plaisir avant de passer à des affaires autrement plus sérieuses le matin. Quand ils avaient planifié la réunion, Xu avait suggéré de se retrouver immédiatement dans la première heure de leur arrivée, mais son impatience avait été sommairement réduite à néant par le plus vieux Chen, qui considérait « l'événement » comme un long week-end et une opportunité de travailler, faire la fête et se détendre. En conséquence, Xu avait veillé aux filles et au repas style banquet.

Le matin, ils établiraient la chaîne de commandement, finaliseraient leurs calendriers et identifieraient clairement chaque type et nombre de navires et d'avions impliqués. Des indicatifs d'appel seraient donnés, ainsi que des

affectations à des zones d'opération. Chen distribuerait les cartes clés de codage des transmissions pour des communications sécurisées sur ce qu'il avait baptisé le Réseau tactique principal Dragon bondissant (RTPDB).

Xu soupira alors que la fille enfonçait un peu plus ses mains délicates dans ses épaules.

Les lumières vacillèrent soudain, puis s'éteignirent.

La fille eut un soubresaut.

Xu se leva, tâtonna dans le noir à la recherche de sa radio, la trouva et appela Fang.

Le capitaine semblait irrité.

— Colonel, Huang me dit qu'ils travaillent sur les transformateurs chaque nuit. L'électricité devrait revenir dans les trente minutes. Pas de quoi s'inquiéter.

— Je n'aime pas ça, Fang. La sécurité, c'est votre mission. Ne nous décevez pas.

— Je ne vous décevrai pas.

Xu éteignit la radio et pensa à appeler le général de division Chen pour l'informer. Mais, si cela se trouvait, Chen dormait déjà. Pourquoi le prévenir d'un fait qu'il pourrait ne jamais découvrir ?

Xu roula sur lui-même et attrapa la fille, qui gloussa.

Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

L'adjudant-chef Matt Beasley était d'habitude un homme patient. Toutes ces années à étudier la nature humaine lui avaient appris à rester aussi immobile qu'un prédateur, les yeux et les oreilles toujours ouverts.

Mais les lumières venaient de s'éteindre. Et le capitaine leur avait ordonné de... ne rien faire.

Ils attendaient dix minutes de plus pour laisser à l'équipe de sécurité des Tigres le temps de s'appeler les uns les autres, un délai suffisant pour leur donner à tous un faux sentiment de sécurité.

Frapper la forteresse tout de suite après la coupure de courant était trop classique, et ils seraient tendus, quelle que soit l'excuse que leur avait servie l'infiltré de la CIA.

Et cela expliquait pourquoi Beasley, Brown, Jenkins et Hume restaient couchés sur le ventre dans le fossé en bordure du bois. Les deux petits hélicoptères civils deux places étaient à moins de cent mètres.

Des images de ces hélicos avaient été captées par la caméra de Beasley et téléchargées sur le réseau. Dans la minute, les appareils avaient été identifiés comme des Brantly B-2Bs fabriqués par une entreprise texane rachetée par des Chinois. Un schéma détaillé et même une proposition de site de sabotage dans le cockpit axée sur le système électronique des coucous accompagnaient le renseignement.

À côté des hélicos étaient garés deux 4 x 4 de type jeep, identifiés comme les nouveaux Brave Warrior, et Beasley n'avait pas besoin de demander l'aide des génies au pays pour les saboter.

Tout là-bas, à quelques centaines de mètres au-delà des véhicules, se dressait la forteresse, plus sombre encore maintenant que des nuages gonflés descendaient tels d'énormes zeppelins pour effacer les étoiles. À une fenêtre apparut la lueur infime d'une lampe torche qu'on allumait.

Beasley reporta son regard sur les hélicoptères. Il avait espéré que le choix des Tigres se serait porté sur des appareils bien plus gros ; ainsi, les Ghosts auraient pu revoir leur plan d'exfiltration en y intégrant un retour rapide en hélico vers la côte grâce à un pilote chinois menacé d'une arme.

Mais, conformément à Murphy et à la logique, les Tigres avaient choisi d'être discrets et de voler dans ces coucous civils plus petits.

Quelques gouttes de pluie frappèrent le fossé, suivies d'autres. Beasley espérait que le capitaine n'attendrait pas beaucoup plus, parce que, quand l'averse tomberait vraiment, leurs cibles chercheraient à s'abriter dans leurs véhicules, et il serait alors encore plus difficile de les éliminer.

Les deux pilotes d'hélico et les deux chauffeurs s'étaient rassemblés près des coffres ouverts des véhicules et buvaient, fumaient. L'un d'eux était

absorbé par sa partie de Gameboy.

Beasley avait déjà repassé une demi-douzaine de fois le raid de l'équipe Bravo dans sa tête. Il avait d'abord envisagé une attaque de loin, éliminant chaque gars en silence comme des snipers et exploitant au maximum la caméra montée sur son MR-C, un fusil modulaire expérimental, à munitions sans étui, pour jeter un œil autour des véhicules. Mais, quand les hommes s'étaient regroupés, il avait compris que le raid devait être plus rapide, qu'il faudrait les abattre tous les quatre en même temps.

Et pour garantir le succès, Beasley savait qu'ils devaient s'approcher de près. De très près.

— Bon, ça fait dix minutes, chuchota Jenkins sur le canal radio de l'équipe Bravo.

— Ghost Lead, ici Bravo Lead, appela Beasley sur le canal principal. On vous attend toujours, patron.

— Euh, ouais. Tenez bon.

Une note sinistre s'était infiltrée dans la voix du capitaine.

— Mais qu'est-ce qu'il attend ? demanda Brown.

— Le capitaine sait ce qu'il fait, répliqua Beasley, à demi convaincu par son ton assuré.

— Je sais qu'il sait. J'aimerais juste qu'il nous en parle.

— Il a l'air distrait, dit Jenkins.

— On est tous distraits, riposta Beasley.

— Je crois qu'il se passe quelque chose, dit Brown.

— Ouais, ça s'appelle Opération Spectre de guerre, conclut Beasley.

— Euh, je sais pas. Ça..., ça va pas, dit Hume.

— Chaque fois qu'on bosse avec les barbouzes, il y a toujours un truc qu'ils nous disent pas – et j'ai la sensation que le capitaine vient d'apprendre un truc qui ne lui plaît pas du tout.

Beasley soupira. Plus ils attendraient, plus leur paranoïa grimperait.

Huang se servit de la petite lampe-stylo pour accompagner les anciens du village dans leur salle de réunion habituelle. Onze des douze hommes le regardaient avec inquiétude pendant qu'il parlait.

— Ils sont tous dans leur chambre. Le portail est ouvert. Nos visiteurs dorment, et Fang et ses hommes sont à leurs postes. On m'a dit qu'il y aurait quatre hommes, vêtus de noir. On doit rester hors de leur chemin. Ce sera bientôt terminé.

Un des autres anciens, un homme au visage rubicond appelé Pan, qui n'avait jamais apprécié Huang à cause d'un litige entre leurs fils, tous deux adultes, écarquilla les yeux.

— Je le répète : je suis indigné qu'on ait passé cet accord avec la police secrète. Si quelqu'un est blessé, je t'en rendrai responsable, Huang. Toi.

— Qu'y a-t-il de pire ? Traiter avec la police ou être contraint d'ouvrir nos portes à ces criminels ? Ce soir, nos problèmes seront terminés une fois pour toutes. À présent, rejoignez chacun votre poste. Restez discrets. Et ouvrez les

yeux. On m'a dit que ça ne tarderait pas.

Pan pointa son index sur Huang.

— Je sais qu'il a convenu de te donner son 4 x 4, mais tu ferais mieux de ne pas l'accepter. C'est le cadeau, comme tu le dis, d'un criminel.

Huang jeta un regard noir à Pan quand l'homme passa devant lui.

Fang était venu avec son 4 x 4 jusque dans le bâtiment central et l'avait garé dans la cour, sous une longue rangée d'auvents, hors de vue, chose intéressante en soi. Il faisait vraiment comme s'il allait le laisser derrière lui.

Quand Huang sortit, il regarda le véhicule, puis au-delà des balcons, là où Fang se tenait à présent sur le toit en pente, sa canne formant une virgule sombre sur sa hanche.

Il se raidit, et sa respiration se fit plus courte. Le désir de vengeance, ou *baochou*, avait résisté à l'épreuve du temps, et il fallait se venger parce qu'aucun dieu, aucune loi ou puissance terrestre ne pouvait le faire à votre place.

Exiger le *baochou* étant l'unique moyen pour lui et les anciens de sauver la face, Huang avait décidé que, si la police secrète ne tenait pas sa promesse, alors, il tuerait l'homme lui-même. Les souillures seraient effacées.

Il n'y avait pas d'autre moyen.

Fronçant les sourcils sous la bruine, Diaz regarda un rapport météo sur le canal descendant de son Cross-Com. Merde, le radar indiquait que cela ne ferait qu'empirer, et le vent gagnait en vitesse, selon un axe un peu plus sud-ouest. Sa cible non plus n'appréciait pas la météo. L'individu avait par deux fois montré des signes d'agitation, son fusil Type 88 posé fixement sur son bipied. Elle trouvait étrange qu'il ne trimballe pas une arme plus puissante. Toutefois, elle savait que le 88 n'avait été donné à l'APL qu'en petites quantités. C'était peut-être un de ses préférés.

Le propre fusil de précision de Diaz, un DSR 1 subsonic, avait été fabriqué par la société allemande AMP Technical Services. L'arme avait été adoptée par l'unité antiterroriste GSG 9 et quelques autres agences d'élite européennes. Les initiales DSR signifiaient *Defensive Sniper Rifle*[14], mais, entre les mains de Diaz, il s'avérait plutôt offensif.

Le fusil avait un design en bullpup, à savoir que le mécanisme d'action et la chambre se situaient derrière la détente. Cette conception augmentait la longueur du canon par rapport à la longueur totale de l'arme, pour un poids moindre et une meilleure maniabilité. Le bipied était monté sur le rail supérieur, et la poignée avant ajustable, sur le rail inférieur. Diaz avait déjà procédé à de légers réglages sur la crosse et l'appuie-joue, et elle avait inséré un chargeur quatre coups de plus dans le châssis devant le pontet.

Le chargeur supplémentaire posé juste à côté de sa main autorisait un rechargement beaucoup plus rapide et évitait qu'elle quitte la zone ciblée des yeux. Les deux pieds du fusil étaient fermement plantés sur son sac de transport, qui faisait également office de tapis de tireur, et le sac était posé sur une roche longue et plate.

De plus, le DSR était doté d'un monopode à crémaillère totalement réglable qui ressortait en bas de la crosse ; en conséquence, le fusil reposait sur la surface de tir par des bipieds devant et un monopode derrière.

La version subsonique de Diaz avait été modifiée pour intégrer les cartouches calibre 7,62x51mm OTAN au lieu des .338 Lapua Magnum plus courantes, et, si elle préférait ces dernières, la mission imposait plus de furtivité et ces douilles non marquées fournies par le général et les copains de son État natal.

Elle cligna fermement les yeux et revint à sa lunette de vision nocturne. Il était toujours là, d'accord, et, à tout moment, il se mettrait à parler dans le micro qui lui couvrait la bouche.

Dès qu'il le ferait, elle informerait le capitaine que leur homme venait de faire son rapport radio.

USS Montana (SSN-823) - En route vers le Détroit de Taïwan - Mer de Chine Méridionale - Avril 2012

Le commandant Gummerson se demandait pour la deuxième fois : *Qu'est-ce que Mitchell attend ? Le courant est coupé, la pluie arrive, et il connaît l'emplacement de ses cibles.*

Gummerson se tenait sous les lampes rouge cramoisi du PC navigation opérations, oreilles à l'affût du message suivant. Les équipes de contre-mesures électroniques (CME), de renseignement électronique et sonar du *Montana* sondaient une surface tridimensionnelle du champ de bataille – air, surface et immergée – en quête de toute trace de contre-détection ennemie. Entre-temps, les mâts multifonctions OE-538 qui constituaient la « grande oreille » du *Montana* continuaient à pister chaque Ghost tout en suivant tous les échanges entre eux. Le système de Situational Awareness via des informations partagées entre tous dans un tableau tactique commun constituait le summum de la guerre en réseau.

— Ils se sont mis en mouvement ? demanda le CSD en pénétrant dans le PC navigation opérations.

Gummerson secoua la tête.

— Non. Mitchell s'est simplement avancé sur la première base.

Le commandant en second haussa les épaules.

— Il faut parfois attendre pour frapper son coup.

Gummerson fronça un sourcil.

— Et parfois, à rien faire, on vous élimine.

Commandement Américain des Opérations Spéciales- Base aérienne de Macdill - Tampa, Floride - Avril 2012

S'il était tôt en Chine, il fallait compter douze heures de moins à l'USSOCOM, et le général d'armée Joshua Keating faisait de grands pas devant une rangée d'écrans affichant des données du réseau, des renseignements satellites jusqu'à la caméra montée sur l'oreillette du capitaine Scott Mitchell.

Pour l'instant, il ne comprenait pas pourquoi Mitchell prenait autant de

temps pour analyser les images prises par son drone portable.

Keating n'était, en fait, pas loin de prendre le bigophone et de sonner Mitchell pour qu'il motive son retard.

Mais il appréciait Mitchell. Il voulait lui faire confiance. Lui laisser le bénéfice du doute.

Le Dr Gail Gorbatova de la DIA, assise à côté d'un de ses analystes du renseignement, se leva du bureau et vint vers lui.

— Général, on s'interrogeait...

— Sur le retard, acheva-t-il, inspirant profondément entre ses dents.

— Nos collègues de la CIA se demandent la même chose et n'ont aucune explication de leurs agents. Et notre taupe attend.

— Excellent. On réunit toujours du renseignement ; donc, si vous le voulez bien, Dr Gorbatova, asseyez-vous.

Keating revint à son ordinateur et appela les infos en provenance de l'équipe de Ghosts de Mitchell : des images vertes granuleuses de la forteresse, des hélicoptères, des jeeps et même du point de vue de Diaz qui centrait son réticule sur l'un des deux snipers chinois. Tout semblait parfait.

Allez, mon garçon. Donne l'ordre. Bouge !

Une voix résonna dans la pièce :

— Ghost Lead, ici Bravo Lead. Nos cibles vont s'abriter de la pluie d'un instant à l'autre, maintenant. Capitaine, il faut qu'on fasse mouvement sans attendre !

— Ghost Lead, ici Diaz. La vitesse du vent augmente et peut foutre mon tir en l'air, mon capitaine.

Donne l'ordre, Mitchell.

— Bravo Lead, ici Ghost Lead, dit Mitchell. Gardez l'écoute. Et, Diaz, attends.

— Capitaine Mitchell ? Ici le lieutenant Moch, appui Predator. Nous avons identifié un camion de la compagnie électrique qui se dirige vers votre poste de transformation. HPA approximative dix minutes, capitaine.

Keating serra les poings et s'imagina hurler à Mitchell : *Mais qu'est-ce qui te retient, mon gars ? Je veux que ces Tigres du printemps soient éliminés, illico !*

Malgré sa frustration, Keating savait que les sens et l'intuition d'un commandant en temps réel sur le terrain l'emportaient largement sur toute image numérisée transmise sur des milliers de kilomètres.

Telle était la philosophie des Forces spéciales : les êtres humains sont bien plus importants que le matériel. De plus, la propre évaluation tactique de Mitchell pouvait être très différente de ce qu'ils voyaient à l'USSOCOM. Si le capitaine attendait quelque chose, alors il devait y avoir une putain de bonne raison.

Cependant – et c'était un cependant de taille –, il n'avait absolument pas tenté de s'expliquer, et cela ne lui ressemblait pas du tout.

Bon sang, Mitchell ! Attaque !

D'autres voix résonnaient dans l'oreillette de Mitchell, et d'autres visages apparaissaient dans son CTH, mais il restait là, bouche ouverte.

Quand l'électricité avait été coupée, il avait ordonné à Smith de lancer le MAV4mp Cypher. Dans les minutes qui avaient suivi, Mitchell avait piloté le drone haut dans le ciel au-dessus du bâtiment central et pu identifier les positions de chaque garde posté là : trois dans chacun des silos, deux dans le bâtiment central dont un sur le toit, et les deux snipers. Son évaluation de la menace, surchargée de losanges rouges clignotants, était terminée et accessible à ses hommes.

Il avait amené le Cypher le plus bas possible, et, au moment où il avait tapoté le joystick, prêt à le rappeler, le garde du toit s'était tourné, dévoilant une canne fixée à sa hanche. Les mains tremblantes, Mitchell avait zoomé avec la caméra du drone, essayant d'obtenir un profil plus précis et grommelant en lui que, non, ce n'était pas possible, que ce genre de bâtons d'Eskrima ou cannes ou autres bâtons d'arts martiaux étaient courants chez les militaires, qu'après dix longues années, il était tout bonnement impossible que ce type, sur ce toit, qui plus est en Chine, puisse être le capitaine Fang Zhi.

Mais le zoom de la caméra était très performant. Et Mitchell reconnut cette canne. Ce visage. Ces yeux.

Était-ce une coïncidence incroyable ? Le destin ? Mitchell était-il ramené par une porte ouverte qui ne s'était jamais refermée ?

Que diable faisait Fang en Chine ? Avait-il quitté Taïwan ? Mitchell avait perdu la piste de l'homme – sciemment – parce qu'il devait avancer dans la vie. C'était le conseil qu'il avait donné à Rutang, et c'était le conseil qu'il avait suivi.

Mais il n'avait jamais oublié la lâcheté de Fang, ni le capitaine Foyte empalé sur ces pieux *punji*, ni l'adjudant-chef Alvarado agrippant cette flèche dans son cou, ni le pauvre Carlos se vidant de son sang et lui disant de retourner chercher Billy. Mitchell n'oublierait jamais cette rangée de corps couchés sur le sol.

Douze hommes avaient pénétré la jungle de l'île de Basilan, et seuls trois en étaient sortis, en partie à cause de Fang Zhi. La cicatrice sur sa poitrine se remit à brûler.

Et, aujourd'hui, il était de nouveau sur ce champ de bataille, face à face avec Fang, mais cette fois-ci, Fang n'avait aucune chance de tirer son épée.

Cette fois-ci, Mitchell avait un pistolet braqué sur son front, et, quand il pressa la détente, la seule chose qu'il entendit dans son oreillette fut :

— Capitaine, on doit faire mouvement – *sans attendre* !

Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Mitchell sursauta et se reconnecta au moment dans un afflux de données qui submergea ses sens.

— Ghost Lead, ici Bravo Lead, rappela Beasley. Ne nous oubliez pas, mon capitaine ! Il me faut cet ordre !

Alors que des frissons lui parcouraient l'échine, il regarda le canal descendant avec les données de la caméra de Beasley, zooma et améliora l'image. Les cibles de l'équipe Bravo cherchaient refuge.

Ses instincts affûtés par des années d'expérience au combat reprirent le dessus. Il commença à traiter les informations et à donner des ordres avec une efficacité sereine et calme :

— Équipe Bravo, passez à l'attaque.

— Message reçu, chuchota Beasley. Déclenchement attaque.

— Diaz, snipers, puis porte principale. Feu.

— Message reçu, capitaine. Pointage sur première cible.

— Smith ? Contrôle le drone, puis suis-nous. Ramirez ? Nolan ? Foncez !

Mitchell bondit de son abri, Ramirez déjà quelques pas devant lui, prenant la tête et tenant son fusil MK14 EBR à silencieux au poing pendant qu'ils couraient sur la route. Puis ils descendirent vers la forteresse en se frayant un chemin à travers des ruisseaux d'eau de pluie qui dévalaient de la montagne. Nolan était sur ses talons. Il portait sa mitrailleuse de conception belge, le P90 SD, avec cache-flamme parce que, comme le disaient de nombreux toubibs, la meilleure forme de médecine préventive était la puissance de feu supérieure.

— J'ai le drone, indiqua Smith en se précipitant à leur suite avec un MR-C.

Ce fusil modulaire expérimental tirait neuf cents balles sans étui par minute. Si l'armée régulière n'en disposait pas, les Ghosts l'avaient de tout cœur adopté.

Ils avaient des armes, pas de doute. Des tas d'armes.

Mais seuls quatre tirs étaient importants : un dans la tête de chaque Tigre du printemps.

Ou étaient-ce cinq balles ?

Mitchell envisagea de hurler aux autres : *Le type avec la canne ? Il est à moi !*

Mais il ne pouvait pas dévoiler son parti pris personnel et saper aussitôt son autorité. La mission et ses hommes passaient en premier. Lui le savait. Eux le savaient. Si Fang était tué dans les tirs croisés, qu'il en soit ainsi.

Mais qui croyait-il abuser ? Il voulait appuyer sur la détente plus que tout au monde. Sa colère avait déployé des griffes qui lui lacéraient les tripes, et il n'en finissait pas de serrer le cou de l'homme et de tirer cette balle. Le souffle court, il repoussa cette pensée et fonça.

Beasley sprinta le long de la forêt avant de filer brusquement tel Bip-Bip à travers le champ, vers les hélicos et les 4 x 4 par le flanc gauche.

Deux des hommes, les chauffeurs, s'étaient enfoncés davantage à l'arrière d'une des jeeps, laissant le hayon ouvert. Les deux autres, les pilotes, avaient cherché refuge à l'intérieur de la cabine du deuxième Brave Warrior.

Les chauffeurs, aucun problème pour les atteindre. Mais les pilotes dans la cabine lui donnaient déjà la migraine. Il fit signe à Jenkins et Hume de s'avancer à croupetons sur le côté conducteur du 4 x 4 des pilotes, pendant que Brown et lui fondaient sur l'autre véhicule au hayon ouvert, leurs pistolets tenus serrés dans leurs mains gantées.

L'un des chauffeurs allait allumer une cigarette. L'autre levait un verre pour prendre une gorgée.

Brown abattit le buveur d'une balle dans la tête. *Schtonk !*

Mais Beasley choisit deux tirs dans la poitrine du fumeur, parce que l'homme pourrait être utile, même mort. Il se précipita, attrapa le type avant qu'il s'affaisse et chuchota à Brown :

— Aide-moi à le redresser !

— Qu'est-ce qu'on fout ?

— Marcus, fais-moi confiance. Et on doit avancer. J'ai besoin de vérifier avec le robot. L'équipe de la compagnie d'électricité devrait arriver d'une minute à l'autre.

— OK. Je crois que je pige.

L'ordre du capitaine de faire feu était venu si soudainement qu'il fallut un moment au cerveau de Diaz pour saisir ce que ses oreilles entendaient.

Retenant sa respiration, elle bougea très légèrement sa ligne de visée avant d'appuyer sur la détente.

Quoique doutant que le cliquetis de son fusil soit suffisamment fort pour être détecté par les gardes postés autour de la forteresse, ce second sniper pouvait l'avoir perçu. Elle plissa les yeux et vit une brume de sang envelopper le premier tireur embusqué.

Du travail propre.

Du tranchant de la main avec laquelle elle tirait, elle actionna la culasse sans effort et éjecta la douille usagée. Après avoir chambré la cartouche suivante, elle se releva, attrapa le tapis de tir et remonta furtivement le long de la crête.

Elle devait faire à peine dix ou quinze mètres vers l'ouest pour avoir une visée plus directe du deuxième sniper sur le côté nord. Elle s'était déjà imaginée en position, l'éliminant.

Il tombait une pluie torrentielle à présent, et la première zébrure d'un éclair lacéra le ciel, éclairant les branches tortueuses et dégoulinantes sur sa route.

Encore un peu plus loin, se convainquit-elle, ses bottes martelant le sol, sa respiration se faisant plus superficielle.

Elle mourait de trouille tout en débordant d'adrénaline comme jamais. Elle avait été dans tout un tas de pays étrangers auparavant, mais aucun n'était

aussi mystérieux et menaçant que la Chine.

Domage qu'elle n'ait pas le temps de faire du tourisme. Elle était là pour rencontrer des gens exotiques et faire comme le criait le vieil autocollant sur les voitures américaines : *Tuez-les tous*.

En fait, le capitaine Mitchell et le reste de l'équipe Alpha se dirigeaient déjà vers le portail, et il fallait que ces gardes à l'entrée soient éliminés ; donc, chaque seconde comptait. La moindre petite seconde. Mais elle n'avait pas encore trouvé son poste de tir suivant.

Elle poussa un gros soupir de frustration et grinça des dents. La cagoule, au petit trou découpé pour l'oreillette du Cross-Com, était complètement trempée et commençait à la démanger. Elle jura et leva la main, retira l'oreillette et son monocle, attrapa la cagoule, l'arracha et continua à courir.

— Grouille, mais grouille ! murmura-t-elle.

Moins d'une minute plus tard, elle s'installait enfin à son poste suivant, la cagoule enfoncée dans sa ceinture, le Cross-Com repositionné sur son oreille.

Le fusil froid et mouillé se cala parfaitement contre sa joue. Elle visa le deuxième sniper.

C'était l'heure pour lui de faire son rapport.

Mais, merde, il était déjà en mouvement, le losange rouge qui l'identifiait se déplaçant dans son CTH.

Elle lâcha un autre juron, se releva et se remit en route.

Mitchell, Ramirez, Smith et Nolan couraient à travers champ, de la boue jusqu'aux chevilles.

Avec la pluie et leurs uniformes noirs, ils étaient quasi impossibles à repérer. Cependant, les zébrures violentes des éclairs imprimaient le ciel en négatif, et le sol tremblait sous le grondement des coups de tonnerre. Pendant l'un de ces flashs, un garde à l'œil perçant pouvait tourner la tête dans la bonne direction, passer son appel radio et ouvrir le feu. Fin de la fête.

Un long mur de terre de plus d'un mètre s'étendait de part et d'autre du portail en fer forgé, et Ramirez fut le premier à l'atteindre, suivi de Mitchell, Smith, puis Nolan.

S'accroupissant dans les flaques boueuses, Mitchell activa la caméra de son MR-C, se releva et glissa le fusil par-dessus le haut du mur tout en regardant l'écran de la caméra, qui s'ouvrit comme un caméscope portable. L'écran lui permettait de tirer autour des angles et au-dessus des murs, mais, pour l'instant, il exploitait son option de reco. Il fit un panoramique à droite, puis à gauche, et, malgré l'image granuleuse, il en voyait assez pour pousser un soupir de frustration. Comme les deux gardes à l'extérieur du bâtiment rectangulaire étaient toujours à leur poste, Mitchell et les autres devaient prendre le risque de s'approcher pour une mise à mort propre, d'une seule balle. Et la question demeurait : qu'était-il arrivé à Diaz ?

Il redescendit et secoua la tête en direction des autres, puis regarda son CTH, passant à une image qui venait de la caméra de Diaz : elle courait.

— Diaz, SITREP.

— J'ai perdu une minute le deuxième sniper. Je l'ai maintenant dans mon CTH. Je change de position. Pouvez-vous attendre ?

— Négatif, j'ai besoin que mes gardes soient éliminés séance tenante.

— Message reçu. Gardez l'écoute.

Le schéma du 4 x 4 n'avait pas permis de savoir si le pare-brise et les vitres latérales étaient à l'épreuve des balles, et Beasley ne pouvait risquer de laisser Jenkins et Hume tenter un tir par la vitre.

C'était le moment de passer au plan B, comme utiliser le corps d'un ennemi à votre avantage. Beasley et Brown se tapirent derrière le chauffeur mort, approchèrent avec lui et l'appuyèrent contre le véhicule. Hume, accroupi près de la portière arrière du chauffeur, se déplaça et frappa à la vitre du conducteur. Le type au volant se retourna.

Entre les trombes d'eau et l'obscurité, l'homme ne verrait pas bien son camarade mort – et c'était là-dessus que Beasley comptait. La vitre s'abaissa, et, à la seconde même, Beasley et Brown lâchèrent le corps, laissant à Jenkins, qui était derrière le pneu avant du 4 x 4, assez de place pour se couler jusque-là et diriger son arme dans la cabine. Son Px4 Storm SD claqua deux fois. Du sang se mit à goutter sur les vitres latérales. Jenkins passa la main à l'intérieur et ouvrit la portière.

— Parfait, grogna Beasley. Bon, commence par les hélicos pendant que je m'occupe du robot.

Il ouvrit le hayon du 4 x 4 et grimpa, à l'abri de la pluie. Il appela la caméra principale du SUGV dans son CTH et actionna la commande sans fil pour la diriger vers le portail. Des phares gagnaient en puissance au loin.

Il pilota le drone hors de son abri et commença à lancer les six grenades fumigènes, les positionnant sur toute la station. Le nouveau cadenas et la menace d'un feu électrique, comme le prouvait la fumée, devraient retarder un peu plus cette équipe.

Quand il eut fini et ramené le robot à sa position initiale, Hume lui indiqua que, s'ils voulaient créer une autre diversion, tous les véhicules étaient hors circuit et chargés de C-4.

Il était temps à présent d'avancer vers la forteresse et de zigouiller autant de gardes que possible avant de se replier pour couvrir la sortie de l'équipe Alpha. Beasley informa le capitaine, puis donna l'ordre à l'équipe Bravo de se mettre en mouvement vers le bâtiment côté ouest de la forteresse.

L'attention de Diaz était divisée entre le sniper courant sur la montagne opposée au nord et les deux gardes en dessous. Elle dut ajuster trois fois sa foutue position de tir avant d'avoir enfin sa ligne sur le premier type.

Mais la pluie. Toute cette satanée pluie. Le mieux qu'elle pouvait faire était de compléter ses réglages... et de tirer.

Le premier garde s'effondra, se renversant à côté d'un mur, hors de vue. Le deuxième, de l'autre côté du coin par rapport à lui et tout tremblant sous la ligne de toit en surplomb, tourna la tête, comme s'il avait entendu quelque chose.

Il se mit à parler dans sa radio.

Elle attendit qu'il ait fini. Puis, sans prévenir, une bourrasque souffla au moment où elle tirait.

La balle explosa dans le mur juste au-dessus de l'épaule gauche du garde.

Ses frères se mirent à hurler dans sa tête tandis qu'elle rechargeait d'un geste fluide et que le garde se jetait à plat ventre, cherchant à se mettre à couvert.

Mais elle l'avait toujours dans sa ligne de mire. Et, tandis qu'il avançait en rampant, son second tir le saisit en plein dans le dos. Il ne bougea plus.

— Capitaine, ici Diaz. Vous pouvez y aller !

Mitchell et Smith foncèrent vers l'entrée principale du bâtiment central, pendant que Ramirez et Nolan filaient à droite vers le long mur courbe du bâtiment de l'est et ses rangées de fenêtres rectangulaires. Quand ils seraient plus proches, ils auraient deux gardes à éliminer avant de pouvoir pénétrer à l'intérieur.

Selon le type de la CIA sur les lieux, le colonel Xu se trouvait dans le bâtiment central, alors que chacun des autres était dans les bâtiments sud, est et nord respectivement. Leurs emplacements avaient été évalués par les analystes du renseignement des Ghosts et envoyés au CTH de Mitchell pour que lui et les autres n'aient qu'à suivre les indicateurs du renseignement pour trouver ces hommes.

Il faut bien reconnaître que Mitchell avait choisi de supprimer Xu parce qu'il savait que Fang avait été posté sur le toit du bâtiment de Xu. Fang était descendu quand la pluie s'était renforcée, et Mitchell supposait que ce salaud était quelque part à l'intérieur.

Ramirez rampa à quatre pattes dans la gadoue en approchant du premier garde qui reniflait et se pelotonnait à côté de la porte, son arme pointée vers le sol. Comme il avait besoin qu'il tourne un peu plus la tête, il lâcha un brusque « Hé ! »

Le garde baissa, puis leva les yeux, ne le vit pas. Il fronça les sourcils, cligna les yeux et... le remarqua enfin, ce qui l'amena à se tourner.

Un projectile passant à travers le silencieux jusque dans sa tête mit fin à son étonnement et à sa gêne.

Ramirez fit signe à Nolan, et, collés au mur, ils coururent vers le côté opposé du bâtiment, où le deuxième type était posté près de l'autre porte.

Ils s'abaissèrent à proximité. Nolan s'écarta un peu du mur et leva son arme au moment où le garde redressait la tête et les voyait.

La balle l'envoya valser sur le dos.

Ramirez se leva et courut vers lui. Beau tir à la tête. Il se retourna vers Nolan, leva un pouce. Ils essayèrent la porte : fermée. Ramirez sortit sa trousse à outils et se mit au travail pendant que Nolan le couvrait.

Il leur restait un garde en travers de leur chemin. Il était, bien sûr, posté devant la porte de l'amiral Cai Ming.

Nolan lâcha un juron et fit soudain feu. Ramirez tourna la tête et vit un

garde posté à l'extérieur du bâtiment sud s'effondrer, mort.

— Il allait se tourner, expliqua Nolan. Et puis, tu pourrais pas te magner ? C'est pas comme si des méchants essayaient de nous dégommer.

Ramirez enfonça un de ses outils dans la serrure.

— Je suis un artiste, mon pote. Patience.

Huang jeta un œil par sa fenêtre et vit le garde mort couché à côté du bâtiment central. On y était, c'était parti, et il ne pouvait rien faire pour l'arrêter.

Ils étaient dans le bâtiment ouest, au cinquième étage. Il regarda sa femme, profondément endormie, la lueur de la bougie dansant sur son visage.

Un coup fut frappé à la porte. Huang fronça les sourcils et alla l'ouvrir.

Pan était là, une torche dans une main, un pistolet dans l'autre.

— Sors sur le balcon, dit-il.

— Pan, que se passe-t-il ?

— Tu le sais bien.

— Non, je ne vois pas.

— Je suis reparti dans ma chambre et je me suis mis à réfléchir, et c'est alors que j'ai compris que ta petite affaire avec la police m'offrait l'occasion en or.

Huang secoua la tête.

— Je ne te crois pas.

Pan leva l'arme encore plus haut.

— Ils penseront que tu as été accidentellement tué par la police ou par l'un des gardes de Fang. Ta famille n'a pas d'argent pour demander une autopsie. Il n'y aura pas d'enquête.

— Pan, écoute-moi. Si tu tires, tu foudras tout par terre. Ma mort vaut-elle autant pour toi ? Pense à tes propres fils. Et n'oublie pas : si tu n'avais pas de doute, tu ne serais pas en train de me parler.

Pan avança d'un pas, le pistolet tout contre le front de Huang.

— C'est l'unique façon pour moi de sauver la face devant le Conseil.

— Non, c'est faux. Quand cette affaire sera terminée, je partirai, d'accord ? Tu n'as aucune raison de me tuer.

La respiration de Pan se fit laborieuse, et Huang pouvait presque entendre les rouages grincer dans le cerveau de l'homme.

— Pan, retourne te coucher.

Fang resta devant la porte de Xu, sa torche éclairant le sol. Hormis cela, la rangée de balcons du quatrième étage était plongée dans le noir. Il essaya d'entrer en contact avec le sergent Chung qui, une fois encore, ne répondit pas. Que faisait cet imbécile à présent ? Était-il blotti à l'intérieur à fumer une cigarette ? Fang n'était pas loin de descendre et d'aller frapper l'homme de sa canne.

Il regarda sa montre. Côté positif, le courant devrait être bientôt rétabli. La pluie, le tonnerre et les éclairs lui faisaient mal aux yeux et aux os. De l'autre côté du balcon, le toit du bâtiment s'affaissait alors que des torrents d'eau

s'écoulaient et chutaient de quatre étages dans la cour boueuse en contrebas.

Après avoir appelé une fois de plus à la radio, Fang décida de contacter ses snipers. Aucune réponse du premier. Mais la voix du deuxième homme, tendue par l'effort, se fit entendre :

— Capitaine, je crois avoir remarqué quelqu'un le long de la crête sud. Un autre sniper, peut-être. J'ai besoin d'un peu de temps pour confirmer. À vous.

— Trouvez-moi qui c'est.

— Oui, mon capitaine.

Fang appela aussitôt sa première équipe de gardes du bâtiment est. Après une longue pause, seul le sergent Keng, le garde posté devant la porte de l'amiral Cai, répondit. Fang exigea de savoir ce qui se passait avec les autres, mais Keng ne savait pas bien. D'où il était, il ne voyait que la cour.

Fang se précipita sur le balcon et vers l'escalier. Il donna l'ordre à un homme du sergent Chung de monter et de prendre son poste, mais il n'obtint en réponse que des parasites.

Il fallut une volonté de fer à Mitchell pour rester accroupi là, derrière la porte fendue, les yeux braqués sur Fang Zhi qui le dépassait en courant.

Oui, il aurait pu essayer de l'intercepter. Mais le moindre bruit, même le plus léger, pouvait alerter le colonel Xu – et c'était lui la véritable cible.

Derrière Mitchell, Smith tenait le jeune villageois et sa femme en joue, un doigt devant les lèvres après qu'il leur avait ordonné en mandarin de se taire.

Mitchell resta là un long moment, respirant à peine, ses pensées perdues dans une autre décennie, retournant à cet instant qui lui avait glacé le sang.

— Paré, chef ?

Le regard de Mitchell traversa le sergent. Une seule chose pénétrait son esprit : il avait permis à Fang de s'en aller.

— Chef ?

— Ouais. Allez. À trois portes. On y va.

Mitchell se redressa, releva le monocle de son Cross-Com, puis Smith et lui mirent la main dans leur paquetage et en sortirent les lunettes légères de vision nocturne améliorée (ENVG). Leurs yeux s'étaient ajustés à l'extérieur, mais ils ne voulaient prendre aucun risque dans les recoins plus sombres de la chambre de Xu. Les sangles se fixèrent fermement sur leur crâne.

Mitchell ouvrit la porte et revint sur le balcon. Il longea le mur, Smith dans son ombre. Ils atteignirent la porte de Xu et se positionnèrent de part et d'autre. Mitchell fit un signe de tête nerveux à Smith.

Alors que le pied taille quarante-huit du sergent touchait le sol gauchi, une détonation résonna dans le lointain, laissant Mitchell confus tandis que la porte s'ouvrait et qu'il se jetait au sol, Smith passant au-dessus de lui.

Dans un lit de l'autre côté de la pièce, une femme hurlait et remontait les draps jusqu'à son cou. Près d'elle, du côté le plus proche de Mitchell, se tenait le jeune colonel, qui roula vers une petite table de nuit, où son arme de poing était posée dans son étui.

Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Après plus d'une heure de passion étourdissante, le colonel Xu Dingfa était retombé sur le lit, essoufflé et détendu, la tête de la fille reposant délicatement sur sa poitrine. Il s'était promis de lui demander son nom le lendemain et de s'organiser pour la revoir.

Il croyait rêver quand la porte s'était brutalement ouverte, la faible lueur de la bougie près du lit illuminant les deux silhouettes, leurs visages dissimulés par des cagoules, leurs lunettes de vision nocturne saillant de leur tête comme des antennes. Le premier était accroupi, l'autre, debout, et, alors que les yeux de Xu s'écaraillaient, il remarqua leurs armes.

Chercher à atteindre sa propre arme avait été un geste instinctif, inutile, en fait, mais il ne pouvait pas se contenter de rester ainsi.

Et là, alors que la fille hurlait avant d'être descendue par les premières balles étouffées, Xu se demanda qui était responsable de sa mort. Qui l'avait trahi ? Fang ? Cet homme, un tigre lui aussi, attendait-il depuis ces quatre dernières années ? Non, c'était impossible. N'est-ce pas ? Les cartouches lui déchirèrent la poitrine, et il fallut une seconde à la douleur pour prendre effet, comme une serre lui lacérant les intestins avec des coups lents et égaux. Il toussa, et sa bouche s'emplit aussitôt de sang.

Il ne sentit aucune tristesse pour sa personne, juste pour ses chers mère et père, qu'il avait trahis. Ils ne reverraient pas les enfants qu'ils avaient perdus, et c'était là le plus grand drame.

Alors que les hommes fouillaient ses affaires, Xu pensa lever son poing en un dernier acte de défi, mais la pièce se faisait déjà noire sur les bords, et il n'eut la force que de pousser un dernier soupir.

Alors que Huang et Pan se tenaient l'un en face de l'autre sur le balcon, Huang avait compris que Pan ne partirait pas et était résolu à le tuer.

Il s'était donc précipité, agrippant le poignet de Pan pour écarter l'arme. Pan avait cherché d'une main à se défaire de la poigne de Huang tout en lui martelant le crâne de sa torche.

Alors que l'impact résonnait dans la tête de Huang, le coup était parti, le projectile lui déchirant l'épaule.

Pan lâcha un hoquet, ne parvenant pas à croire qu'il avait tiré, et le pistolet lui tomba de la main. Huang chassa l'arme du pied et poussa Pan contre la balustrade avec tant de force que le bois gauchi et pourri se fissa et cassa.

Pan agita les bras dans tous les sens, hurla en tombant sous la pluie torrentielle et s'écrasa brutalement quatre étages plus bas.

La femme de Huang, en larmes, se précipita à ses côtés. En bas, dans la cour, l'un des gardes de Fang courut vers le corps de Pan et chercha son poulx. Puis il leva les yeux vers Huang et hurla :

— J'ai entendu le tir ! Qu'est-ce qui se passe là ?

Agrippant son épaule ensanglantée, Huang allait répondre quand un cliquètement résonna en bas, la tête du garde partit en arrière, et il s'écroula.

Huang suffoqua quand une nouvelle rafale d'armes automatiques crépita avec force dans la cour.

Mâchonnant une barre chocolatée et fixant les images vidéo de la forteresse qui défilaient sur son portable, Buddha était assis dans son 4 x 4 qui tournait au ralenti. Boy Scout faisait de même et lâchait ses commentaires fades et évidents sur l'action.

Ce premier tir avait été à peine audible d'où ils étaient, mais Buddha avait tendu l'oreille et se penchait à présent par la vitre, le visage tordu par une grimace au son de tirs beaucoup plus nourris.

— Tu avais raison, dit la voix de Boy Scout au téléphone placé sur le siège.

— À propos du bruit, effectivement, répondit Buddha. J'espérais que ce ne serait pas le cas.

— On devrait se rapprocher. Les cow-boys vont avoir vite besoin de nous.

— On reste là.

— C'est une erreur, vieil homme.

— La ferme. Fais ce que je te dis.

Buddha essuya ses mains sur son jeans et regarda le 4 x 4 de Boy Scout, juste devant. Si le gosse agissait sans réfléchir, il n'aurait pas le temps de le regretter.

Beasley avait tiré sur le garde qui avait couru dans la cour, puis s'était arrêté et renfrogné. Il y avait deux corps, là. Il leva les yeux, vit un couple âgé le regarder depuis le balcon du quatrième étage, la balustrade explosée.

Les deux autres gardes étaient arrivés par l'entrée nord du bâtiment, et l'un d'eux avait ouvert le feu sur Jenkins et Hume qui se trouvaient à une dizaine de mètres derrière Beasley, près du mur.

— Putain, Jenkins, il te voit ! hurla Beasley.

— Bouge et élimine-le !

Le lieutenant Moch intervint juste alors sur le Cross-Com pour une info actualisée de son Predator : l'équipe de la compagnie d'électricité était arrivée à la clôture, l'ouvrait et un autre camion s'amenait.

L'information poussa Beasley à appeler le capitaine.

— Ghost Lead, ici Bravo Lead. Je vais devoir faire sauter ce transformateur dans les quelques prochaines minutes.

Quand Mitchell et Smith parvinrent au bâtiment sud, il ne restait qu'un seul garde à l'extérieur, grâce à Nolan. Smith venait de zigouiller l'autre gars d'un tir exceptionnel, et la porte principale, comme si elle était de balsa, s'était fendue en deux sous le pied de Mitchell, entraîné depuis des années aux arts martiaux.

À présent, alors qu'ils se dirigeaient vers l'escalier, vers la chambre du général de division Wu et l'autre garde présent, Mitchell prit une profonde inspiration et répondit d'un ton égal à l'appel radio de Beasley :

— Retiens les feux d'artifice aussi longtemps que possible. On dirait que Chen bouge dans le bâtiment nord. Changement de plan. Tu entres et tu l'élimines.

— Message reçu. On y va.

— Diaz ? appela Mitchell. Aide-le.

— Message reçu.

Mitchell et Smith atteignirent le balcon du troisième étage. Ils s'accroupirent près du mur, s'approchant d'une douzaine de pas de la porte du général.

Soudain, cette porte s'ouvrit, et un des gardes sortit en toute hâte. Il était suivi par le général de division Wu Hui en personne, vêtu de son seul caleçon et brandissant une arme. Les deux hommes leur foncèrent droit dessus.

Leurs expressions changèrent dès qu'ils virent les deux individus tapis près du mur, mais il était déjà trop tard.

Smith fit feu le premier, frappant le garde qui levait son fusil.

Mitchell lâcha une rafale de son MR-C à silencieux, aspergeant le balcon de balles et projetant cet homme musculeux qu'était Wu sur le plancher de bois.

Comme il plongeait vers l'avant, Wu se mit à presser la détente et à hurler des obscénités en mandarin.

Smith laissa échapper un cri étouffé, et Mitchell ne cessa de tirer que quand l'arme de Wu finit par se taire.

— Paul ! cria Mitchell, roulant sur le côté et se redressant près de Smith qui agrippait son biceps droit.

— Ça pique vachement.

— Je te fais un garrot.

Il attrapa sa trousse médicale dans son paquetage. Chaque Ghost en avait une sauf Nolan qui, en tant que médecin, se trimbballait la sacoche médicale complète.

En moins de deux minutes, il avait garrotté le bras de Smith et placé un gros bandage compressif.

— Allons jeter un œil, dit Smith, désignant la chambre de Wu du menton.

Mitchell opina et, pendant que Smith fonçait droit devant, il enjamba Wu, dont le sang se répandait sur le sol comme une pupille qui se dilatait, sombre et huileuse. Il leva la tête de l'homme, veillant à ce que les gars au pays aient une bonne image de son visage. Puis il se leva.

— Équipe Ghost ? Cibles Bravo et Delta éliminées. Plus que deux !

— Capitaine, y a d'autres trucs, appela Smith de derrière la porte ouverte de Wu.

Ils avaient déjà saisi plusieurs lecteurs flash et deux portefeuilles de documents dans la chambre de Xu.

— Prends tout, grogna Mitchell.

Avec tous ces tirs en contrebas, Diaz se démenait pour parvenir à deux choses : placer son guidon sur le dernier sniper et contrôler sa respiration.

Tandis qu'elle l'alignait, lui-même visait ses frères d'armes dans la

forteresse.

Même s'il n'avait pas encore tiré, elle entendait déjà dans sa tête le claquement de son fusil. Le salaud s'était mis sur un autre rocher, immobile sous la pluie, comme s'il était là depuis un siècle, apaisé par les esprits de ses ancêtres et attendant le tir parfait.

La pluie diminuait, à peine, la forêt se fit plus silencieuse, alors que Carlos et Tomas se mettaient à exprimer leurs doutes.

Pas maintenant !

Elle ferma les yeux, prit un grand bol d'air et retint son souffle. Le réticule était centré sur la tête du sniper.

Adios. Elle tira. Et relâcha sa respiration. Il s'écroula, ses fragments s'éparpillant partout.

Elle fit pivoter son fusil, se plaçant face au bâtiment nord, où les deux gardes postés à l'extérieur étaient rentrés, certainement pour défendre le général de division Chen Yi, le commandant de la RMN à l'œil gauche amblyope.

Malgré les épais murs de terre, elle parvenait à les voir, des losanges rouges superposés sur le bâtiment et gagnant de la hauteur alors qu'ils montaient l'escalier.

Les deux hommes s'approchèrent du mur. Elle pouvait les descendre, mais elle n'avait qu'une cartouche chambrée, et le chargeur était vide.

Après avoir estimé l'angle de montée du premier garde, elle aligna sa visée, appuya sur la détente, tirant droit à travers le mur et le tuant sur place. Le losange rouge s'éteignit. Des frissons remontèrent le long de sa colonne.

Merveilleux.

Pas le temps de fêter ça.

Elle actionna la culasse, éjecta la douille usée, abaissa de cinq centimètres la main avec laquelle elle tirait, éjecta le chargeur vide, tendit la main, prit le chargeur plein, l'inséra d'un coup sec, rechargé et visa sa cible suivante, tout cela en trois secondes.

Elle l'avait.

Mais une sensation étrange, un picotement traversa son visage, et les poils de sa nuque se hérissèrent.

Brusquement, son CTH fut brouillé tandis qu'un éclair frappait à pas moins de cinq mètres à sa gauche.

Le CTH redevint normal, montrant à présent un losange vert, là où il avait été rouge.

Deux autres losanges verts apparurent juste en dessous du premier.

Oh mon Dieu ! NON !

Diaz avait été si abasourdie par l'éclair qu'elle avait appuyé sur la détente, le tonnerre résonnant une demi-seconde après le cliquètement de son fusil.

Le sergent Marcus Brown avait pris la tête pour monter l'escalier et, d'un signe de la main, il avait dit à Beasley et Jenkins d'attendre.

Devant, le garde s'était précipité de quelques pas vers son copain, dont le

cul avait été perforé par un des tirs de sniper incroyablement précis de Diaz.

Brown avait foncé à la suite du type, ses quadriceps le brûlant comme quand il jouait au foot. Il avait stabilisé sa mitrailleuse légère MK48, une arme puissante et merveilleuse utilisée pour prêcher la bonne parole de la démocratie. Il avait lâché une rapide rafale qui avait cloué le garde sur les marches.

Puis il avait soupiré, fait signe aux autres, atteint le garde mort et allait l'enjamber quand le mur explosa derrière, des fragments pénétrant dans son crâne.

Puis... plus rien.

Alors que Ramirez et Nolan approchaient de la porte de l'amiral Cai au quatrième étage du bâtiment est, ils sentirent une odeur de cramé.

Là : de la fumée flottait par la porte entrouverte de l'amiral.

Ramirez fonça sur le balcon, dépassa les portes partiellement ouvertes avec des civils apeurés qui le regardaient.

Il atteignit la porte, toujours entrebâillée, la poussa de la botte et pénétra dans la chambre, plissant les yeux et levant un bras pour se protéger de la chaleur.

Les flammes montaient du lit et léchaient le plafond noirci. Visiblement, l'amiral avait brûlé ses documents classifiés et s'était enfui, mais où pouvait-il bien être à présent ?

Nolan, semblait-il, avait la réponse.

— Joey ! Par là !

Ramirez se précipita dehors pour regarder par-dessus la balustrade et il vit en contrebas un des gardes et un autre homme, vraisemblablement l'amiral, filer à travers la cour.

Le fusil mitrailleur P90 de Nolan lâcha un crépitement silencieux sur les deux hommes, mais ses tirs furent un peu courts, et les types disparurent sous l'auvent.

Ramirez allait prendre sa radio pour appeler à l'aide, mais Beasley signalait déjà que Brown avait été touché. Il attendit une seconde que son camarade termine, puis cria :

— Ghost Lead, ici Ramirez. Mauvaises nouvelles, encore. Ma cible sort du bâtiment est par la porte latérale sud. Je répète, il sort par le côté sud !

Fang Zhi était descendu voir ses hommes et avait découvert leurs corps. Pris de panique, il était remonté au galop pour alerter Xu, qui ne répondait pas à son téléphone.

Et là, il fixait, sous le choc, les corps de Xu et de la fille de joie alors que les rapports radio de ses hommes hurlants – le peu qu'il en restait – crépitaient dans ses oreilles.

C'était terminé. Et il aurait pu appeler les autres Tigres du printemps, les aider à s'échapper, mais il n'avait jamais eu leurs numéros de téléphone, juste celui de Xu. Ils l'avaient maintenu à la limite extérieure de leur cercle, et leur manque de confiance leur coûterait la vie.

Il ne restait qu'une chose : le Brave Warrior était garé sous l'auvent en bas.

Serait-il à nouveau traité de lâche parce qu'il choisissait de s'échapper plutôt que de rester et de lutter jusqu'à la mort ?

Et que lui arriverait-il à présent ? Ses uniques alliés dans ce pays étaient soit morts, soit en passe de l'être.

Il sortit de la pièce et regarda la pluie.

Ying-Long était le dragon chinois le plus connu, et le dieu de la pluie. Fang lui demanda d'attirer sur les montagnes un orage plus violent encore, à la faveur duquel il pourrait s'échapper.

Le sergent John Hume avait été envoyé couvrir l'escalier nord au cas où le général de division Chen tenterait de passer par là.

Les marches branlantes en bois montaient sur cinq mètres environ, avant de tourner sur le palier suivant. Hume les grimpa aussi silencieusement que possible, tenant son arme à deux mains, ses ENVG éclairant son chemin. Le lance-missiles téléguidé Zeus T2 qu'il emportait généralement ne convenait pas pour un boulot furtif comme celui-ci. Dommage. Il n'y avait plus l'élément de surprise, et une belle explosion ne ferait pas de mal à son moral.

Il entendit des pas bruyants au-dessus.

Il s'arrêta, crut voir une tête saillir d'en haut. Puis un faisceau de lampe torche l'aveugla soudain.

Il tira, du bois se brisant en éclats.

Un claquement résonna en bas des marches : une grenade !

Il se retourna et se jeta la tête la première en bas de l'escalier, alors que l'explosion le catapultait contre le mur opposé.

Tandis que des fragments d'escalier lui tombaient dessus, il roula et appuya son dos contre le mur, comme deux silhouettes descendaient à travers la poussière stagnante.

Malgré son souffle coupé et la douleur cuisante dans ses bras et ses jambes, il se dit : *Non, je ne vais pas mourir ici.*

Serrant les dents, il plissa les yeux et vida son chargeur sur les hommes qui venaient vers lui. Il hurla de soulagement quand ils s'écroulèrent et roulèrent en bas des marches, chutant à ses pieds.

Puis il tendit la main, souleva la tête d'un homme. C'était lui, le général de division Chen.

À demi conscient à présent, il arracha ses ENVG et appela Beasley.

— Bravo Lead, ici Hume. Cible Alpha éliminée. Plus qu'une. J'ai besoin d'aide. Escaliers.

Poste De Transformation - Xiamen, Chine - Avril 2012

Le chef de l'équipe d'entretien Tang Chia-jun toussa et plissa les yeux à travers les fins nuages de fumée qui s'élevaient autour du poste de transformation.

Quand ses hommes et lui étaient arrivés aux interrupteurs qui posaient problème d'après eux, il avait jeté un œil aux dégâts, et sa bouche s'était ouverte d'un coup. Le chef d'équipe Tang travaillait pour la compagnie d'électricité depuis plus de vingt-deux ans. Il connaissait son boulot.

Et il savait reconnaître un sabotage. Ce nouveau cadenas sur le portail et la fumée avaient été les premiers signes que le problème allait bien au-delà d'une simple réparation de routine.

À présent, le faisceau de sa lampe coupait la fumée comme un laser et illuminait trois briques grises fixées aux lignes principales. Sa respiration s'accéléra.

C'est alors que son assistant hurla depuis l'autre côté du poste.

Tang se précipita et vit que l'homme avait retiré son casque et que lui, comme les autres, se tenait près d'une petite caméra de type robot qui bourdonnait doucement.

Soudain, la caméra tourna, les faisant tous sursauter. Elle avança sur ses chenilles et sembla les fixer, sa « tête » allant vers la droite et la gauche.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda son assistant.

Tang regardait la chose, bouche bée.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? interrogea un autre ouvrier. C'est un nouveau matériel ?

Tang se retourna vers les briques sur les lignes principales, puis fit face au robot.

Il se mit à trembler.

Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

À plus ou moins trois kilomètres de là, à l'intérieur d'un des escaliers du bâtiment nord, Beasley regardait avec une grimace l'équipe de la compagnie d'électricité chinoise dans son CTH. S'apprêtaient-ils à filer ? Il n'en était pas sûr, mais il voulait qu'ils partent maintenant. Une barre de données dans l'angle droit de son CTH affichait une liste préprogrammée d'ordres en mandarin qu'il pouvait envoyer par le haut-parleur du SUGV. Il choisit l'injonction évidente : partez. Vite !

— *Kuai Zou ! Kuai Zou ! Kuai Zou !*

Les hommes reculèrent lentement. Parfait, ils commençaient à saisir le message.

Beasley appuya sur un bouton de sa commande sans fil, et un compte à

rebours s'afficha et clignota sur son écran : 00:00:20, 00:00:19, 00:00:18...

Non seulement le reste du poste exploserait, mais le SUGV était lui aussi équipé d'explosifs chimiques qui feraient fondre ses composants au-delà de toute possibilité d'identification.

— Ghost Lead, ici Bravo Lead. Les charges au niveau du poste ont été activées. Mais j'ai deux hommes à terre.

Poste De Transformation - Xiamen, Chine - Avril 2012

Tang retrouva enfin l'usage de la parole.

— Courez ! Allez, courez !

Il sprinta vers le portail, ses hommes sur ses traces, hurlant leurs questions alors qu'une suite d'explosions perçantes se faisait entendre dans leur dos.

Le cœur battant la chamade, le souffle pratiquement coupé, il approchait de la clôture quand l'onde de choc le souleva dans l'air un instant, et il heurta violemment la clôture.

Les autres hommes le rejoignirent, et tous se retournèrent, essoufflés, fixant avec terreur les boules de feu.

Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Diaz ignore l'explosion assourdie au nord-est alors qu'elle visait la porte indiquée par Ramirez.

Trois des quatre Tigres du printemps étaient déjà morts. Si elle pouvait dégommer ce type, l'amiral Cai, désigné Cible Charlie, la mission était terminée.

Mais pauvre Marcus. L'avait-elle tué ? Elle avait trop foutrement peur pour poser la question.

Et Beasley ne disait rien.

Elle se mit à haleter et entendait presque ses nerfs s'entrechoquer alors que la porte s'ouvrait et qu'il apparaissait.

Non, ce n'était pas lui. C'était son garde. Le voilà, juste derrière, tournant à présent vers la droite.

Elle lui laissa suffisamment d'avance.

« Ouais, t'as pas simplement raté le méchant, Alicia. T'as tué un de tes amis !

— La ferme, Tomas ! »

Elle tira, mais la balle éclata dans la terre aux pieds de l'amiral Cai. Elle jura en tirant la culasse et rechargeant, sans jamais quitter l'amiral de sa lunette.

Il se jeta au sol et se mit à ramper vers le bord du bâtiment, hors de vue, même si le losange rouge l'identifiant luisait par-dessus le mur.

Un losange vert entra soudain dans son champ de vision.

— Diaz, ici Ghost Lead. Halte au feu ! Je l'ai.

Mitchell et Smith venaient d'émerger du bâtiment sud et plongèrent à plat ventre. Leur guidon était parfaitement pointé sur l'amiral, suivi de près par son garde. Mitchell retint sa respiration, prêt à faire feu.

Mais Smith réagit avant, faisant tousser son MR-C. Le garde et l'amiral tressautèrent violemment quand ses balles les perforèrent et les emportèrent sans cérémonie dans la mort.

— Pas mal, haleta Mitchell.

Smith grogna et répondit :

— Merci.

Mitchell appela la caméra de Beasley dans son CTH, laquelle montra le sergent qui filait à travers la forteresse.

— Bravo Lead, demande SITREP.

— Je suis là, mon capitaine. Brown est touché, mais il est en vie, inconscient. Je me dirige vers la position de Hume. Pour lui, je ne sais pas vraiment encore. Bo a Marcus.

— Tu as besoin d'aide ?

— Je pense que ça va.

— Message reçu. Les autres ? Toutes les cibles ont été éliminées. Repli sur les 4 x 4 ! Allez, on bouge !

— Ouais, facile à dire pour lui, rouspéta Jenkins.

Le sergent Marcus Brown était encore couché dans l'escalier. La balle de Diaz l'avait manqué d'un doigt, mais les débris du mur l'avaient frappé à la tête. Ajouté au fait qu'il avait dégringolé une douzaine de marches en bois, il était sonné.

Jenkins avait déjà vérifié ses pupilles pour voir si elles étaient égales et si elles réagissaient à la lumière, ce qui était le cas, et il avait déjà cherché la présence de fluides dans ses oreilles ; elles étaient dégagées. Dans un monde parfait, ils lui immobiliseraient le cou et l'emporteraient sur une civière portable.

Dans le monde de Jenkins, il devait porter son copain sur son dos, comme une mule.

Il le souleva délicatement et entreprit de descendre les marches, le bois craquant et se pliant à chaque pas. Entre le physique imposant de Brown et ses armes, il lui fallut une sacrée force pour le faire descendre.

Dehors, il avançait en pataugeant sous les bourrasques qui apportaient toujours plus d'eau. En dépit de ces heures passées au club de gym, la charge était trop lourde. Il s'effondra à genoux et abaissa son pote sur le sol.

— Ghost Lead, ici Jenkins. J'ai Brown, mais j'ai besoin d'aide.

— Je descends les chercher, dit Boy Scout au téléphone, faisant vrombir le moteur du 4 x 4 comme s'il allait se lancer dans une course de dragsters.

Buddha ravala une injure.

— Ils montent vers nous. Ne bouge pas, imbécile ! On reste protégés. On a les seuls moyens de transport pour filer !

— S'ils meurent tous là-bas, ils n'auront pas besoin de nous. Allons-y et tirons-les de là.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— Désolé, vieil homme. On la joue pas sans risque.

Soudain, Boy Scout enclencha la marche avant du 4 x 4 et démarra sur les chapeaux de roue devant Buddha, qui ouvrit brusquement sa portière, descendit, abaissa son arme et se mit à tirer vers le gamin. La vitre arrière du véhicule fut plusieurs fois perforée, se fissurant, mais la voiture continua à foncer sur la colline et disparut.

— Qu'est-ce que tu fous ? hurla le gosse. Arrête de tirer !

Buddha cria dans le téléphone :

— Reviens ici ! Tout de suite !

— Non, grosse vache. Tu viens avec moi !

Agitant les bras et hurlant, Buddha revint à son 4 x 4 et enclencha la vitesse.

Après avoir envoyé Smith rejoindre Beasley et Hume, Mitchell fila aider Jenkins.

Pendant qu'il se dirigeait vers le nord, un véhicule – l'un des Brave Warriors chinois – fonça soudain vers l'entrée principale du bâtiment central et dérapa sur le chemin, quittant la forteresse par l'est. Ne sachant pas qui était dans ce camion, il ne tira pas et appela à la radio.

— Ici Ghost Lead. Un véhicule se dirige vers l'est ! D'où sort-il ? Qui est dedans ?

— Ghost Lead, ici Diaz. Je vais vers le point de regroupement. Je vois votre voiture. Ça doit être ce dernier garde, celui qui semblait être le chef de l'équipe de sécurité, avec la canne. Pas certaine de savoir où il avait caché le 4 x 4.

— Message reçu.

— Et, capitaine, on dirait que nos 4 x 4 descendent de la montagne.

— Quoi ?

— C'est bien ça, capitaine. Ils descendent.

Mitchell pivota sur lui-même et regarda le 4 x 4 de Fang Zhi filer sur la route, droit sur le premier 4 x 4 qui arrivait.

— Diaz, tu vois cet autre 4 x 4 ?

— Je l'ai.

— Tire !

— Je vais essayer, capitaine, mais il se déplace vite !

— Essaie. Ramirez ? Nolan ? Rejoignez Jenkins. Aidez-le à sortir Brown de là.

— Compris, patron, répondit Ramirez.

Boy Scout braqua son volant à gauche, cherchant à faire sortir de la route le 4 x 4 qui s'amenait, mais le chauffeur, dont la vitre était baissée, passa son bras et sa tête dehors, et se mit à tirer.

Le premier coup fit exploser le pare-brise de Boy Scout comme il tentait d'atteindre son arme.

Il ne la pointa jamais.

Au moment où les deux véhicules se croisaient, par sa gauche, le chauffeur tira une nouvelle fois.

Le cou de Boy Scout partit en arrière comme il jurait, retombait sur le

volant, toute sensation envolée.

Buddha tourna le volant et se mit le plus possible à droite, hissant son 4 x 4 sur le talus boueux tout en tirant sur le véhicule en fuite.

Le chauffeur riposta, puis accéléra en haut de la colline et disparut.

Beasley se fraya un chemin à travers l'escalier en mille morceaux et trouva Hume assis contre le mur, bras et jambes perforés de douzaines de débris. En face de lui se trouvait un garde et le général de division Chen.

— Johnny, c'est moi, Matt. Je te sors de là, mon pote.

Hume ne bougea pas. Beasley retira l'oreillette et la cagoule du sergent, puis dirigea une petite lampe tactique Gladius sur le côté de la tête de Hume, contrôlant ses oreilles et ses yeux. Ça avait l'air d'aller. Il examina les blessures de ses extrémités.

Le sergent remua et dit :

— Matt, je crois que je vais vomir.

— Tu as aussi un bourdonnement dans les oreilles ?

— Ouais.

— T'as reçu quelques éclats. T'as une petite blessure à la tête. C'est rien. Voyons voir si tu peux tenir sur tes jambes. Prêt ?

Beasley se leva, se mit à côté de Hume pour placer ses bras sous ses aisselles et le remettre debout.

Hume ne mentait pas quand il disait qu'il se sentait nauséux. Au moment où il se penchait pour vomir, Smith dévala l'escalier, leur jeta un œil et dit :

— Me semble que tu as la situation en main ici, Matt.

— Pas si vite, cow-boy. Reviens ici, contrôle son équipement et aide-moi à le tirer de là. Allez !

Voyant que le premier 4 x 4 dévalait la route à toute berzingue, hors de contrôle, droit sur le bâtiment est, Mitchell fonça à sa rencontre.

Mais il ne put rien faire quand le métal hurla et le véhicule passa à travers la porte, fonçant droit sur le mur de brique courbe.

Au moins, la porte l'avait ralenti et, quand il percuta le mur avec un faible boum, repoussant les briques d'un quart de mètre environ, il n'explosa pas et resta là à tourner au ralenti, son capot noir enveloppé de poussière et de roches.

Souffle coupé, Mitchell atteignit le 4 x 4, ouvrit la portière conducteur et grimaça. Leur jeune contact de la CIA était mort et avait saigné sur tout le siège et le volant. Mitchell mit le levier au point mort et se retourna alors que Diaz arrivait en galopant.

— Désolée, capitaine, je n'ai pas réussi à avoir une bonne ligne de tir, dit-elle, elle-même à bout de souffle, le visage en sueur, la lampe du Cross-Com étincelant comme un petit bijou près de son oreille.

— Pas grave. Aide-moi à le sortir de là. Prends le volant. Je veux stopper cet autre 4 x 4.

— Compris, capitaine. Il suit notre itinéraire, ce qui est bien, mais il a une putain d'avance.

Mitchell lâcha un soupir de dégoût.

— Je sais.

Tandis qu'ils extraient Boy Scout du siège et le mettaient à l'arrière de la voiture, Diaz cria :

— Attendez une seconde ! Il pourrait y avoir un moyen de le ralentir.

Au départ de la Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Mitchell donna l'ordre aux autres de charger Brown et Hume dans son 4 x 4. Nolan grimpa à l'arrière pour mieux évaluer leurs blessures et les traiter pendant qu'ils rejoignaient la côte. Hume passait de la conscience à l'inconscience. Brown émergeait tout juste.

Ils s'ébranlèrent pendant que Ramirez, Beasley, Smith et Jenkins montaient dans le 4 x 4 de Buddha.

Alors que Diaz leur faisait gravir la route de montagne glissante, luttant pour conserver la maîtrise du véhicule, Mitchell jeta par hasard un œil dans le rétroviseur.

Le 4 x 4 de Buddha devait encore sortir de la cour. Un homme courait vers lui, agitant une main.

— Ramirez, ici Ghost Lead. Que se passe-t-il là-bas ?

Ils hurlaient tous à Buddha de se tirer de là, mais l'obèse avait remarqué quelqu'un qui cavalait à travers la cour et avait crié :

— Attendez !

Ramirez, assis à l'avant, fit pivoter son arme vers la tête de Buddha.

— Conduis !

— Non, c'est Huang, notre contact. Attendez une seconde !

— On file, allez ! hurla Ramirez. Ça va vite devenir l'enfer ici. Allez !

Buddha le dévisagea, les yeux grands ouverts.

— Patience.

— Descendez du véhicule ! cria Beasley de l'arrière. Dehors, le gros ! Je prends le volant !

— Huang ? brailla Buddha, ignorant Beasley. Qu'y a-t-il ?

Huang agitait la main et continuait à avancer vers le 4 x 4, où Buddha se retournait et beuglait à nouveau contre les hommes à l'intérieur. L'arme était enfoncée dans sa poche.

Il avait vu Fang s'échapper dans le Brave Warrior qui aurait dû être le sien.

Il avait vu les hommes monter dans le 4 x 4 de Buddha et il savait qu'ils allaient partir, le laissant sans rien.

Fang avait menti et fait de fausses promesses.

Buddha avait menti et manqué à sa promesse de tuer Fang.

Huang devait sauver la face. Il le devait.

— Buddha ! Attendez ! J'ai quelque chose pour vous.

L'épuisement, le manque de sommeil et le fort taux d'humidité avaient pesé lourd sur Buddha, qui mit du temps à comprendre ce qui se passait.

Huang n'avait pas de dernière information à lui donner.

Il avait une balle.

Le vieil homme décharné mit la main dans sa poche et en sortit un pistolet.

Buddha chercha à saisir son arme, au moment même où la portière arrière claquait et un des Ghosts bondissait du véhicule.

Mais tout alla trop vite pour le vieux Buddha. Et un étrange sentiment de résignation se répandit en lui, comme ce qu'il éprouvait avant de s'endormir après une longue journée.

L'arme de Huang s'éclaira.

La première balle perfora le cou de Buddha. La deuxième balle le frappa à la tête, et, alors qu'il aurait dû mourir sur le coup, il eut, semblait-il, juste assez de temps pour une ultime pensée, rien de profond, juste une simple ligne du *Dhammapada*, une phrase qu'il s'était souvent répétée pour se calmer : « *Ici j'habiterai à la saison des pluies, ici l'hiver, ici l'été.* »

Malgré la grimace arrachée par son bras blessé, Smith réussit à bondir du 4 x 4, et, tenant, son MR-C d'une main, il déchiqueta l'épouvantail au pistolet.

— Sortez Buddha de ce siège ! Mettez-le derrière ! brailla Ramirez.

Puis il ajouta :

— Merde, moi aussi, je suis touché !

Beasley et Jenkins étaient déjà hors du 4 x 4 et se précipitaient côté conducteur pour ôter Buddha et le mettre dans le coffre. Smith envisagea d'appeler le haut commandement pour savoir ce qu'il voulait faire des corps des types de la CIA, mais il serait peu judicieux de les laisser derrière.

Mitchell demandait toujours un SITREP à la radio, et Beasley le mit au jus pendant que Smith contournait le 4 x 4 en courant pour aller jeter un œil à Ramirez, qui levait le bras lorsque le premier tir avait traversé le cou de Buddha. Le projectile avait poursuivi sa trajectoire et l'avait frappé à l'épaule droite, en haut de la poitrine.

— Hé ! toi au moins t'as été blessé par un méchant, gémit Ramirez. Ce vieil homme m'a eu.

— Ouais, c'est plutôt embarrassant.

Ramirez renifla.

— Ferme-la.

— Je plaisante.

Smith chercha une plaie de sortie, en trouva une.

— C'est bon, elle a traversé. Je sais que ça fait mal. On va te bander ça pour l'instant.

Le visage de Ramirez se ferma, et il jura.

— Joey, si tu peux venir à l'arrière, on va s'occuper de toi, dit Beasley. Jenkins, prends le volant.

— Allez, dit Smith, tendant la main pour aider Ramirez à s'extraire du siège passager.

— Bravo Lead, appela Mitchell. Tirez-vous de là et faites péter ces hélicos.

— Message reçu.

Quand la dernière portière eut claqué et que Jenkins eut fait demi-tour, Beasley émit un bref « Trois, deux, un » et fit sauter les hélicoptères et les 4 x 4 bourrés de C4 derrière la forteresse.

L'idée était, bien sûr, de concentrer toute riposte militaire ou policière dans les terres, et, entre l'explosion de la forteresse et celle du poste de transformation, Smith se dit qu'ils avaient correctement ferré le poisson.

Il se tordit le cou et regarda la forteresse, de l'eau s'écoulant des lignes de toit comme de la cire fondue tandis que quatre magnifiques boules de feu s'élevaient dans le ciel et prenaient l'ampleur de champignons orange derrière elles. Les explosions projetaient sur l'endroit une lueur irréelle et, tandis qu'ils grimpaient dans les montagnes, la vallée brilla une fois encore dans un éclair d'orage.

C'était une vision inoubliable, une peinture de la Chine antique qui s'animait devant leurs yeux.

Tandis que Smith se retournait et se réinstallait dans le siège, vitre baissée, fusil en position d'attente, il pensa à ses parents au pays, aurait aimé qu'ils l'accompagnent dans cette mission.

Ils auraient pu comprendre une fois pour toutes qu'abandonner son poste de Ghost pour celui de shérif d'une petite ville serait comme jouer dans les grandes équipes sportives avant de décider d'entraîner le club local le week-end.

Un jour, peut-être, quand il lèverait le pied, mais pas maintenant. Pas quand son sang coulait dans ses veines comme un million de volts.

Pendant que Diaz manœuvrait le 4 x 4 à travers des torrents de pluie et de boue, Mitchell était assis à ses côtés, prêt à regarder dans son CTH la position actuelle de Fang.

Mais l'écran du canal ascendant crépita et afficha l'image du général Keating au centre de commande.

— Mitchell, super boulot là-bas, mon garçon. Il est temps de rentrer. Mais on a un problème. Soit votre infiltration sur la côte n'a pas été si discrète que ça et vous avez été repérés, soit cette coupure de courant leur a vraiment foutu la trouille.

L'écran passa de Keating à une image tridimensionnelle pivotante d'un patrouilleur chinois accompagné de son immatriculation et de ses spec : patrouilleur de type 62C de classe Shanghai-II. Longueur : 38,78 mètres. Vitesse maximale : 28,5 nœuds. Équipage : 36. Armement : 2 canons bitubes 37 mm d'artillerie antiaérienne (AAA) et deux canons bitubes 25 mm AAA.

Le général poursuivit :

— Deux de ces patrouilleurs de classe Shanghai sont en route pour le port de Xiamen. La plupart des bâtiments les plus récents de la flotte de la mer de l'Est sont à Ningde, mais, apparemment, les plus anciens 62C sont transférés vers d'autres ports, d'où ces deux-là.

— Général, essayez-vous de me remonter le moral en me disant que ce sont de vieux bateaux ? Leurs canons sont gros, et je suis sûr qu'ils fonctionnent à merveille.

— Vous avez raison. Mais tenez bon là-bas, mon garçon. On travaille sur certains trucs de notre côté.

— Général, j'ai quatre blessés. On aura déjà du mal à retourner au sous-marin sans que ces patrouilleurs nous collent au train. J'ai besoin qu'ils disparaissent.

— J'ai bien compris, Mitchell. Tenez-vous prêts.

Fang Zhi descendait la route sinueuse de montagne, dérapant dans la boue en prenant ses virages trop serrés. Il n'avait pas d'autre choix que de laisser les phares allumés et de plisser les yeux pour voir à travers la pluie battante qui martelait son pare-brise. Ses pensées continuaient à revenir au 4 x 4, à sa destination..., à son avenir.

Quand ils découvriraient tous les corps et que l'enquête démarrerait au matin, il ne leur faudrait pas longtemps pour le localiser, l'interroger, le torturer et l'amener à dire ce qu'ils voulaient entendre.

Il faudrait bien que quelqu'un paie pour tout cela. La fureur monta en lui et explosa.

Il hurla après les essuie-glaces et leur bourdonnement. Il hurla après les Tigres du printemps pour avoir manqué à leur parole envers lui.

Oui, c'était leur faute. Il y avait eu une énorme brèche dans la sécurité, et, s'ils avaient eu davantage confiance en lui, lui avaient donné des responsabilités à un niveau stratégique, il aurait pu la découvrir. Un de ses gardes avait appelé pour dire qu'il avait entendu les assaillants parler anglais avec un accent américain.

Fang frappa le volant de son poing. Combien de ses vies les Américains pouvaient-ils foutre en l'air ? Et où irait-il, hormis ailleurs ? Il ne pouvait pas rester en Chine. Il ne rentrerait jamais à Taïwan.

Peut-être pouvait-il aller aux Philippines. Il connaissait deux hommes qui pouvaient l'y aider. Ils faisaient passer des femmes pour le commerce du sexe. Il pourrait monnayer leur aide. Voilà. Il retournerait à la base, rassemblerait toutes ses affaires et serait parti avant l'aube. Sa vie aurait fait un cercle complet. Il reviendrait là où tous ses soucis avaient commencé.

Après le virage suivant, la route se fit beaucoup plus large, la forêt reculant de vingt mètres par rapport au talus. Soudain, un unique phare sortit de nulle part et fonça sur lui.

Il étrécit les yeux et tendit la main vers son arme, posée à côté de son fusil d'assaut eBZ-95 sur le siège.

Du calme, s'ordonna-t-il. C'était probablement un vieux fermier dont un phare était cassé ou un vaurien sur un scooter ou une moto. Il accéléra et resta à droite, mais le phare vira et vint droit sur lui.

Commandement Américain des Opérations Spéciales - Base aérienne de Macdill - Tampa, Floride - Avril 2012

Le général d'armée Joshua Keating venait de partager la bonne nouvelle avec le président des États-Unis. Cibles éliminées. Exfiltration de l'équipe Ghost. Keating avait soigneusement laissé de côté l'information à propos des patrouilleurs chinois. Inutile d'inquiéter tout de suite le président. Il mit fin à

l'appel vidéo et allait attraper sa bouteille d'eau quand le Dr Gorbatova approcha de son bureau.

— Général, notre taupe vient d'arriver à son bureau, mais j'ai peur qu'il y ait un malentendu. Il croyait qu'il partait. Nous lui avons dit d'accomplir une dernière tâche, mais il est très nerveux.

— Pauvre petit. Peut-être que, s'il était là-bas avec mes Ghosts, il aurait de quoi être nerveux.

— Général, je ne sais trop si on peut compter sur lui. Je pense qu'il ne nous fait plus confiance.

— Je ne veux pas d'excuses, docteur. J'ai des hommes blessés là-bas. On a deux morts. Dites à votre gars que des vies dépendent de lui.

*Commission Militaire Centrale (CMC) - Enceinte du Ministère de la
Défense Nationale - Pékin, Chine - Avril 2012*

Le capitaine Zuo Junping avait dépassé en courant les gardes du périmètre du bâtiment, leur disant qu'il y avait des troubles à Xiamen et qu'ils devaient se préparer à d'autres arrivées.

Il s'était servi de sa clé pour entrer dans le bureau du directeur adjoint Wang Ya. Il était à présent assis au bureau du directeur dans la faible lueur de l'écran à DEL de son ordinateur. Il avait besoin d'envoyer les bons e-mails, puis il passerait les appels. La DIA l'avait chargé de veiller à ce que la riposte militaire se concentre sur l'intérieur, et c'est pourquoi Zuo, se faisant passer pour le directeur adjoint, allait envoyer ces requêtes par le biais du CMC. De plus, deux patrouilleurs faisaient route vers le port de Xiamen, et Zuo avait reçu l'ordre de les envoyer à vingt kilomètres au nord pour enquêter sur des activités de contrebande à la digue de Gaoji.

Il avait donné ou vendu toutes ses possessions. À son appartement, il avait une couverture, un oreiller et deux valises préparées. Quand son camarade agent Lo Kuo-hui l'avait laissé sur la bonne nouvelle que la DIA avait honoré son contrat avec lui, il avait finalement cru que l'agence l'aiderait aussi. Mais cette mission de dernière minute lui donnait des vapeurs et lui coupait le souffle.

Il appuya sur la touche *Retour*, tendit la main vers le téléphone.

La porte s'ouvrit, les lampes s'allumèrent, et c'est alors qu'entra le directeur adjoint en personne, crâne chauve luisant, yeux étrécis derrière ses verres épais. Deux gardes de la sécurité le suivaient, leurs fusils pointés sur Zuo, qui abaissa la main pour saisir l'arme rangée dans son étui de taille.

— Mains sur le bureau ! aboya Wang, tandis que les gardes s'approchaient.

Zuo leva les paumes et les reposa délicatement sur le clavier.

— Je suis profondément blessé, poursuivit Wang. Je sais que vous avez utilisé mon téléphone pour appeler Genève. Pour qui travaillez-vous ? Le ministère de la Sécurité publique ou la Sécurité d'État ?

Zuo déglutit, essaya de parler, mais les mots se refusèrent tout d'abord à venir. Au moins, Wang ne savait pas qu'il espionnait pour le compte des

Américains. Il s'estimait trahi, une rupture dans le *guanxi*, dans les relations interpersonnelles.

Wang était impliqué dans un projet encore plus grand que le plan du groupe des Tigres du printemps, mais Zuo ne savait pas exactement quoi. Personne n'avait répondu à Genève, mais il avait transmis ce numéro aux Américains.

Wang secoua la tête, affichant sa déception.

— Cela fait deux jours que je ne dors pas. Je pensais à notre rencontre à l'académie, au fils que vous étiez devenu pour moi. Je me suis rendu malade. C'est ça qu'un fils fait à son père ?

Zuo détourna les yeux.

— Non.

— Alors, que dois-je faire de vous ?

— Je vous en prie, monsieur. Je ne travaille pour personne. J'étais juste curieux. Stupide.

Wang contourna le bureau.

— Debout !

Zuo obéit.

Wang baissa le bras, ôta l'arme de Zuo et la tendit à l'un des gardes. Puis il secoua la tête et le gifla brutalement.

— Je ne tolère ni ne pardonne les espions et je n'ai aucune pitié pour eux.

Sa joue en feu, Zuo abaissa la tête et plia ses doigts. On y était. Wang le ferait mourir pendant un cambriolage ou un accident – rien qui susciterait une enquête approfondie de la Sécurité d'État.

Il n'y aurait pas de nouvelle vie en Amérique. Pas de liberté. Tout ce travail d'espionnage pour les Américains avait été vain.

Vain !

Lentement, il leva le visage, regarda Wang droit dans les yeux, puis se projeta en avant, nouant ses doigts autour de la gorge du directeur. Il poussa l'homme au sol et allait enfoncer ses doigts dans la chair chaude et flasque quand les gardes saisirent ses bras et l'arrachèrent à Wang.

Un garde dressa son poing et l'envoya dans sa tempe. Il partit en roulade arrière sur le sol, la pièce se mettant à tourner.

— Sortez-le d'ici ! hurla Wang. Dans ma voiture. Dépêchez-vous !

Ils le tirèrent sur ses pieds, le traînèrent par la porte comme il luttait pour ne pas perdre conscience.

Au départ de la Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Le véhicule au phare unique fonça sur Fang, son moteur se faisant plus bruyant et dégageant un gémissement étrange et rythmique. Fang sortit sa main, vidant son chargeur.

Mais l'engin continuait à avancer.

Il se pencha, attrapa son fusil, appuya le canon sur le rétroviseur et tira les dix balles qui restaient dans son chargeur. Il laissa tomber le fusil, juste comme il tournait à droite en un virage soudain qui le fit sortir de la route.

Avec un cahot violent qui le souleva de son siège, il heurta le talus, et le

4 x 4 tomba soudain d'un mètre et se mit à rouler sur le flanc.

Il jeta un regard hagard sur sa gauche, et ce qu'il vit arriver le laissa pantois.

USS Montana (SSN-823) - Sud du Détroit de Taïwan - Mer de Chine
Méridionale - Avril 2012

Le commandant Gummerson s'approcha des deux aviateurs au moment où le lieutenant Moch agitait son poing et marmonnait : « Ouais. »

Ils étaient dans le PC navigation opérations, et Moch et son copilote, le lieutenant Justin Schumaker, avaient été un modèle de détermination quand ils guidaient le Predator au-dessus de la route de montagne sinueuse. Après avoir localisé une bande de terre assez large pour accueillir les 14,8 mètres d'envergure du Predator, ils étaient descendus en piqué rapide à travers l'orage, plaçant le coucou sur un cap d'interception direct avec le garde en fuite de Mitchell.

Gummerson avait écouté la requête initiale, qui en avait fait sourciller plus d'un à bord du *Montana*.

— Appui Predator, ici Diaz, avait appelé un des Ghosts de Mitchell.

— Hé ! Alicia. J'écoute.

— Jeff, vous vous rappelez cette histoire que vous m'avez racontée ? Eh bien, j'ai besoin que vous arrêtiez ce train.

— Vous vous moquez de moi ?

— Non. Il n'en tient qu'à vous, monsieur l'Aviateur naval.

— Message reçu. Installez-vous confortablement et profitez du spectacle.

À présent, Gummerson se penchait sur Moch et disait :

— Je suppose que vous avez arrêté votre train – ou est-ce un 4 x 4 ?

— Ça, oui, commandant. Il n'a vu que notre phare avant qu'on le fasse sortir de la route.

Moch désigna l'un de ses écrans à images thermiques et deux réticules superposés sur plusieurs barres de données.

— Regardez. Vous voyez son expression ?

— Waouh ! Mais il a vu le coucou.

— Exact. Il ne sera toutefois pas là assez longtemps pour le raconter.

Gummerson hocha la tête et jeta un regard au capitaine de corvette Sands, qui semblait tout aussi impressionné.

Le copilote de Moch se mit à parler vite à la radio alors que des cercles rouges clignotants apparaissaient sur un rendu tridimensionnel du fuselage du drone.

— Qu'est-ce qui se passe maintenant ? gémit Moch.

— On dirait une avarie hydraulique et moteur, et une petite fuite de carburant à cause de tous ces tirs, dit Schumaker. Les opérateurs de capteurs au pays confirment.

— Lieutenant, vous devez le ramener au-dessus du port avant l'amerrissage forcé. Vous pouvez y arriver ? demanda Gummerson.

— On va lui parler gentiment pour qu'il fasse un dernier passage, commandant.

— Concentrez-vous sur l'espace entre Haicang et l'île de Gulangyu. C'est cette zone qui m'inquiète le plus.

Moch actionna délicatement le joystick de commande.

— C'est parti.

Gummerson se tourna vers Sands.

— CSD, les SEAL sont-ils prêts ?

— Parés.

— Excellent. Dites-leur que c'est pour bientôt.

— À vos ordres, commandant.

Au départ de la Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Les images satellites relayées dans le CTH de Mitchell indiquaient que Fang était sorti de son véhicule, mais qu'il n'avait pas fui. Il essayait d'utiliser le treuil avant pour traîner le 4 x 4 hors du talus et, peut-être, le redresser. S'il pouvait se servir de quelques arbres et tendre le câble de halage selon l'angle approprié, il pourrait reprendre la route.

Ils étaient à cinq minutes environ de sa position, et Mitchell savait que, s'ils lui tombaient dessus moteur hurlant, il détalerait dans les bois.

Une bouffée de culpabilité monta du plus profond de ses entrailles. La mission et ses hommes passaient en premier, oui, mais il avait là une chance de claquer l'une des portes les plus douloureuses de sa vie. S'il prenait le temps de se venger, pouvait-il le justifier ?

Fang avait-il vu le Predator ? Peut-être préviendrait-il l'APL que l'attaque était venue des Américains.

Et le général Keating n'avait-il pas besoin de plus de temps pour éloigner ces patrouilleurs du port ?

Il pouvait chercher autant d'explications logiques qu'il le voulait, il n'en restait pas moins que la culpabilité lui serrait la gorge et se mettait à lui ôter le souffle. Il se tourna vers la banquette arrière.

— Nolan, comment ça va, là derrière ?

— Bien mieux, répondit le toubib.

— Hé ! capitaine, dit Brown, remuant ses lèvres comme s'il avait un très mauvais goût dans la bouche, symptôme d'une blessure à la tête. Je vais bien.

— Moi aussi, dit Hume.

— Marcus, je suis tellement désolée, dit Diaz.

— Oublie ça. Je sais que, si tu avais voulu me tuer, tu ne m'aurais pas raté.

— On en reparlera plus tard, dit-elle.

Mitchell se tendit.

— Bon, écoutez. On va arriver sur ce dernier garde dans une minute. Il s'est retourné et il essaie de dégager son 4 x 4 avec un treuil. Je ne veux rien laisser en suspens – surtout pas un témoin militaire comme ce type. Donc, je prévois de l'éliminer.

— Ça nous semble correct, capitaine, dit Nolan.

— Il y a autre chose, quelque chose que vous avez le droit de savoir. Le type s'appelle Fang Zhi. Il est de Taïwan. Il était capitaine dans leur armée, et j'ai travaillé avec lui aux Philippines, dans un entraînement commun en 2002. On est tombés dans une embuscade, et il a refusé de donner l'ordre à son équipe d'attaquer. Il a dit que nos ordres étaient inadmissibles. J'ai perdu beaucoup de gars à cause de cet homme.

— Capitaine, vous êtes sérieux ? demanda Diaz.

— Oui. Quand le drone a été déployé, j'ai pu bien le voir.

— Putain, que fait-il donc ici ? demanda Hume.

Mitchell soupira.

— J'ai entendu dire qu'il avait été éjecté de l'armée. Il doit être passé en Chine. Mais ce n'est pas ça l'important. Ce que j'essaie de dire, c'est que vous, les gars, vous passez en premier.

— Capitaine, les rumeurs ont circulé, dit Diaz. C'est le type qui vous a fait cette cicatrice, hein ?

— Oui.

— Alors, capitaine, dites-moi où me garer.

Diaz prit une voix grave.

— On va descendre et se charger de l'affaire.

— Non. Je refuse de vous mettre en danger pour ça. Donnez-moi cinq minutes. Si vous n'avez pas de nouvelles de moi, je suis mort. Vous descendez, récupérez mon cadavre et rejoignez la côte. OK, affaire entendue.

Tandis que Diaz ralentissait, elle secoua la tête et éleva la voix :

— Capitaine, nous n'avons aucune intention de récupérer votre cadavre. Vous allez tuer ce salaud. Et peut-être que vous ne voulez pas qu'on vous accompagne, mais on peut quand même aider.

Mitchell sortit du 4 x 4, lui fit un bref hochement de tête.

— OK. Restez en contact.

Lorsque le Brave Warrior de Fang s'était couché sur le flanc et avait dérapé dans la boue, il était resté assis là, abasourdi. Il s'était dit : *Ce drone... il doit appartenir aux Américains.*

Après avoir attrapé son fusil et y avoir inséré son dernier chargeur, il avait passé l'arme en bandoulière sur son épaule et était sorti en rampant du 4 x 4 par la portière arrière.

Une fois par terre, il avait fouillé le ciel des yeux à la recherche du drone. Était-ce son moteur qui bourdonnait gravement au loin ? Peut-être. Peut-être repartait-il.

Il avait surveillé le talus. La route s'était à nouveau étrécie, et des arbres aux épaisses branches crochues se dressaient sur une pente tout de suite à sa gauche. Il avait passé le gros câble de halage par-dessus deux branches massives et, après l'avoir raccroché sur lui-même, il était revenu en courant au 4 x 4 et avait allumé le treuil.

La bagnole glissa vers l'avant, creusant la terre, mais l'angle n'allait pas. Le

câble tirait bien le véhicule vers l'avant, mais ne le redressait pas, contrairement à ce qu'il avait espéré.

Soudain, une branche cassa, le câble se relâcha et la voiture s'arrêta. Fang jura à voix haute et se précipita vers l'arrière pour éteindre le treuil. Il allait essayer une fois encore, puis il abandonnerait la voiture et partirait à pied.

Comme il se penchait vers le treuil, un truc lui entailla l'épaule. Il roula sur lui-même, sentit un picotement aigu, puis il baissa les yeux vers sa chemise d'uniforme. Un peu de sang avait transpercé le tissu.

Il se contorsionna dans un geste désespéré pour attraper son fusil, le ramena à lui et se mit à ramper à quatre pattes, restant au plus près du 4 x 4, calculant d'où ce tir était venu. La plaie se mit à palpiter, le sang lui martelait les oreilles.

Où êtes-vous ?

Une ombre passa sur la pente à sa gauche, près des arbres.

Il fit pivoter son fusil et ouvrit le feu, lâchant une rafale tout en hurlant à travers le crépitements et la pluie diluvienne.

À la seconde où il cessa de tirer, il se leva, contourna la voiture et fonda de l'autre côté de la route dans les épais nœuds d'arbres et d'arbustes à hauteur de taille.

Mitchell savait qu'il avait touché Fang, mais le tir parfait à la tête s'était transformé en une éraflure à l'épaule. Merde. Même avec le système d'assistance de visée IWS, il n'était pas Diaz.

Il se déplaçait vers l'arbre suivant quand Fang avait riposté. Il se mit alors à ramper, vérifiant son CTH. Fang s'était replié dans le bois opposé.

— Ghost Lead, ici Diaz. On a entendu les coups. J'ai votre position. La cible va vers le nord, mais il y a une grosse paroi rocheuse sur son chemin. Il ne l'a probablement pas encore vue. Suivez-le. Vous pourrez le coincer là-bas.

— Message reçu, dit Mitchell, s'éloignant déjà de la pente.

Il dépassa le 4 x 4 de Fang d'un pas lourd, traversa la route avec force éclaboussures et se dirigea vers la forêt.

— Ghost Lead, ici Bravo Lead. Notre HPA est de deux minutes. Vous voulez qu'on attende avec Diaz ?

— Négatif. Vous prenez la position de tête et vous continuez vers la côte.

— Message reçu, patron.

Mitchell se fraya un chemin à travers les herbes et les broussailles, contourna les quelques arbres suivants, puis la pente se fit plus abrupte et rocheuse, et, quand il atteignit l'arbre suivant, il s'accroupit et étudia l'image satellite dans son CTH. Fang était-il proche ?

La pluie redoubla de violence, traversant l'épaisse canopée. Les plus grosses gouttes frappaient ses épaules comme un copain nerveux qui essayait d'attirer son attention. Ce copain lui murmurait à l'oreille : *« Il est là-bas. Non, il est là. Regarde cet arbre. Ce buisson. Non, celui-ci. »* L'écran de la caméra de son arme luisait faiblement. Il essuya la pluie et regarda de l'autre côté du tronc suivant.

Aucun mouvement. Il éteignit la caméra pour éviter que sa lueur ne trahisse sa position.

Il prit une profonde inspiration et fonça hors de son abri derrière l'arbre, grimpant sur la pierre couverte de boue vers la paroi rocheuse qui se dressait devant. Il tourna à gauche vers les derniers bosquets.

L'image satellite provoqua une nouvelle accélération de son pouls.

Fang était au-dessus de lui. Littéralement. Il pivota. C'est alors qu'il se rendit compte finalement, inévitablement, de la grave erreur qu'il avait commise.

Il sauta en avant comme Fang, qui venait de grimper dans un arbre, se positionnait sur la branche la plus basse et la plus lourde, et ouvrait le feu.

Une balle lui perfora le bras droit, juste au-dessus du coude, et une autre ricocha sur son MR-C au moment où il glissait vers l'avant et roulait, levant le fusil pour canarder les arbres, alors même que Fang continuait à tirer, visiblement déterminé à vider tout son chargeur.

Mitchell fit une nouvelle roulade, libérant une autre rafale.

Fang hurla, mais sa voix se cassa en un gargouillis.

De la fumée montait du canon de Mitchell. Il resta là à essayer de retrouver son souffle, sous le tambourinement incessant des millions de gouttes de pluie sur les branches et les feuilles.

Il leva les yeux, vit le bras de Fang pendre juste par-dessus la branche.

C'était fini. Enfin fini. Et son unique regret était que Fang n'ait pas su qui l'avait tué.

— Diaz, ici Ghost Lead. Amène le 4 x 4. Je suis touché, mais je serai là dans une minute.

— Message reçu. Quelle est la gravité de votre blessure ?

Il fit bouger son bras blessé. Au moins, il y parvenait.

— On verra. Viens.

Avant qu'il ait le temps de se remettre debout, quelque chose chuta dans la boue à moins d'un mètre de son pied.

Il eut un battement de paupières à travers la douleur.

L'objet était un manche en bois ciselé à la main selon un motif de rayures de tigre : la canne de Fang. Mais il n'y avait que l'étui vide. Il devait avoir glissé tout seul de l'épée.

Non ? Mitchell leva les yeux.

Fang se tenait en équilibre sur la branche, épée dressée très haut au-dessus de sa tête en prise inverse, pointe en bas. Un cri guttural explosa de ses lèvres quand il se jeta dans le vide.

Il arriva sur Mitchell comme un tigre lèvres retroussées, et aucune force au monde ne pouvait l'arrêter.

Avec un hoquet et un frisson violent, Mitchell réagit, fit le vide dans son esprit, laissa ses muscles prendre les commandes.

Il s'écarta d'une roulade, son Cross-Com tombant de son oreille alors que l'homme atterrissait dans la boue et que son épée s'empalait dans la fange,

s'enfonçant jusqu'à la garde.

La voix de Diaz vibra dans le système oreillette/monocle au sol :

— Capitaine, nous sommes en position. Pourquoi êtes-vous encore là-haut ?

Alors que Mitchell se tournait pour mettre son fusil en position de tir, Fang libéra la lame d'une torsion et repoussa des deux mains l'arme de Mitchell au moment où celui-ci appuyait sur la détente.

Les balles manquèrent leur cible. Les tranchants métalliques de l'épée frappèrent la main de Mitchell avec une force telle qu'il lâcha son arme et retint sa respiration tant la douleur était extrême.

Exploitant cette ouverture, Fang se laissa tomber à genoux, retirant une main de la garde et la plaçant près de la pointe de l'épée. Puis il enfonça le fusil dans la boue avec son arme pendant qu'il chevauchait Mitchell.

De sa main libre toujours vibrante de douleur, Mitchell envoya un coup circulaire dans le menton de Fang et l'amena à relâcher un peu de pression sur l'épée.

Puis il avança, reculant l'épée à peine assez pour libérer son fusil.

En réaction, Fang se dressa. L'épée dans une main, il revint à l'attaque et se prépara à l'enfoncer dans le cœur de Mitchell.

Parce que seule la pointe de l'épée était aiguisée, Mitchell attrapa la tige en métal humide de ses mains nues et, les yeux embués des larmes causées par la douleur insoutenable de son bras blessé, il repoussa l'épée vers le haut au-dessus de son épaule, comme Fang plongeait, et fichait à nouveau la lame dans la boue.

Fang arracha alors l'épée d'un mouvement si violent et rapide qu'elle glissa à travers les doigts de Mitchell.

Tenant l'arme à nouveau en prise inverse, il se rejeta en arrière, le visage tordu en un masque à facettes acérées et inhumaines, ses yeux noirs et vides qui se rétrécirent quand il poussa un cri à déchirer les tympanes et abaissa l'épée.

Au départ de la Forteresse Hakka - Xiamen, Chine - Avril 2012

Ce que Fang ne comprit pas et ne pourrait jamais pleinement apprécier, c'était que le capitaine Scott Mitchell n'était pas seul.

Son père, sa mère, ses frères et sa sœur étaient avec lui.

Kristen était avec lui.

Ses Ghosts étaient avec lui, comme tout soldat des Forces spéciales avec lequel il avait travaillé un jour.

Peut-être était-ce leur présence que Fang décela. Ou peut-être quelque chose d'autre.

Mais alors que l'homme abaissait son bras pour ce coup fatal de l'épée dont la pointe avait déjà goûté la chair de Mitchell, il y eut un instant de reconnaissance dans ses yeux, comme si peut-être, juste peut-être, il comprenait qui se cachait derrière la cagoule couvrant le visage de Mitchell.

Ce ne fut qu'une courte seconde d'hésitation.

Mais elle suffit.

Mitchell projeta ses genoux dans le dos de Fang et, bras levés, il écarta l'épée vers la gauche et envoya Fang par-dessus sa tête. Il roula sur lui-même et ratissa la boue comme un fou pour se rapprocher de son fusil, la voix de Diaz continuant à crépiter dans l'oreillette/monocle, la pluie à présent torrentielle chassée latéralement à travers les arbres.

Il attrapa son MR-C, se mit sur les fesses et visa Fang, qui revenait à la charge, agrippant son épée comme une batte de baseball.

Fang se figea. Il devait prendre une décision.

Mitchell chassa la pluie de ses yeux d'un battement de cils et se demanda si Fang allait lâcher l'épée.

Fang se demandait sûrement pourquoi Mitchell n'avait pas encore tiré. Il le saurait dans un instant.

Dans un mouvement lent, Mitchell se mit sur ses pieds, alors que Fang refusait de lâcher la partie, sa poitrine se levant et s'abaissant, sa bouche se tordant comme si sa plaie à la poitrine le faisait souffrir.

Tenant son fusil d'une main, Mitchell arracha sa cagoule, l'enfonça dans sa poche et avança vers Fang, dont les yeux s'écrouillèrent sous le choc.

— Vous..., vous êtes Mitchell. L'adjudant-chef Mitchell, dit Fang en anglais.

Ainsi, il ne savait pas que Mitchell avait été promu depuis. Il savait si peu de chose.

— C'est exact, répondit Mitchell. Parlons un peu avant que je vous mette une balle dans la tête.

— Vous n'aurez jamais ce plaisir.

En un clin d'œil, Fang ajusta sa prise sur l'épée et tourna la pointe vers lui,

prêt à se la plonger dans la poitrine.

Mitchell tira un unique coup dans son ventre, et le sang gicla quand Fang se contorsionna et tomba à plat dos, l'épée lui échappant de la main.

Alors que Fang se tournait sur le côté pour la récupérer, Mitchell courut dans les flaques repousser la lame du pied pour la mettre hors de portée.

Puis il posa son fusil et saisit Fang par le col, le tira pour le remettre en position assise.

La tête de Fang pendait en arrière alors qu'il était sur le point de perdre conscience.

— Fang, regardez-moi ! cria Mitchell. Regardez-moi.

Fang sentit le sang s'infiltrer dans sa poitrine et ses poumons. Ce ne serait plus long à présent. Il avait voulu refuser à Mitchell la satisfaction de le tuer, mais cela ne se passerait pas ainsi.

Alors qu'il levait les yeux, par-delà l'épaule de l'homme, il vit onze soldats moites de sueur chargés de fusils M4A1, la pluie dégoulinant de leur chapeau de brousse.

Était-il en train de rêver ? D'halluciner ? Était-il déjà mort ?

Il se rappelait certains de leurs noms et de leurs indicatifs d'appel, tous débutant par la lettre R. Rutang, Ricochet et Rockstar se tenaient là parmi les autres. Et il y avait son homologue américain, le capitaine Victor Foyte, qui secouait la tête et lui jetait un regard noir.

Mitchell se leva, saisit l'épée de Fang et lui fit face alors que les autres hommes formaient un demi-cercle derrière lui.

— Seuls Billy, Rutang et moi nous en sommes sortis. Tous les autres sont morts. Le saviez-vous ? Vous en souciez-vous ? Vous auriez dû faire de la politique, parce que vous n'êtes pas un soldat. Nous sommes tous des frères d'armes, d'où que nous venions. Mais ça, vous ne le comprenez pas.

Les onze autres hommes dépassèrent Mitchell et s'avancèrent vers Fang. La pluie se mit à laver la peau de leur visage, dévoilant des crânes grimaçants aux yeux exorbités. Ils ouvrirent la bouche et hurlèrent, le bruit envoyant des ondes de choc à travers le corps de Fang.

Il ferma les yeux et leur répondit en hurlant. *« Non ! Je ne voulais pas qu'on en arrive là ! On ne doit pas être des pions. Nous sommes des soldats ! Je suis un soldat ! »*

Mitchell secoua à nouveau Fang, et les yeux de l'homme papillotèrent. Il leva l'épée.

— Vous voyez ça ? Elle est à moi maintenant. Vous n'avez rien.

Mitchell poussa Fang dans une flaque.

Le visage tordu, il se mit sur ses pieds, récupéra le fourreau et y glissa l'épée. Il mit la canne dans son sac, jeta un dernier regard à Fang, couché là, mourant, puis ramassa l'oreillette et le monocle et commença à descendre la colline, au moment où Diaz, pistolet en main, arrivait en courant vers lui.

— Capitaine !

Fang savait que, s'il perdait l'épée, son esprit ne serait pas en harmonie

avec ses ancêtres. L'épée incarnait cette harmonie, et elle avait été destinée aux mains de son propre fils, l'enfant qu'il n'avait pas encore. Il aurait dû moins se focaliser sur sa carrière. Il aurait dû trouver une femme en Chine et avoir ce fils. Maintenant, il n'avait plus rien, hormis un dernier souffle.

— Diaz, je suis là, dit Mitchell, essayant l'oreillette, son monocle et les replaçant sur son oreille.

Il était trop fatigué pour éprouver légitimité, justification ou quelque autre sentiment que ce soit.

Comme elle approchait, Diaz regarda au loin.

— Joli travail, mon capitaine.

Mitchell secoua la tête.

— On n'aurait jamais dû en arriver là. Jamais...

— Laissez-moi voir ce bras.

Elle sortit son couteau de secours avec sa deuxième lame pour découper les uniformes.

— Pas le temps. Nolan y jettera un œil. Allons-y.

Il partit, perdit l'équilibre, et elle saisit son bras intact qu'elle passa par-dessus son épaule.

— C'est bon, capitaine. Je vous tiens.

USS Montana (SSN-823) - Sud du Détroit de Taïwan - Mer de Chine
Méridionale - Avril 2012

— Et le voilà qui s'en va, vingt-six millions de dollars de plaisir pur, dit le lieutenant Moch, comme la caméra embarquée du Predator affichait une image des ondes sombres et bouillonnantes avant que la neige envahisse l'écran.

Le commandant Gummerson tourna son attention vers l'écran de lecture de Moch.

— Montrez-moi cette barge de carburant et cette grue une dernière fois avant que je parle à Mitchell.

— Je rembobine. Les voilà, commandant, dit Moch, tapotant l'écran de ses jointures.

Alors que Gummerson étudiait les images infrarouges, il montra du doigt l'une des sources de chaleur et dit :

— Que fait-elle encore ici ?

— Je ne sais pas, commandant.

Gummerson jeta un œil par-dessus son épaule.

— CSD ? Dites aux SEAL qu'il pourrait y avoir un changement de plan.

— À vos ordres, commandant.

Commandement Américain des Opérations Spéciales - Base aérienne de
Macdill - Tampa, Floride - Avril 2012

— Très bien, mon garçon. Que suis-je en train de regarder ? demanda le général Keating au jeune officier du renseignement assis devant l'affichage sur grand écran.

— C'est le port de Xiamen. Ici, vous voyez le premier patrouilleur, qui se

dirige vers la digue. D'après ce que je vois, mon général, la taupe de la DIA a émis cet ordre aux patrouilleurs, mais un seul s'en va. L'autre capitaine a reçu l'ordre de rester en arrière ou il n'a pas reçu le deuxième ordre. Le fait est qu'il reste un Shanghai à traiter. Vous le voyez, juste là, patrouillant le long de l'espace entre Haicang et l'île de Gulangyu.

— Et il est impossible que mes Ghosts puissent s'exfiltrer avec ce type en patrouille dans cet espace.

— Ça ne serait pas facile, mon général.

— Et là, qu'est-ce qu'on a ? demanda Keating en désignant une fenêtre qui venait de s'ouvrir sur l'affichage.

— C'est une vidéo du Predator, mon général. Elle vient de parvenir sur le réseau il y a quelques minutes.

Keating regarda le coucou survolant la longue jetée en L qui saillait de la langue de sable où les Ghosts avaient fait leur infiltration.

Sauf que, maintenant, il y avait deux grandes sources de chaleur à cet endroit, et l'image zooma sur une barge de carburant rangée le long de la jetée et une grue flottante près de l'extrémité.

— Ils viennent de les apporter ici, dit Keating.

— Oui, mon général.

— Placez le satellite au-dessus d'eux. Et passez-moi le commandant du *Montana*.

— Oui, mon général.

En route vers le port de Xiamen - Xiamen, Chine - Avril 2012

Nolan avait déjà enfoncé une aiguille dans le bras de Mitchell, engourdissant la zone, et il s'activait à présent à retirer la balle avec une paire de forceps droits pendant que Brown et Hume tenaient des lampes faibles au-dessus de l'incision.

Ce ne serait pas la première fois qu'on enlevait du plomb de la chair de Mitchell, même s'il espérait que ce serait la dernière. Nolan demanda à plusieurs reprises à Diaz d'éviter les cahots de la route de terre pendant qu'il poussait les forceps dans la plaie, et elle faisait de son mieux, disant qu'ils atteindraient l'asphalte très bientôt.

— On y est presque, mon capitaine, dit Nolan. Je la vois.

— C'est sympa. Allez, enlève-la.

— Et la voici, dit le doc, tenant la balle. Je vous la mets de côté.

— T'embête pas. Recouds-moi, merci.

— C'est du tout-en-un, mon capitaine.

Le canal ascendant du Cross-Com s'alluma dans un scintillement et afficha une image de la caméra de Beasley.

— Ici Bravo Lead, capitaine. On vient de rejoindre la route goudronnée. On va toujours vers la côte. Les lumières sont encore éteintes ici.

— Message reçu, répondit Mitchell. Regardez la carte. Quand vous serez sur la route de la plage, cherchez cet autopont dont on a parlé. On vous y retrouve.

— Compris, patron.

Brown, qui se trouvait à présent à l'avant avec Diaz et avait mis ses lunettes de vision nocturne comme elle, montra du doigt la route devant et dit :

— Voici la fourche.

Tandis qu'elle prenait à gauche, le Cross-Com de Mitchell clignota à nouveau avec une transmission entrante du canal descendant. Le général Keating remonta ses lunettes plus haut sur son nez et éleva la voix :

— Ici Keating, Mitchell.

— Je vous écoute, mon général.

— Notre taupe de la DIA a réussi à éloigner un de ces patrouilleurs, mais l'autre est toujours là dans le port.

— Général, il va nous repérer en moins d'une seconde.

— Et le *Montana* ne peut pas lui tirer dessus sans courir le risque d'être lui-même repéré, mais le renseignement du Predator a proposé des possibilités intéressantes.

— Je suis tout ouïe, mon général.

— Le service du renseignement pense que les patrouilleurs ont été mis en place par l'un des Tigres du printemps en personne, l'amiral Cai. Il a renforcé la sécurité du port avant leur opération. Vous avez eu de la chance que ces bâtiments n'arrivent pas avant votre infiltration.

— Je vois ça, mon général.

— Cai a également donné l'ordre à une barge de ravitaillement en carburant de venir en appui des bâtiments, et il a fait venir une grue pour charger des palettes de carburant sur la jetée pour disposer de plus d'éléments d'appui. Regardez.

Mitchell étudia l'image pivotante de la barge autopropulsée de vingt-quatre mètres, avec sa proue équarrie et son petit poste de pilotage. Une tour avec un tangon saillant en V s'élevait juste après le milieu du navire.

Fixé à ce tangon, il y avait un gros tuyau de ravitaillement prêt à être déployé vers le bas et l'extérieur. La barre de données indiquait que cette barge comptait un équipage de six personnes.

Apparut ensuite la grue flottante posée sur une barge rectangulaire toute rouillée, guère différente de sa semblable basée au sol. Le tangon de la grue s'élevait dans l'air à quelque trente-cinq mètres, et le nom de la société était écrit en anglais sur le côté de la cabine de conduite : *Wuhan Noontide Industries Inc.* La grue avait un opérateur principal et un assistant.

— Bon, Mitchell, je viens de raccrocher avec le commandant Gummerson, et on essaie différents trucs pour vous aider à sortir de là. Avec tous vos blessés et les deux morts de la CIA, Gummerson accepte de faire surface à la toute dernière seconde possible pour vous prendre à bord, mais il ne le fera que si vous arrivez à franchir la passe.

— Ce qui nous ramène au point de départ.

— Pas vraiment. Écoutez bien à présent, mon garçon. On a pas mal de choses à discuter.

Autopont Côtier - Xiamen, Chine - Avril 2012

Si, techniquement, Ramirez était le chef d'équipe en second, la douleur lancinante de sa blessure par balle l'empêchait de réfléchir posément, et il avait donc confié cette responsabilité à Beasley.

Smith, lui-même atteint, avait fait du bon boulot en le bandant et lui posant un semblant d'attelle, mais Ramirez avait refusé les antidouleurs.

Il voulait garder les idées claires. Peut-être demanderait-il au toubib de lui injecter un anesthésique local quand il arriverait.

Ramirez et Beasley restèrent dans le 4 x 4, moteur au ralenti, pendant que Jenkins et Smith descendaient jusqu'aux docks et à la rampe de chargement, à cinquante mètres à peine devant, pour sécuriser le bateau.

Tout Haicang jusqu'au pont de Xiamen était toujours plongé dans le noir, mais, juste de l'autre côté du port, l'île de Xiamen demeurerait brillamment – et désagréablement – illuminée.

Ramirez regarda sa montre, puis appela la carte tactique dans son CTH et zooma sur le CTH de Mitchell.

— Ils devraient être là à quatre heures dix.

— Et le soleil se lève à cinq heures vingt-quatre, dit le sergent d'escouade. On doit y aller.

— Ouai.

— Tu sais quoi, Joey ? Je n'aime pas ce plan.

Beasley sourit.

— Moi non plus.

Ils se tapèrent les poings. Ces paroles et ce geste étaient un petit rituel souvent répété pendant l'exfiltration.

Des phares apparurent derrière eux, et Ramirez se retourna.

— Le capitaine est en avance ? Mais je viens de le voir sur...

— Non, grogna Beasley. C'est pas lui. Baisse-toi !

Beasley, qui était sur le siège conducteur, éteignit le moteur et baissa la vitre, arme à la main.

Ramirez agrippa son propre pistolet et appuya sur le bouton de la vitre alors que les phares approchaient.

— Ghost Lead, ici Bravo Lead.

— Je vous écoute.

— Patron, on pourrait avoir un problème.

Jenkins avait trouvé la clé du moteur du bateau de pêche dans la poche de Buddha et, une fois au bateau, il était monté à bord avec Smith et l'avait insérée. Il n'avait pas démarré. Pas encore. Beasley leur avait dit de ne pas se montrer jusqu'à ce qu'il donne le signal.

— Ce truc est une merde, dit Jenkins. On va couler avant d'être à l'abri.

— Et cette eau est un putain de danger biologique.

— Sans rire. Et, dis, s'il ne démarre pas ?

— Mec, nous porte pas la poisse.

Un éclair de lumière dans sa vision périphérique attira l'attention de Jenkins.

— C'est peut-être déjà fait.

— Dis, frangin, il y a un 4 x 4 là-bas, dit Smith. Tu le vois ? Ce n'est pas celui du capitaine ! Il a l'air militaire !

— Matt, ici Bo, appela Jenkins. Qu'est-ce qui se passe là-haut ?

Il y avait fort à parier que le 4 x 4 appartenait à l'armée et que les Tigres du printemps avaient ordonné des patrouilles pendant les heures avant l'aube dans le cadre de leur plan d'ensemble. Ramirez retint sa respiration quand le véhicule se gara derrière eux et s'arrêta.

Le rétroviseur réfléchit un 4 x 4 vert assez semblable au Brave Warrior, mais à toit de toile et grandes vitres. Deux soldats armés en sortirent et vinrent vers eux, armes dégainées.

Ramirez regarda Beasley, dont les yeux étaient rivés au rétroviseur.

— C'est parti, mon pote, chuchota Beasley.

Soudain, d'autres lumières balayèrent l'autopont, et les deux soldats se retournèrent pour faire face à un autre véhicule militaire sortant de la route et venant vers eux.

Le deuxième camion s'arrêta derrière le premier, et les soldats se tournèrent vers lui.

— Joey, maintenant ! murmura Beasley.

Ils se redressèrent de concert, se penchèrent par les vitres et tuèrent les deux hommes, qui s'effondrèrent, alors qu'un troisième soldat descendait du deuxième véhicule.

Avant qu'il ait la possibilité de remonter s'abriter, et avant que Ramirez ou Beasley puissent tirer, la poitrine du soldat explosa, et il s'écroula sous sa portière ouverte.

Ramirez détecta du mouvement sur le siège passager. Un autre soldat.

Alors qu'il réalignait son guidon, un bruit sourd provint de la toile arrière, et un nuage de sang aspergea le pare-brise.

— Bravo Team, ici Diaz. La voie est libre maintenant. On descend.

— Message reçu, dit Beasley.

Ramirez se retourna dans le 4 x 4 et s'avachit dans son siège, prenant de longues et lentes inspirations.

— Elle aurait pu nous dire qu'ils s'étaient arrêtés, lâcha-t-il sèchement.

Beasley fronça les sourcils.

— Elle est comme ça.

Il ouvrit sa portière et sortit du 4 x 4.

— Au temps pour la sortie en douce, dit Ramirez, rejoignant Beasley dehors.

Ils eurent une grimace devant les soldats morts, le quatrième en bouillie

dans l'autre véhicule.

La vue de la mort ne les gênait pas. Mais leur implication, si.

— Ils ont perdu contact avec leur unité.

— Ouai. Nous avons leur attention, dit Beasley avec un grognement. Donne-moi un coup de main avec ces corps.

Ramirez renifla et désigna son attelle.

— Je n'ai qu'un bras à te prêter.

Jetée de la Pointe de Sable - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Le *Montana* s'était glissé sous le patrouilleur, se faufilant dans la passe entre Haicang et l'île de Gulangyu. Il avait pris vers le nord-est, ressortant du côté est de la pointe, où les maîtres Tanner et Phillips des SEAL étaient sortis du sas et avaient nagé jusqu'à la côte.

Tanner avait estimé qu'il était amplement l'heure pour lui et son blondinet de collègue à taches de rousseur de s'impliquer dans l'exfiltration des Ghosts. Après que le commandant leur avait fait un topo de la mission et demandé s'ils avaient des questions, il avait répondu :

— Commandant, le maître Phillips et moi n'avons qu'une seule question.

— Laquelle ?

— On ne comprend pas pourquoi Mitchell et son équipe ne se sont pas engagés dans la marine.

Gummerson avait souri et leur avait dit de rompre.

À présent, ils quittaient en courant la plage et atteignaient les bois, où ils zigzaguerent de manière époustouflante à travers les arbres et approchèrent de la jetée, à l'instant même où Gummerson appelait pour annoncer le grabuge près du bateau. Quatre soldats morts. Certainement d'autres à venir. Les Ghosts chargeaient à présent, mais ils ne pouvaient pas rester à quai. Ils devraient canoter le long de la côte sur une centaine de mètres, se glisser jusqu'à une autre jetée et attendre là, pendant que ça bardait derrière eux.

Tanner et Phillips avaient donc encore moins de temps pour faire le boulot. Ses LVN chaussées, Tanner étudia la barge et la grue, tandis que l'opérateur abaissait une palette de bidons de carburant de dix-huit litres sur la jetée, sous le regard attentif de trois des membres de l'équipage de la barge.

Il donna le signal à Phillips.

Ils avancèrent.

Bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Mitchell avait donné l'ordre à Jenkins et Beasley de tirer le corps de Buddha sur le bateau de pêche et de le poser le long du garde-corps. Boy Scout était étendu à ses côtés.

La DIA avait bien précisé qu'il fallait ramener les corps et ne pas les laisser en Chine, où ils pourraient donner des indices susceptibles de renverser un réseau d'agents encore plus vaste toujours dans le pays, dont certains travaillaient aussi pour la NSA, l'Agence nationale de sécurité.

Mitchell resta sur le pont à la poupe, suivant la progression des SEAL via son CTH, pendant que Jenkins prenait la barre. Ils s'éloignèrent en haletant de

la jetée, tout le monde aplati, armes au poing. Des vagues sombres heurtaient et léchaient la coque, et leur sillage mousseux était vite englouti par le port.

À environ un kilomètre de là, au sud-ouest, la jetée s'avavançait au bout de la pointe de sable, et Mitchell discernait tout juste à l'œil nu la silhouette de la grue.

— Eh bien, ça n'a pas pris longtemps, dit Diaz, pointant du doigt vers la poupe.

Deux phares arrivaient sur la route côtière, et le véhicule apparut, encore un camion militaire qui prit vers les quais.

— Jenkins, augmente un peu les gaz, dit Mitchell.

— Ça marche, patron.

— Joey, comment ça va ? demanda Mitchell, levant la voix par-dessus les gargouillements et gémissements aigus du moteur.

— Alex m'a fait cette piquouze, répondit Ramirez. J'ai le bras engourdi.

— Le dragon n'a pas bondi sur Taïwan, mais il s'est bien fait les pattes sur nous, hein ? fit Mitchell.

— Oui, mon capitaine. Mais ça valait le coup.

— Je suis d'accord, ajouta Diaz. Plutôt deux fois qu'une.

Elle fit la moue et un signe de tête à Mitchell.

— Capitaine, j'aperçois le patrouilleur, annonça Jenkins. Et je ne suis pas sûr, mais je crois qu'il nous voit.

— Rapprochez-nous de cette jetée ! hurla Mitchell. Vite !

Mitchell appela sa carte tactique et étudia le patrouilleur, losanges rouges clignotant sur son contour noir affiché dans son CTH.

Une lueur clignotait au bout de la jetée, et Mitchell zooma dessus, comme Jenkins disait :

— Incendie sur la jetée, mon capitaine.

— Écoutez-moi, vous tous. Tenez-vous prêts. Voyons voir s'ils mordent à l'hameçon.

Jetée de la Pointe de Sable - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Tanner et Phillips avaient utilisé une petite quantité de C-4 pour faire exploser l'une des palettes de combustible sur la jetée avant de replonger dans l'eau trouble. Tanner nagea vers la grue, pendant que Phillips faisait le tour vers la barge de carburant.

Le patrouilleur était déjà en route pour investiguer. Si Tanner était le commandant de ce Shanghai, lui aussi voudrait savoir pourquoi sa station-service était en flammes.

Tanner contourna la plateforme flottante supportant la grue, la maintenant entre lui et le patrouilleur en approche. L'opérateur de la grue et son assistant avaient couru jusqu'au bord de la barge pour mieux voir l'incendie, lui laissant la possibilité de grimper sur la plateforme et de la traverser en courant jusqu'à la cabine, où il plaça son C-4, puis plongea dans l'eau, nageant de toutes ses forces vers la jetée.

Une minute plus tard, il ressortit sous l'un des piliers et prit une inspiration. Il attendit encore trente secondes, puis la tension commença à monter. Brusquement, la tête de Phillips émergea à quelques mètres derrière lui.

— On est prêts. Allez !

Ils longèrent ensemble la jetée, et, quand ils furent au rivage, tapis près de la première paire de piliers, le patrouilleur arrivait au niveau de la grue et de la barge.

— Ghost Lead, ici appui SEAL. Préparez-vous à saluer les Chinois qui ont inventé la poudre !

Tanner savait qu'il se ferait engueuler pour cette remarque désinvolte à la radio, mais il s'en foutait. Il regarda Phillips, qui étudiait le patrouilleur à travers ses jumelles.

— Ils sont presque alignés.

— Bien.

— Ne bougez plus ! hurla-t-on en mandarin.

Tanner plongea directement ses yeux dans ceux d'un homme, vraisemblablement un membre de l'équipage de la barge, qui pointait une arme sur eux. D'où était-il sorti ? Comment avait-il pu être aussi silencieux ?

Malgré son mandarin rudimentaire, Tanner en savait assez pour se débrouiller.

— D'accord, on vous rejoint.

— Non, vous ne bougez pas.

Le type releva les yeux et se mit à brailler en direction des hommes toujours sur la barge, un truc à propos de la capture de voleurs qui pourraient essayer de détourner leur fret. Dans le noir, il ne voyait pas que c'étaient des Américains, surtout tant qu'ils étaient revêtus de la cagoule de leur combinaison de plongée.

Tanner échangea un regard avec Phillips.

Bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Mitchell s'aperçut dans un sursaut qu'un troisième individu se tenait au bout de la jetée avec les deux SEAL, et ses tentatives pour contacter le maître principal Tanner n'obtinrent aucune réponse.

Il se connecta au réseau, signala la nouvelle, et le général Keating intervint :

— Mitchell, faites confiance à ces SEAL. Le boulot sera fait. Tirez-vous de là, mon garçon ! Allez !

— Jenkins, fonce ! Mets-y toute la gomme ! ordonna Mitchell.

— Mais, mon capitaine, ils n'ont...

— Je sais. Fais ce que je dis !

— Capitaine, appela Diaz qui portait ses ENVG. Le patrouilleur ralentit, et ils ont mis un Zodiac à l'eau avec six gars. Ils se dirigent vers la jetée. Qu'est-ce que ces SEAL attendent, bon Dieu ?

— Il y a un troisième gars. Je sais pas qui c'est. Mais on n'a pas le temps.

— Mitchell, ici Keating ! cria le général. Vous vous rappelez ces soldats

que vous avez éliminés ? Eh bien, on a des infos. Ces types faisaient partie du plan de défense de l'amiral Cai. Et j'ai d'autres mauvaises nouvelles. Il semblerait qu'il y ait un hélico R44 de la police dans les airs – mais il y a un hic. On a intercepté leurs transmissions. Le *Montana* nous indique qu'il est piloté par des gars des opérations spéciales de Cai. Il a envoyé ses hélicos d'attaque dans le nord dans le cadre de Dragon bondissant. Donc, ces gars doivent avoir réquisitionné cet oiseau. Il ne s'agit pas de la patrouille locale à deux sous, Mitchell. Ce sont là des combattants chinois aguerris. HPA à votre site : deux minutes.

Jetée de la Pointe de Sable - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Le maître principal Tanner n'allait pas laisser un voyou avec un pistolet bon marché lui foutre sa nuit en l'air. Le regard de Phillips en disait tout autant.

D'un même mouvement, ils appuyèrent sur les détentes de leurs détonateurs à distance et roulèrent sous les piliers, hors de portée de l'ouvrier de la barge.

Le type tira, la balle ricochant sur les roches derrière eux, au moment où les deux premières détonations résonnaient si fort que même Tanner, vétéran dans l'utilisation des explosifs, fut rempli d'admiration pour la cacophonie initiale et l'onde de choc, qui les propulsa, Phillips et lui, contre les roches.

C'était le combustible, tout ce combustible, dont Tanner n'aurait pu prévoir le bruit et la déflagration.

Puis vinrent les réverbérations déchirant la jetée comme un tremblement de terre, fendant les planches les plus éloignées les unes après les autres pendant que Phillips et lui se redressaient, fonçaient sous la jetée et ressortaient de l'autre côté, où l'ouvrier s'était tourné pour faire face aux douzaines de boules de feu qui illuminaient toute la pointe. Tanner le tua sommairement, puis son partenaire et lui se précipitèrent vers les bois, dos réchauffé par l'incendie.

Après avoir couru sur une douzaine de mètres, Tanner jeta un regard en arrière, vit certains des membres de l'équipage du patrouilleur sauter par-dessus bord et nager vers la côte, tandis que le Zodiac s'éloignait des explosions.

Tanner jura et se hâta de rattraper Phillips, qui avait déjà atteint leur deuxième position et était prêt pour la détonation suivante.

Bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Mitchell, abasourdi, se redressa malgré lui sur ses pieds pour mieux voir.

Cinquante bidons de dix-huit litres explosèrent, catapultant les autres dans les airs, créant une fontaine infernale qui jaillissait de la jetée pour cracher une pluie orange et rouge de gasoil en feu. Des douzaines d'explosions plus petites se multiplièrent devant des murs de fumée noire, tandis que la puanteur du carburant et du métal brûlant finissait par traverser l'eau jusqu'à eux.

La remarque du maître principal Tanner des SEAL sur la poudre à canon était exacte, mais c'étaient aussi les Chinois qui avaient inventé les feux d'artifice, et jamais, au combat ou ailleurs, Mitchell n'avait vu pareil spectacle.

Puis, la barge sauta en une seule explosion massive, d'abord marquée par l'intense lumière presque blanche, suivie d'un tonnerre qui fit tressaillir tout le monde à bord tandis qu'il résonnait jusqu'au rivage opposé.

Des milliers de débris enflammés fusèrent haut dans le ciel, comme des essaims de fusées artisanales, puis retombèrent dans l'eau sombre, aussitôt

éteints, la fumée sifflante se dispersant en frisettes tandis que la proue de la barge surgissait soudain derrière les flammes.

Elle se dressa, puis commença à couler, le reste du bâtiment disparu ou simplement invisible derrière le feu dévastateur.

L'équipage du patrouilleur, qui dérivait vers la barge, s'affairait sur le pont, et le navire commença à s'éloigner de la catastrophe par son bâbord avant.

C'est alors que la cabine de la grue se déchiqueta dans un nouveau fracas, des éclats de métal déchirant l'air comme des étoiles filantes qui perforèrent la coque du patrouilleur et la cabine de pilotage alors qu'une langue de dragon enflammée s'étendait sur le pont, embrasant les membres d'équipage qui chancelaient jusqu'aux garde-corps et se jetaient par-dessus bord.

Le placement des charges de C-4 par Tanner était du grand art. Tandis que les débris continuaient à heurter le patrouilleur, le tangon massif de la grue se sépara brutalement de son support et chuta lentement dans un crissement et un gémissement aussi perçants que prévisibles.

Et si le moment était crucial, alors le retard de Tanner avait été intentionnel, parce que cette explosion frappa l'angle avant de la cabine de pilotage du patrouilleur comme un marteau sur un morceau de pain de mie.

Au milieu d'un débordement d'étincelles et de flammes léchant les surfaces, le métal se décollait, et pourtant les deux moteurs diesel du navire n'avaient pas cessé de vrombir, tirant et pliant le tangon avec le navire. Des vagues s'élevaient par-dessus ses flancs sous toute cette charge supplémentaire. Soudain, la proue fut entièrement submergée. L'eau dégoulinait jusqu'à ses canons de défense antiaérienne.

— Capitaine, je m'y connais en feux d'artifice ! hurla Hume. Et la marine nous propose un putain de spectacle !

À peine Hume s'était-il tu que les munitions stockées dans des armoires fortes sur le pont arrière du patrouilleur se mirent à chauffer et à produire crépitations, claquements et détonations par douzaines, qui illuminèrent le navire en pièces comme dans un concert de rock.

L'éclatement d'autres bidons de carburant sur la jetée, le rugissement de la barge toujours en feu, le craquement de la grue effondrée, ainsi que les explosions des munitions du patrouilleur s'associaient pour former un flamboyant signal de destruction aisément visible et audible à des kilomètres à la ronde, notamment par les riverains de la côte plongée dans l'obscurité.

Et toute personne dans les airs.

— Le voilà ! hurla Diaz, tandis qu'ils voguaient directement à l'opposé de la jetée en flammes.

La tireuse de précision avait déjà épaulé son deuxième fusil, le Cx4 Storm SD.

— Je l'ai, répondit Mitchell, repérant l'hélicoptère, dont les portes avaient été enlevées pour permettre aux tireurs de sortir de part et d'autre.

Le projecteur orientable dessinait une mare luisante dans le port alors qu'une fumée épaisse dérivait dans son faisceau. Mitchell, momentanément

aveuglé par la lumière, plissa les yeux.

Puis, quand le faisceau se déplaça, deux soldats casqués levèrent leurs fusils.

— Tir libre, feu ! ordonna Mitchell, canardant de son propre MR-C, et l'arme de Diaz crépitant une seconde après la sienne.

Le pilote réagit aussitôt, virant brusquement à gauche pour remonter. Le ventre de l'hélico luisait sous les projectiles qui ricochèrent quelques secondes le temps que le pilote s'éloigne de la zone de tir.

— Donnez-moi plus de munitions, allez ! cria Mitchell, qui se rendait compte que l'appareil était plus rapide que sa propre équipe ne l'avait prévu.

Jenkins, toujours à la barre, fit virer le bateau à gauche, les amenant au-delà de plusieurs longues jetées bondées de vieux sampans et de quelques poubelles à voiles écarlates attendant d'être larguées. Trois bâtiments plus modernes étaient amarrés derrière eux. Il fit un tour de plus, se dirigeant maintenant droit vers la passe entre Haicang et l'île de Gulangyu.

— Il ne revient pas, dit Smith, abaissant son fusil. C'est quoi, ce bordel ?

Le canal descendant s'afficha dans le CTH de Mitchell.

— Vaudrait mieux appuyer sur la pédale, mon garçon, avertit le général Keating. N'oubliez pas, le *Montana* ne fera pas surface tant que vous n'aurez pas dépassé cette passe. Et il ne fera pas surface avec cet hélico là-haut.

Le général se détourna de la caméra.

— Comment ? Gardez l'écoute, Mitchell.

— Tu ne peux pas aller plus vite ? beugla Beasley.

Jenkins secoua la tête.

— Putain, mec, regarde ça ! hurla Ramirez.

Tandis que Mitchell se tournait vers la proue, Keating apparut à nouveau dans le CTH.

— Bon, Mitchell. Vous n'avez pas un hélico face à vous... mais deux.

Une info dont Mitchell se serait bien passé. Le deuxième appareil arriva derrière le premier, et tous deux revinrent vers leur bateau, nez penchés en avant, mitrailleurs braquant leurs armes.

Si les Ghosts s'en sortaient, ils pourraient en tirer une immense leçon : ne jamais venir à un combat d'hélicoptères avec un vieux bateau de pêche.

Il jura et hurla :

— Équipe Alpha, visez l'hélico de gauche. Bravo, prenez celui de droite. Diaz, ajuste les pilotes. Et, Smith ? Ne tire pas et déploie mon drone !

Smith plongea sur le pont et se débarrassa de son sac. Il en retira le MAV4mp Cypher et le jeta brutalement comme un frisbee par-dessus bord, pendant que les autres commençaient à arroser les hélicos.

Mitchell prit le contrôle du drone avec sa commande sans fil et le dirigea directement sur l'hélico de droite.

— Continuez à tirer ! ordonna-t-il tandis que les deux appareils descendaient en piqué pour les canarder.

Passant la caméra du drone en vision axiale, il fit plonger l'UAV, puis

remonta d'un coup vers l'un des mitrailleurs penchés par sa porte ouverte. L'homme leva les yeux, grimaça, comme Mitchell poussait la manette et envoyait le drone droit dans la tête du type, continuait, l'amenant dans l'hélico.

— *Zai jian*, murmura Mitchell.

Il appuya sur un bouton.

Le drone explosa à l'intérieur de l'appareil avec un petit éclair suivi d'une bouffée de fumée. En dépit des charges relativement petites, l'autodestruction était suffisamment puissante pour éliminer les deux mitrailleurs et aveugler le pilote, qui tira soudain sur le manche, rompant l'engagement dans un virage effréné.

— Dirigez vos tirs sur lui ! ordonna Mitchell.

Mais il n'avait pas remarqué que le deuxième hélico avait piqué comme un faucon, serres tendues pour saisir un poisson dans l'eau. Fonçant à présent à leur bâbord, l'hélico approchait, le mitrailleur ouvrant le feu pendant que Beasley et Smith ripostaient en chœur avec leurs MR-C et que Diaz lâchait une rafale vers la vitre du cockpit.

Ramirez, tenant son MK14 d'une main, dirigea sa mire vers l'hélico déjà touché, les projectiles de son automatique déchirant verre et métal.

— Joey ! hurla Smith.

Mitchell se tordit le cou alors que Ramirez prenait une balle dans le flanc gauche, près de la taille, une balle qui le projeta en arrière, sur le plat-bord, et dans les vagues.

— On a perdu Ramirez ! cria Beasley, ses mots presque noyés par l'hélico à leur bâbord, le mitrailleur mort à présent, le pilote virant brusquement vers la droite.

Jetée de la Pointe de Sable - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Le maître principal Tanner était allongé près du dernier bosquet avant la longue plage de sable qui disparaissait derrière eux. Phillips était à ses côtés.

Les six marins du patrouilleur chinois qui avaient mis le Zodiac à l'eau devaient les avoir repérés ou avoir décidé que les infiltrés avaient utilisé la pointe pour leur exfiltration, parce que tous les six, armés de pistolets et de fusils, étaient descendus à terre et ratissaient la forêt.

Tanner s'imagina ce qu'ils devaient penser. Ils venaient d'assister à la destruction de leur patrouilleur bien-aimé. Ils avaient vu leurs camarades mourir. Leur cœur s'était fermé et ils avaient soif de vengeance.

Merde, il espérait ne pas avoir à les affronter, mais Phillips et lui n'avaient pas le choix. Il avait pensé qu'ils pourraient mettre leur Drägers et se contenter de se cacher dans les vagues pendant que ces hommes fouillaient la pointe, mais si Mitchell devait faire demi-tour et amener le bateau de pêche du côté est de la pointe pour les ramasser et leur faire franchir la passe (bien au-delà de leurs propres capacités de nage), alors, ces marins chinois devaient mourir là et maintenant ; sinon, Mitchell aurait un nouvel échange de tirs sur

les bras.

Bien sûr, vu les transmissions radio que Tanner avait écoutées, il y avait un risque certain que Mitchell et ses Ghosts n'y parviennent pas, abandonnant les deux SEAL.

À ce moment-là, le meilleur espoir de Tanner était de tuer ces marins chinois, d'enfiler leur équipement et de nager jusqu'à ce qu'ils soient à court d'oxygène.

L'insistance du haut commandement pour que rien, susceptible de trahir une opération américaine, ne soit laissé derrière était en leur faveur. Cependant, le commandant Gummerson devrait décider en dernier recours si une violation de la sécurité valait le coût de risquer la vie de son équipage et son sous-marin de plusieurs millions de dollars.

Phillips leva le menton, puis fit un signe de la main à Tanner : mouvement devant.

Tanner se tendit alors que deux marins chinois avançaient furtivement, séparés par moins d'un mètre, à trois arbres de là.

Il lui fit un autre signe de la main.

Phillips opina doucement et leva son arme.

Prenant une longue inspiration et retenant son souffle, Tanner s'écarta de l'arbre d'une roulade, ajusta le marin de gauche et tira.

Bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

— Jenkins, fais demi-tour ! cria Mitchell. On retourne chercher Ramirez.

Alors que Jenkins tournait la barre, les projetant tous contre le garde-corps, Beasley et Smith dirigèrent leurs tirs vers l'hélico tout fumant, dont le pilote essayait toujours de reprendre le contrôle.

Soudain, une nouvelle traînée de fumée se déploya du rotor de queue de l'hélico, et un feu y apparut tandis que Beasley et Smith poussaient des cris de triomphe et rechargeaient.

— Attrapez-le ! cria Mitchell alors qu'ils revenaient vers Ramirez.

Jenkins lâcha la barre, la tourna vers Mitchell, puis plongea dans l'eau alors que Mitchell arrêta les gaz.

Entre-temps, l'hélico en flammes à présent se mit à tourner et à s'écarter du bateau en vacillant, et Hume se maudit de ne pas avoir de roquette pour l'achever. Mais peu importe. L'hélico se pencha brutalement sur le flanc, son rotor principal perpendiculaire à l'eau alors que Mitchell faisait à nouveau faire demi-tour au bateau et essayait de ralentir à proximité de Jenkins et Ramirez.

Les rotors de l'hélico se mirent à hacher l'eau, et l'appareil fit une nouvelle rotation à l'impact. Ses rotors se brisèrent comme des brindilles, la cabine heurta brusquement l'eau, des vagues d'écume déferlèrent autour de l'appareil.

— On a eu celui-là, mon capitaine ! cria Smith.

Dans le même temps, le deuxième hélico et son unique mitrailleur revenaient pour un nouveau passage, et ce pilote avait eu tout le temps qu'il

voulait pour placer son mitrailleur sur la cible. À présent, leur projecteur balayait la zone, de l'autre côté du sillage de Mitchell. Il trouva les deux hommes dans l'eau.

— Jenkins, magne-toi ! cria Mitchell.

Jetée de la Pointe de Sable - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Dès que le deuxième marin s'effondra, une balle logée dans le crâne, le maître principal Tanner et son partenaire revinrent à travers les bois et l'ouest pour faire le tour et arriver par l'arrière des hommes restants.

Tanner et Phillips tenaient à présent leur arme dans une main, leur couteau SOG SEAL dans l'autre, les lames de dix-huit centimètres enduites de poudre pour masquer leur éclat.

Ils filèrent jusqu'à la lisière d'une petite clairière et s'accroupirent dans les broussailles.

Devant eux, un marin hurlait quelque chose à un autre, dévoilant sa position – sa dernière erreur.

Leur instinct de prédateur en accord parfait avec la forêt devant eux, Tanner et Phillips firent mouvement pour la mise à mort.

Bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Diaz s'assit jambes croisées sur le pont et appuya un coude sur le plat-bord, visant l'hélico en approche. Il descendait à un angle de quarante-cinq degrés, s'alignait sur leur poupe et leur braquait son projecteur.

Mitchell brailla quand le jet du rotor frappa enfin le bateau, fouettant un brouillard qui, dans les quelques secondes suivantes, ferait foirer le tir de Diaz.

Le mitrailleur de l'hélico ouvrit le feu, et ce fut Brown qui, malgré sa blessure à la tête, garda le guidon de son fusil-mitrailleur fixé sur l'appareil.

Il tira promptement, et le mitrailleur s'écroula après avoir lâché une salve qui perfora le pont et manqua Diaz de quelques centimètres.

Brown lui jeta un regard.

— C'est bon, Alicia ! Élimine-le !

C'était le moins qu'elle puisse faire pour l'homme qu'elle avait pratiquement tué.

Elle se figea et évacua tous les bruits, remous et vibrations du bateau. Elle ignore les coupures, les articulations raides et les ecchymoses, et même la pulsation de l'éclat du projecteur.

Carlos et Tomas étaient étrangement silencieux, comme si elle les avait enfin convaincus qu'elle était leur égale. Oh ! c'était loin d'être le cas, mais peut-être qu'eux aussi se demandaient dans un silence inflexible si elle arriverait vraiment à réussir ce coup-là.

Son réticule s'ajusta, et elle tira, comme ça, appuyant sur la détente une seconde avant d'y avoir pensé.

Les deux balles perforèrent la verrière et frappèrent le pilote à la poitrine et à l'épaule, respectivement. Le sang assombrir la vitre latérale au moment où l'homme reculait, puis s'écroulait vers l'avant.

À sa gauche, Beasley et Mitchell tirèrent un Ramirez blessé dans le bateau, et Jenkins se hissa à bord pendant que l'hélico poursuivait sa descente.

— Oh ! mon Dieu, chuchota Diaz, abaissant son fusil alors que l'oiseau ennemi piquait encore plus du nez, dans le vacarme du moteur et le hachement des rotors, de plus en plus rapide.

Le bruit assourdissant attira l'attention de tous, Diaz comprit, et ce fut Mitchell qui exprima à haute voix ce que tous pensaient :

— Il va nous rentrer dedans ! Tout le monde hors du bateau !

Jetée de la Pointe de Sable - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Tanner avait rengainé son pistolet quand il s'était rendu compte qu'il avait le coup parfait. Il cria « Par ici », en mandarin, ce qui amena le marin à se retourner et à venir vers lui. Alors que le jeune homme avançait, Tanner, qui se blottissait derrière un arbre, arriva par-derrière, couvrit la bouche du gosse d'une main tout en lui enfonçant sa lame dans l'aorte.

Le marin ne mourait pas instantanément, Tanner le savait. Il maintint sa main sur la bouche de sa victime et retira la lame. Puis il poussa le marin vers l'avant et frappa une deuxième fois à la moelle épinière.

Ce fut le coup de grâce.

Tanner abaissa soigneusement le corps sur le sol et se redressa pour reprendre sa respiration et essuyer la lame sur sa cuisse.

Phillips, qui s'était fauflé sur leur droite pour éliminer le partenaire du mort, appela pour dire que son type était hors circuit, mais sa transmission fut interrompue par des rafales.

— Phillips ?

Il ne répondit pas. Un vide serra les entrailles de Tanner. Il jura et bondit vers la position de son partenaire.

Bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Ils venaient tout juste de finir de hisser Ramirez dans le bateau quand Mitchell le saisit et sauta avec le chef d'équipe en second par-dessus bord.

Il entourait le menton de Ramirez d'un bras et nageait aussi vite qu'il le put jusqu'à ce que le son atroce des rotors de l'hélico déchiquetant le bateau de pêche le fasse hurler :

— Joey, retiens ta respiration !

Il les emmena sous l'eau alors qu'une boule de feu balayait l'eau et illuminait les vagues d'une lueur vacillante, surréelle, comme s'ils regardaient un feu de cheminée à travers du verre déformé.

L'espace d'un instant, le temps ralentit, et presque tous les sens de Mitchell se fermèrent, puis les cris étouffés de ses Ghosts et le martèlement des rotors alors qu'ils se brisaient le ramenèrent brusquement à la réalité et le poussèrent à nager plus profondément.

Il pensa aux autres, à ce qui leur arriverait maintenant alors que ses jambes brûlaient sous l'effort et que son bras blessé l'élançait.

Ramirez commença à s'agiter. Il n'arrivait plus à retenir sa respiration, et

Mitchell se tourna et donna des coups de pied plus violents pour remonter vers la surface.

Ils émergèrent à quelques mètres à peine d'une grande mare de combustible en feu qui avait fui de l'hélico et du bateau quand ils s'étaient tous deux mis à couler.

L'oreillette et le monocle étaient toujours fixés à sa tête, mais, bien que le système fût étanche, Mitchell n'entendait que des parasites.

Il repéra Diaz battant l'eau à sa droite.

— Alicia ?

— Je vais bien, répondit-elle. Je vois Marcus, John et Alex. Ils vont bien.

Quelque chose heurta la tête de Mitchell. Il se retourna, vit le corps de Boy Scout flotter sur le ventre. À quelques mètres de là se trouvait Buddha, sur le dos.

Mitchell en voulait à l'univers entier. Ils avaient été si près du but... et, maintenant, l'échec ultime. L'Opération Spectre de guerre serait mise sur le dos des États-Unis parce que lui et ses Ghosts n'avaient pas réussi à s'exfiltrer. Ils seraient capturés, torturés, exposés devant les médias, puis ils passeraient le restant de leurs jours à pourrir dans une prison chinoise. Il était difficile d'effacer ces pensées pendant qu'il flottait dans le port à côté d'une flaque de feu.

Beasley et Smith nagèrent vers lui, accrochés à un long fragment de la coque du bateau de pêche. Beasley saisit Ramirez, toujours conscient, mais bougeant à peine, et le tira sur la planche.

— Je ne reçois rien sur le Cross-Com, leur dit Mitchell.

— Moi non plus, dit Beasley.

Jetée de la Pointe de Sable - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Tanner riposta, arrachant un morceau de tronc d'arbre. L'un des marins derrière l'arbre roula pour éviter les tirs, pendant que l'autre était au sol, gémissant sur sa cuisse blessée.

Phillips lui avait tiré dessus, mais pas avant d'avoir pris une balle dans le cou et une autre à la poitrine. Il gisait à présent sur le dos, respirant lentement.

Tanner rampa à son côté. SEAL ou non, il lui fallut une volonté de fer pour rester impassible alors que son partenaire et ami gisait là, en train de mourir.

Un chatolement orange pâle dans le port attira son attention, et il sortit ses jumelles. Il eut un hoquet en voyant les épaves flottantes, un mur de feu s'élevant de l'eau noire, et les Ghosts qui flottaient en lisière de tout cela.

Il s'arma de courage.

— On se tire de là, mon pote. C'est le moment de passer au plan B.

Phillips opina.

— Je suis prêt.

Une balle projeta de la poussière dans les yeux de Tanner, et il roula, fit face au tronc d'arbre, et riposta. Un gémissement répondit à son deuxième tir.

Sur ce, il se leva, tira Phillips en position assise, puis, avec la force

surhumaine nourrie par une formidable poussée d'adrénaline, il souleva le SEAL massif, le chargea sur son épaule, se retourna et se barra vite fait, vers la jetée.

Il n'avait fui que de dix pas quand il prit conscience qu'ils avaient tué cinq marins. Le sixième était encore là-bas, et il sentit des frissons remonter le long de sa colonne.

*USS Montana (SSN-823) - Sud du Détroit de Taïwan - Mer de Chine
Méridionale - Avril 2012*

Gummerson était dans le PC navigation opérations, tressaillant à chaque nouvelle information qui arrivait.

Le CSD s'approcha, son expression virant à l'aigre.

— Commandant, le maître principal Tanner signale que le maître principal Phillips est gravement blessé. Tanner dit également qu'il a perdu contact avec l'équipe des Ghosts. On vient d'avoir un streaming vidéo du port. Les deux hélicos sont hors circuit, mais les Ghosts sont dans l'eau près de carburant en flammes. Ils ont perdu leur bateau.

Gummerson fronça les sourcils, étudia les images et les cartes superposées sur l'écran devant lui et secoua la tête.

— Ils sont encore trop près. On ne peut pas prendre le risque de faire surface ici.

— Exact, mais, commandant, comment vont-ils sortir du port ?

— Je veux parler au maître principal Tanner. Je suis sûr qu'il a déjà un plan.

Débris du bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Mitchell s'agrippa à un autre morceau de la coque, avec Diaz et Smith. Tous flottèrent là, à tousser et cracher de l'eau alors que les feux commençaient à s'éteindre. Beasley avait veillé à ce que les corps des agents de la CIA soient accrochés à un autre fragment de bois si un miracle survenait, que le commandant Gummerson décidait de tout risquer et d'amener son bâtiment dans le port et de faire surface.

Détourner un rickshaw pour partir vers l'ouest semblait une possibilité réelle, et la plaisanterie tournait court à présent.

Très bien. L'équipe attendait qu'il donne des ordres, peut-être son dernier ordre en tant que leader des Ghosts. Il leur dirait de nager vers les jetées le long de Haicang. L'île de Xiamen à l'est était deux fois plus loin. Ils n'avaient pas d'autre choix.

Il prit une profonde inspiration.

— Bon, écoutez-moi, vous tous.

— Capitaine, attendez, dit Diaz, regardant à travers ses jumelles. Un petit bateau arrive de la pointe de sable. On dirait ce Zodiac mis à l'eau par le patrouilleur. Un type à bord.

— Qui ?

— Je ne le vois pas encore assez bien.

— Beasley ? Jenkins ? Visez ce bateau. Préparez-vous à tirer.

— Message reçu, dit Beasley, essayant de poser son fusil en équilibre sur le fragment de coque où il était allongé.

— Diaz ? interrogea Mitchell.

— Il vient de tourner à nouveau, droit sur nous. Attendez. Je le vois à présent, mais un truc cloche. Oh ! non.

Zodiac - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

Tanner commençait à perdre conscience alors qu'il pilotait le Zodiac vers l'équipe des Ghosts de l'autre côté du port. Les mares de carburant en flammes se fondirent en un voile d'obscurité peint d'étoiles brillantes.

Pour l'instant, la vibration du hors-bord était l'unique chose qui le tenait éveillé, ça et l'idée qu'il était le seul gars capable de ramener l'équipe chez eux. Il devait tenir bon encore un peu. Il se tourna légèrement, vit l'un des Ghosts qui le regardait à travers des jumelles.

Derrière eux, le ciel nocturne passait déjà du noir pommelé au pourpre et au rose. Il ne leur restait plus très longtemps.

Tanner arriva à une centaine de mètres du groupe et arrêta les gaz.

À peine cinq minutes avant, il avait chargé Phillips sur le Zodiac. Son ami était déjà mort, et, au moment où il avait démarré le hors-bord, ce dernier marin chinois, celui qui l'inquiétait, avait couru sur la plage et s'était mis à tirer. Il avait pris une balle dans le dos, mais il s'était retourné assez vite pour buter le marin avant qu'il ait le temps de faire à nouveau feu.

Grimaçant sous la douleur et à peine capable de bouger, il s'était hissé dans le Zodiac et était parti.

À présent, alors qu'il dérivait vers eux, il essaya de lever sa main et de faire un signe, au lieu de quoi il s'enfonça dans les ténèbres.

Débris du bateau de pêche - Port de Xiamen, Chine - Avril 2012

— C'est Tanner ! cria Diaz, se séparant du morceau de coque auquel elle s'agrippait et se mettant à nager à la rencontre du Zodiac.

Mitchell avait, au fil des ans, exprimé ses critiques vis-à-vis des SEAL, du corps des Force Recon des marines et des contrôleurs de combat de l'Air Force.

Les Forces spéciales de l'armée de terre étaient les combattants les plus accomplis au monde, mais son avis était tout sauf humble.

Alors qu'il voyait le Zodiac dériver vers eux, il s'étrangla, gagné par un nouveau respect pour Tanner et tous ses frères SEAL. La fuite de la pointe de sable réalisée par Tanner était un acte de volonté pure, de détermination et de courage devant l'échec le plus total, et Mitchell savait parfaitement bien ce qu'il fallait pour trouver du courage quand tout semblait perdu.

Il cracha, claqua les lèvres et débita ses ordres :

— Très bien, Nolan, va là-bas, vois comment il va. Beasley, attache les corps aux flancs, puis nous aidons les blessés à grimper dans le bateau. Les autres s'accrochent aux côtés. Smith, tu prends le hors-bord !

— Message reçu ! cria-t-il. Mais vous êtes blessé, vous aussi, capitaine. Dans le bateau.

En moins de deux minutes, ils hoquetaient dans le port, incapables de

prendre vraiment de la vitesse à cause du surpoids et de la friction. Le Zodiac avait été prévu pour six, et non pour neuf Ghosts, deux SEAL et deux agents de la CIA.

Être traîné dans l'eau commençait à peser sur chacun d'entre eux. Mitchell, coincé près de la lourde proue de caoutchouc, ne cessait de vérifier son CTH. Il eut enfin un bon signal du réseau et capta un message du général Keating :

— Mitchell, si vous pouvez m'entendre, on vous tirera de là dans quelques minutes, mon garçon.

— Je vous entend, général ! cria-t-il par-dessus le hors-bord. Mais où est le *Montana* ?

L'image luisant sur sa carte tactique le rendait perplexe ; il semblait que le sous-marin, surligné en jaune avec un losange d'identification vert, était sur leur position quand ils franchirent enfin l'espace entre l'île de Gulangyu et Haicang.

— Mon garçon, il est plus près que vous ne le pensez : quarante-cinq mètres droit dessous.

Mitchell faillit rire tellement il était soulagé.

— Ça fait combien de temps qu'il est là ?

— Trop longtemps. Le commandant Gummerson prend un putain de risque, Mitchell. Quand on vous présentera l'addition au bar, je vous suggère de payer.

— Message reçu, mon général. J'ai hâte de rentrer au pays.

USS Montana (SSN-823) - En route vers la Baie de Subic - Mer de Chine Méridionale - Avril 2012

Le transfert du Zodiac au sous-marin fut réalisé avec célérité et efficacité, preuve de l'excellence de l'équipage de Gummerson. Les corps de Buddha, Boy Scout et du maître principal Phillips des SEAL furent emportés par des infirmiers pour être préparés, pendant que les blessés, Mitchell compris, étaient accompagnés à l'infirmerie où ils reçurent de nouveaux soins.

Tanner et Ramirez étaient tous deux stabilisés, leur sang remplacé par des dons de membres de l'équipage de groupe correspondant ou universel.

Le *Montana* fit ensuite route à vitesse maximum dans la haute mer de Chine méridionale. Le commandant Gummerson demanda à l'avance que des médecins soient envoyés par hélico pour les retrouver dans les eaux internationales.

Alors qu'ils se dirigeaient vers leur point de rendez-vous, le commandant vint à l'infirmerie voir Mitchell et serrer la main de chaque Ghost, hormis Ramirez, qui était sous sédation.

— Félicitations, capitaine.

— Merci, commandant. Je suis désolé pour le maître principal Phillips.

— Nous le sommes tous.

— Le maître principal Tanner nous a sauvé la vie à tous. J'espère que j'aurai l'occasion de le remercier avant de partir.

Gummerson opina.

— Heureux d’avoir pu vous remercier de mon côté. Du boulot de premier ordre, capitaine.

Une pensée le fit grimacer.

— Et c’était quoi, ce tour de passe-passe que vous avez réalisé avec le Predator ?

— C’est ma tireuse de précision qui a eu l’idée, même si elle dit qu’un des pilotes l’a inspirée.

— Ah ! il doit s’agir du lieutenant Moch, que je ne décrirais pas comme un être inspirant, mais je m’en contenterai.

Gummerson tendit la main.

— Ce fut un honneur, capitaine.

— Merci, commandant. Bonne chance avec votre promotion.

Gummerson jeta un regard amoureux aux cloisons et aux plafonds, fit la moue et sortit.

Résidence Keating - Environs de la base aérienne de Macdill - Tampa, Floride - Mai 2012

Deux semaines après l’opération en Chine, Mitchell fut invité chez le général pour un repas dominical dont l’hôtesse serait Mrs. Keating (qui ne faisait pas vraiment la cuisine ; sa gouvernante vénézuélienne était excellente cuisinière, selon le général).

Ils étaient assis au premier étage, sur la terrasse arrière de la maison de Keating, en surplomb de la piscine en forme de haricot avec spa et cascade rocheuse non loin. Les moustiques étaient maintenus à distance par une immense tente moustiquaire derrière laquelle se dressait un haut mur de palmiers oscillant dans la brise.

Keating s’adossa dans sa chaise de jardin, tirant sur son cigare cubain. Mitchell, qui ne fumait pas, était assis à côté de lui, tenant le verre que le général lui avait mis dans la main après en avoir rempli deux.

— Vous savez, ce boulot me permet de temps à autre de me glisser chez moi pour un dîner tranquille, puis je sors en douce ici boire un whisky : du Single Malt Glenfiddich, pour être exact.

— Je n’en ai jamais bu.

— Alors, vous ne savez rien de la vie.

Mitchell huma le scotch, prit une gorgée, savoura la brûlure intense jusqu’à ce qu’il se trouble et tousse.

Keating gloussa doucement.

— Il est bon, mon général, dit Mitchell, retenant des larmes.

Le général ôta son cigare et sourit.

— Ainsi, le Congrès n’a pas ratifié ce contrat de sous-marin avec Taïwan.

— C’est l’argent qui a parlé. On ne peut pas se permettre une guerre en ce moment.

— De mon côté, je l’aurais faite. Forcer la décision dans le Pacifique, aller

jusqu'au bout. Mais, bon, je suis dans l'armée de terre. La marine voit les choses différemment.

— C'est vrai, mon général. Et, mon général, je voulais vous remercier. J'ai cru comprendre qu'on vous avait passé un savon à propos de notre échappée bruyante de Chine.

— Un putain de savon. Mais j'ai dit au président qu'indépendamment du bruit ou des victimes, si les responsables demeurent un mystère, alors, la mission est un succès. Les Chinois ont déjà fait de l'excellent boulot pour essayer de couvrir l'affaire. On ne peut attendre aucune réponse quand on est sur le bon banc, mais pas dans la bonne église.

— Ouais, j'ai vu l'article sur l'accident du patrouilleur. Rien entendu dire de la forteresse.

— Et vous n'entendrez rien. Ils s'y sont déjà rendus, ont nettoyé tout l'endroit. Des témoins sur place disent que c'est la police secrète, pas les Américains.

— Bien.

— Ouais, mais il n'y a pas que de bonnes nouvelles. Ces infos que vous avez ramenées des Tigres suggèrent qu'ils ne comptaient pas s'arrêter à la prise de Taïwan. Il y a une connexion avec la Corée du Nord et plusieurs liens vers des installations de recherche cybernétique et neuroscientifique partout dans le monde.

— Taïwan n'était que le point de départ pour eux...

— Et la DIA ne nous dit pas non plus toute l'histoire, mais on sait que la taupe de l'agence a été tuée dans ce qui semble un cambriolage. Gorbatova dit que c'était un chouette gamin.

— Il a été bien avec nous.

Après un moment inconfortable, Mitchell s'essaya à une autre gorgée de scotch, puis ajouta :

— Eh bien, encore merci pour l'invitation. Ce n'est pas tous les jours que nous autres, humbles capitaines, pouvons traîner avec des généraux.

— Vous ne pourrez pas toujours jouer à ce jeu-là, Mitchell. Vous devez accepter cette promotion. Et quand vous aurez mon âge, vous dînerez avec d'humbles capitaines.

— Avec tout le respect que je vous dois, je préfère attendre.

— N'attendez pas trop longtemps. Il y a des rumeurs de restructuration, et des gens comme vous pourraient progresser plus vite que n'importe qui ayant fait l'armée.

— C'est bon à savoir. Je ne suis simplement pas encore prêt à quitter le terrain.

— Je ne l'étais pas non plus.

— Très bien, les hommes, descendez, appela une voix féminine derrière eux.

— Oui, ma chérie, répondit Keating.

Il leva un sourcil vers Mitchell.

— Debout, soldat. Laissons la bouffe parler.

Résidence Mitchell - Fifth Avenue - Youngstown, Ohio - Mai 2012

Mitchell se tenait dans l'atelier de son père, inspirant le parfum céleste de la sciure et désireux de retrouver certains de ses propres projets d'ébénisterie. Mais, dans le même temps, il avait hâte de sortir de là parce que son père avait insisté pour lui montrer, appuyé contre un chevalet, ses surfaces cirées brillant dans la lumière, son cercueil qu'il venait d'achever.

Son père souleva la petite porte latérale.

— Il est beau, hein, Scott ? J'ai pris de l'acajou et du cerisier. Regarde-moi ces incrustations.

Mitchell secoua la tête et soupira.

— Papa, je pense qu'on devrait en parler. Tu es sûr que tu vas bien ?

— Je me sens en pleine forme.

— Tu me comprends. Jenn m'a parlé de tous ces nouveaux rendez-vous. Un de mes amis vient de perdre son père.

Ce fut au tour de son père de soupirer. Puis une pensée lui vint, il sourit et agita les sourcils.

— Disons que je n'échangerais pas ce secret pour tout le thé de Chine.

Mitchell se raidit.

— En voilà un drôle de choix de mots.

— Ils ont fait une émission spéciale hier soir sur CNN sur toutes ces huiles chinoises qui ont été virées.

— Nous y revoilà. Tu crois que j'ai quelque chose à voir là-dedans ?

Il haussa les épaules.

— Tout ce que je dis, c'est que je peux garder des secrets, moi aussi, si je le veux.

— Mais si tu es malade, on a le droit de savoir.

— Ce n'est pas le mot avec un grand C, si c'est ça qui t'inquiète. Allez, tu m'offres à déjeuner ?

Mitchell fronça les sourcils.

— Tu es un vieil entêté.

— Et c'est nouveau ?

Il passa son bras au-dessus de l'épaule de Mitchell et l'accompagna hors de l'atelier.

Le Liberator Sports Bar Restaurant - Environs de Fort Bragg, Caroline du Nord - Mai 2012

Le commandant Harry Hogan était un ancien soldat des Forces spéciales de Boston, Massachusetts, qui tenait le Liberator depuis plus de vingt ans. Le nom du bar s'inspirait de la devise des Forces spéciales, *Libérer les opprimés*, mais ce n'était pas une coïncidence si, déjà en 1831, un autre Bostonien du nom de William Lloyd Garrison avait créé un journal abolitionniste judicieusement intitulé le *Liberator*.

Avec ses grappes d'écrans plasma suspendus au plafond et ses souvenirs

sportifs et militaires décorant les murs, c'était là un des lieux obligés pour ceux qui combattaient durement et jouaient encore plus dur sur le terrain. Chose plutôt intéressante, près des portes d'entrée se dressaient deux mannequins en tenue de combat et armés de fusils en caoutchouc. Ils faisaient souvent sursauter les nouveaux.

C'est pourquoi Mitchell observa avec un sourire le maître principal Tanner qui entraînait nerveusement dans le bar et levait ses sourcils devant ces sentinelles qui ne connaissaient jamais la fatigue, la faim ou la soif.

— Par ici ! cria Mitchell en se levant d'un des bancs dans le coin d'attente.

— Quoi de neuf, capitaine ? dit Tanner, tendant la main.

Ils se firent une poignée ferme.

— Merci d'être venu.

— Vous êtes sûr que je vais survivre ?

Tanner regardait tous les gars de l'armée de terre agglutinés autour du bar.

— Eh bien, on n'a eu que quelques visites de SEAL au fil du temps, mais, comme je dis aux jeunes recrues, on appartient tous à la même fraternité du drapeau étoilé. Nous, les vieux, on le comprend. Eux, ils mettent un peu plus de temps à l'apprendre.

Tanner gloussa.

— Message reçu.

Mitchell inclina la tête vers le bar circulaire de chêne, décoré de sacs de sable comme un gros nid de mitrailleuse. Ses Ghosts tenaient des bières, et, alors qu'ils s'approchaient, Mitchell eut un mouvement de recul devant une vision cauchemardesque : Bo Jenkins était là, sans sa chemise, avec un soutien-gorge dont les bretelles noires s'enfonçaient profondément dans ses épaules.

— OK, mettez-la en sourdine, il est là ! cria Mitchell, attirant leur attention. Mais, avant que je fasse mon petit discours, Bo, je peux te demander... ?

Jenkins rougit.

— Euh, capitaine, j'essayais de trouver un truc pour rehausser ma beauté gironde.

Sur ce, tout le groupe éclata de rire, et de l'argent changea aussitôt de mains. Visiblement, Jenkins avait perdu un pari, et les autres avaient misé pour savoir s'il irait jusqu'au bout de sa blague.

— Bon, rends-le-moi ! beugla Diaz. Et ne te fais pas d'idées ! Ce n'était qu'un prêt.

— Vous devez regretter de nous avoir sauvés, non ? chuchota Mitchell à l'oreille de Tanner.

Dans le même temps, Smith poussa une grande bière pression dans la main du maître des SEAL et une autre dans celle de Mitchell.

— Bon, du calme, faces de singes. Je porte un toast.

Mitchell leva son verre, et le groupe se tut brusquement.

En fait, un silence tomba sur tout le bar, et une des serveuses coupa le son des télé. Mitchell poursuivit :

— On sait tous que la rivalité entre l'armée de terre et la marine perdurera honteusement, surtout sur le terrain de foot. Mais ça ne veut pas dire qu'on ne doit pas reconnaître la valeur quand il y a. Ce soir, nous levons nos verres à tous ces SEAL qui servent et à tous ceux qui ont donné leur vie pour protéger notre grand pays, notamment le maître principal Phillips des SEAL. Et nous sommes honorés de remercier le maître principal Tanner des SEAL, qui est avec nous aujourd'hui.

Mitchell fit un sourire rayonnant à l'homme.

— Bienvenue dans notre bar. C'est votre fête, maître. Avez-vous des ordres ?

— Puisque vous en parlez, oui, capitaine, dit Tanner en levant la voix et son verre. Cul sec !

Domicile des McDaniel - Environs de Fort Bragg, Caroline du Nord - Mai 2012

Le lendemain de la soirée de Tanner, Mitchell se rendit chez Rutang pour voir pourquoi son ami n'était pas venu.

Mandy répondit à la porte, et ses traits étaient plus tirés que d'habitude, ses longs cheveux noirs parsemés de nouveaux fils argentés. Elle serra Mitchell dans ses bras et dit :

— Il est dans son cabinet.

Avant qu'il puisse faire un pas, Mandy lui attrapa le poignet.

— Scott, c'est fini. Tu le sais ?

Elle tremblait, et les larmes vinrent vite.

— Il a été bien pendant un moment, mais maintenant, rien ne va. J'ai deux gosses. C'est trop dur. Je ne sais pas si on peut faire quelque chose. Comme je te l'ai dit, quand vous êtes allés aux Philippines, il n'en est jamais revenu.

— Je sais.

Elle le lâcha et partit en traînant les pieds vers la cuisine et en s'essuyant les yeux.

Mitchell fit quelques pas timides dans leur cabinet privé et vit Rutang dans son fauteuil, chéquier en main, à payer des factures.

— Hé ! Tang. Comment ça va ?

— Hé ! Scott.

Rutang leva à peine les yeux.

— Pourquoi n'es-tu pas venu hier soir ?

— Je ne sais pas.

— Tu as été souvent malade ?

— Ouais.

— Je m'inquiète pour toi, mon pote.

Rutang haussa les épaules.

— J'ai des hauts et des bas, Scott. Je ne peux plus exercer. Mandy a déjà vu un avocat.

— Tu ne peux pas la laisser partir.

— Je ne lui en veux pas. Je ne suis qu'un soldat bousillé de plus, un putain

de toubib qui ne peut même pas se guérir.

— Donc, tu as baissé les bras, comme ça ? Tu vas rester assis là et te morfondre sur ton sort ?

— Scott, que veux-tu ? T'es énervé parce que je ne suis pas venu à ta petite sauterie ? Hé ! mec, tout le monde a pas droit aux missions et à la gloire, tu sais ? Je ne dors pas. Je ne dors toujours pas ! Qu'y a-t-il là-dedans que tu ne comprends *pas* !

Mandy apparut sur le seuil.

— Si tu te mets à hurler, sors. Sors.

Elle partit en trombe.

— Lève-toi, ordonna Mitchell. On va dehors.

Rutang leva les mains et se leva.

Mitchell l'amena dans l'allée, et ils s'appuyèrent contre son Hummer, se réchauffant dans le chaud soleil matinal.

— La journée va être magnifique.

Rutang eut un rire amer.

— Ce qui nous est arrivé n'était pas notre faute, OK ? dit Mitchell.

— OK.

— Mais tu te sens toujours coupable.

— Comment ne pas l'être ? Je ne peux pas te dire combien de personnes m'ont regardé droit dans les yeux et dit : « Passe à autre chose. Vis, espèce de loser. » Mais elles n'étaient pas là. Elles n'ont aucune idée. *Aucune idée* !

Mitchell hocha la tête.

— Je pensais qu'ils étaient morts pour rien. Je pensais qu'il n'y avait aucune justice là-dedans, et le type que je voulais rendre responsable s'en est simplement tiré.

— Le capitaine Fang, dit Rutang à travers ses dents serrées.

Mitchell alla du côté passager, ouvrit la portière et leva la canne-épée du siège. Il la rapporta à Rutang, qui écarquilla les yeux sous le choc, et avec peut-être un soupçon de terreur.

Rutang déglutit.

— Où as-tu eu ça ?

Mitchell ôta l'épée de son fourreau, leva sa chemise et montra à Rutang sa cicatrice à côté de la pointe de la lame pour confirmer qu'elles coïncidaient.

— C'est la sienne, tu vois ?

— Scott...

Les lèvres de Rutang tressaillaient.

Mitchell remit l'épée dans son fourreau et la tendit à son ami.

— Je voudrais que tu la gardes. C'est la nôtre à présent. Ce salaud ne peut plus nous faire de mal. Mais écoute-moi. La vengeance n'aide pas. C'est avoir le courage de dépasser ce qui s'est passé, mon pote. C'est ça qu'on fait maintenant. On fait un pacte. On est frères de sang. On a tous besoin de toi. D'accord ?

Rutang prit la canne-épée dans ses mains tremblantes. Il se détourna et

essuya une larme.

— Scott, je ne sais pas pourquoi je me suis comporté ainsi.

— Mais c'est fini. Tu as l'épée. Tu l'as, lui. On est maîtres de la situation. D'accord, on ne peut pas changer ce qui est arrivé. Mais on peut changer ce qui va nous arriver.

— Tu as raison.

Mitchell posa une paume sur l'épaule de Rutang et lui parla plus doucement.

— Tang, on peut dormir maintenant. On est au pays. La mission est terminée.



Opération Barracuda

Sam Fisher, agent d'une branche secrète de la NSA spécialiste des menaces terroristes, a tous les droits : infiltrer, espionner, détruire et tuer. Des scientifiques ont été assassinés et du matériel militaire américain volé. Quelle est cette mystérieuse « Opération Barracuda » ? Et quel est le rôle de la Chine dans ce jeu dangereux ?

échec et mat

Sam Fisher s'attaque à de redoutables terroristes. Un cargo rempli de matériel radioactif fonce vers les côtes américaines et Sam n'a que très peu de temps pour réussir à l'arrêter.

Impact

Sam Fischer se retrouve au Kirghizistan pour tenter de mettre fin aux activités d'un

terroriste islamiste qui cherche à détruire le monde moderne en s'attaquant à l'un de ses piliers les plus fragiles : le pétrole....

Espionnage et action aux frontières du réel et du virtuel.

ISBN : 978-2-35288-395-1 / 978-2-35288-548-1 / 978-2-35288-817-8

www.city-editions.com

[1]Groupe des Forces spéciales. (NDT)

[2]United States Special Operations Command.(NDT)

[3]Commission militaire centrale. (NDT)

[4]Le Chief of the Boat est généralement responsable des activités quotidiennes, du moral et de la formation du personnel non officier. (NDT)

[5]En langage militaire, notamment dans les Forces spéciales américaines, signifie « ennemi ». (NDT)

[6]Allusion au lieutenant-colonel Bill Kilgore qui, dans *Apocalypse Now*, prétend aimer l'odeur du napalm le matin. (NDT)

[7]Nom des clubs de sport de l'Université de l'Ohio. (NDT)

[8]Officier politique. (NDT)

[9]Repos et récupération. (NDT)

[10]Club de basket-ball professionnel de Detroit. (NDT)

[11]Land-attack cruise missiles. (NDT)

[12]Si tu veux jouer, t'allonges le blé. C'est comme ça, petit. Et je suis bien trop vieux pour un régime. (NDT)

[13] Amiral américain (1900-1986) ayant le premier pensé à équiper les sous-marins de propulsion nucléaire. (NDT)

[14]Fusil de précision défensif. (NDT)